

**Revenir**

**Raharimanana**

VISIT...

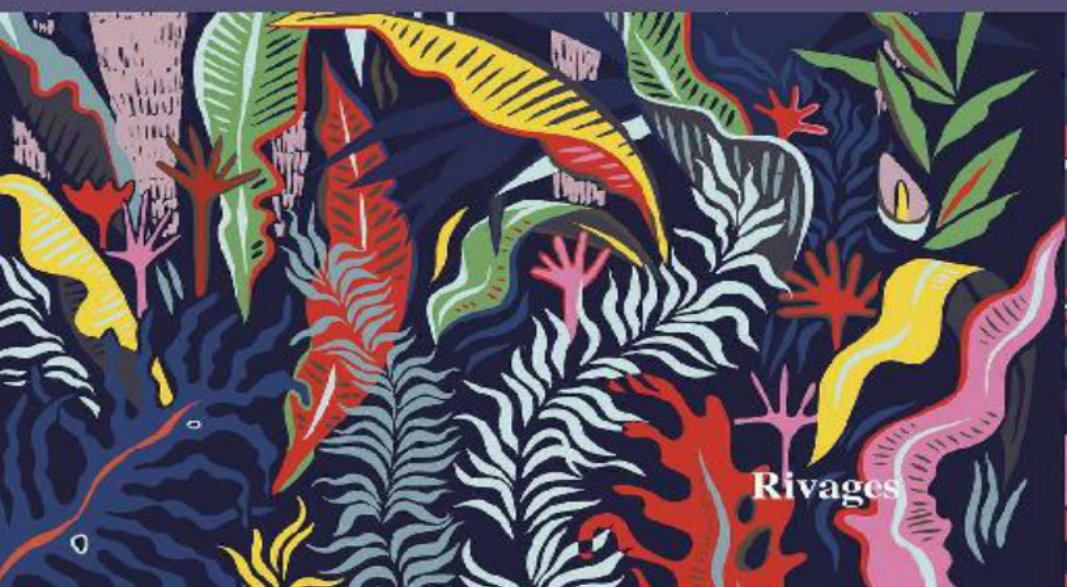
LANZAROTE  
*Caliente*.com

RAHARIMANANA

---

Revenir

---



## Présentation

Vers quoi Hira, né le jour du septième anniversaire de l'Indépendance de Madagascar, veut-il vraiment *revenir* ? Vers les premiers souvenirs d'une enfance enchantée, chargée de rires et de couleurs, où il lisait en cachette les livres interdits qu'il avait dérobés à l'église et jouait aux cow-boys et aux Indiens dans les collines hantées par l'esprit des Vazimaba ? Ou vers le passé plus lointain de son propre père, intellectuel pacifiste, figure de l'opposition, arrêté et torturé ? L'histoire familiale se confond avec l'Histoire de l'île à mesure que surgissent les récits des émeutes de 1947, et les images bien vivantes des soulèvements étudiants de 1972, des lynchages de 1984...

L'écriture n'est plus alors seulement pour Hira un refuge où peut renaître la poésie de l'enfance perdue : elle devient nécessaire pour dire la révolte et dénoncer l'horreur.

Hymne fiévreux au métissage et à la paix, ce roman aux frontières de l'autobiographie, où s'enchevêtrent les histoires individuelle et collective, est une déclaration d'amour à Madagascar, à la littérature et à la vie.

Grande voix de la littérature de l'Océan indien, Raharimanana est un poète, dramaturge et romancier malgache. Traduites dans de nombreuses langues, ses œuvres ont été maintes fois primées. *Revenir* est son troisième roman.

Raharimanana

# Revenir

Rivages

ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Couverture : © Antra Švarcs

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018  
pour la présente édition

Ouvrage publié sous la direction de Émilie Colombani

ISBN : 978-2-7436-4338-6

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Pour L.R.  
À mes enfants

Belle eau claire sur une mer haute prenant le soleil, se noyer faillir, le vent sur les vagues pour les tremblements des départs, sublime paysage de minerais et d'océan, Hira pose ses pas dans l'eau, l'un après l'autre, lentement, franchit de fines roches, presque lames.

D'une envie de cette eau, de s'y plonger, mais nager, il ne sait pas, pas vraiment, s'y baigner. L'eau, pure, atteint à peine ses chevilles. Un pas encore et il coule, il avait cru le fond à quelques centimètres, c'était à pic, roche falaise sous l'eau, piège enfoui sous des vagues soudain furieuses, douces en surface.

Projeté contre le mur, cherchant à s'agripper, la chair des doigts coupée sur les coquilles tranchantes, coupée, il comprend que c'est l'instant, les vagues le retournent vers le large puis le ramènent encore dans des boucles de colère, vers les roches où il tente de se river, en vain, les coquilles sont trop acérées, les vagues le remontent à la surface. *Cette remontée, c'est de mon propre corps, ou peut-être que ça se passe toujours comme ça ?* Quand on se noie, les corps flottent mais la panique submerge. Il boit déjà la tasse. Ainsi donc se vit la mort, c'est maintenant, c'est aujourd'hui, *c'est ainsi que je meurs, et mon corps qui flottera*, il n'accepte pas, qu'Elle voie ça, son corps qui flotte, il replonge avant que les vagues ne le culbutent à nouveau, et sous l'eau, il nage vers les roches coupantes, mais c'est comme s'accrocher à des scalpels, il désespère, *c'est pas vrai !* Le sang coule, il le voit, plus de souffle pour tenir, il remonte, il aperçoit quelqu'un là-haut près du Fort, il veut crier, il ne peut pas. Il se noie. Une vague, il s'y abandonne, dérive, la tête sous l'eau. Une masse sombre, il l'attrape, remonte sur la roche, les poumons en feu.

Là longtemps, assis, les pieds dans cette eau qui a failli le prendre, il refuse de partir, il aime soudain cet endroit, ville, village, Algajola, qu'il ne connaissait pas il y a deux jours encore.



# Cahier 1

## émerger

### La barque

Aujourd'hui, dans cette chambre d'hôtel, face à ce bureau, fenêtre sur mer, tard dans cette nuit – il regarde l'heure, une heure passée, cette autre île, l'océan en lui, par ces chants qu'il répand dans ses veines, face à ces mots qu'il couche au gré, sur les feuilles, ou sur son écran, il recommence son histoire.

Hier, comme si une part de lui avait salué la mort, une part de lui ne lui appartenait presque plus. La mer haute n'est calme qu'en surface, il fait ce soleil qui vous écroule et vous plonge dans une belle torpeur, il est toujours cet enfant qui s'allonge et qui ferme les yeux, la lumière danse à travers ses paupières closes, la lumière n'arrête jamais de danser. Il rouvre doucement ses yeux. Il le faut. Il se le martèle. Il le faut. Il ouvre ses yeux.

Hira ne sait pas s'il regrette d'être sorti de l'eau. Hier. Si loin déjà. Assis sur ce rocher, il s'était laissé envahir par le soleil et les éclats de vagues qui ramènent et ramènent cette sensation d'être proie et rien face à la mer dévorante. Il n'avait pas bougé, pieds dans l'eau, cette eau qui avait joué avec lui, l'empoignant de son étreinte d'onde et finalement l'avortant, à la vie, à nouveau, dans le courant qui amène ailleurs.

Il sait que quelque chose a basculé. Il est fatigué de sa mémoire, et des choses qui le portent, et des choses qu'il porte.

Il veut simplement vivre avec Elle. Quand il l'avait vue pour la première fois, dans la rue, elle était dans une bulle transparente, elle ne marchait pas, elle dansait. Une ample jupe rose et une chemise nouée

autour de la hanche. Elle était dans une bulle. Réellement. Comme celles que l'on obtient en soufflant dans ces petits cercles. Une véritable bulle qui n'éclatait pas. Il l'avait alors suivie. Il avait vu où elle habitait. Et le lendemain, il avait recommencé. Sans jamais l'aborder.

Nuit lui exige calme et solitude mais sa mémoire, tumultueuse, le refoule vers les souvenirs et l'éloigne d'Elle. Il fait nuit sur les guerres, vous dormez. Il fait nuit sur les crises, vous rêvez. Il hurle le pays. Pays d'entre les pays sans nouvelles, sans nom, sans existence. Nuit sur le désastre. Nuit sur le temps. Tout se déroule mais en vérité, il n'a besoin que d'un rien, d'un éclat d'obus comestible qu'il dégustera dans son hamac, sous quelque feu d'artificier à senteur de chair et de cumin, oui, besoin de ce rien qui éclate la panse, une lune à contempler des ruines et à savourer des grillades d'espérance, et l'arme à terre où il aura posé sa fatigue. Il n'a besoin que de ça, poser à terre la fatigue, mais ça hurle dans sa tête. Le feu et sa danse ridicule. Les rainures des feuilles et la ravine enflée de ses veines. Il rit. Il ne meurt pas. Il vient du Sud. Ça ricane fort sous son crâne, ça ricane très fort, ça ricane très, très fort.

Sur la terrasse de l'hôtel, il a vue sur l'endroit qui a failli le noyer, un fort médiéval perché à une falaise ; en bas, des rochers affleurant de la toile de l'océan, il réalise qu'il vit et existe encore...

Premier acte de sa renaissance, à Elle, il lui écrit :

*Il nous reste cette barque qui ne rejoint pas le soleil.*

## Vertige

Sa mère a la phobie de l'eau. Un ami de celle-ci avait plongé un jour dans une piscine. Un outil était oublié au fond de l'eau. Dressé comme une lance.

Hira n'avait pas appris à nager. Pour sa mère. Il savait que chaque fois qu'il allait à la piscine – lui comme ses frères et ses sœurs –, sa mère revivait ce cauchemar, d'une manière ou d'une autre. Il avait alors choisi de rester à la maison quand c'était jour de piscine. Il ne nagera pas.

Hier, en s'accrochant à ce rocher, il avait pensé à cela, son corps

flottant dans la mer et la détresse de sa mère, celle de sa femme, celle de ses enfants, il avait refusé, non pas pour sa vie, pour les siens.

Il avait quitté le rocher un long temps après, avait refait le trajet, à l'envers : traversée de l'eau basse et des roches qui affleuraient, retour vers le sable de la plage, remontée vers le village et son fort, des murs de pierres, et à l'horizon la mer sans limite, de la pierre, et encore de la pierre, il était arrivé à une place ronde, dallée, comme une arène cernée par la mer, il s'était placé au milieu, avait respiré fortement.

Son père venait à peine de sortir d'un coma, et lui, son fils, il avait mis ses pas dans une eau qu'il ne connaissait pas.

Un vertige l'avait saisi, là au milieu de l'arène, comme si le monde tournait, comme si l'arène devenait immense, comme s'il était insignifiant, ce vertige qui vous attrapait et vous incitait à en finir, comme s'il n'y avait plus d'horizon qui tienne, comme si plus rien n'avait d'importance, comme s'il fallait juste tomber et accepter de ne plus sentir vos jambes.

Il avait pensé alors à Elle. Comme chaque fois qu'il risquait de tomber. Elle était le socle qui le maintenait debout. L'écriture n'avait jamais cessé de le dévorer d'autant plus qu'il s'était constitué proie consentante. C'était toujours à Elle de le reconstruire. Elle qui n'avait jamais pris le temps de s'occuper d'Elle-même.

Il avait attendu que le vertige se calme. Que ses jambes le relient à nouveau à la terre, à Elle.

Vaste retour, pour une page pleine à évider encore, quelque encre hagarde d'avoir à retracer encore, des cris et des cris, des silences à bouffir, qui éclateront comme de burlesques baudruches, il était étonné d'avoir à dire encore, d'avoir à justifier pourquoi il dénonçait ce monde.

Retourné à son hôtel, il avait guetté la nuit, seul endroit où il se sentait légitime habitant. La nuit le sauvegardait de la folie des jours.

Il revoit toujours ce jour, 14 juin, qu'il aurait voulu ravalé dans l'oubli, le jour de la rechute du père, il y a deux mois et demi. Hira voyage souvent, les rails et les paysages, des espaces à traverser le plus vite possible, ou tout au moins le plus tranquillement possible. Mais ce voyage-ci n'était pas comme les autres. Celui-ci était la somme de toutes ces routes qu'il avait dû prendre depuis qu'on avait enlevé et torturé son père, huit ans plus tôt, huit ans déjà. Long. Tellement long. Il, sa pensée vers Elle, se souvenait des arcades vides de ce marché, c'était la nuit, et les mots d'Elle qu'il ne comprenait pas, *kidnappé*, qu'il

refusait, *kidnappé*, qu'il ne comprenait pas, *kidnappé*, *ton père a été kidnappé*, disait-Elle au bout du fil, il pensait qu'il n'y avait pas assez de réseau, et que c'était pour cela qu'il ne comprenait pas. Le reste de la nuit, il avait essayé de joindre son père au téléphone, tombant invariablement sur un militaire, *votre père est en sécurité*, et le jour suivant, se rendit compte que ce père était à terre, torturé.

Huit ans plus tard, il y a deux mois et demi donc, dans ce train qu'il avait dû prendre précipitamment, jour pour jour, ce père était à nouveau allongé. Rechute. Les plaies rouvertes et la vie engagée. Ce jour-là, il accourait vers lui, vers ce père, il ne savait pas, vers peut-être un corps mort, peut-être, un corps terrassé, ou vers un corps vivant, qui lutte encore, peut-être. Les rails, traits de fer sur pluie, le gris des câbles fondu dans le gris de la mémoire, et tout le voyage à reprendre torture, le train filait.

Dans le coma pendant plusieurs semaines, le père s'en était sorti encore. Hira était là avec ses frères et ses sœurs. Angela, la dernière-née, avait chanté doucement dans l'oreille du père. Chaque jour. Des chants repris par tous. Ils ne voulaient pas que le père s'en aille ainsi. Non. Pas après avoir vaincu la torture. Pas comme ça. Tita tout comme ses cousins et cousines étaient là aussi. Les tantes. Les oncles. Tous étaient là. Personne ne voulait qu'il parte comme ça. Pas de cette manière. Chacun lui avait chuchoté un mot. Ses belles-sœurs avaient continué à se moquer de lui. *Toi, le grand, là, tu te laisses vaincre comme ça ? Non ! Ce n'est pas toi, ça ! Tu te moques de nous, n'est-ce pas ? Tu fais semblant de dormir, là ! Allez, il y a toutes tes petites femmes, là, tu te lèves et tu vas continuer à nous raconter tes salades !*

Le père était sorti du coma. Les gens de l'hosto lui avaient fait une haie d'honneur à sa sortie, une haie longue. Hira avait pleuré en cachette. De joie. Mais aussi de lassitude. Il en avait assez de tout ça. De ce face à face avec la violence de son pays.

Le père, dès qu'il en avait eu la force, était reparti sur l'île. Vivre en appartement non, ce n'était pas pour lui, se contenter de chips et de télé, non. Il lui fallait ses terres.

Hira n'avait pas insisté pour le retenir. C'était bien comme ça.

## Un enfant heureux

Blême silhouette que la sienne, dans cette chambre qu'il traverse, il ne va pas loin, il hante ce qui n'est plus – ses chants d'enfant, au loin, il est debout, dans l'obscur des rideaux tirés, il devine le jour qui pointe, il a le choix, rester dans sa nuit ou venir au-devant de ce soleil nouveau.

Danse étale d'une colère sournoise qui affleure à sa peau, il lui manque la caresse qui érafle l'âme, il butine à la lente spirale qui l'amène au fond, il respire, il revient à la surface.

Il est face à ce paradoxe, son enfance fut un grand bonheur dans la violence de son pays. Comment se peut-il que le bonheur côtoie ainsi la violence, que cette violence ne lui soit si douloureuse que maintenant ?

Il ouvre les rideaux. C'est dans la lumière qu'il voudrait conter cette histoire, pas dans cette colère, pas dans cette douleur, ce n'est pas ainsi, pas dans ces rages qui affluent brutalement. Il a fait son choix.

Au commencement était le père, d'une vaste enfance à l'ombre des coups, le père s'était enfui, seul, orphelin.

Quant au fils, Hira, il voudrait juste écrire que contrairement à son père il était un enfant heureux, dans un pays de dictature certes, dans un pays pauvre, de misère le qualifie-t-on, mais un enfant heureux. C'est de là qu'il voudrait écrire, de ce bonheur d'avoir eu une simple enfance et des parents aimants.

Il revient à son lit.

De fatigue.

Place rendue au vide.

## Naissance

Il n'a pas dormi longtemps.

Il sort de sa chambre pour aller sur la terrasse. Il titube sous le vent souflé et lève de ses ruines de dérisoires fiertés. C'est ainsi qu'il est fier. Pouvoir tituber encore et en rire. Comme tous ses concitoyens au pays ! Tant qu'on ne tombe pas, l'on est vivant ! Il voudrait rire. Éboulements en poitrine. Qu'on le laisse rire avant qu'il n'insulte. Quelque rage à soufler, et. Quelque viol en latence, et. Le temps le lègue au silence, il rit à cœur tordu, le vent n'a nul projet sinon l'ivresse et la perte, il s'y engouffrerait bien, à fierté béante, à libre peur.

Il s'installe pour écrire. Le vent rejette ses feuillets. Il se rappelle les

cahiers que sa mère lui offrait. Des cahiers d'écolier pour mettre ses poèmes. Avant, il n'y avait jamais pensé. Qu'on pouvait écrire des poèmes dans des cahiers. Il repense à sa mère et l'envie lui revient. D'écrire.

Il lui faut recommencer le récit, partir de là où tout s'est joué.

La naissance.

Il aime que sa mère la lui raconte, sa naissance. Il aime l'entendre, sa mère. Il aime la regarder, sa mère. Quand son rire vient et que son regard s'illumine encore d'un enfantement peu ordinaire.

C'est comme s'il l'avait vécue, sa naissance. On lui a tant raconté.

Il était là, Hira. Et pour le dire, conscient. Conscient qu'il était en train de naître. Lui, Hira, dans cette chambre qui l'accueille, cette vieille, aveugle, fouillant dans le placenta. Lui, Hira, tout mouillé encore de l'eau utérine, il avait vu sa mère se lever, fouillant à la place de la vieille femme. Il éprouvait simplement cette sensation d'être au monde, la tête sur le cou, les alentours ouverts. Et le calme qui l'emplissait. Lévidence d'exister. Rien et tout l'étonnait. Lui, Hira.

Quelques heures plus tôt, ils étaient à l'hôpital. Sa mère et lui, et sa mère le portant encore dans son ventre. À l'hôpital, il n'y avait personne, c'était jour de fête nationale, fête de l'Indépendance, 26 juin, le personnel défilait au stade de Mahamasina à côté des militaires, à côté de toutes les forces vives de la Nation. On ne naît pas un jour de fête nationale ! Quelle idée, Madame, d'accoucher le jour de la fête nationale ! Pas de médecin à la maternité ! Pas de sage-femme !

Retour à la maison.

Dans le taxi qui les ramenait, sa tête était presque dehors. Sa mère lui disait d'attendre encore. D'attendre un tout petit peu. Elle avait monté les escaliers, et s'était à peine allongée sur le lit qu'il était sorti, les yeux ouverts déjà, sans pleurs, calme, tellement calme. La vieille sage-femme en retraite appelée par les voisins était arrivée. Pratiquement aveugle, elle était incapable de lire le placenta. Hira se rappelle qu'il avait les yeux ouverts, qu'il avait reçu une tape soudaine sur les fesses. L'air s'était engouffré brutalement dans ses poumons, avait effacé tous les souvenirs et posé le désordre près de la sérénité d'où il était issu.

Il ne ment pas. Hira se rappelle tout cela. Il le jure, il se rappelle sa naissance, cette chambre, cette vieille aveugle vue avant toute autre créature, vue avant toute lune ou tout soleil, comme si les yeux vides de

cette femme lui parlaient encore du plus noir du ventre d'où il avait émergé, comme s'il n'avait pas changé de monde, noir du ventre et lumière celée de la vieille femme, c'est resté en lui, jusqu'à maintenant, ce regard qui traverse le jour et qui vient fouiller dans le noir originel, son regard ne se pose pas sur le jour, il traverse le cœur des ombres et s'y recroqueville.

Il n'a pas bougé, en vérité, depuis ce jour de naissance. Il est juste un regard qui plonge dans les ténèbres.

## Les zébus dans les étoiles

Il marche pour rejoindre une plage. Crépuscule. Il se hâte pour être au plus près du lit du soleil. Le sable sous les pieds, il enlève ses sandales. Il adore être pieds nus. Il va vers des rochers, trempe les pieds dans l'eau. Il choisit une roche où s'asseoir. Sur la plage, une famille des gens du voyage qui regarde tranquillement la mer. Hira a furtivement l'impression de violer leur intimité mais ils ne s'occupent nullement de lui. La femme, allongée, appuyée sur le coude, continue de converser avec l'homme assis, les deux enfants, deux filles courent et courent, rient, parfois l'une passe entre les adultes pour échapper à l'autre.

Hira savoure la beauté de la scène, les cheveux noirs des enfants fouillés par le vent et balancés par la course et le jeu. Par pudeur, il détourne le regard, il ne rate rien de la musique des cris des enfants et de l'étrangeté de la langue du couple. Le bruit lent et cossu des vagues mange cette mélodie sans l'éteindre. Il regarde au loin maintenant.

L'horizon est étonnamment tendu comme une ligne fine et sombre. De larges bandes de nuages découpent le ciel de bout en bout. Horizontales. Tout en pastel. Bleues, saupoudrées de rose. Plus on s'éloigne du rivage, plus la mer efface le pastel. Plus la mer rejoint l'horizon, plus le bleu s'affirme. Dessus l'horizon, quatre bateaux posés, voiles affalées. Les mâts sont les seules lignes verticales dans ce paysage, les cordes tombantes semblent amorcer des courbes légères, mais elles sont presque tendues encore. Les bateaux ne bougent pas. On ne voit pas le soleil qui est juste derrière la petite montagne à gauche, juste là dans ce rose qui gagne de plus en plus le ciel et la mer. Hira baisse les yeux vers ses pieds trempés dans l'eau. Il a un mouvement de

surprise, l'eau claire a bu aussi le rose tombant du soleil.

Une sensation de bonheur intense le submerge. L'eau est fraîche. Le rose s'assombrit de plus en plus, le bleu devient noir. La montagne est de plus en plus présente, la mer de plus en plus confondue avec le ciel. L'horizon s'efface. Seules les lumières des bateaux indiquent la séparation des mondes. Comme un noir et blanc implacable où le rose magenta met en contraste les ondulations des vagues. Le rose disparaît bientôt, le bleu revient, bleu marine et profond, les bateaux ne sont plus que des découpages noirs, avec au bout des mâts une lumière blanche.

À droite, les lumières de la ville apparaissent. Jaunes. Rouges. Façades blanches des maisons. Colonnes tremblantes des reflets des lumières s'enfonçant dans l'eau. Hira réalise que la petite famille n'est plus là. L'ombre d'un arbre dessine en lui une sérénité habituelle, celle que la nature vous offre quand vous la contemplez. Il reste là pendant un long moment. Le froid s'installe tranquillement. En se tournant vers la plage, Hira ne voit plus grand-chose. Il se décide à partir en jetant un dernier coup d'œil vers la mer.

Sur la plage ouverte, il se retrouve d'un coup au milieu d'un troupeau de vaches. Sa surprise lui arrache un cri. Le mâle du troupeau l'aperçoit et se dirige résolument vers lui, agressif. Hira a peur mais se maîtrise. Il parle à l'animal : « Ça va, ça va, je m'en vais... »

Il se dirige vers la sortie de la plage, le taureau le poussant dans le dos. Il ne panique pas. Il sait que courir est encore plus dangereux. Il comprend tout d'un coup combien cette plage est familiale, que cet espace appartient aux uns et aux autres selon l'heure et le temps, lui n'est que de passage, n'ayant pas respecté les coutumes des lieux, et tout en partant, il s'adresse encore au taureau : « Excuse-moi, Raomby, je n'ai pas fait attention... »

Hira a l'impression que le taureau comprend instantanément car celui-ci arrête de le pousser. Hira lui lance mentalement un au revoir amical : *veloma, veloma...*

Il s'arrête après avoir quitté la plage. Son cœur bat trop fort. Il est debout, là, au bord de la route sans lumières. Il est dans un tournant. Il fait attention aux voitures qui pourraient surgir. Il traverse. C'est un chemin de terre qui mène vers l'hôtel, un raccourci. Il repère les lieux et aperçoit, loin du chemin, parmi la broussaille, un mur de retenue de talus, il se dirige vers lui, s'assoit et s'y adosse. Il a soudainement



l'impression d'être au pays, la présence coutumière des zébus, ce vent qui demande à caresser la peau, qui n'aime pas réellement la barrière de la chemise...

Il ferme les yeux. Il savoure le temps. Il se rappelle qu'il a toujours eu peur des zébus.

Il y avait cet arrière-grand-oncle, Yaban'i Hira, du côté de son père, un grand homme chauve, la tête complètement luisante, qui avait conduit là toute sa marmaille, tous les garçons. Hira était parmi les plus petits dans ce grand champ traversé par de rares végétations, à perte de vue. Yaban'i Hira les avait entraînés vers un troupeau de zébus. Plus ils approchaient du troupeau, plus ils avaient peur. Instinctivement, Hira s'était mis derrière son arrière-grand-oncle. Le grand homme leur disait de ne pas avoir peur : *Ce sont nos zébus, ils sont comme nos parents, ce que nos ancêtres nous ont légué.* Hira ne voyait que les pattes des animaux, et la poussière menaçante qu'elles soulevaient, et quand il levait la tête, les bosses semblaient s'écrouler vers lui, les cornes immenses, pointues, vers le ciel, il avait peur qu'elles se retournent contre lui. Ils sont sortis de l'aire du troupeau. Yaban'i Hira leur avait présenté chaque arbre, chaque plante importante. Hira n'écoutait pas vraiment, les noms des plantes ne lui disaient rien d'autre que leurs étrangetés, il était seulement rassuré, ils n'étaient plus parmi les grands animaux ! Lui marchait dans l'ombre de son arrière-grand-oncle qu'il trouvait géant.

Puis le grand homme leur avait dit de choisir chacun un zébu : *Ce sera le vôtre, celui qui vous revient de droit, de par vos ancêtres...*

Il avait vu ses cousins jubiler et courir aussitôt parmi le troupeau pour choisir le plus beau zébu, le plus fort, le plus majestueux. Lui avait peur d'y retourner. Il avait entendu un meuglement étrange, qui venait au loin, à l'écart du troupeau. Il avait osé quitter l'ombre de son arrière-grand-oncle pour aller vers le meuglement, et en vérité loin du troupeau. Il y avait une sorte de trou naturel délimité par une barrière qu'il trouvait sauvage, les buissons poussaient à travers les barrières, et le vent chantait, ramenait ce meuglement qui voulait disparaître – Hira ne savait pas que c'était un parc à bœufs, et dedans une zébutte pleine. La vache l'avait regardé comme si elle lui demandait de l'aider à sortir du trou. Le cœur de Hira fut comme pétri, il avait choisi. Ses cousins avaient tous désigné des mâles, de robe noire, de cornes bien courbes et pointues, de bosse lourde, de taille haute. Quand il désigna l'animal, il

y eut des rires. Il se justifia en disant qu'il avait entendu le vent rabattre vers lui le chant égaré de la vache. On rit plus encore. Le grand homme laissa faire et l'attira contre lui.

Il comprit bien plus tard qu'il fut choisi là, qu'il y avait mérité son surnom : Hira ! Que Yaban'i Hira lui-même s'était surnommé ainsi en son honneur. Lui, l'arrière-petit-fils, avait donné son surnom à son arrière-grand-oncle ! Hira. Chant. Chant du monde. Chant qui étire jusqu'au possible la note et l'intention originelle. Il ne se rappelle pas quand et comment il avait compris. Les autres avaient choisi la force, la puissance et la beauté. Lui avait choisi la fécondité et la bénédiction. Lui avait choisi le chant. Et chaque année, quand il revenait chez son arrière-grand-oncle, celui-ci l'amenait près du troupeau, lui disait : « Hira, ta vache a donné maintenant tant de petits, et les petits de ta vache ont donné un mâle, une femelle, un mâle, une femelle, une femelle, un mâle... Donne-leur un nom ! » Il les appela *Dzao*, *Remainty*, *Ramèna*, *Gilamaso* – aveugle d'un œil. Il se souvient de ceux-là, surtout de *Gilamaso* qui était d'une grande douceur. Son arrière-grand-oncle disparut, on ne l'emmena plus au champ.

Yaban'i Hira lui prédisait qu'il allait parcourir le monde, qu'ici ne lui suffirait pas, qu'il allait étendre son univers bien plus que toute personne de la lignée, c'est ce que signifiait son choix : « Tu viens de la ville, tu aimes l'école, tu as pourtant choisi la mère du troupeau. Tu vis dans le vacarme de la ville et pourtant tu as entendu le chant de la vache, ce chant perdu mais que le vent ramène. Tu es d'ici et tu seras du monde entier, tu porteras la coutume. Ton chant, Hira, ira sur le monde et dira notre monde. »

Assis contre le talus, Hira regarde les étoiles. Il pense à ses zébus qu'il n'a plus revus. Leurs cornes se déploient peut-être là-haut ? Il recompose des constellations de zébus, de grandes cornes qui lui redonnent une autre carte du ciel, des galaxies redessinant son parc à bœufs, là où la vache originelle lui avait attribué son destin. Il se disait depuis longtemps que Yaban'i Hira s'était trompé. Ce n'était pas lui qui avait choisi, c'était la vache qui l'avait appelé, regardé. Mais qu'importe finalement qui avait choisi, lui ou la vache. Pour Yaban'i Hira, cela ne faisait sûrement aucune différence. C'était encore plus signifiant que ce soit la vache qui l'ait choisi. Au fond de lui, Hira regrette de ne pas avoir davantage connu son arrière-grand-oncle. Mais c'est peut-être ainsi que les choses devaient se passer pour constituer sa mythologie

personnelle. Les parts de regrets qui vous basculent dans l'invention des possibles.

La dernière image qu'il a de son arrière-grand-oncle est un immense personnage, debout sur une petite dune, la terre rouge tout autour, riant aux éclats pour l'accueillir.

Peu après que Hira eut choisi sa vache, Yaban'i Hira l'invita à marcher avec lui. Il se souvient d'une marche sans fin et d'une parole qui ne cessait de se délivrer. Son arrière-grand-oncle lui parlait, il se rappelle qu'il ne comprenait pas le sens de ce qu'il entendait, il saisissait seulement la musique de la voix de son arrière-grand-oncle, et le chant qui s'en dégageait. Il notait que cette voix ne mourrait pas dans l'immensité des terres qu'ils parcouraient, que les cris d'oiseaux, aigus, qui venaient percer cette voix ne la tuaient pas, que le vent qui venait la rabattre pouvait aussi la ramener peu de temps après, que le murmure de la mer qui semblait pesanteur n'était pas pour la couvrir mais pour la recevoir. Le lointain que le regard ne peut toucher, le lointain vers tout versant, n'était pas pour la perdre mais pour l'amplifier plus encore.

Hira comprenait. Hira constatait. Il ne savait pas toujours qui de l'écho ou de son arrière-grand-oncle avait parlé le premier. Il se disait que la voix est une graine étrange. Une fois qu'on l'a semée, on ne sait jamais quel arbre, quelle plante, quelle fleur ou épine elle donnera. La voix de son arrière-grand-oncle lui semblait tout cela à la fois.

Parfois, ils rencontraient un homme, une femme, Yaban'i Hira s'arrêtait brièvement, leur disait que voici, voilà, Hira, mon petit-fils, celui qui ira au-delà des mers, sa voix portera plus loin que la mienne, plus loin que celle rassemblée de nous tous. *Oh ! Cela est vrai !* répondait invariablement l'homme ou la femme. *Cela est vrai !*

Hira ne saisissait pas tout. Il était étonné de cet au-delà des mers dont on parlait tant, comment pouvait-on y aller alors qu'on n'en devinait pas les limites ? La sienne, de limite, était les foulées de son arrière-grand-oncle. Il en restait là, ne pas perdre de vue les jambes de son arrière-grand-oncle, et le bâton que celui-ci tenait à la main, et son bout de vêtement qui battait ses flancs. L'arbre à quelques encablures était déjà trop loin, Hira se demandait comment on allait pouvoir rentrer.

L'envie l'effleura de longer la mer, mais Yaban'i Hira ne l'y amenait jamais.

Là, lui dit le grand homme, était sorti le premier zébu de nos ancêtres. Ton arrière, arrière, arrière, arrière, dix fois arrière, cent fois arrière-grand-père, était en train de regarder l'océan quand il a vu des remous se rapprocher du rivage. Il était sûr que ce n'était ni le cruel requin bleu ni le serpent des profondeurs, car eux ne tranchent pas les vagues, il était sûr que ce n'était ni une fille d'eau ni quelque autre chose d'esprit ou du monde des créatures, à cette époque-là, les hommes vivaient encore avec tous ces êtres, mais celui-ci était une chose que personne n'avait jamais vue encore, une chose qui n'avait jamais visité encore notre monde. Ton arrière, cent fois arrière-grand-père avait vu les cornes en premier, d'une blancheur et d'une courbure parfaites, puis la bosse a émergé, lourde bosse qui semblait tomber mais qui ne s'écroulait jamais, la tête est apparue, l'étoile sur le front – regarde bien mon petit enfant, regarde bien, nos plus grands zébus ont toujours cette étoile sur le front, le corps a suivi, massif, les pattes l'ont porté sur la terre ferme. Les courbures du zébu sont comme les montagnes. Le ciel est vaste, il a beau être infini, il est incapable de se courber et de prendre forme. La mer tente mais elle ne réussit que des vagues ou des tourbillons, le zébu est forme en lui-même, le zébu est un morceau qui s'est détaché de la terre d'Antara, cette terre sous l'eau et dans la brume noire de l'océan, regarde bien, vois-tu des différences entre les courbes de la montagne et les courbes du zébu ? Ton arrière, dix fois arrière, cent fois arrière-grand-père est monté sur le zébu qui l'a amené arpenter tout ce pays. Mais toi, tu n'iras pas grimper sur le zébu, tu grimperas dans l'avion, et tu verras plus de terre que ton arrière, dix fois arrière, cent fois arrière-grand-père.

Yaban'i Hira partit alors dans un grand rire fendeur. C'est là que Hira vit qu'ils étaient de retour à la maison. Il dit à son arrière-grand-oncle : Dadilahy, on n'a pas fait marche arrière et on est arrivé à la maison ? Son arrière-grand-oncle lui répondit : Ah dady, marcher tout droit ramène toujours à la maison ! Alors Hira se mit à courir, tout droit, juste pour entériner la parole de son arrière-grand-oncle, tout droit vers la maison.

Il pense ainsi, dans cette nuit sans lune, adossé au talus. A-t-il marché tout droit ? Il lui semble. Est-il arrivé à la maison ? Il ne le sait pas. Quelle est sa maison ? Il n'a pas de vraie réponse. Peut-être qu'il n'aura jamais de maison. Peut-être devra-t-il toujours marcher. Cette pensée l'attriste profondément. Pas pour lui. Pour Elle.

Car il ne sera jamais à la maison. Pas entièrement. Il y aura toujours

une part de lui. Quelque part. Dehors. Dehors où il ne sait pas.

## Cahier 2

# naître

### Antalaha

Il était encore un petit enfant, sur un lit, assis, des murs de bambous filtrant la lumière, rayon de soleil, c'était chaud, cela chauffait ses vêtements déjà tout doux de coton, il était bien. Un homme était entré dans la pièce, il l'avait regardé étonné, il le connaissait mais était autre que lui, il était étonné, on pouvait donc être autre que lui, l'homme lui avait tendu les bras, il était étonné, il se sentait bien là, il n'avait pas besoin d'être ailleurs, mais un élan intérieur l'avait poussé vers l'homme, il était allé dans ses bras, c'était son père, son père qui l'avait emmené dehors...

Ses plus lointains souvenirs remontent à cette scène, à cet étonnement de se trouver là, et ce vide avant cet instant, c'est là qu'il s'est réellement vu donné au jour, en réalisant qu'il était autre, autre que cet endroit, autre que cet homme qui lui tendait les bras, il se rappelle cette maison, il se rappelle ces murs en bambous, la porte en osier qu'il fallait simplement pousser pour se retrouver face à l'éclat du dehors, vents et volailles, voix et craquements, le chant du pilon qui s'abat dans le mortier, les rires des femmes et les cris des enfants, les chiens qui aboient et d'autres bruits en concert, un monde bien grand qui le forçait à sortir de la chaleur de sa petitesse, il était bien où il était, un petit rien qui respirait tout simplement.

Plus tard, il avait vu une de ses photos d'enfance, il était dans une cour, enfant marchant à peine, des grands yeux émerveillés, il tendait la main, il suppose que c'était vers son père qui prenait la photo. C'était à Antalaha, village encore à l'époque, entre forêt et plantations de vanille.

Il se rappelle très bien ce moment : que faisait-il là ? Ailleurs était-il possible alors qu'il était immuable dans le cocon de sa chair ? Dehors était le chaos.

Et voici que son père lui tendait les bras, et voici que son père l'emmenait. Le temps nous emmène, nos pères nous emmènent, nos histoires nous emmènent, seules nos mères nous portent réellement, nous portent entiers.

## La photo

Une photo de studio les montre tous les cinq. Ses deux sœurs, Vola, Nannie, Pat son frère aîné, et lui nourrisson, endormi, dans les bras de sa mère. Sa mère posait sans sourire mais dans une assurance stupéfiante et stricte de sa beauté. Elle portait un chignon majestueux, des gants blancs qui contrastaient avec sa jupe de tailleur grise. La photo était encadrée sur le mur du salon. Sa mère ressemblait à ces femmes dans les catalogues, il se rendait compte qu'elle était différente des autres, elle semblait karana aussi, il regardait son frère aîné, il était d'un clair de peau qui ne rappelait personne, les cheveux lisses, on aurait dit un petit *Vazaha*...

Alors, il posa la question à sa mère : « Maman, toi aussi, tu es karana comme papa ? » Elle lui disait non. « C'est ton père qui est métis karana, je suis française, je suis métisse malgache. » Et il reprenait : « Métisse française ? » « Non, répondait sa mère, métisse malgache. » Il ne comprenait pas la nuance, et encore moins le terme métis. Sa mère lui montrait alors la photo de son grand-père. Paul Joseph. La photo représentait un homme vieux, blanc, trapu, moustachu, costumé, chaussé, les cheveux gominés, bien coiffés, les sourcils abondants, les mains sur les hanches, les jambes écartées, un grand sourire qui l'effrayait, un *Vazaha*. Bien sûr qu'il avait déjà vu son grand-père, mais il n'arrivait jamais à l'associer à ses portraits. Il croyait qu'il se transformait en homme blanc lorsqu'on le prenait en photo. Il ne savait pas très bien si c'était l'appareil qui était magique ou si c'était son grand-père qui était magicien. *Vazaha* en photo et Dadilahy en vrai. Sa mère était très fière d'être métisse : « Vois comme nous sommes beaux, c'est parce que nous sommes des mélanges, des métis. »

– Tu es breton par mon père, donc français car les Bretons sont une ethnie de la France, antakarana par ma mère, donc sakalava, car les Antakarana sont les Sakalava du Nord, tu es karana par le père de ton père, tsimihety par la mère de ton père, tu es betsimisaraka par la mère de ma mère. Nous avons pris toutes les beautés de ces origines. Nous sommes toute l’île dans cette maison. Tu es même un peu merina, puisque les Tsimihety et les Merina sont parents, puisque tu es né ici à Antananarivo, tu es le premier de mes enfants à naître ici.

Avant sa naissance, ses parents habitaient à Fénérive Est. Son père avait trouvé du travail à l’université d’Antananarivo et toute sa famille l’avait suivi. Un an après, Hira était né.

Il aimait que sa mère lui parle en antakarana. Il avait toujours eu l’impression que sa mère chantait. Il lui répondait en merina. Il passait d’une variante à l’autre et ne comprenait pas toujours lorsqu’en dehors de la maison on corrigeait sa manière de parler. Il se disputait avec ses copains, sur un mot, sur son accent. Il revenait vers sa mère et lui racontait ses disputes. Sa mère souriait et lui disait de ne pas écouter tous ces gens qui voulaient le corriger. C’est nous qui avons raison, lui disait-elle. Nous sommes riches de tous nos dialectes, nous sommes libres de parler comme nous le voulons et nous parlerons comme nous le voudrons. Hira avait juste un défaut de langage, il ne parvenait pas à prononcer certains sons, il confondait le *d* et le *l*, le *tr* et le *dr*, il zozotait, il était *bada lela*, langue lente, paresseuse. Sa mère lui demandait de toujours placer sa langue sous les dents, au niveau de la gencive. Elle lui mettait une pièce sur le bout de la langue et il devait parler sans retourner la pièce.

C’était sa mère qui lui avait appris à lire et à écrire. Il n’allait pas encore à l’école mais il voulait déjà lire. Il écrivait des deux mains et ça amusait sa mère. Il voulait écrire vite, au même rythme que ses pensées, mais ses mains ne suivaient pas. Il sautait alors les consonnes et ne transcrivait que des morceaux du mot. Longtemps, il avait du mal à tenir correctement le stylo, comme le lui avait demandé la maîtresse, il avait du mal à tenir des ciseaux – un enfer. Il n’arrivait pas mieux avec les couteaux. Ni avec les boutons. Ni avec les tournevis – il tournait toujours à l’envers. Sa mère lui répétait patiemment les gestes.

Il adorait sa mère, il aimait se trouver près d’elle, mais il ne lui donnait pas le droit de le toucher. Il tremblait à une seule de ses caresses. Même sa robe qui l’effleurait le fragilisait à l’extrême. Il se



braquait alors et refusait ses tendresses. Sa mère riait, moqueuse. Ça le rendait plus furieux encore. Il ne cessait de lui dire qu'il était grand, qu'il n'avait pas besoin de ces trucs de bébé ! C'est ainsi qu'il se vengea un jour, en ville, il rafla une poignée de boutons chez la couturière, sa mère n'ayant pas lâché sa main pendant tout le marché...

## Les enfants dans les calebasses

Il aimait courir dès le matin. Il aimait l'odeur du café de Dadabe, ou grand-père. Différente de celle de son père. Davantage brûlée. Moins sucrée. Il courait pour acheter le pain, pour arriver le premier chez le marchand et attendre que le livreur surgisse avec tous les pains encore chauds. Il pouvait même choisir le pain qu'il voulait dans la camionnette du livreur. Il fallait en prendre trois. Deux pour la maison, un pour Dadabe, leur voisin. Dadabe n'était pas son grand-père mais c'était tout comme. Il l'appelait ainsi, et Dadabe lui répondait comme à son petit-fils. Il revenait en cavalant. Il ne fallait pas que les pains refroidissent. Il traversait toute la rangée de maisons. La leur était à l'autre bout. Il passait devant celle d'Anja. Il faisait attention à ne pas trébucher. Il connaissait par cœur toutes les trouées du trottoir. Parfois, pour aller plus vite, quand il voyait que les éboueurs étaient passés, il se mettait dans le petit canal qui longeait le trottoir et c'était parti. Il appelait ça la *piste du canal*, il filait, dépassait leur maison, entrait d'abord dans celle de grand-père, déposait le pain sur la table avant de voler par la porte de derrière. Dans la cour de grand-père, il se faufilait par un trou du mur de joncs pour arriver chez lui, il rentrait ainsi à la maison, par effraction ! Puis il préparait les bols de chocolat. Son père était déjà debout. En train de chauffer l'eau et de sortir les boîtes de Nestlé. Il adorait qu'en l'effleurant, son père passe la main dans ses cheveux. Son père tirait un peu sur sa touffe qu'il avait, parmi tous les enfants, la plus afro. Quand les bols étaient bien placés sur la table, il regardait son père verser le Nestlé dans chaque cuiller, ajouter du sucre, et enfin le cacao. Il versait ensuite l'eau bouillante. C'était le moment pour appeler tout le monde, et généralement pour les réveiller. Il bondissait vers l'étage et criait : « On mange le pain ! On mange le pain ! » Dans ses moments d'euphorie, parfois, il tirait le drap de son

grand frère qui se retrouvait comme nu et furieux. Il riait alors. Il riait d'un tel bonheur...

Sa grande sœur, Vola, le préparait pour l'école. Il se soumettait à ce cérémonial avec une minutie pointilleuse. La chemise était très bien repassée, le short bien boutonné – ces fameux boutons qui lui donnaient tant de mal... Les chaussettes étaient bien sèches, bien enfoncées jusqu'aux orteils. Sa sœur lui lavait la figure et lui demandait de vérifier si c'était bien fait. Oui, c'est bien lavé ! Place aux cheveux ! Il détestait ça. Les peignes en plastique ne résistaient jamais à son afro. Ça cassait. Ça s'édentait. Sa sœur disait qu'il était disco et elle sortait alors un peigne en bois qui lui arrachait le crâne. Ses cheveux étaient invariablement emmêlés. Des allergies provoquaient des plaques sur son cuir chevelu. La nuit, les plaques suppuraient, et au réveil, il avait toujours des croûtes à gratter. Sa sœur lui interdisait d'y toucher. Elle les frottait avec une serviette humide puis mettait dessus de l'huile de coco. Il détestait l'odeur de l'huile de coco. Mais par-dessus tout, il ne pouvait supporter que l'huile lisse et plaque ses cheveux. Il se trouvait ridicule avec les cheveux lisses et plaqués. Alors, il passait ses mains dans ses cheveux et s'ébouriffait comme il pouvait. Parfois même, en cachette, il prenait une poignée de poussière ou de sable et s'attaquait à l'huile de coco ! Il comprenait très bien les chiens fous qui se roulaient dans la poussière avant d'agiter leur fourrure ! C'était comme ça tous les matins. Un cérémonial. Ils partaient ensuite à l'école.

Un jour, en rentrant de l'école, alors qu'il était déjà en haut de la pente, il entendit des cris et se retourna, il vit un homme à vélo – à cette époque, il n'y avait pas beaucoup de vélos dans la cité. Les enfants se mirent à courir derrière le cycliste. Ils criaient. Ils applaudissaient. Le vélo grimpa la côte avec une facilité déconcertante. Certains enfants abandonnèrent la partie. Hira savait que cet homme habitait par chez eux. Il fonça vers la route – plate, menant chez eux. Bientôt le vélo le rattrapa. Ils arrivèrent presque en même temps. Il était fasciné par les rayons du vélo. Pourquoi l'œil ne pouvait pas tous les voir ? Pourquoi avait-on l'impression de n'en voir qu'un seul ? Avec son index droit, tout en trotinant à côté du vélo, il suivit la rotation du rayon. Ce fut l'accident. Son doigt pris dans les rayons, le vélo par terre. L'homme se releva vite. Hira, lui, avait le doigt en sang et pleurait.

L'homme le prit dans ses bras et l'emmena chez Dadabe. Il pleura beaucoup. Son ongle avait sauté. Dadabe lui essuya les larmes et

remercia l'homme qui partit. Dadabe mit du mercurochrome et un bandage. Il lui donna du caramel, puis d'un air grave et ému lui raconta une histoire étrange d'enfants qu'on déposait dans des calebasses à la sortie de l'enclos des zébus : *C'est comme cela que dans les temps anciens des ancêtres, on conjurait le sort des enfants terribles*, lui dit-il, *tu es né un jour de fête nationale, fête de l'Indépendance, sept ans après l'Indépendance, sept du sacré, sept de la liberté, sept des cycles de la vie, on t'a amené à l'hôpital, mais tu n'as pas voulu y naître, dans ce monde des Blancs, et enfant terrible que tu es, tu as ramené ta mère à la maison où tu as décidé de venir au monde, sans l'aide de personne, au moment même où l'hymne national a retenti, femme aveugle fouillant dans le placenta, tu ne pleurais pas, tu avais les yeux grands ouverts, tu es venu au monde avec un destin trop fort. Bien sûr, tu n'es pas né sous le signe d'Alakaosy, mais c'est en cela que tu es plus dangereux encore, comme si tu avais rusé pour cacher ton véritable destin ! Avant, les enfants comme toi étaient livrés au piétinement des zébus, on plaçait le nouveau-né à la sortie de l'enclos et on lâchait les zébus : s'il survivait, le sort était levé et un grand destin lui était promis ; s'il mourait, alors il ne ferait de mal à personne. Plus tard, les ancêtres ont abandonné cette coutume et choisi de seulement couper un doigt ou une phalange à ces enfants. Ainsi du Premier ministre des Ranavalona, Rainilainiarivony, Premier ministre et époux des trois dernières reines... Aujourd'hui, on ne leur fait plus rien, c'est interdit par la loi. Mais voilà, toi, tu viens de le faire par toi-même, en te coupant le doigt, tu es la sagesse même, de vouloir tempérer ton destin pour ne pas tuer tes parents, je te bénis, mon enfant, je te bénis.* Grand-père lui donna encore d'autres caramels. Hira n'avait pas vraiment compris ce qu'il s'était passé ce jour-là mais l'image des bébés posés dans des calebasses à la sortie de l'enclos des zébus le hanta longtemps. Il sortit de chez grand-père avec son bandage au doigt. Il avait peur de se faire gronder par sa mère, mais celle-ci au contraire le consola. Elle l'embrassa tout simplement et le mit au lit. Il s'endormit presque aussitôt, goût du caramel dans la bouche, brûlure intense au doigt...

Aujourd'hui, cet index droit garde encore les séquelles de cet accident. Son ongle presque translucide est strié et semble toujours en train de se décoller, ce même doigt qui lui brûle quand l'écriture devient tendue, quand il refuse d'aller plus loin, quand il doit reprendre souffle pour faire face aux tabous et tout écrire.

## Cahier 3

# se regarder

### Le creuset des possibles

Dans les jours qui le ramènent, Hira essaie d'être heureux, de dire un bonheur simple à contempler ce monde. Mais les gens meurent beaucoup ces temps-ci. Hira contemple la mer. Hira écoute ce vent frondeur. Combien de terre l'océan a-t-il vu ensevelir des hommes ? La mort brutale d'un ami, il y a peu, une mort d'alcoolémie, enfin, comme un soulagement, l'ami est parti après des années à dénoncer les dictatures et les vies fracassées, après des années à digérer sa vie, celle de son pays, celle de son continent, dans l'alcool. Puis, une autre mort par intoxication, pas vraiment un ami, mais quelqu'un qui a compté, un professeur, un aîné. Empoisonnement ? Le seul de la tablée à être intoxiqué. La famille n'a pas nié la version officielle : intoxication alimentaire. Funérailles nationales pour le grand poète. Avait-il ses assassins parmi ceux qui lui rendaient hommage ? Hira ne peut empêcher le doute de venir ronger un bout de sa raison. La paranoïa s'invite au banquet des exilés.

Le vent ne s'arrête pas. Les nouvelles non plus. Provenant du pays. Les unes plus insensées que les autres. Violence sur violence. Hira n'est que ce creuset des possibles, cet affaissement des improbables. Il devient ce puits vide où les mots se liquéfient et délivrent leurs essences. Il se laisse embaumer et commence à récrire dans le brouillon de la bouche. Il murmure les mots avant de les coucher.

Il veut que la beauté domine son monde.

Malgré tout.

Hira se rappelle un autre aîné : « Écoute, mon frère, écoute... les

dictatures gagnent quand tu bois au puits sans fond de la paranoïa, quand tu vois la main du gouvernement partout, quand tu prends tous les incidents de ta vie comme émanant de tes oppresseurs, oui, je le suis, paranoïaque, je le sais, mais je refuse de le reconnaître complètement, car parfois, j'ai raison, la dictature est partout, et c'est en cela qu'elle est dictature, elle est là où elle n'est pas capable d'être, mais nous l'y déposons, nous-mêmes, derrière la porte des chiottes, au-dessus de nos épaules, dans la chair de nos peurs, dans nos ombres qui nous font face, dans les pensées qui nous habitent. Alors oui, je suis paranoïaque, mais c'est faux en même temps, je suis en dictature, la dictature n'est pas simplement une répression, c'est une maladie inoculée aux individus, c'est une maladie sans diagnostic, sans autre remède que la révolution ou la violence. Mais je suis faible, je ne saurais pas prendre les armes, alors, je reste, paranoïaque. »

Hira a cette impression d'être au monde non pour dérouler le fil de sa propre vie mais pour démêler les mots d'enchevêtrement des fureurs et des mémoires. En les cisaillant. Sous vide du temps. Sous lames du sens. À l'aune du beau intemporel.

Parfois, sous les larmes asséchées, trop souvent, il se tient debout, passif, faussement passif. Il sait qu'il a mis en route un destin. Il n'a plus qu'à se faire cueillir pour que le fruit germe à nouveau après avoir été dévoré.

Assis à cette terrasse, Hira se laisse malmener, il ne s'est pas bien habillé pour ce vent froid. Dupé par le paysage, les vagues, l'horizon, le soleil levant, la chaleur qui tarde, sa pauvre chemise de flanelle. Il revient dans sa chambre, deux pas en arrière, il ne bouge plus. Il pense à celle qui a choisi la défenestration. Une en cendres aujourd'hui. Proche. Tellement proche. On vient de l'incinérer. Peut-être que du côté des mers frondeuses, elle sera dispersée. Il imagine mer haute et vagues brutales. Un peu de vent et le bras de son aimé qui tient l'urne, qui lui dit adieu. Probablement que Hira fera ainsi également. Se disperser. Hors de l'île. Hors des continents. Hors des hommes.

Brutale nouvelle.

Oui, on meurt beaucoup ces temps-ci.

Il quitte brusquement la terrasse pour rejoindre sa chambre, mais pourquoi pense-t-il à la mort des uns à l'heure de se rappeler sa naissance ? Il s'en veut. Sa naissance ! Le jour de la fête de l'Indépendance ! À neuf heures du matin ! À l'instant même où l'hymne

national avait retenti, il était sorti du ventre de sa mère ! La tête haute et fière. Les yeux ouverts. Que voit un enfant qui naît les yeux ouverts ? Qui naît sans un cri ? Quel silence porte-t-il ? Dehors, la nouvelle s'était propagée comme poussière de bourrasque. Il ne le savait pas encore mais toutes les étrangetés qu'il commettrait seraient acceptées. Il était un enfant miracle, l'enfant de tous, une part, un éclat de chacun car né sous Indépendance.

Il se regarde dans la glace, *tu es né sous Indépendance, tu as toujours trouvé normal de lier ton destin à celui de ton pays*. Il ne se voit pas dans cette glace, il voit un corps, un homme de passage, il a toujours eu peur de ne pas avoir assez de temps, non pas pour vivre, mais pour écrire la traversée de son regard, de l'arc d'innocence de son enfance à l'horizon où se perd le regard, le regard comme l'esprit, le regard comme la raison, entreprise vouée à l'échec, œuvre forcément inachevable.

Il a comme un désir de futilité, un regret de légèreté qu'il enfouit profondément dans une froideur glaciale.

## Le mur

Il se rappelle soudain. Il avait quatre ans, peut-être cinq, sûrement cinq, il était à l'école. Il jouait avec les autres enfants. L'école était un long bâtiment sans étage, fait de briques rouges nues. Les écoliers couraient le long du bâtiment, comme pour une course de vitesse. Et arrivés au bout, repartaient dans l'autre sens, jusqu'à l'épuisement. Hira s'élançait avec les autres, il ne tenait qu'au courage, il n'avait ni la vitesse ni la force d'être devant. Il regardait la poussière soulevée par les pieds nus de ses amis. Il ne voyait que cela. Que cette poussière soulevée. Alors il continuait. Il oubliait son essoufflement. Il était porté par l'étonnement de ces petits pieds qui soulevaient tant de poussière, et la chute de certains, et les cris et les rires qui fusaient. Les dix derniers qui tenaient devaient s'aligner contre le mur de la face ouest du bâtiment, le mur tapé par le soleil, mur brûlant. Et ainsi à bout de souffle, la langue sèche, coller leur langue sur les briques rouges. Les briques aspiraient l'humidité de la langue. Les langues collaient sur les briques. Les enfants sentaient les aspérités de leur langue, et combien la surface du mur arrachait littéralement toute eau dans la bouche. Il était

impossible de se décoller brutalement du mur, cela blesserait la langue, il fallait par à-coups se détacher petit à petit. Y rester trop longtemps déchirait aussi la langue. Le vainqueur était celui qui s'arrachait en dernier du mur, celui qui résistait le plus contre la soif, et surtout contre cette sensation de perdre sa langue dans le mur.

Ils étaient dix à s'aligner contre le mur.

Les grands, qui ne participaient pas à ce jeu, scandaient le nom de leur champion. Hira était toujours parmi les dix, jamais le premier ni le second à finir la course, mais toujours le dernier à décoller sa langue. Il gagnait de cette manière. Dans la patience. Il acceptait de perdre sa langue un moment, il n'aurait qu'à saliver abondamment et humidifier lentement le mur pour reprendre son bien.

Il regardait ses adversaires, leurs visages grimaçants contre le mur, écoutait les grands qui encourageaient derrière, qui riaient, s'agitaient, il se sentait ridicule, comme manipulé, il n'aimait pas ce jeu, il pensait que c'était un jeu de bébés, que sa place n'était pas là. Il était « grand ». Il ne jouait pas à ces jeux puérils. Il était pourtant là. Il gagnait pourtant toujours. Systématiquement.

Il avait la confuse sensation que sa survie se jouait là : ne pas perdre sa langue. Il était ailleurs. Comme si un élan intérieur lui demandait d'observer de loin. Il savait, la langue collée contre ce mur, que ce qu'il vivait là, dans l'instant, n'était qu'un moment voué à disparaître, il n'y avait que le récit pour en ressusciter des lambeaux, il se disait cela en décollant sa langue, qu'il reparlerait...

Il n'a jamais oublié ce mur rouge, et dessus les traces de langue des enfants, les siennes éparpillées parmi les autres.

## Ratures

On vient le chercher. Il reconnaît le bruit de la voiture. Il ne bouge pas. Il est l'offrande. Il se laisse porter. Il ne sort pas tout de suite. Il attend qu'on frappe à la porte. Il attend quelques secondes. On frappe. Il attend quelques secondes de plus encore. Puis il se dirige vers la porte. Il ouvre la porte. Il sourit. Il embrasse ses hôtes. Elles sont deux. Il les suit. Une part de lui est toujours dans l'eau, noyée. Il sourit mais en réalité, il est loin. Il parle, il répond aux deux jeunes femmes, il

dit qu'il a bien dormi cette nuit, que tout va bien. Il ment, il ne va pas bien. Il ne ment pas, il est vivant.

Ils arrivent à la salle de lecture. On l'accueille encore. On le félicite déjà. Il s'installe, le public est là déjà, les lumières s'éteignent. Il ne reste que sa lumière à lui, l'étincelle de son histoire. Il lit.

À haute voix, les mots n'appartiennent pas à la bouche, ils sont corps de souffle et de sens, ils sont corps de tension et de caresse, ils sculptent la scansion et amènent le corps à des mouvements qu'habituellement Hira n'aurait jamais connus. Le ventre se contracte et accueille comme accouche les mots qui n'y sont plus car dits déjà, projetés. Les mots, dits, demeurent et font résonner l'espace du vide qu'ils ont quitté. Les mots sont aussi bien partis que restés. À haute voix. Par-delà les lèvres de percussion. Par-delà la langue de modulation. La bouche qui parle prend le moule du mot et fabrique l'émotion. L'émotion est l'enfant laissé par les mots expulsés. Et à son tour, l'émotion prend le corps, supporte les autres mots qui affluent, affluent...

Hira est loin déjà. Hira est dans les images qu'il sait impossible à rendre telles quelles. Nul mot, nulle phrase n'est capable de reproduire les images que nous avons en tête. L'art consiste à s'en rapprocher. Au maximum. Vaine entreprise mille fois renouvelée. Vaine entreprise. Hira bute sur les ratures. Hira bute toujours aux mêmes endroits. À ces lieux rayés de la page qui embourbent sur le bégaiement. Hira voudrait entendre, savoir ce que les mots ont fait de son corps.

Parfois, Hira est à la rupture, souvent en apnée, les mots deviennent musiques, les syllabes deviennent notes. Hira est le compositeur qui ne connaît pas sa partition. Le chant se révèle à lui. Hira entreprend d'évanouir toute volonté de son être. Hira se fait cristal que toute vibration est susceptible de casser. Hira se fait sensation. Hira n'est plus que le caisson fragile d'un chant puissant.

Les pieds nus, sa peau est libre, Hira sait qu'il ira encore plus loin en toute nudité, mais il n'est pas prêt encore pour cela.

Hira a peur de son propre chant.

La voix emmène tellement loin. Jusqu'à la perte.

Il lui faut du temps pour revenir. Il s'accroche aux applaudissements pour s'amarrer à l'ici. Les applaudissements émiettent cet endroit où il aurait pu s'effacer. Il n'a plus de voix à ce moment-là. Il aurait aimé s'effondrer de suite, mais son corps n'obéit pas, son corps reprend le



contrôle de l'espace, et ses pieds nus reconnaissent le sol à fouler. Le rite des salutations le sauve de la folie, de ce que les autres auraient nommé folie, il sort dans une solitude immense, revient, salue à nouveau dans un calme insubmersible, il sort, il a besoin d'amour, il est de ce monde.

## L'odeur des livres

Dans sa petite enfance, à la maison, il ne manquait jamais d'admirer, fasciné, la bibliothèque de son père. Il levait la tête et son regard ne rencontrait que des livres. Des livres et encore des livres. Il se rappelle, il n'allait pas encore à l'école. L'odeur des livres l'attirait. Il y en avait beaucoup, d'odeurs, de livres, entre l'humidité et la poussière, des odeurs qui s'évaporaient et des odeurs qui restaient, lourdes dans la gorge, ou celles qui grattaient et enrouaient la voix, qui provoquaient la toux, ou celles qui se posaient sur le bout de la langue et qui glissaient dans la salive, ou celles qui remontaient directement vers le cerveau et y semaient la confusion, l'extase, ou celles qui se mêlaient à l'odeur de soi et qui vous enveloppaient comme une deuxième peau, ou plus légèrement qui s'en prenaient à vos vêtements, généralement celles-là sont des agressives, acides, chimiques, comme les odeurs des autres produits du familier jour.

Hira levait la tête. Il se demandait si les couleurs étaient liées aux odeurs, si les odeurs étaient liées à l'emplacement des livres. La bibliothèque était trop haute pour lui. Il grimpa. Il s'accrocha au bord et parvint à se mettre debout sur la première rangée. Une ombre immense fondit soudain sur lui. Il sursauta à se fendre le cœur. Il se retrouva dans les bras de son père, comme tombant, sans plus reconnaître le haut et le bas, la voix de son père était dans un retentissement jamais éprouvé, il n'en comprenait pas la nature ni le sens. Il sentit qu'il avait mouillé son pantalon. Une flaque d'eau se forma bientôt à ses pieds. Une grande colère s'empara de lui, contre lui, contre cette peur, contre son père qui l'avait arraché de là, il se jura instantanément de lire tous ces livres. Tous !

On lui raconta par la suite qu'il pleurait quand ses deux grandes sœurs partaient à l'école. Qu'il les suivait avec son petit cartable. Vola le

ramenait à la maison et il s'accrochait à elle. Elle devait s'enfuir pour le laisser là. Il suppose que sa mère le prenait dans ses bras, ou la nourrice, ou la servante de maison. C'est ainsi que sa mère décida de lui apprendre à lire. Pour le calmer. On lui avait raconté tout cela mais lui-même, il ne se le rappelle pas, il se souvient juste qu'il savait déjà lire quand il entra à l'école. Sa surprise fut grande de constater que la maîtresse ne faisait que montrer les lettres aux enfants et que ceux-ci ânonnaient : a-b-c-d-e-f...

Bientôt, il se rangea parmi les « grands ». On le ramenait toujours dans les rangs des petits. Il vécut cela dans une grande colère. Qu'avait-il à dessiner des bonshommes, des maisons et des voitures ? Qu'avait-il à faire avec des bébés ? Il y avait des tables rondes, ils étaient dix autour de chaque table. Ils étaient 120 dans la classe ! Deux classes de maternelle, les petits et les moyens. Il n'avait qu'un désir : échapper à ce monde de bébés !

Il avait une sorte de ferveur à aller en classe. Il guettait chaque matin le moindre mouvement de ses grandes sœurs pour qu'elles ne partent pas sans lui. Vola s'occupait à le laver comme toujours, à le peigner. Il se laissait faire sans broncher. Elle lui préparait son chocolat, lui mettait sa chemise repassée, et ses chaussettes, et ses chaussures. Il y tenait terriblement. À ses chaussettes. Même quand il faisait 40° à l'ombre. Vola le frottait. Il n'avait pas honte d'être nu devant elle alors qu'il ne le supportait pas quand c'était sa mère. Parfois elle se moquait en lui tirant le zizi. Il ne disait rien. Elle lui faisait choisir ses shorts, il aimait bien le vert fleuri. Comme son chapeau en tissu, vert fleuri.

Chaque matin était un moment de fête : sortir de la maison avec le cartable sur le dos, dévaler la pente qui menait à l'école. C'était une pente raide, une route. La cité bâtie sur le flanc d'une colline, dans la banlieue est d'Antananarivo, construite dans les années soixante, juste après l'Indépendance, tournait le dos à la ville et s'ouvrait vers la plaine où s'épalaient des rizières et des marécages.

En bas de la route, ils arrivaient à Ampahateza, il fallait traverser ce village, village de gens pauvres, méprisés par la cité. Il y avait une grande maison d'architecture traditionnelle, pratiquement en ruine, avec une véranda qui l'entourait, trois étages, une cour immense. Hira n'arrivait pas à associer la pauvreté à cette si grande maison, magnifique, il ne comprenait pas trop bien ce que ça voulait dire, la pauvreté. Il voyait seulement que les enfants dans cette cour portaient

des vêtements déchirés, étaient morveux, ne portaient pas de chaussures, mais lui aussi, souvent, il était ainsi, pieds nus, jouant dehors et les vêtements déchirés par le jeu, mais il se disait qu'il ne laisserait jamais sa morve sécher sur ses joues !

C'est peut-être cela la pauvreté.

Ne pas pouvoir essuyer sa morve. Ne pas avoir un mouchoir en poche. Propre. Bien repassé par sa mère. Brodé par elle. Avec son nom écrit dessus.

Ampahateza produisait du charbon de bois, les mêmes enfants qui s'amusaient dans la cour étaient noirs de charbon, ils portaient les sacs jusqu'au domicile des gens de la cité.

Oui, c'est peut-être cela la pauvreté, constatait-il, être sali par le charbon. Il détestait être sale. Il avait ça en horreur. Mais la poussière n'était pas la saleté, ni les traces de charbon, c'était l'odeur qu'il ne supportait pas. L'odeur du charbon qui collait à vous, l'odeur du brûlé.

Au fond du village, juste avant la concession des pères, en face du cénacle des sœurs, se trouvait l'école. Il lui vouait une sorte de culte.

Ils avaient un manuel scolaire, *Je parle, je lis, j'écris*. Il comprenait parfaitement le sens de cette formule. Il parlait, il lisait, il écrivait. Comme une sorte d'évidence. Parler, lire et écrire avaient le même sens pour lui.

Quand il lisait dans le silence, il faisait acte de parler, les mots n'étaient pas muets dans sa tête. Quand il posait les mots dans le cahier, il avait cette nette sensation de garder le trésor de sa voix. La voix comme un trésor. Quand il parlait, il avait l'impression de gâcher ce trésor. Ainsi, il devint taiseux. Il avait une sorte de joie intérieure à garder ces mots dans sa bouche, et à les offrir soudain, pierres précieuses, sculptés par les lèvres et la langue, en encre noire, griffés sur la feuille.

Ils utilisaient un autre manuel, *Irango et ses amis*, Irango le zébu, Irango le sage. Hira aimait beaucoup les récits et les illustrations du livre car il pouvait tout reconnaître sur son chemin d'école, contrairement aux autres manuels qui insistaient sur les terres et fleuves de France. Il lui suffisait de dévier un peu de sa route, et là, au cœur du village d'Ampahateza, il y avait un, deux, quelques zébus attachés à un poteau, ou qui paissaient dans l'herbe. Exactement comme dans le livre. Et ces petites filles puisant dans l'eau du fleuve, puis repartant, la cruche sur la tête ! L'eau souvent débordait de la

cruche et mouillait les cheveux des petites filles. Quant à Irango le sage, ce n'était pas l'eau qui débordait de sa cruche mais les bêtises de ses amis, les poussant en conséquence devant l'ogre Trimobe, ou les égarant devant des lacs d'ondines, les ondines pouvaient vous emmener dans leur monde étrange et ne plus vous rendre à vos parents ! Hira observait hommes et femmes, et se demandait si celui-ci n'était pas un ogre, si celle-là n'était pas une ondine...

Un rocher trônait dans le village d'Ampahateza, on racontait que c'était un homme transformé en pierre, l'œuvre d'une ondine, l'homme aurait osé goûter du sel, alors que c'était *fady* pour son épouse l'ondine. *Fady*, interdit, le mot était lâché. Cela l'intriguait beaucoup. Or, à Ampahateza, le *fady* était partout. Une sorte de mystère vous obligeait à faire attention à tout, les lieux, le sol que vous fouliez, l'endroit où vous posiez le regard. Un petit chemin pouvait se révéler dangereux, un caméléon aurait pu y passer, sûrement l'ancêtre d'un clan sans nom qui en avait pris l'aspect ! Et si vous aviez été mieux habillé que ce caméléon, l'animal aurait déployé sa langue monstrueuse à sept têtes et vous aurait gobé de suite !

Entre les maisons d'Ampahateza, souvent des tombeaux, ils enterraient leurs morts dans le village même. Les ruelles serpentaient entre maisons et tombeaux. Il était *fady* de pointer le doigt vers ces tombeaux, *fady* de cracher par terre, *fady* de marcher sur l'ombre des passants, *fady* de dépasser un vieux ou une vieille qui traîne avec sa canne, *fady* de manger du porc du côté des marécages, il paraît même que certains avaient le *fady* de l'ail !

Hira était stupéfait par tous ces *fady*, mot pourtant absent dans *Irango et ses amis*. C'était le premier mot qui lui avait manqué dans les livres, *fady*...

## Florence

Hira était-il seulement certain que cette ville fût Florence ? Comment s'était-il retrouvé là ? Était-il sûr qu'il avait effectivement vécu cette errance dans la nuit ? Hira voudrait bien se réinventer d'autres souches et reprendre sur un meilleur présent. Fût-ce de mensonge ? Ou de silence ? Ou d'oubli ? Ou d'effacement ? Carnage des maux d'hier, violence l'assiège. Cela ne peut être mauvais de laisser le mal derrière soi. Il marche. Florence. Florence. Racines hors du sol, rêves, rêves, hallucinations, des lumières à n'en plus finir, jaunes en éparpillement, multiples javelines d'éblouissement. Et l'asphalte entre pluie et brume de son esprit. Il était sorti de son hôtel. Il ne savait pas ce qu'il faisait là. Il lui fallait juste marcher. Marcher. N'était que l'instant, il n'existait pas. Cet instant de marche. Cet instant de lumière dans une ville qu'il ne connaît pas. Il traverse beaucoup de villes qu'il ne connaît pas en ce moment. C'était Algajola il y a quelques jours. C'est maintenant Florence. Ou ce qu'il croyait être Florence !

On le regardait. Il le voyait. Qu'on le regardait. *C'est ma couleur, noire.* Il oubliait aussitôt. Qu'on le regardait. Il était ébloui par cette ville. Il voulait pleurer. De tant de choses belles. Mais il savait aussi. Qu'une autre raison était source de larmes. Il ne comprenait pas. On ne l'avait pas frappé. On ne l'avait pas torturé. Il n'avait pas vécu ce que son père avait vécu. Mais il ne pouvait pas rester allongé. Sur son lit. Dans son hôtel. Le poids de son corps réveillait les coups de crosse sur sa poitrine, sur ses bras, sur son dos, sur son aine. Il criait de douleur à chaque mouvement brusque. Il préférerait ne pas ouvrir la bouche pour

ne pas accueillir le viseur de l'arme. Son cœur battait à se rompre. Il s'efforçait de se calmer. Il préférait oublier totalement pourquoi il était là. Pour effacer cette sensation inacceptable de souffrir sans avoir reçu de coups. Il habitait encore cette sensation de noyade. Il était ancré encore dans cette sensation de torture. La noyade, il pouvait comprendre, il l'avait vécue, Algajola, Algajola ! Mais la torture, non. Ce n'était pas lui.

Il traversa une allée de monuments. Il savait qu'il devait s'arrêter. Face à la beauté. Face à l'histoire. Mais il continua.

De l'autre côté.

Gucci.

Hermès.

Et toutes les marques qui lissent les villes.

Il déboucha soudainement sur une place. Démesurément immense. Et une façade d'église tout en marbre.

Il paniqua. Perdu. Ce n'était pas réel tout cela. Cela ne pouvait pas être réel. Comment pouvait-il être ici après avoir traversé toutes ces laideurs ?

Des pierres et des pierres. Magnifiées par les sillons y creusés, les lignes y tracées, les figures y posées. Il avait beau chercher, il ne se rappelait pas la raison qui l'avait amené ici. Rien n'avait existé avant cette nuit, avant cet instant où il avait marché.

Il était rentré à son hôtel. Il s'étonna d'avoir pu retrouver le chemin. Il revit les mêmes regards convergeant vers lui. *C'est ma couleur, noire.* Mais ce n'est peut-être pas cela, sa couleur noire. Il était remonté dans sa chambre. Le couloir était infiniment long. Rouge. Étroit. Les murs. Le sol. Le plafond. Les portes seulement cerclées de blanc.

Il ouvrit la porte de sa chambre. Tout s'effaça.

Amnésie.

Quelques jours avant, Elle n'avait rien dit quand il lui avait raconté sa noyade. Il fait nuit maintenant, il y a ce silence où tout geste prévient un son, le frottement de la main comme une promesse de caresse, la goutte d'eau sur la pierre comme un chant tombé dans le cœur. Il se veut feuilles mortes qui s'essaient à déployer un tapis de douceur et un paysage de tendre fané, pastel de leurs caresses, délicatesse de leur amour, mais il n'est en réalité que quelque murmure

en feu qui panique sous les crépitements qui le consomment. Il la voudrait près de lui. Elle. Toujours. Sa voix posée près de lui.

Il fait noir. Les distances sont mortes et ils sont l'un près de l'autre. Il raconte. Elle ne dit rien. Elle sait qu'il peut à tout instant rejoindre son monde. Il ferme les yeux, il baisse le cou, il voudrait qu'Elle y dépose un baiser, une douce chaleur. Il respire. Un oiseau crie. Insistant. En deux temps.

Habiter la nuit est s'habiller d'ombres, le nu du silence les rend innocents, il faut se laisser faire, tout vient la nuit, l'extase et le retour sur soi, la peau au vent qui frôle, sur la sensation qui recommence les dunes de soi. De la peau au ciel, les frémissements ne sont plus que failles où dérober la présence de l'autre. Aimer, c'est dérober l'un à l'autre, et rendre le butin. Les habits sont inutiles et les emprisonnent.

Les voici sans rien qui les sépare. Dans cette nuit. Dans ce noir. Dans ce silence. Il lui dit : *prends-moi donc, je t'ai prise.*

Elle sait que plus rien ne sera comme avant. Il ne veut rien d'autre qu'écrire.

Errer n'est pas se perdre, juste s'abolir des frontières et rendre possible toute étendue. Errer n'est pas se perdre lorsque l'on sait qu'une personne est là. Quelque part. Pour le retour. Et le regard en arrière. Pour se rassurer.

Elle est là.

Il était parti.

## Grenade

Léthargie, quelque part l'énergie écoulee sans désir, le chemin n'attise pas les pas, vous posez alors les bagages, si bagages il y a, encore, vous posez le corps sur n'importe quel lieu, le regard ne comprend pas de paysage, souffle confondu en haleine, la parole est trop lourde dans la gorge et s'effondre comme plomb dans l'estomac. Vous ne bougez pas. Vous essayez de ralentir tout ce qui vous entoure. Vous n'y parvenez pas. Vous fermez alors les yeux. C'est vous qu'il faut ralentir. Il faut dormir. Vous dormez.

Vous ne voyez pas passer le temps. Il fait nuit déjà. Vous êtes sorti d'un lieu que vous avez oublié. Vous sortez. Vous fuyez les odeurs qui

réveillent. Vous masquez la faim qui rappelle la vie. Vous marchez, sans direction. Se perdre n'a pas de sens pour vous car l'espace ne change pas. Vous n'avez pas de refuge en vous. Vous êtes juste un moment d'éveil. Un accident de lucidité. Vous avez hâte de retourner dans l'effacement. De ne pas travailler la pensée qui ne cesse de vous inventer des mondes. Vous interdisez aux mots d'émerger de votre estomac. Vous restez dans la soif pour rendre revêche le chemin de la parole. Les mots ne remontent pas et préparent la chute, matelas de torpeur...

Vous ne parlez pas la langue de ce pays, cela vous arrange bien. Vous n'avez pas la peau de ce pays, cela vous arrange bien. Vous n'avez pas la couleur de ce pays, c'est tout simplement parfait, vous pouvez vous abstenir des efforts d'uniformité et de socialisation, vous pouvez rester dans le sauvage, ne pas donner vos regards aux regards des gens, ne pas donner votre bouche à la bouche des gens, vous ne faites que marcher et arpenter le chemin de votre perdition. Vous ne vous occupez ni de vous, votre apparence, ni des gens, leurs avis. Vous avez effacé tout ce qui était vous. Vous l'avez effacée, Elle.

Et vous partez.

Prédateur de l'espace, vous voyez des lumières – magnifiques ! – sur les hauteurs, vous vous dirigez vers elles, c'est l'Alhambra. Vous vous dirigez vers la forteresse mais vous ne savez pas comment faire. Les maisons vous engouffrent dans leurs ruelles et vous ramènent vers la ville basse, on dirait que nul chemin ne peut vous mener là-haut. Deux femmes vous remarquent. Elles ont l'air joyeuses. Les yeux qui pétillent vers vous. Vous allez vers elles. Elles vous disent que c'est la troisième fois que vous passez là. Vous allez où ? Vous répondez que vous allez vers l'Alhambra et que vous n'y parvenez pas. Elles rient. Vous riez. En voilà encore un Maure qui veut reconquérir l'Alhambra ! Elles rient. Vous riez. Venez nous conquérir plutôt ! Vous prenez place auprès d'elles. Elles vous commandent de la sangria ! Elles vous demandent d'où vous venez. De mon hôtel, dites-vous. Elles rient. Non ! De quel pays ! Vous allez dire un nom de pays. Elles vous arrêtent tout de suite. Elles préfèrent deviner. Vous dites que non. Ce n'est pas ce pays-là. Vous dites que vous venez de la guerre. Ce monde est en guerre. Toujours. Vous avez vu des militaires tirer sur des gens. Et des corps par terre. Et des membres dans l'éparpillement des indifférences. Elles rient et vous disent qu'en voilà des manières pour séduire les femmes ! Il n'y a que



les Maures pour toujours parler de guerre ! Vous rigolez, affirmez-vous. Vous avez un sourire large comme ça. Vous dites que vous venez du Tibet, que vous êtes métis indien et tibétain, métis zen et hindou, zen, zen, zen. Car voyez-vous, mon père a quitté Lhassa en 1966 après les violences de la révolution culturelle pour rejoindre ensuite le Dalai Lama à Dharamsala, c'est là qu'il a rencontré ma mère, je suis né un an après. L'espace d'un instant, elles vous croient, mais votre sourire les corrige aussitôt. Vous mentez ! O.K. Je suis né au Japon d'un père G.I. et d'une mère violée dans la défaite de la bombe atomique. Là, elles ne rigolent plus. Vous êtes d'une tristesse...

Vous avez honte de votre plaisanterie idiote, de ne pas avoir pu surmonter cette question de votre origine, de n'avoir pas pu inventer un pays imaginaire où tout irait bien, sans parler de guerre, sans parler de pauvreté et de torture.

Vous avez honte de ne pas avoir pu simplement présenter les plages de votre île, vos magnifiques paysages et vos lémuriens si craquants, le nom de votre pays si porteur de rêve, Madagascar, vous ne pouvez pas leur expliquer que c'est ainsi que les gens vous avaient perçu à Tokyo, un enfant du viol, votre métissage, vos yeux légèrement bridés, votre peau claire et vos cheveux frisés.

Là-bas, les gens étaient extrêmement attentionnés envers vous. Vous avez compris la raison lorsque vous avez découvert l'histoire des enfants du viol, comment ces derniers avaient reflété la honte de la défaite, comment ces derniers étaient devenus parias et violents aussi, et comment un joueur de base-ball avait tout changé, fils d'un enfant du viol, deuxième génération qui réconcilie avec l'Histoire, vous ressembliez au joueur de base-ball, lui, fils de l'archipel qui gagnait tout dans cette Amérique arrogante...

Vous partez brusquement. Elles disent non, restez ! Vous remontez vers l'Alhambra, votre verre de sangria à la main, vous entendez leurs rires derrière vous, elles montent avec vous. Vous avalez le contenu de votre verre, les rondelles de citron, les fruits, fraise ou pêche ou framboise ou vous ne savez quoi dedans. Vous avalez comme une douceur de petit feu. Vous en avez trop dans la bouche, de fruits, et de goûts. Vous marchez vite, projetant de semer les deux rieuses, désirant ne pas les perdre. Vous savez très bien que vous ne connaissez pas le chemin vers l'Alhambra et que les rires que vous entendez derrière vous tracent votre ignorance. Elles rient parce que vous les amusez. Elles

rient parce que c'est incroyable de ne pas connaître le chemin de l'Alhambra ! Elles rient parce que vous êtes étranger en tout ici, si étranger à l'ordre des choses. Elles rient parce que vous les libérez des choses trop évidentes. L'Alhambra est là, il suffit d'y aller, mais vous, vous n'y parvenez pas. C'est ce qui leur plaît.

Vous courez presque. Ça décuple leurs rires. Elles courent aussi. Avec leurs chaussures à talons et leurs gorges pleines d'amusement. C'est un chemin de pavés. Vous ralentissez instinctivement de peur qu'elles ne tombent en vous suivant. Vous êtes étonné des murs des maisons. De petites gargouilles y allongent leur cou et crachent de la fumée ou de la vapeur. La nuit est bien noire maintenant. Vous croisez quelques jeunes gens qui s'amuse, bouteilles de bière à la main. Ça crie un peu, peut-être beaucoup, mais vous êtes dans votre bulle que seuls les rires des femmes parviennent à réellement percer. Vous parvenez à un escalier de pierre. Vous montez un moment, puis vous vous arrêtez.

Les deux femmes vous rejoignent. Elles vous disent que le Maure est méchant de les faire marcher ainsi. Vous portez machinalement votre verre à votre bouche mais il n'y a plus rien. Elles partent dans un fou rire. Elles pleurent presque. Vous les regardez rire avec tendresse. L'Alhambra est là en face. Sur une autre colline. Vous vous en êtes éloigné ! Ville forteresse illuminée d'or et de turquoise. Tant de beauté. Le ciel est noir d'encre. La colline est noire d'encre. Seul émerge l'Alhambra, comme suspendu entre noir et noir, ombres de la ville et obscurité du ciel où ont disparu étoiles et autres couleurs nuageuses. Vous tournez votre regard vers les femmes. Vous tombez dans un gouffre de tendresse. Elles essuient leurs larmes. Venez, disent-elles, on vous emmène dans notre forteresse. Vous posez votre verre sur une murette. L'Alhambra s'y reflète. À l'envers. C'est magnifique. Elles vous disent que vous êtes un enfant, on y va maintenant ! Vous les suivez. Vous pensez qu'elles vous emmènent vers l'Alhambra mais vous comprenez très vite que c'est pour une autre aventure qu'elles vous embarquent.

Vous vous éloignez de l'Alhambra. Vous empruntez d'autres ruelles. Vous remarquez les grilles des villas et les façades des maisons. Arabesques et tournures dans le beau. Tracés contre le vide. Spirales et griffures. Passages de la caresse. Éphémères de la lumière. Vous suivez les femmes. Elles vous parlent mais vous ne comprenez rien. Sauf les

rires. Et vous riez. Sur le vide de votre espérance. Vous vous accrochez à leurs rires pour habiter encore un moment un endroit qui ne vous ressemble pas. Votre pays vous a trop envahi. Sa crasse misère et l'esclandre qu'elle vous provoque, le bruit infini de l'indignation, et la tension de la révolte qui vous ramène à tout instant près des frontières de l'explosion. Vous avez envie d'ailleurs. Vous avez envie d'oubli.

Nul vent levé sur votre horizon, que la stupéfaction sur les racines nouées, frêles racines, presque rainures, quelque part simples rayures sous terre, en gestation de la blessure, en chemin de la béance.

Vous ne vous apercevez pas que vous vous êtes arrêté en pleine rue, vous voyez les deux femmes qui vous attendent, toujours amusées, vous ne bougez pas, le temps vous étire et vous suspend dans le vide.

Vous attendez.

Elles reviennent vers vous, vous vous rendez compte que vous êtes figé là au beau milieu des pavés. Vous riez et vous vous élancez soudain dans une grande course où vous entraînez vos compagnes de dérive. Et quand vous avez pris une avance plus que respectable, vous vous arrêtez encore et les attendez. Elles vous disent que le Maure est vraiment un enfant. Elles vous attrapent et vous entourent, bras dessus, bras dessous. Elles vous portent presque. Elles vous emmènent. Vous, déjà fendu sur des rives sans nom, vous n'attendiez que ça. Au fond. De vous laisser faire. De vous rendre. Elles vous portent.

Le Maure boit-il ? On va souler le Maure. La nuit guettant les sorcières, vous rêviez, enfant, d'être enlevé par ces habitantes des recoins inavoués. Les sorcières sont dans votre pays des femmes au corps sculptural, des hanches et des courbes à tordre la ligne d'horizon, des cheveux qui rampent jusqu'aux abords des terres possibles, elles marchent cinq centimètres au-dessus du sol. Le Maure boit-il ? La voix gutturale et l'œil rouge. Elles ne peuvent pas vous laisser vous échapper. Vous ne pouvez pas leur échapper. Elles vous emmènent où l'envie les dirige. Elles abusent de vous à l'heure où passe l'inconcevable. Et vous n'y pouvez rien. Vous êtes comme paralysé. Vous ne pouvez rien raconter. Personne ne peut vous croire. Vous-même ne pouvez pas vous croire ! Le Maure boit-il ? Ces sorcières n'ont rien de sculptural, mais ce n'est pas encore le moment. Celles-ci aiment les liqueurs et les poisons exquis. Vous déclinez car, comme Ulysse, vous voulez profiter des plaisirs et vous priver du danger. Le Maure ne veut pas boire ? Le Maure boira. Elles vous masquent le visage avec leurs

rires. Vous ne voyez plus rien d'autre que la nuit qui sourit à la vie.

Elles vous ouvrent la porte d'une maison. Vous traversez une pièce plongée dans le noir. Entre vos jambes, des chats qui vous frôlent. Vous ressortez. Vous arrivez dans un patio envahi de verdure, de noir et d'étrangeté. Statuettes de femmes nues mangées par le vent, des seins raclés, des lèvres entamées et des chevelures érodées, une fontaine qui ne crache plus que du lierre et des roses sauvages, coulées végétales où les racines se terrent dans le fouillis. Souvent est ainsi la profusion, la source se perd dans ses ramifications, les méandres se tordent et s'entremêlent pour masquer l'origine. On vous déboutonne la chemise. Une main caresse la peau découverte. On vous ouvre la braguette. On vous sort le sexe que vous avez raide déjà. On vous enlève le pantalon. Vous vous empêtrez dans vos chaussures. Vous les enlevez précipitamment. Et vous voyez les deux sorcières prendre vos vêtements, rire de vous puis s'enfuir vers la maison. Vous croyez à un jeu. Elles ne sont plus là et vous êtes seul dans le patio. Nu.

Des chats viennent se frotter à vous. Il en sort de partout. Les murs de la maison se couvrent de brouillard, et bientôt, il n'est plus de visible que le carré du patio, les femmes figées s'étirent dans la brume, la fontaine s'étire et devient plus imposante encore, les lierres et les roses sauvages débordent maintenant, comme d'une coupe qui révèle le nectar qu'elle recèle.

Les herbes rampantes – les chats ? – s'amuse à vos chevilles, ça chatouille, elles se détachent des murs pour préférer votre peau, elles vous attrapent, vous soulevez le brouillard traînant au sol, vous vous faufilez dessous, tout cela est normal, c'est la route qui vous mène à vos désirs. Le paysage s'ouvre et se déploie, c'est un monde de blancheur, vous roulez dans la ouate.

Vous respirez.

Respirez respirez.

Vous fermez les yeux.

Tout ça se déroule bien, ça dérouille, c'est fragile, c'est précieux, les pas cotonneux des chats vous déposent d'autres brumes et silences, la chaleur de votre haleine liquéfie quelques diaphanes blancheurs alentour, vous retenez votre respiration – il faut bien, car vous n'avez aucune envie de repousser les brumes envahissantes, vous respirez par à-coups, à l'économie, d'apnée en apnée.

Il n'est plus d'heure pour vous demander où vous êtes, cette terre

est folle déjà et votre raison assez poreuse pour accepter les possibles, il fait doux, il fait bon. En vents chuchotés, il est parfois des chants qui vous parviennent. Le Maure boira-t-il ? Le Maure boira. Vous buvez à satiété et démêlez votre soif de cette haine persistante, votre soif n'est pas de haine, votre soif n'est pas de rage, votre soif n'est pas de mort, votre soif est de beau, juste ça juste ciel, votre juste soif, sous les chants qui vous parviennent, d'un monde autre, sous les chants qui, vous le savez, parlent d'un autre ça, ça aurait pu, ça.

On boira la brume pour s'emplir de roses éternelles, on laperà les courbes du vent pour connaître les détours et les voyages, on laissera nos certitudes et nos croyances, on se réinventera à loisir les phalènes naissantes, mourantes ou renaissantes, on boira sur les lèvres des fentes ouvertes par l'éclair, l'espace d'un impossible temps presque jamais entrevu, on sera ce passage où aura transité l'éphémère, et...

Et il ne sera plus de se dire être. Être n'a pas de sens dans un monde où le possible est tout, on sera tout, tessiture de vent et de flamme, vides et dévorants à la fois, on ne supportera pas longtemps les corps pleins et solides, on les contournera, on les caressera, on les pénétrera pour finalement les dévorer et les rendre à l'éphémère que l'on est tandis que les fleuves auront pris l'image de nos étreintes et de nos dévorations.

À jamais.

Miroirs qui ne se brisent car ne reflétant que la mémoire.

Vous relâchez vos muscles, vous vous laissez aller, votre peau est encore un mur et les racines du vent y rampent telles des veines venues du loin, silence nu, parure de chant, à l'heure de relire les craquelures, vous vous effacez dans une torpeur blanche. Bijou des notes et robe de la voix, voiles et évanescences, comme un refus de refaire le trajet des stupeurs. Vous n'avez pourtant pas de préférence pour la nudité de l'oubli, quelques oublis habillés de bien des lâchetés, des larmes coulent sur vos joues, abondamment.

Vous ne vous rappelez plus rien d'autre.

## Cahier 5

# accepter

### Francfort

Peut-être qu'il reste une graine de nostalgie pour que pousse l'espérance. Peut-être que la graine de nostalgie ne trouve plus sol et se décompose en désespérance. Hira est à Francfort. Bord du Main. Hira tire le rideau de sa chambre d'hôtel. Noir. De refuge à refus, la distance n'est pas loin, fuse une pensée, il l'éteint. Pourquoi se déplacer vers une ville pour au final l'ignorer ?

Il ne dort pas. Il n'écrit pas. Il est vide de paysage, vide de récit. Avec ce désir si vaste qu'il ne réussit à ancrer nulle part sur lui. Désir. Lui-même est nulle part. Désir de tout fuir sans mourir. Comme s'il regrettait qu'Algajola ne l'ait pas pris.

Il pense à cet autre moment où il a côtoyé la mort de près. Il marche, à Besarety, adolescent, parmi la foule compacte des jours de marché où les voitures se faufilent tout juste. Un camion stationné sur le trottoir, et en face, un pousse-pousse qui décharge des sacs de riz, et de fait, la route rétrécie plus encore, un autre camion s'engage, il faut s'effacer, et le laisser passer. Hira continue d'avancer, non pas par distraction, mais par bravade. Alors, il voit cette masse fondre vers lui, il est coincé, il s'adosse comme il peut contre le camion à l'arrêt, il est frôlé, il entend les hurlements de la foule qui croit à un accident, l'autre camion freine net. Entre les deux véhicules, Hira a à peine l'espace pour bouger, il sort, il reprend sa marche, les gens l'entourent, les gens le touchent, il n'est pas mort, il reçoit une claque, il reçoit une tape dans le dos, il reçoit des insultes, il reçoit des bénédictions, des mains qui fouillent dans ses cheveux, des caresses sur son dos, on le pince, et des

coups d'épaule, on marche à côté de lui, il dit qu'il va bien, qu'il est entier, il comprend qu'il doit apaiser après avoir attisé. Il n'entend plus rien. Un voile blanc est devant ses yeux. Il persiste à avancer. Le voile est un mur. Dur. D'un blanc qu'il n'a jamais vu. Il s'immobilise instinctivement. Doutant de la réalité du sol et de ce qu'il y a devant lui. Le voile part instantanément.

Un homme est face à lui et lui parle. Il ne l'entend pas. Il comprend que c'est le chauffeur de l'autre camion qui le traite de fou. Il le voit aux mouvements de ses traits. Il le voit sur tous les visages qui l'entourent, masques de ricanement à présent. Il n'a pas peur. Tout est au ralenti. Même la grande colère en lui. Comme s'il pouvait tout repousser. Il ne dit rien. Il repart. Le chemin s'ouvre devant lui, les masques s'écartent, les gens sont comme des pantins qu'il manipule du regard, mais des pantins qui l'insultent, mais des pantins qui ne bougent que sous l'effroi qu'il suscite. Il ne fallait pas apaiser pour rester puissant. Il fallait agiter. Il fallait remuer. Il fallait déranger. Faites tout cela et les gens vous craindront. Hira ne supporte pas cette idée. De devenir puissant en repoussant l'apaisement.

Il clôt ce souvenir, il s'allonge sur le lit. Dans le noir. Il ne sait pas ce qu'il va lire. Il verra bien. Il ouvrira son livre au hasard. Il connaît toutes les lignes. Il reste ainsi jusqu'à ce que le téléphone sonne. Il descend. Une voiture l'attend. On l'accueille avec un bouquet de fleurs. Rouge. La porte cadrée de métal noir est rouge. Il entre dans la salle. Les fauteuils sont rouges. Il pense au cinéma Ako, dans son enfance, mêmes fauteuils rouges, des tissus en velours, le luxe suprême pour lui à l'époque, une salle seulement réservée aux gens riches, un ticket d'entrée exorbitant, des hôteses comme dans les avions, ou comme dans *Spirou*, qui vendent des glaces, des chocolats et des bonbons. Son père n'hésitait jamais quand il s'agissait d'un bon film.

On le présente succinctement. Il lit. Une page et demie. Puis la lumière s'éteint. La voix du comédien prend la place de la sienne. Et il se découvre dans une autre langue. Il ne voit pas le public dans le noir, il ne voit que le comédien. Il est éclairé de temps en temps. Subtilement. Sur le ressac de la voix du comédien. Il pose donc, se dit-il. Se donner en spectacle sans autre acte que s'offrir aux regards. Il laisse ce temps à l'étrange. Ce temps où les autres se forgent de vous leurs propres images. Il ne peut rien. Alors il s'échappe.

Il repense encore à son père. Il y a huit ans, toute une nuit, la seule

chose qu'il pouvait faire était de composer le numéro de son père. Un père enlevé. Un père disparu. Un pays sous violence. Les armes qui ont parlé. Au bout du fil, la voix de l'officier. Votre père est en sécurité. Et qui raccroche. Hira rappelle. Et toujours la même voix qui ne se fatigue pas. Votre père est en sécurité. Hira tente de retenir la voix pour lui demander d'autres informations, il ne veut pas supplier, il essaie de parler calmement. La réponse est la même. Votre père est en sécurité. *Tapitra*. Terminé.

Il a eu sa sœur aînée au bout du fil. Qui lui raconte. Cela s'est passé sur la route d'Amborovy. Un barrage. Le père qu'on extrait de la voiture. On dit qu'on l'a attaché derrière une jeep. Et qu'on l'a traîné comme un chien. Jusqu'à l'aéroport. Puis on l'aurait ligoté sur tout le corps avant de l'embarquer dans un avion à destination d'Antananarivo. Papa avait dit non, paraît-il, fait un signe de désapprobation à ses amis antemoro, pêcheurs, gardiens de zébus, cultivateurs, accourus dès la nouvelle répandue, prêts à en découdre. Les Antemoro ont baissé leurs machettes et lance-pierres, il y avait en face l'armée de Ravalomanana et un général.

Hira reconnaît tant son père dans ce geste d'apaisement et dans ce refus de la violence. Son père sait qu'un massacre ne peut que survenir s'il ne stoppe pas cette tentative de le délivrer. Une spirale de violence contraire à ses convictions, contraire au discours qu'il vient de délivrer à la radio quelques minutes avant d'être interpellé à ce barrage. Le président de la République s'est enfui à l'étranger. Le gouverneur de la province a quitté la ville, le préfet, les élus. L'armée régulière s'est tournée vers son père, seule autorité, morale, qui peut tenir la population. Son père a demandé à l'armée régulière de rester à la caserne et de laisser entrer l'armée de Ravalomanana. Sans coups de feu. Sans résistance. Car de fait Ravalomanana est le nouveau pouvoir.

Hira écoute sa sœur, impressionné par son calme : *C'est ce qu'il veut, papa, que le sang ne coule pas. C'est ce qu'il a dit à la radio ce matin, nous n'allons pas nous battre entre Malgaches ! C'est incompréhensible qu'ils l'aient arrêté. Papa n'exerce aucune fonction politique, il n'a commis aucun crime, au contraire, il a permis qu'il n'y ait pas d'affrontement entre les deux armées ! Et ils l'ont quand même arrêté ! Je ne sais pas où ils l'ont emmené. Ils l'ont mis dans l'avion. Attaché. C'est tout ce que je sais.*

Hira revient près du public. Les applaudissements sont là. Il croit



qu'une discussion va suivre. Non. Les gens le saluent respectueusement et quittent la salle. Le comédien vient vers lui et lui confie son émotion d'avoir lu son texte. Hira répond à peine. Il ne sait pas vraiment comment se comporter. Et comment réconcilier la personne torturée en lui avec ce qui se déroule dans l'instant. Le présent est comme un pays étranger. Il découvre tout.

Hira n'a pas toujours été face à l'horreur. Enfant, il allait toujours vers le détail, porte des rêves, porte des possibles. Comme ce jour, rosée du matin, quelle fille de l'eau s'était recroquevillée dans les courbures de la feuille ?

Yantso ?

Hira aimait se rappeler cette scène, il disait à Anja, petite voisine dont il était amoureux, qu'il fallait attendre le soleil pour voir la fille de l'eau s'étirer à nouveau en brume vaporeuse et silhouette éphémère. Et il étendait son petit corps là, invitant Anja près de lui, l'œil rivé à la rosée qui assurément allait reprendre son apparence d'ondine. Anja l'y rejoignait. Dans la rosée, des couleurs et des images, des tremblements et des timidités de vie, flous des êtres qui ne sont pas d'ici, flottements de l'autre côté du monde.

Dans les mains, petites choses, Hira aimait cailloux, capsules, billes et brindilles. Hira rêvait. Brindille au vent, c'est la griffure laissée par l'oiseau *papango*, griffure gorgée de poussière avant d'être figée comme bois, brindille ! Ses amis, les garçons, le traitaient de fou. Il préférerait alors jouer avec les filles. Les filles écoutaient. Anja écoutait. Anja était sa première grande amie.

On venait toujours les chercher, pour jouer, pour faire autre chose, ils partaient en disant au revoir à la fille de l'eau, à tous ces êtres qu'ils avaient vus fuguer de l'incertitude de l'œil. Il leur semblait alors entendre le chant de Yantso qui les incitait à rester encore. Encore un peu...

Un jour, Hira avait recueilli la rosée et l'avait posée sur les lèvres d'Anja. Elle l'avait traité de méchant. Elle ne voulait pas avaler la fille de l'eau. Il lui avait répondu que c'était pour la transformer, elle, en fille de l'eau. Comme Yantso. Anja avait eu peur. Elle s'était enfuie. Il était resté là, ne comprenant pas très bien pourquoi elle refusait cette métamorphose. Puis il s'était dit qu'elle avait sûrement raison, on ne voyait jamais les filles de l'eau, et que ce n'était pas drôle de n'être qu'une goutte lovée dans une feuille, tétée par les araignées et autres

insectes des broussailles, de n'être qu'un éclat de la brume, écrasée dans la course des enfants qui jouaient là.

Il se leva d'un coup et alla poursuivre Anja. Mais elle s'amusait déjà à autre chose, un jeu de filles, aux osselets, à la marelle ou autres stupidités de ce genre. Il rejoignit alors les garçons. Il manquait toujours quelqu'un pour faire une équipe, ça ne réfléchissait pas plus, ça jouait. Et lui, Hira, dans ces moments, s'engageait comme si toute sa journée en dépendait.

## La cage de l'enfant hurlant

Il sort cette nuit-là. Par accident. Au loin strident un son entêtant, du métal qu'on aiguise, et au près, comme des feuilles à froisser, le vent raclant sur des bâches cachant des travaux. Le Main s'étend sans bruit, buvant les lumières de la ville. De chaque côté des rives, les lumières versées, et au milieu, telle une longue gorgée, l'écoulement de l'ombre. Il croise des couples, enlacés ou se tenant par la main, et les bribes de leur bonheur à travers leurs rires. Ici, les musées ne ferment jamais. Tant de mémoire lui donne le vertige. À peine entre-t-il dans l'un des musées qu'il en sort. Il traverse, ivre, les œuvres et les installations. Que peut-il ressentir dans cette traversée, si ce n'est la rage ou la terreur qui l'étreint chaque fois qu'il pense à la fuite en avant de son pays, une fuite qui ne tient nul compte de la mémoire, une boulimie de futur qui amène à gober tout ce qui se présente, sans discernement, la consommation effrénée, et l'immunité des dominants ?

Il n'y était pas mais il imagine les jours suivant l'arrestation de son père, les militaires qui rentraient dans la concession par camion, qui se regroupaient devant le grand manguier avant de se disperser en barbares, pénétrant dans la maison pour piller puis mettre le feu. Ils ont vu les livres et les ont entassés dans la cour, des livres, des documents, des archives, des photos rares, des enregistrements sonores, cinématographiques, ils ont mis l'essence et une caresse de briquet, flammes. Le feu a léché les feuilles du manguier, la fumée a emporté la mémoire. Hira ne fut pas surpris au moment où il apprit la nouvelle, il ne savait juste pas comment le dire à son père.

Il comprend soudain qu'il est devant une toile de Francis Bacon.

Homme assis hurlant nu, suspendu dans un faux miroir strié. Miroir ? Simple rectangle surgi de l'invisible ? Homme ? Femme ? La peau qui n'est plus de la peau mais des lambeaux découvrant la chair, chair comme raclée, l'œil, les yeux crachés comme blessures sur le visage, les mains, sans mains, les bras. Il ne peut en supporter davantage.

Un jour de mai, un jour où il était amoureux, au lycée, il rentrait avec cette fille, et deux de ses amies, ils avaient traversé le *zoma*, vu un enfant arrachant un sac, et filant, vers le loin, vers lui seul sait où dans ce compact de la foule. Un passant fit un croc-en-jambe, l'enfant tomba, et bientôt, ne fut plus que chair à écraser des talons. Hira vit tout ça comme dans un film. Viens, lui cria son amie, elle était partie déjà, rejoignant la curée. Hira se précipita vers ce centre du monde, voulant arracher son amie de là, non, hurla-t-il, non, ses yeux qui voyaient trop, devenus comme blessures pour avoir trop vu, les trois filles étaient parmi la foule, il tira son amie à lui, mais ses mains sans ses mains, ses bras sans ses bras, l'inutilité d'un cri pour se sortir de là, une foule, un monde noir au fond, des coups de pied et de talon pour l'enfant, l'odeur du sang malgré l'odeur du marché, l'odeur de la chair écrasée malgré l'odeur du goudron, puis surgissant de nulle part, un homme avec un pneu, suivi d'un autre avec un bidon d'essence. Hira recula, effrayé, non pas par la scène mais par l'attraction de son amie, de ses amies, de tout ce monde, pour la mort d'un enfant qu'on allait brûler. Hira recula encore, il avait oublié de marcher, d'avancer, il vit tout ce monde qui le dépassait, il sentit très vite l'odeur du pneu brûlé, il ne voulut pas sentir celle de la chair.

L'enfant est là, hurlant dans la toile de Bacon, dans une cage verte d'où il ne pourra jamais s'échapper. Hira a envie de vomir. Il sort du musée. À reculons. Puis dehors, sur cette entrée trouée de cercles de lumière, comme perdu, il court, traverse le boulevard au milieu des klaxons furieux, c'est une rue, il ne sait pas comment appeler cela en Allemagne, le *Schaumainkai*, il veut aller le long du Main, rejoindre l'odeur apaisante de toute rivière, de tout fleuve, de tout cours d'eau. Mais il ne connaît pas la ville, il ne connaît pas les chemins pour piétons dans ces villes rendues aux voitures. Il marche. Une grande partie de la nuit. Reprendre oublié. Il songe à mourir. Et revenir. Il pense à Elle. Comment peut-on vouloir mourir et revenir ?

# Massif des Aravis

Il n'a pas posté la lettre.

Pour Elle.

Une lettre qui lui disait qu'il allait partir. Il ne sait pas très bien. Si c'est pour mourir ou pour simplement disparaître.

Il n'a pas posté la lettre. Il ne supporte pas de l'imaginer, Elle, en train de lire cette lettre qui la détruira en mille morceaux.

Il s'est retrouvé au bord de cette route de montagne. Massif des Aravis. Suite de sa tournée de lecture. Après Francfort et son faste, le voici sorti de ce gîte minable pour chercher la poste. En sandales. Il n'y a qu'une rue principale dans ce village mais il n'a pas trouvé la poste.

Il n'a pas posté la lettre.

C'est en sortant, lui avait-on dit. Il était sorti. Peut-être fallait-il remonter la rue et non la descendre ? Entre deux maisons, il a vu un petit sentier vers un bois. Il s'y est engagé. Aller vers, et si méandres, se passer du destin qui assigne les issues, sur les aléas de l'errance ou sur le vertige des marches sans marches, près des fleuves sur le vide ou aux abords des tunnels sans voûte, se préserver des heures et de ce que doit l'espérance, ne prendre de voie que sur l'effacement, pivoine et douceur si blanche, refuser. Il s'y est engagé. Dans ce sentier sans rien. Qui descend. Se rétrécit. Sur les senteurs du bois.

Il n'a rien prévu de tel. De s'enfoncer dans cette petite ombre où les feuilles sont comme des dentelles emprisonnant des lumières, les troncs comme des érections de couleurs brutes. Cela l'a étonné, que les feuilles s'amuse à scintiller d'une couleur à l'autre tandis que les troncs restent d'une seule peau. Il s'est dit qu'il pouvait disparaître, là, maintenant, comme dans sa lettre, il se l'est dit. Mais l'attiraient encore les mensonges de la fantaisie, la valse des volontés dans le bal des libertés, le vertige des sans règles, et l'entremêlement du désir et du hasard.

Il a pris le chemin descendant. Un chemin assez aménagé. Il a entendu très vite le chant de l'eau, la fraîcheur d'une rivière, quelques frôlements d'êtres volants, pas encore de ces libellules qu'il affectionne mais de ces gracieux papillons qu'il ne repousse pas, pas encore de ces demoiselles aux arabesques fragiles mais de ces insaisissables petites ailes non identifiées. Il est arrivé à l'eau, douce rivière n'occupant pas tout son lit d'été. Des pierres plates dans le gué pour

prolonger le chemin en piste, il a enlevé ses sandales et a dansé de pierre en pierre, il est de l'autre côté maintenant. Comme un enfant. Heureux. Il a déchiré un bout de la lettre et l'a donné à l'eau.

La vie n'a de hasard que ce que l'on veut ne pas voir.

Il ne postera pas la lettre.

Et ce ne sera pas un hasard.

Il a écarté ses pensées. Continuer. À explorer cette piste. La piste remonte maintenant. En un escalier plus ou moins entretenu. Plus on monte, plus les marches sont érodées. Des pluies ou des pas ? Effondrement ou usage ? Il a commencé à s'essouffler, il n'avait pas pensé qu'il y aurait une telle montée. Il s'est arrêté un instant, a regardé ses sandales. Il les avait rapportées du pays, de cuir et avec des lanières, pour le sable. Ça tenait. Il a persévéré. L'effort n'était pas si dur, il a suffi de commencer. De poser les soucis à terre et de s'évader dans le paysage. Ne penser qu'à Elle et déchirer encore quelques bouts de la lettre. Respirer. Reprendre l'aventure. Seul l'effort lui importe, de sentir ses jambes l'emmener plus haut encore.

Premier arbre mort. Qui gardait le vent sec. Le lézard a lapé les souffles exfiltrés. Quelques vies se sont éloignées. De quelconques créatures dérangées par son passage.

Deuxième arbre mort, longtemps, il a lu les lettres mortes des écorces oubliées, pages écrites ou rongées par on ne sait quel cloporte, s'efforçant de trouver sens dans l'écroulement de l'alphabet et la décomposition des signes. Prendre sens avant que ne se fasse le nu de la branche et l'illisible de l'écorce redevenue poussières. Il a su que c'était là qu'il allait la poster, sa lettre, éparpillée dans ce bois.

Il a fait des bouts très petits, presque poudreux.

Le sillon en héritage, il y a un de ces oiseaux, sortis de ces nids de lumière que le soleil pose au pied des arbres. Vent en caresse des feuilles pour bercer les troubles. A-t-il entraperçu la cache des dieux dans les chants des brindilles ?

Il imagine son père, enfant, qui traversait les forêts d'Analalava pour se rendre à l'école. S'arrêtait-il de temps à autre pour communier avec les arbres ?

Des ruines. Entre vestige et recommencement, l'oiseau y trône. Les mille feuilles du vent ne racontent qu'un recueil de recommencement. Il a éparpillé encore quelques bouts de sa lettre.

Depuis longtemps, la piste n'est plus qu'un souvenir, Hira s'est

faufilé parmi les arbres et les feuilles mortes. Ses sandales, aux semelles trop lisses, le portent à peine. Il s'est figé. Le sol s'est effondré devant lui. La montagne continue de l'autre côté. Il a le choix, dévaler la pente et remonter, ou suivre le bord et s'enfoncer plus loin encore dans ce qui n'est maintenant plus un bois, dans la forêt. Il s'est assis sur un tilleul terrassé. Le regard lancé dans le vide sûrement s'accroche aux rêves. Il s'est revu enfant quand il jouait dans les trous béants de la terre érodée. Il a pensé à sa mère. Non, il ne tentera rien. Il voit bien que l'effondrement est en cours. En bas, des bouleaux à l'envers, les racines hors sol, des sapins sur d'autres sapins. Des roches nues. Une autre odeur de la terre, celle de l'humus. Un oiseau se posant a fait un brusque écart. Fine poussière.

Il s'est imaginé là-bas, devant l'océan, chez lui, non pas parce que c'est son pays, mais parce que c'est là qu'il se sent le plus en paix, sans rien qui le bouscule. Le brasier des souvenirs s'est ouvert sur le baiser des larmes, *ce n'est que chant qui s'égoutte sur la pierre, les coquilles recueillent les notes, partition de la vague, nous irons lire sur les pages des rivages, l'histoire sera de celles qui s'échouent sur les plages anonymes, nous aurions lu, nous...*

Il est resté là un long moment, il aurait voulu qu'Elle soit avec lui. Qu'Elle vive ce moment avec lui. Qu'ils soient seuls au monde. Il a repensé au jour où il l'a embrassée la première fois. C'était là-haut. Dans le chalet surplombant les collines d'Ankatso et d'Ambohipo. Il lui avait tendu la main, Elle avait mis sa main dans la sienne. Si naturellement. Comme si cela avait toujours été ainsi. Ils avaient grimpé la colline. Son cœur battait à se rompre. Il faisait attention au chemin plein de cailloux et de pièges. Pour qu'Elle ne glisse pas. Pour qu'une herbe folle ne vienne pas attraper sa cheville. Ils étaient arrivés dans le chalet et s'étaient embrassés.

Soudain, Hira s'est mis à tout déchirer de sa lettre, à laisser au vent et à la poussière le soin de ravir ses derniers désirs. Il a quitté brusquement l'endroit. Il a soif. Il a vu des myrtilles. Il a mangé des myrtilles. Il a continué sa route.

Les pas survivent mal à la conscience de la marche, ils reviennent au déséquilibre lorsqu'on y pense. Marcher implique que l'on oublie la peur de tomber, c'est savoir que la terre serait toujours là, que la chute, s'il y a, ne serait pas de l'ordre de l'abîme. Effacer le paysage, c'est effacer l'équilibre. Où poser les pieds ? Nid de lumière, donc, au pied

des arbres, de quel œuf naît la lucidité ? *Il y avait cet oiseau, bleu profond, qui avait tiré l'eau hors de la faille, peut-être bien que c'était l'oiseau de l'abîme.*

Troisième arbre mort, d'écorces en lambeaux, de lambeaux en poussières, recueil du temps qui passe, lambeaux de page cloportes, est-il encore possible de lire sur le corps nu de l'arbre mort ? Prendre sens avant que le nu de la branche ne ramène dans la fatigue de lire sur l'illisible.

Marcher.

En écho à l'œuf, le sable a éclos de la pierre. Plane silence, vent déchiqueté par les feuilles, tout geste traverse, tout bruit pénètre. Marcher hors du vent qui traverse les gorges, ravalier les échos qui s'emparent des voix. Ici, là, vit le ça. Un pas, Hira est passé.

En sol éraflé, le soleil effondré, cimetière de peau quand l'écorce redevient couche de terre. Hira s'en est allé bruissant de la mort des arbres et des âmes inentendues. Hira s'est éloigné sous les craquelures des racines, remblayant son effarement. Il refuse de savoir comment agonisent les arbres. Il a traversé le vent qui caresse le chant des oiseaux, il s'est ouvert ce vent en rapt du son, il fut alors de la meute qui razzie près des échos en se drapant du tumulte des ans, en leurre de puissance.

Hira s'est souvenu de ce conte raconté autrefois, il y a si longtemps qu'il avait cru l'oublier, cet oiseau qui ne se posait jamais. Quand la terre attrapait les serres de l'oiseau, elle les transformait en racines, les ailes tentaient de reprendre leur envol mais elles battaient dans le vide, l'oiseau n'avait plus que son regard à perdre dans l'infini de l'azur. Cet oiseau avait épié le sommeil des dieux. Condamné à rester ainsi, enraciné. Ailes impuissantes qui essaient encore et encore, tout le temps que durent les millénaires.

Hira s'est agrippé au vent quand la terre l'enracine en son sein. Hira aurait voulu ne jamais se poser.

Il a continué de s'enfoncer dans le bois. Ses sandales ont perdu leurs lanières, une à une. Il les a ôtées. Il est allé vers la lumière, pieds nus. Les arbres se sont faits plus espacés. Il a débouché sur une clairière et s'est retrouvé devant un mont. Et plus haut, des maisons. Au sommet, une station. Il a fallu néanmoins traverser ce champ d'herbe qui lui arrivait jusqu'à la hanche. Il a hésité. Il n'y avait pas d'autres choix, sinon retourner sur ses pas. Il a remis ses sandales par peur des épines,

il a traversé. Il n'a pas fait un mètre que déjà des plantes rampantes se sont accrochées à ses sandales. Impossible de continuer avec. Il les a de nouveau enlevées, le cœur battant, la peur cette fois-ci des serpents. Il a avancé lentement pour ne pas déranger. En écartant les herbes d'abord avant de poser le pied. Très lentement. Il a quitté la fraîcheur du bois. La chaleur a été brutale. Il a eu un moment de vertige. Ne pas tomber ici. Il a continué et est parvenu à la limite du champ. Des barbelés. Une clôture de barbelés. Il a pu se faufiler entre les fils. Des barbelés pour les bêtes. Il a cru un instant qu'ils étaient électrifiés. Il a craché dessus pour voir, pour vérifier. Il n'y a pas eu d'étincelle. Il y a passé une caresse rapide. Il n'y a pas eu de décharge. C'est alors qu'il est passé.

Route de terre caillouteuse.

Il a eu mal aussitôt aux pieds. Ses pieds ont pris l'habitude de la touffeur du sol de la forêt. Il a remis ses sandales en nouant vaille que vaille les dernières lanières. Il va rejoindre la station, s'est dit-il. La station là-haut. La montée a été presque facile. Le chalet en haut lui a donné un point de repère qui démultiplie son courage. Il n'a pas mis longtemps à y arriver. Il lui a suffi de suivre la piste des randonneurs.

Il a déboulé au sommet dans la stupeur des touristes. Il en a eu conscience. Étrange étranger en sandales. Un pantalon d'été blanc, une chemisette, blanche. Et ses cheveux en pétard, afro. Son visage sûrement marqué par la soif et la fatigue. Il a été extrêmement gêné. Il a dit bonjour. N'a eu aucune réponse. L'avait-il seulement dit, ce bonjour ? Il avait la gorge tellement sèche. Il a vu une fontaine publique. Il s'est dirigé vers elle et a bu. Il a remarqué une pancarte à côté. Il n'a pu lire que l'altitude, 2 164 m. Il a eu froid d'un coup. Il a constaté que les gens étaient bien couverts. Pas comme en hiver, mais bien couverts, et que surtout, ils portaient des chaussures de marche et de randonnée. Il s'est rendu compte que l'endroit était une sorte d'auberge. Il n'avait dans sa poche que l'argent pour le timbre de la lettre. Les gens attablés ont tous suspendu leurs gestes pour le regarder sans y croire. Lui non plus n'y a pas cru. Pas cette altitude. Non. Il n'a pas su où se mettre, ni comment. Il n'a pas su non plus quelle heure il était. Les gens étaient en train de manger, il devait donc être autour de midi, ou treize heures. Il était parti à huit heures du matin. Il a réfléchi vite. Il a voulu se débarrasser de cette gêne. Les gens n'avaient toujours pas bougé, bouche bée. Il a eu brusquement trop froid. Il a compris qu'il ne fallait pas rester là. Sans réfléchir, il est reparti d'où il était venu.



Descendre serait facile, non ? Il n'y avait qu'à dégringoler la pente !

Il est redescendu du mont, il a repris l'endroit où il était passé, par la clôture de barbelés, il a retraversé le champ d'herbe, il n'a eu qu'à suivre le sillon qu'il avait laissé à l'aller, il a repris le bois, la forêt. Il s'est perdu.

Il n'a reconnu aucun lieu. Il a eu l'impression de monter et de descendre, de prendre une bonne piste et de se perdre continuellement. Il s'est retrouvé face à un mur de pierre. Il a essayé de le longer en se persuadant qu'au bout il y aurait des hommes. Il l'a longé pendant une quinzaine de minutes, mais le mur s'achevait par un rocher insurmontable ! Il s'est senti pris au piège. Comme une proie qui fuit un danger et qui n'a pas d'autre choix que de faire demi-tour, vers ceux qui le traquent, justement.

Hira est remonté, a glissé, s'est relevé, a glissé, il a enlevé définitivement ses sandales qui ne servaient plus à rien. Il a vu des traces de cerf, ou ce qu'il a considéré comme telles, et il les a suivies. Sensation d'être proie ou fugitif. Ne plus savoir où aller. Ça redescendait. Ça remontait. Pause. Souffler. Rire. Pour seul, parler. Pisser. Il a eu soif à nouveau. Cette fois-ci, il n'y a pas eu de myrtilles et il n'a pas osé toucher aux autres « fruits » qu'il a vus dans la végétation. Il a cru tenir une bonne piste, il l'a empruntée. Mais le bois était toujours plus profond. Ses pieds lui ont fait mal. C'était le plus infernal. Il a commencé à sentir le danger d'être là. Que ce n'était plus une fantaisie. Il n'avait pas pris son portable. Il a pensé aux gens qui allaient l'attendre. Il avait lecture à vingt heures. Il a vu encore des traces de cerf. Il allait encore les suivre quand il a réfléchi un instant. Un cerf, ça évite les hommes, ça s'enfonce dans les bois. Il ne faut donc pas suivre ces traces ! Il n'avait plus beaucoup de force. Et bientôt il ferait nuit. Impossible qu'il passe la nuit ici. Il a vu une grande pierre couchée, il s'est mis dessus, s'est allongé, il a décidé de fermer un peu les yeux. Il s'est endormi aussitôt.

C'est une araignée sur son visage qui l'a réveillé. L'araignée avait tissé sa toile dans ses cheveux. Il en a rigolé. Il a repensé à sa maîtresse détestée, celle qui lui tirait les cheveux et qui se moquait de lui en disant que pareille chevelure, c'est un nid de poux, c'est un nid de sauterelles, c'est un nid d'araignées ! Il a amassé un peu de vigueur. Il n'y avait plus beaucoup de soleil dans le bois. Il fallait qu'il sorte de là. Il s'est assis sur la pierre. Il a écouté. Il voulait, parmi les chants de la

nature, le bruit des hommes. Il est resté longtemps sans rien entendre. Puis, au loin, le bruit d'un avion. Il a senti le bruit vibrer sur la pierre où il était assis. Une vibration à peine perceptible, mais il l'avait perçue. Nettement. Puis, au loin, des tintements de cloches. Ténues, elles aussi, mais régulières. Il s'est dit que ça devait être le moment où le fermier rentrait ses vaches. Il s'est levé, a remercié la pierre vibrante et le miracle de l'ouïe. « C'est le paysage sonore qui te sauvera, s'est-il murmuré, oublie ce que tu vois, ne cherche pas de route dans ce paysage qui te trompe avec ses jeux d'ombre et de lumière. » Il s'est arrêté fréquemment car le bruit de ses propres pas étouffait tout. Il est parvenu enfin sur une route de terre. La suivre dans quelle direction ? Vers la descente ! Il ne voulait plus remonter. Non. Non. Au bout d'une heure, la route de terre était devenue asphalte, il est sorti du bois, et juste à la sortie, une maison. Et devant la maison, une dame, d'un certain âge, stupéfaite de le voir émerger de là.

– S'il vous plaît, pourriez-vous me donner un verre d'eau ?

– Bien sûr.

Elle est rentrée, revenue avec une carafe, un verre. Elle l'a laissé boire avant de lui poser la question.

– D'où sortez-vous comme ça ?

– Du Grand-Bornand, il faut que je retourne là-bas avant dix-huit heures...

Et devant son grand étonnement, il lui a raconté en quelques mots qu'il était parti pour poster une lettre et que, ne trouvant pas la poste, il avait pris une piste entre deux maisons...

Alors elle l'a tout bonnement engueulé. De son inconscience. De sa chance d'être encore en vie. La vieille a gueulé, gueulé. Il n'a pas répliqué une seule fois. Il avait besoin de ça. Qu'on l'engueule.

– Vous ne pouvez pas y retourner à pied, c'est à deux heures de voiture d'ici !

Elle a appelé son fils à l'intérieur.

– Ramène-le.

Il s'est effondré de fatigue sur le siège. Sommeil. De plomb.

La lettre ne lui a plus pesé.

## Cahier 6

# veiller

### Mai 1972

Hira s'était réconcilié avec Anja et ses copines – il s'agrippa à une branche d'eucalyptus, s'y balança jusqu'à la casser avant de la traîner partout, soulevant la poussière derrière lui. Les filles hurlaient et le poursuivaient joyeusement. Il courait, se retournait de temps en temps pour les voir à travers l'écran de poussière. Elles brandissaient d'autres branches pour le frapper.

Il riait.

Elles riaient.

Il se retournait et faisait face à la furia. Elles le flagellaient dans un concert de rires et de cris. Les feuilles de l'eucalyptus, en se déchirant sur son corps, dégageaient cette odeur de quinine si caractéristique.

Il riait.

S'échappa à nouveau pour rejoindre les garçons, déboula sur le terrain de foot et attrapa la balle au vol, il dribbla puis passa, devint d'un coup joueur de l'équipe qui avait le ballon.

Les filles qui le poursuivaient restaient à l'extérieur du terrain. Les garçons, à force, avaient accepté son jeu. Il pouvait apparaître comme disparaître en cours de partie, cherchant la balle hors du terrain, la renvoyant à l'équipe et ne revenant pas. Car là où la balle avait atterri, autre chose l'avait attiré, un papillon, un éclat de verre, un appel des filles, une curiosité brusque, une autre sensation, un trait de lumière à tordre ou à prolonger, il ne savait pas ne pas suivre ses pensées, il ne savait pas ne pas contenter sa curiosité.

Il alternait ainsi des moments de grande excitation et de calme. Il

était de nature contemplative mais ne pouvait jouer sans excitation. Les garçons crurent qu'il était une fille manquée mais s'aperçurent très vite qu'ils ne rivalisaient pas avec lui dans certains jeux, la fronde notamment, les armes factices, épée de bois, arc ou lance qu'ils se confectionnaient. De plus, les garçons comprirent très vite son utilité. Hira avait un corps très fin, très pratique pour se faufiler à travers les grilles et dérober les fruits dans les jardins, très fort pour grimper aux arbres et pour s'accrocher aux branches les plus fragiles, il ne tremblait pas quand il fallait passer d'un arbre à l'autre.

Hira n'avait pas son pareil pour chasser l'oiseau *fody*. Quand il arrivait à convaincre ses amis, il leur disait pourtant de ne pas utiliser leur fronde, car il détestait tuer les oiseaux, il posait des glus sur une branche de l'arbre et y disposait des grains de riz, l'oiseau se retrouvait piégé, Hira montait ensuite avec précaution. Il ne fallait pas provoquer trop de mouvement, le balancement pouvait libérer l'oiseau. Ses amis ne savaient pas faire. Une fois sur la branche, ils remuaient trop, à cause de l'impatience et du déséquilibre. Hira savait se rendre léger et sa main était sûre. Il redescendait avec l'oiseau, une grande émotion en lui, c'était seulement à ce moment qu'il tremblait, en tenant le petit animal dans sa main, en sentant battre son cœur, en entendant son cri de détresse. Il montrait le *fody* à ses amis, il préférait attraper les *fodilahy mena*, le mâle, rouge – la femelle tirant plutôt vers le vert, le jaune et le gris –, pour le relâcher aussitôt. Il n'aimait pas quand ses amis attachaient un fil à la patte de leurs oiseaux pour les retenir. Le fil n'était jamais assez long et l'oiseau se débattait tristement. Hira coupait invariablement le fil au moment où ses amis s'occupaient à d'autres jeux. Il criait ensuite que le prisonnier s'était libéré ! Les garçons couraient rattraper le fugitif qui, engourdi, sautillait pendant un moment avant de s'envoler. Hira criait plus fort que les autres, mais c'était pour faire paniquer le fuyard et le pousser à prendre son envol.

Hira pouvait faire partie aussi bien du groupe des filles que de celui des garçons sans qu'on se moque de lui. Il passait beaucoup de temps avec Anja. Dans son regard. Dans son odeur. Ils étaient allongés dans l'herbe. Épaule contre épaule. Une fois, ils s'étaient embrassés. Juste un effleurement des lèvres. Ils avaient peur de faire comme les grands.

C'était dans cette position qu'ils avaient entendu un bruit inhabituel. Un coup de feu. Cela provenait de la colline de l'université. Tous les enfants avaient cessé leurs jeux. Il y eut d'autres détonations.

Puis des voix portées par le vent. *Tabataba !* Ils se hâtèrent vers le raffut. D'autres enfants convergèrent dans la même direction. Des adultes leur interdirent d'aller plus loin. Ils restèrent là à guetter les rumeurs qui s'amplifiaient. Hira n'avait jamais entendu cette sorte de tumulte. Comme si toute l'atmosphère se chargeait de tension et de nervosité. Comme si le moindre éclat de voix échappé de ces collines était lourd de danger. Il faisait pourtant beau. Ciel d'un bleu nu, ce soleil gommant les nids d'ombres que sont les nuages. Ils virent des étudiants dévaler les routes et surgir du bois de l'université, dans une panique qui se propageait sans un mot.

Hira sentit une pression sur son bras, c'était Vola qui le ramenait chez eux. Il vit que d'autres grandes sœurs étaient là pour ses amis, des mères, des adultes, tirant, mettant tout ça à l'abri.

C'est le souvenir qu'il garde de mai 1972 : des étudiants qui fuyaient devant des coups de feu et lui qu'on rabattait dans son parc comme un petit zébu...

Le pays quittait définitivement le néocolonialisme. L'hôtel de ville brûlait, et sur ses cendres avait émergé la place du 13-Mai. Des jeunes y mourront. Un rêve de liberté y surgira. Une Révolution y éclatera. Un autre pays y naîtra. Un pays malagasy. Un pays libre. Un pays riche. Un rêve légitime pour l'île qui a connu soixante ans de colonisation. Qui a sacrifié ses enfants en 1947. Qui a dû faire avec une Indépendance tronquée. Il fallait sûrement garder davantage de souvenirs, mais Hira n'était qu'un enfant heureux en ce temps-là. L'Histoire était une bien trop grande demeure pour qu'il pense y jeter ne serait-ce qu'un seul coup d'œil. D'ailleurs, il ne savait même pas ce que c'était que l'Histoire. Il vivait, tout simplement. Aujourd'hui, il reprochait presque à cet enfant de n'avoir été qu'un enfant.

Car il y eut un avant et un après 1972.

## **Bamako**

### **1 h 10**

Hira ne sait pas s'il va mieux depuis qu'il a éparpillé les morceaux de cette lettre dans le massif des Aravis. Il respire difficilement l'air de

Bamako. Pollution. Trop de pollution. Comme s'il fallait puiser très loin pour si peu d'air. Tout lui vient au ralenti. Les bruits. Les images. Tout se décompose. Tel son ne correspond pas à l'entrechoquement de tels objets. Telle parole ne naît pas de telle bouche. Il n'y a plus de mouvement. Il ne voit que le figé des gestes. Il vit dans cet état. Déconnecté.

Il ferme les yeux un instant pour pouvoir relancer ne serait-ce qu'un tressaillement. Il les rouvre. Même ses mains, au bout de ses bras, lui semblent ne pas lui appartenir. Il lui paraît miraculeux de pouvoir les animer. Alors, il les fait tourner. Ça bouge...

À chaque fois, il lui faut faire un effort immense pour s'extirper de cet état. Il est perpétuellement au bord de la nausée. Il a peur de s'allonger sur le lit. Il reste debout un moment avant de sortir résolument de la chambre. Il prend l'ascenseur, ne regarde pas les prostituées qui attendent dans le hall, il sort de l'hôtel, il marche dans la nuit. Il y a encore beaucoup de monde. Il prend une ruelle vide. Il sent qu'il s'éloigne du fleuve. Il revient sur ses pas. Il voit qu'on le regarde. *Ma peau, pas assez noire.* Il continue de marcher en ignorant les regards. Irrésistiblement, va vers le fleuve. Comme une sorte de chant, sourd, qui domine le bruit de la ville, *Djoliba, Djoliba, fleuve de sang !*

Il traverse un long boulevard où les voitures roulent comme folles. Jaune des phares. Noir de l'asphalte. Et l'étendue marécageuse avant le fleuve. Il voit un pont. Il y va. Pont des Martyrs ! Quels martyrs ? Tombés pour consacrer un futur dictateur ? Il quitte le boulevard et s'enfonce dans l'étendue marécageuse. Il voit un lit de sable entouré d'herbes hautes. Il s'y couche et ferme les yeux. Le silence espérance. Et le noir saccageur des carcans des vies. Il s'endort.

## 2 h 27

Refuge de l'âme, quelques oublis, ou la divagation dans les pensées sans loi ni récit. Hira se réveille. Ou peut-être qu'il rêve. Quelle importance lorsqu'on dort sur un lit de sable ? Le fleuve scintille malgré la nuit. Le pont n'est visible que par son ombre. Les étoiles ne se noient pas contrairement au regard de Hira. Ce qu'il voit ne l'étonne pas. Du pont, les martyrs, un à un, prennent leur envol. Hira les regarde sans

réagir. Jamais n'est de noir sur les rives des fleuves, l'eau est miroir qui éclaire. Les martyrs volent comme les oiseaux. Hira se relève de son lit de sable, il prend le vent léger qui souffle sur sa joue et lui aussi s'envole, lentement, torpillé dans le dos par les grains de sable qui regrettent le poids de son corps. Il s'appuie sur le vent léger et rejoint ses compagnons qui flottent au-dessus du pont. *Ainsi donc, vous avez été massacrés ici par un énième dictateur...*

Oui, disent les martyrs du pont, allons-nous-en !

Hira.

Vent doux et sa propre lourdeur.

Hira.

La lourdeur n'est pas de son corps, elle est de sa rage.

Vent doux.

Hira quitte une terre et s'apprête à se rabaisser sur d'autres sols qui ne le reconnaîtront qu'exilé, étranger.

... vole !

Chant

Hira est un chant.

*Dites-moi quelle est la couleur de la nuit quand elle meurt.*

Hira voit son corps tout en bas. Il entend les cris de bien d'autres hommes, femmes, allongés parmi les balles perdues du pont des Martyrs.

Allons-nous-en, lui redisent les martyrs du pont.

Hira ne se penche plus vers la terre, il ne se retourne plus. Il entend les cris souhaitant un bon voyage, bon courage, belle Révolution. Les cris sont dispersés par le vent et fouettent les drôles d'oiseaux qu'ils sont : *Ô la nuit, les oiseaux qui de basse lune fuient le tumulte des hommes, je suis de vous.*

La désespérance, forme ultime de la lucidité, Hira garde les yeux ouverts et entre en écœurement.

Le vent est doux, encore, mais il sent bien que la chaleur de la terre s'affaiblit. Le vent lui emporte une plume. Elle est blanche puis rouge. Ce n'est pas son sang. Elle est rouge puis noire. Ce n'est pas sa nuit. Elle est noire puis redevient rouge. Hein, qu'il crie, n'est-ce pas qu'on y a laissé des plumes, sur cette place du 13-Mai ! Mais il est seulement ici, pont des Martyrs, Bamako. Ailleurs, c'est place de la Kasbah, place de la Libération, place Lumumba, place Um-Nyobe, des places pour les déplacés de la terre !

Place du 13-Mai, bien longtemps avant, avant qu'il ne s'envole ici, bien longtemps avant, avant qu'il ne soit adulte, il avait arraché l'une de ses plumes et l'avait posée à terre ! La soldatesque ne l'avait-elle pas plantée, dans le pavé, pour qu'elle ne s'envole pas ? Un autre, oiseau des rêves et des utopies, près de lui, avait fait de même, arraché une plume de sa peau, l'avait posée à terre. Et la soldatesque encore qui plantait les plumes ! Et plume plantée encore dans le pavé ! Ainsi d'une dizaine. De plumes d'oiseaux. D'ailes illusoires. Puis d'une centaine. Puis d'un millier. Et d'un champ de plumes fichées dans le pavé, nul espoir qui poussait des colères. Les colères ne parsemaient pas les envols. Les colères ne s'inscrivaient pas dans le champ du possible. Blanche colère puis rouge. Ce n'était pas le sang des oiseaux. Rouge colère puis noire. Ce n'était pas la nuit des oiseaux libres. Hira n'oublie pas, ils étaient des oiseaux qui marchaient contre des créatures de fer et de métal. Ça crachotait la mort, et les plumes fichées furent fauchées.

### 3 h 3

Un battement d'ailes à côté de lui, il tourne le regard. Un des martyrs, des plumes longues plantées au bout de ses doigts.

**Le martyr**

Salut !

**Hira**

Salut !

**Le martyr**

Non ! Ne me demande pas ! J'ignore pourquoi ceux que nous portons  
au pouvoir deviennent tous des dictateurs !

Le martyr change de cap et s'éloigne vers le soleil absent (pas de lune, pas d'étoiles, pas d'autres gadgets stellaires pouvant éclairer valablement son apparition – et sa disparition), Hira ne dit rien, il continue d'enfiler le vent en son vol. Il sent des picotements à ses jambes. Il baisse le regard vers le continent. Il voit l'enfant de l'ogre qui jette des poignées de sable vers la nuit étendue comme toile. Le sable s'accroche aux mailles de sa nuit. Grains qui sont bientôt des étoiles. Mais ça ne l'intéresse pas, Hira, qui cligne des yeux, tout s'efface. L'enfant de l'ogre hurle de dépit et de colère. Hira ne joue pas avec lui.



Hira a un exil à commettre...

*Garde le cap et ne te préoccupe pas du soleil absent ni des étoiles des vents. Sud. Nord. Est. Ouest. Les étoiles ne comptent pas. Tu es un voyageur sans étoile. La lune non plus ne compte pas. Tu es un voyageur sans lune. L'horizon non plus ne compte pas. Tu es un voyageur sans horizon. Tu vas tu vas tu vas tu vas tu vas tu vas tu vas tu vas tu vas tu vas tu vas. Aux vents. Et tu peux rire et te fendre en mille ricanements ! Ris, mon ami ! Ne t'arrête pas !*

Le rire le porte. C'est une force qui le soulève de l'intérieur et qui provoque ses élans. Le rire le porte. Hors de ces esquisses de danse préméditée. Rire ou danse sauvage qui ameute sa bestialité. Et il défaille. Il ne contrôle plus rien. Il rend les lois à qui veut. Cela ne le concerne pas. Et il défaille. Il ne se présente plus au monde. Il rend son image et sa posture à qui veut se figer. Le rire l'ébranle et le malmène. Le rire décompose le sens et désarticule les gestes. Hors de toute représentation. Hors de toute considération. Le rire le mène où il a désir de se perdre. Hors de son trajet. Hors de sa vue. Hors de tout ce qu'il peut connaître. Monde effroyable où plus rien n'a d'importance, car en vérité, rien n'a d'importance si l'on considère que nous ne sommes qu'une somme de rien et d'insignifiance, que cette vie n'est qu'une vaste farce où l'on se remplit d'histoire et de vanité. Poussières nous sommes, poussières nous redeviendrons. Nous n'avons que cela comme seule vérité. Alors il rit. Faible qu'il est. Il rit. Pauvre qu'il est. Il rit. De ce pays qu'il est. Il rit. De cette race qu'il est. Homme. Il rit. De ce corps qu'il est. Il rit. De ces entrailles. De ces brûlures. De ces tremblements. Il rit. En démantèlement. Comme si sa poitrine se démembrait de son corps. Cœur posé là. Par terre. Dos qui se casse et qui se plie. Sur sa réalité. Sur sa condition. Il n'arrête pas.

Le rire mène à mort.

### 3 h 40

Hira tombe.

À grande vitesse.

Vers le sol où son corps est endormi.

Près du pont des Martyrs.

Terre comme striée de vagues et qui ne reflète que les profondeurs.

La nuit, le fleuve est scintillements. Masse sombre qu'il ne distingue que par le ciel s'y mirant. La nuit, le fleuve est de vent. Il y pénètre. On le rattrape d'un coup, on l'éjecte à nouveau vers les hauteurs. Il se retrouve au milieu d'un millier d'autres gobeurs d'étoiles. *Tu vois, lui dit l'un, nous étions tous passés par là, mais il ne faut pas descendre, il ne faut jamais descendre, il ne faut jamais se poser, il n'y a rien en bas, rien pour nous, il n'y a vraiment rien en bas pour nous ! Une fois que tu as quitté ton pont, ta falaise, il faut effacer le vide. Ne regarde que les hauteurs, ne considère que ce qui casse l'horizon : l'infinité de l'espace.*

Ils volent en groupe de gobeurs d'étoiles.

Il n'y a pas d'importance qu'ils viennent de Marrakech ou de Lhassa. De Gaza ou de Ouarzazate. Ils viennent de Lomé, Kiffa, Tahoua, Angyul, Yazd, Akadyr, Benghazi, Homs, Kamsar, Naro, Moroni, Agadès, Batoun, Businga, Mbandaka, Samaxi, Rawa, Al-Hilah, Gujranwala, Jaffina, Urumqi, Numrug, Jibaliya, Tolagnaro. Ils viennent de pays sans nom. Ils viennent de villes sans nom. Ils viennent d'un quartier, d'une rue, d'une ruelle, d'une impasse sans nom. D'une impasse sans mémoire. D'une impasse innommable. Eux-mêmes n'ont plus de nom. Ils n'ont pas de nom pour se définir. Ils n'ont pas de nom pour s'identifier. Ils n'ont pas de nom pour se trahir. Ils n'ont pas de nom pour se soumettre à une identité. Ils n'ont pas de nom pour se soumettre à une famille, à une ethnie, à une nation. Ils n'ont qu'une seule langue, langue d'étoile et d'horizon craquelés. Ils n'ont qu'un seul chant, la rhapsodie du vent porteur et migrateur. Ils vont vers les Eldorados sans or et sans conquistadors. Ils vont vers les Édens sans dieux et sans fruits. Ils volent sans se poser. Ignorant les terres et les lunes. Ignorant les puissances et les attirances. Pour un pays sans territoire.

Ils volent en groupe de gobeurs d'étoiles.

En bas sont les guerres et les massacres. Les famines et les répressions. Les hommes s'entre-tuent. Les hommes se déchirent. Et Hira et ses amis entendent leurs crimes. Ils entendent leurs hymnes. Leurs paroles qui nagent dans le cliquetis des armes et la caresse des plaques d'or. Leurs paroles qui tintent parmi les chutes de platine et d'argent. Parfois des résistances abattent les tyrannies. Et des hurlements de joie les ébranlent, les font douter. Certains d'entre eux ne peuvent alors s'empêcher de regarder en bas. Ils voient des mains qui s'agitent pour les inviter à redescendre. Ils voient des signes

d'allégresse et d'invitation à se poser enfin. Ceux-là deviennent lourds d'un coup et tombent comme pierre. Ils redeviennent des hommes. Limités à la terre.

Parfois le vide sur la parole vaine, Hira se dit silence, silence de sagesse, silence de décence ou de pudeur, le vide est le rêve ultime de l'être planant...

Et il pense ainsi : *Te souviens-tu de l'enfant qui a préféré s'embrocher le ventre plutôt que de continuer à vivre sous la dictature de l'Amiral ? Te souviens-tu du vieil homme qui pleurait à l'arrêt de bus ? De la foule qui l'accusait de simuler et lui vomissant que le crachat est bien plus crédible que la larme ? Te souviens-tu de l'homme te fixant un instant du regard, un instant de prière et de certitude – qu'il va mourir lynché, une barre de sang sur sa poitrine nue et l'œil éclaté déjà. Tu étais de l'autre côté. Comme si. Semeur de mort. Comme si.*

Hira les entend, ses fantômes mâtinés de brumes et couverts de rosées, leurs âmes égouttant l'eau noire de l'oubli. Il les entend ensevelis sous poussières d'injustice et de barbarie. Il a la mort en héritage. Il est de la terre. Sous les égouttures de pourriture et de décomposition. Il ferme les yeux. Une larme lui coule et il tombe avec elle. Il est une tristesse trop lourde qui n'arrive plus à prendre le vent. Il voit une plume flottant dans le ciel. C'est une plume noire puis blanche. Ce n'est pas son innocence. C'est une plume blanche puis rouge. Ce n'est pas son soleil qui s'effondre en sang. Il s'effondre.

## 5 h 1

Il ouvre les yeux. Ciel sans étoiles, sans oiseaux, sans martyrs. Il sent de l'humidité dans son dos, le sable n'est plus aussi sec. L'eau monte sûrement sous le lit du fleuve. Il se relève. Avec la certitude que le chant de l'eau a été égorgé dans les bruits de la ville. Il retourne à son hôtel. La mort de la parole dans la bouche.

## 6 h 30

Il ne peut se rendormir. Il observe les rêves avec l'œil en éclats, lui semble carnage toute lueur qui l'ensoleille. Parfois besoin il y a, besoin de perdre sens. Il prévient. Tout ce qui suit n'aura pas de sens. Comme

va ce monde.

Il n'a pas rouvert les volets, il n'a pas permis au jour de reprendre place dans sa chambre, il vomit.

Après avoir déversé un flot de paroles.

Pour la première fois raconté comment le viseur de l'arme avait fouillé dans la bouche du père. Cette chambre est noire d'encre. Table de bois, siège de fer, feuilles pour ratures. Il parle. Il parle. Et brutalement va vomir. Vomir tous ces salauds. Il quitte la table, va directement aux toilettes, s'agenouille et vomit toute sa souffrance.

Il ne sait plus marcher, il se traîne vers son lit. Il n'a pas la force de monter. Il pose sa tête sur le rebord. Une autre torsion lui plie le ventre. Il vomit. Il se vide de son eau. Il se lève péniblement, se lave la bouche. Il se déshabille, prend une douche, n'a pas la force de tenir debout. Il s'effondre lentement le long du mur, il s'assoit, l'eau se déverse sur lui. Il accueille l'eau pour noyer ses larmes et sa rage. Il respire difficilement. Il ne peut pousser nul cri. Et toujours cette envie de vomir, même quand il n'y a plus rien à vomir.

Il ne dort pas de ce monde, il ne s'y soumet pas, il obstrue ses mots, il lui semble éclore des paroles insanes, d'une île à vau-l'eau, d'un monde à Raymonde (il ricane de sa rime débile, pas envie d'un monde immonde, rime facile et mime docile), les mots s'immolent sur la lampe blafarde, le décor n'arrête pas d'être exotique, le fleuve est beau à se damner, la carte n'arrête pas d'être postale, belle, à vomir.

Lui revient le poème, *en écho à l'œuf, le sable éclôt de la pierre*. Lui, il était né de la misère, sa coquille était pourrie dès la ponte. Il se culpabilise d'avoir eu une telle pensée. Il pleure pour sa mère. Comme s'il l'insultait. Il se tord encore. N'a même pas le temps de rejoindre les toilettes, il a juste le temps de se retourner et de vomir au pied du lit. Il se traîne vers les toilettes, se lave encore. Il revient avec une serviette pour tout essuyer.

Le monde lui est livre ouvert qui étale ses plaies. Ne s'endorment que ceux qui s'apprêtent aux illusions. Ses rêves l'éloignent du sommeil.

Vaste gouffre est la nuit pour ceux qui ne dorment pas. Il vaut mieux y plonger pour ne pas penser leurs infinités. Hira plonge au cœur pour oublier le reste. Il fait noir dans les solitudes des pensées mortes. Hira s'efforce de ne chercher aucune lueur. C'est contre nature. De ne pas chercher de lueur. C'est contre nature. De ne pas penser lorsqu'on ne dort pas. C'est contre nature. De rajouter de la nuit à la nuit. De

rajouter du jour au jour. Mais Hira rajoute de la nuit à la nuit et s'enfonce au cœur de l'obscur. Hira rajoute du jour au jour et s'enfonce au cœur de l'aveuglement. C'est là que les pensées sont le plus à vif. Sans nulle lueur vers nulle diversion. Nues. Voir disperse la pensée. Voir distrait du désespoir. La nuit de Hira le ramène à son néant.

Hira ne dort pas. Hira recommence déjà le vide et l'absence.

## 9 heures

Il ouvre les yeux et constate que son lit est en plein milieu de la rue. Centre-ville de Bamako. Ou d'Antananarivo. Ou de Port-au-Prince. Ou de Lomé. Ou de Dakar. Centre-ville d'ICI. Il se met debout, face nausée.

La nausée est le spectacle des contrastes et des décors dévorants. ICI lui mange la gueule béante des richesses nouvelles : belles bagnoles sur pourriture de route et enseignes criardes sur ruine des murs. La nausée est le spectacle des artifices qui s'ignorent comme tels, et le triomphe de l'erreur, et le triomphe de l'injuste. La nausée est le spectacle de l'impuissance et du reniement, la fascination à nous offrir, proies sans résistance et sans héroïsme. Ne bougent d'un seul frémissement les membres que l'on dévore. Ne résistent d'un seul recul les corps que l'on avale. Les possibles qui nous attendent sont à vue. La chair démembrée et la boue sont deux matières qui s'entendent à merveille. Là se trouve la nausée : de la décollation de la chair à l'âme. Car sans âme sont réellement les pauvres. Qu'ils crèvent de leurs chairs décharnées, qu'ils crèvent ! Car sans âme sont les faibles, sans âme, sans mannes, sans intérêt, sans ventres utiles qui paient ou qui défèquent des œufs d'or.

Il ne bouge pas. Il prépare le jaillissement de la nausée. Et il se tord. Nausée.

Mais il ne devrait pas. Crier. Hurler. L'homme qui crie attire en lui le scandale qu'il dénonce. Le cri, parfois, détourne le regard. Le cri, parfois, élargit le vide. Il ne devrait pas. Pas crier. Pas hurler. Il dérange la tranquillité des anges – ô rime facile toujours, range les anges, ils ne mangent pas de cette fange ! Il préfère abuser de l'absurdité, ça l'use, toute cette surdité, abcès qui ne cède et qui ne cesse. Le cri est un abcès dans la gorge, plaie en purulence d'indifférence, qui tue d'abord son auteur...

ICI, en plein milieu de la rue, l'on ne cache rien. La richesse comme

la pauvreté. Elle est même exaltée, Madame la Pauvreté ! Elle est nue ! Elle est sensuelle ! Elle est humaine ! Elle est simple ! Elle a le sourire ! Pas comme Madame la Richesse qui stresse ! Qui a peur de tout perdre ! Madame la Pauvreté n'a pas peur de perdre quoi que ce soit ! Elle a la richesse de son âme, Madame Votre Pauvreté ! Et l'âme, ça ne se perd pas !

ICI, l'on ne cache rien. L'on exhibe les perles et l'obésité. L'on exhibe les os à ronger et les chairs bien dépravées. Et les bagnoles qu'on roule sur les gueux. Et les queues qu'on soule de puissance, de putes et de pouvoir. L'opulence qu'on dégouline sous le soleil des affamés.

Il rit. Cela lui arrive de rire sans savoir s'arrêter. Il se remet dans son lit. Dormir porte conseil, mon ami, et parfois dépose les cauchemars.

## 11 heures

Il ne peut pas mourir. Il ne meurt pas. Les autres meurent. Il ne meurt pas. Les autres meurent. Il ne meurt pas. Pas ICI. Plutôt crever que de mourir ICI ! Les autres meurent. Il ne meurt pas.

Il ne meurt pas de la balle pourfendant sa gorge. Elle passe juste, la balle. Pour poser un trou. Sa gorge a besoin d'un trou pour évacuer les cris qui lui puent au cœur. Et ça chuintera de la chiasse verbale crevée. Il ne meurt pas. Elle passe juste, la balle. Pour épandre la poudre d'or de la puissance. Ça lui débouquera les orgues des organes garrottées. Ça lui fera du bien, cette bonne guerre de balle perdue.

À vot'bon se'vice, il se dégueule !

Les ombres, pénétrant dans sa chambre. Elles sont nombreuses, ces ombres. Elles restent là, debout, décollées du mur, luttant pour ne pas coller au sol, se tortillant pour se mettre debout. Il reconnaît quelques-unes d'entre elles, ombres de ses amis. Il s'en fout. Il s'en fout. De celle-là par exemple, celle qui s'en vient près de son lit, titubant et basculant dans ce qu'elle a de rien frémissant. Il lui assène à l'oreille qu'elle n'est qu'aile de pénombre palpitant sur un rien de rayon, papillonnement sur un souffle n'arrivant pas à s'arracher à la poussière, une poudrée retombant vite vers la cendre lourde. Il n'a pas de place pour la compassion.

Il ne meurt pas. Il ne sait pas pourquoi. Un souffle oublié des vents ? La sécheresse est terrible en ces soupirs étendus. Il s'en fout de

l'ombre d'une autre amie, une autre encore dans cette chambre bientôt trop étroite, qui s'est défenestrée un jour de nouvel an, ou presque. On lui dit tous en chœur : « Tchao, *veloma, basta* », et on se retrouvera – *inch'allah*, dans un outre-ciel où les mots n'égorgeront plus. Les mots seront juste des poèmes de vie, les mots seront juste des suites de promenades où l'on chuchotera : *Avez-vous déjà vu l'aube en maraude au verger de la nuit ?*

Il se rit de tout ça, et retour sur terre encore, retour sur terre. Il ne meurt pas. Les autres meurent ! Il pleure. Tous ces amis qui sont partis !

Voyez, sans ombre, sombre, s'amène là où divaguent les sans-trêve, il traîne, traînasse, pas et pertitions, près des décombres des coins sans importance.

Il s'en fout. Il s'en fout.

On ne cache rien de ce monde. On ne peut rien cacher de ce monde. On coupe la tête au Nègre, putain sur cette Terre ! Trop d'ethnies ! On explose la tête à l'Afghan, et que vive la démocratie ! L'obscurantisme ne passera pas ! On bombarde Gaza, bien fait pour leurs gueules de terroristes ! Retour sur Terre. Retour. La crise passera ! L'homme vaincra ! Bourse triomphera !

Il a l'impression de grandir, d'emplir toute la chambre. Il écarte ses jambes de géant sur les travers et traverses de ce monde.

Les hommes s'affairent. Les vendeurs d'armes vendent des pourfendeurs d'armes qui grattent des livres. C'est de l'art ! De l'arme à l'âme ! Les vendeurs de pommes ou de gommages, ou de bonnes, ou de connes, boivent du jus d'acide et les vaches bouffent de la viande en poudre.

Ça grimpe à ses chevilles pour attraper les cimes.

Les vendeurs de terre hurlent contre les frontières et érigent des murs autour de leurs petites cases chéries. Ça tiraille pour consommer la balle et fourguer des rafales. Ça sauve les enfants de la famine et ça viole les mamans. Des yeux, ça se jauge dans les blancs, et de la peau, ça se flingue dans les noirs. Et les chants s'élèvent pour célébrer les nations. Tout est à vue, mais trichent les cervelles qui composent un bien meilleur tableau. Ceci est une fresque. Ne bougez plus ! Les couleurs sont prêtes. Sanguines.

Le soleil a beau être le soleil, il ne connaît rien à la nuit.

## 12 heures

On vient frapper à sa porte. Il émerge péniblement. On lui dit à travers les persiennes que son rendez-vous est là. Il doit rendre des photos au père d'un de ses amis, Sam le photographe. Sa chambre pue le vomi. Il se traîne vers la fenêtre pour avoir un peu d'air. Il sent brutalement l'odeur de carburant de la ville. Essence frelatée. Fumée des pots d'échappement. Il ne peut plus rien respirer. Il se traîne vers la salle de bains, prend une douche froide – le temps est censément caniculaire, il grelotte. La fièvre. Il met l'eau chaude. Ça le brûle. Il s'habille et rejoint le père de son ami.

Vieil homme en boubou.

Doux et calme.

Qui l'embarque dans sa voiture.

Hira n'avait pas prévu cela. Il pensait juste remettre les photos, parler un moment et retourner dans sa chambre. Mais il réagit instinctivement comme s'il était au pays. On ne contredit pas l'âge. Il est celui qui vient de la part du fils de cet homme. Et cet homme le traite comme s'il était son propre fils. Hira n'est plus qu'un fils.

Traversée de la ville.

Il ne supporte pas la chaleur. Comme si l'air maintenait brûlante toute la pollution de la ville. Il a toujours envie de vomir mais, n'ayant pas mangé depuis la veille, il n'a plus rien à sortir, à part la salive, abondante, salive comme acide, il ne va quand même pas cracher dans cette voiture, pas demander qu'on s'arrête pour vomir au bord de la route.

Face à la nausée, ne jamais avaler sa salive, il avale.

Il ne sait pas si le vieil homme s'aperçoit de son état. Il pense un moment que ce n'est pas bien difficile de s'apercevoir qu'il a mal, mais il aime croire qu'il cache bien sa souffrance. Il ne voit plus que les fumées noires qui sortent des pots d'échappement.

Le vieil homme lui parle de choses dont il ne se rappelle pas la seconde d'après. Des histoires de foot et d'éducation. De volonté et de réussite. Le vieil homme pose des questions sur lui. Il parle de lui, mais surtout de Sam. Il sait que les pères n'ont pas à montrer leurs inquiétudes. Il dit que Sam va très bien et que le métier de photographe fait vivre en France. Le vieil homme fait un signe d'acquiescement assorti d'un murmure chaleureux. Hira devine que c'est une



bénédiction, une prière, quelque chose d'approchant.

Le vieil homme s'arrête devant sa maison, il le présente et on l'accueille comme un fils de la famille. Hira se retrouve sans trop comprendre dans une pièce où il y a le plat commun. Le mil. Le mouton. C'est l'Aïd el-Kébir, la grande fête où l'on célèbre la force de la foi d'Ibrahim lorsque Dieu lui ordonna de sacrifier son fils. On se sert avec les doigts. Il hésite. On lui montre comment faire, comment faire une boule, tremper dans la sauce puis porter à la bouche, sans laisser une seule graine dans la main. Mais ce n'est pas ce qui le préoccupe. Il a cette honte d'avoir vomi toute la nuit, et de sa main qui a essuyé sa bouche, maintes et maintes fois. De plus, son estomac n'accepte rien. Il fait un effort immense et prie pour que ses hôtes ne prennent pas son attitude pour du dégoût. À peine commence-t-il à manger que tout le monde l'applaudit, et les voix éclatent soudain, détendues. Ses hôtes parlent dans leur langue. Deux filles s'occupent de lui faire la conversation en français. Il remarque que le vieil homme n'est plus là.

À la fin du repas, on l'emmène au salon. Le vieil homme est là. Près de sa femme. On le fait asseoir sur le canapé. Hira parle encore. De lui. Puis de Sam. Il comprend que c'est la mère de Sam. Elle prend moins de détours pour prendre des nouvelles de son fils. Il la rassure en lui disant aussi que le métier de photographe fait vivre son homme en France. Il parle comme dans un brouillard. On lui sert des petits gâteaux. Plusieurs sortes de petits gâteaux. Plusieurs fois. Il n'en peut plus. Il ne peut se retenir de roter. Les yeux s'éclairent d'un coup. Un petit sourire vient le réconforter intérieurement. Il avait oublié qu'ici, le rot est un merci pour ceux qui vous reçoivent. Ce soulagement provoque une sorte d'effondrement en lui. La mère de Sam vient à son secours et lui dit de s'allonger sur le canapé. Il sombre aussitôt dans un sommeil proche de l'évanouissement. Il y a des bruits métalliques, des cris d'enfants, des femmes qui interpellent d'autres femmes, des bêlements de moutons, des rires. Et la vie qui se fait entendre.

## 17 heures

Une main douce le réveille délicatement. C'est la mère de Sam. Une petite pincée sur le coin de l'œil. Il voit l'heure à l'horloge du salon. Il est confus. L'impression d'avoir abusé. Mais il se sent bien mieux qu'en

arrivant. Il s'aperçoit qu'on lui a enlevé les chaussures et qu'on lui a mis une petite couverture. Il est encore plus confus. Et touché. Profondément. On lui dit qu'ils vont partir à... Il ne retient pas le nom de la ville, du village. Il salue la mère de Sam qui lui dit que cette maison est désormais la sienne et qu'il peut y revenir tant qu'il veut.

Dans la cour, on vient le saluer, l'embrasser, il y a des enfants, beaucoup d'enfants, des garçons, des filles, puis les deux jeunes filles de tout à l'heure, pratiquement femmes déjà, les sœurs de Sam ?

Il embarque de nouveau avec le vieil homme. Ils quittent la ville. L'air est infiniment plus sain. Il n'y a pas cette fumée noire qui se pose comme une brume sur Bamako. Il se sent beaucoup mieux.

Ils roulent pendant presque une heure. Hira ne peut s'empêcher de tomber dans des sommeils intermittents. Le vieil homme a une voix très douce et agréable. Il parle beaucoup de l'éducation de la jeunesse. Hira comprend qu'il s'occupe d'un club de foot. Il n'ose pas redemander où ils vont.

Le soleil s'en va mais une lumière étrange reste encore. Hira n'a jamais vu ça, un soleil couchant qui ne rougeoie pas.

Puis ils arrivent dans un village. Il n'y a qu'un seul arbre, toute la clarté de la lune semble y être retenue, comme captée par les lacis des branches, emprisonnée. L'arbre est magnifiquement lacté par la lune. À côté, il y a une petite maison. Une jeune femme attend près de la porte. Elle a l'âge des deux jeunes filles de l'autre maison. Hira croit que c'est une autre fille du vieil homme, mais il réalise immédiatement son erreur quand il voit un petit enfant courir vers eux :

– Papa !

Le vieil homme prend l'enfant dans ses bras, et lui présente sa deuxième épouse. C'est beaucoup moins cérémonieux. Ils prennent du thé.

Ils ne parlent pas beaucoup. Ils ne restent pas longtemps. Le vieil homme embrasse encore l'enfant et ils partent.

Ce n'est pas pour revenir à Bamako.

Ils roulent quelques dizaines de minutes encore, sur un chemin cahoteux. Ils arrivent près d'une maison où les attend un autre vieil homme. Hira se rend compte de sa propre occidentalisation, car il s'étonne que cet autre vieil homme les attende là ! Comment se fait-il que cet homme les attende là ? Comment les choses se sont-elles accordées aussi bien ? Pas de téléphone. Pas d'autres moyens de

communication.

Les deux vieux hommes se font l'accolade. Le père de Sam le présente comme celui qui habite loin, qui revient... Puis ils parlent, Hira suppose, en bambara.

Que peut-il faire devant ces deux vieux ? Il ne décide pas. Il n'est qu'un fils !

Les deux hommes s'arrêtent de parler, et se tournent vers lui soudain. Hira s'aperçoit qu'ils savent. Concernant son père. Ce que son père a traversé. Ce que lui-même a traversé. Cela le déstabilise complètement. Ils lui parlent dans leur langue. Il ne répond rien. Il se dit simplement qu'ils ont leurs raisons pour lui parler dans une langue qu'il ne comprend pas. Ce sont des mots qui lui donnent une force incroyable. Ce sont des questions. Ce sont des réponses. Ce sont des silences. Ce sont des déferlements de sens. Hira n'ouvre pas la bouche une seule fois. Pendant longtemps, ils lui parlent, sans discontinuer. Le verbe sûr et le regard intense.

Quand ils ont fini, Hira n'a qu'à suivre à nouveau le père de Sam, et tous les deux regagnent la voiture pour la route de Bamako.

Le vieil homme le dépose au pied de l'hôtel mais Hira ne regagne pas sa chambre, il s'éloigne sur quelque rue, n'importe laquelle.

En cas d'éclat, se river sur les nuits distendues et regagner sur les cassures les vestiges de soi. Le chant des brisures cale sur les remparts de l'oubli. Escalade des murmures, le soupir. Exil des cris, l'errance. Sur le bord des lèvres, reposer les mots et ne plus se dédire de rien.

La nuit tassée dans le silence, Hira ne dit rien, il ne renie rien de ses secrets. La nuit l'apaise. La nuit s'étire pour recomposer le possible. Dans le discret des paroles adoucissantes. Dans le délicat des murs impalpables. Hira sait que c'est être de ce monde-ci qui le rend malade. L'abîme dispose de son monde, il n'y a de mesure à son pays que le vertige permanent. Seule la nuit l'émerge du néant et lui renvoie la mesure de son corps.

Un arbre distordu. Des racines hors sol. Comme d'origine nue, avec le tort d'exhiber la terre fendue et la peau poussièrè indécènte. Il tance son pas sur ce chemin tenace des suiveurs. Dans un coin de son cerveau, en musique interne, l'ample murmure de corail floué sous le vacarme des vagues. Bord des désirs, robe des outrances, il a sa passe dans ce cirque où les humains se donnent accolades de lames et de tranchants. Il s'appuie contre l'arbre et cherche à reprendre le contrôle

de son souffle. Le rugueux de l'écorce dans son dos lui retrace les torsions inacceptables de sa colonne vertébrale. Il fait l'effort d'être droit. C'est en homme debout qu'il a envie de traverser cette vie. Il ferme un instant les yeux pour ressentir l'arbre et ajuster son dos à sa droiture, il se détache lentement de l'arbre et décide de quitter cet endroit.

Encombres, de voix et de marchandises, de bruits et de ferrailles, vague frontière entre la chaussée et le trottoir, poussières, gaz, klaxons, couleurs qui débordent de tous les endroits, des corps aux voitures, des échoppes aux quincailleries, la nuit n'arrête pas le jour dans cette ville.

Regard vers le sol, il fuit les visages, il voit les pieds, pieds nus, pieds chaussés, des sandales, pieds noirs, rougis parfois par la poussière, il voit les pneus des voitures, lissés par l'usage, retapés, les trous dans la chaussée, il voit les marchandes assises par terre, voilées dans des couleurs infinies, des tresses, et des enfants qui passent en riant, ses pieds, les siens qui avancent, ses belles chaussures, il ne regarde pas la direction qu'il prend, il est juste obligé de quitter le trottoir, souvent, pour laisser passer d'autres gens, pour éviter les étals de rue, il sait qu'il ne passe pas inaperçu, sa peau, pas assez noire, ça n'a pas d'importance, rien n'importe que de marcher.

Il quitte bientôt la rue fréquentée, il voit une large rue de terre battue. En pleine ville ! Il prend cette rue. Une chèvre broute il ne sait quoi. Sur ce sol sec et de poussière ! Dans cette rue sans éclairage. Seule la lune, seule la lune. Il prend cette rue. Puis une autre encore. Une autre encore. Sans rencontrer que des chèvres, quelques chiens, et des enfants. Pourquoi ils ne dorment pas ? Il se traite d'idiot. C'est l'Aïd el-Kébir ! Fête et réjouissance. Il n'y a pas de nuit. Il arrive à ce qui ressemble à une limite de la ville : un canal, de l'eau usée, des chèvres encore, presque en troupeau. Dans l'eau : plastiques, ordures, bouteilles vides, résidus végétaux, comme du foin, il ne sait pas très bien. Au-delà du canal, des terres vides, plus effroyables encore que la ville.

La puanteur est là, comme rempart de la ville. Il sait qu'en franchissant cette limite, il se perdrait. Il a comme un désir de non-retour mais l'élan n'est pas assez fort pour l'emporter. Il, pour Elle, revient en arrière. Mais il ignore si vivre suffit.

## Des caisses d'oranges et une barrique en métal

Hira n'oubliera jamais ce jour où son père était rentré à la maison avec des caisses de livres. C'était des caisses qu'on utilisait habituellement pour les oranges. Il y en avait des dizaines et des dizaines. Elles étaient venues en « voiture spéciale », une 404 blanche remplie à ras bord. Devant, il y avait le chauffeur et son père. Derrière, les sièges avaient été enlevés, les caisses y étaient empilées, le coffre était blindé. La voiture était dangereusement basse.

Lentement, avec précaution, elle remontait la petite pente de terre vers leur maison. Les grands avaient poussé la voiture, par jeu et par habitude – beaucoup de voitures calaient à cet endroit et les enfants étaient toujours là pour un coup de main –, Hira, trop petit, n'avait pas le droit de pousser, mais criait pour encourager tout le monde. La 404 n'avait pas vraiment besoin d'aide, mais c'était une occasion pour les enfants de toucher la voiture, une voiture, surtout une 404, ce n'était pas courant dans la cité. La voiture s'était garée, en marche arrière, juste avant le canal qui séparait la route des lotissements. Hira avait une chienne qui gardait cette frontière. Elle avait commencé à montrer les crocs et à gronder, mais Hira lui avait dit de se calmer : « Ce sont des livres ! »

Les autres garçons étaient étonnés, déçus, ils pensaient que c'était des oranges, ils allaient repartir quand ils s'aperçurent qu'il y avait aussi des *Zembla*, des *Tarzan*, et autres *Blek le Roc*. L'excitation était réelle, tous se mirent à aider à porter les caisses dans la maison.

Hira courut vers chez lui, sa mère était là devant son père :

– Tu m’avais dit que c’était quelques livres !

– Oui, quelques livres, répondit son père, penaud, coupable.

– Je n’ai pas de place ici, reprit sa mère, et tu n’as pas de bibliothèque !

– On les empile d’abord là, contre le mur, à l’endroit où on a prévu de mettre la bibliothèque.

Hira l’apprit plus tard. Les Français avaient quitté en masse le pays dans les mois qui avaient suivi la chute du président Tsiranana. On célébrait la Révolution. On chantait la malgachisation. On fêtait la fin du néocolonialisme. Les Français perdaient leurs privilèges, nombre de leurs entreprises furent nationalisées du jour au lendemain. À l’université, des professeurs étaient partis précipitamment en confiant ou en abandonnant leurs bibliothèques au père de Hira. Le père de Hira enseignait l’histoire et la sociologie. À son arrivée dans la capitale, il avait débuté comme chargé de documentation et responsable de la bibliothèque embryonnaire de l’université, puis en avait profité pour reprendre ses études.

Les grands débarquaient les caisses comme si c’était un jeu. La 404 était repartie pour un autre voyage. Cela avait duré toute la matinée. Et bientôt, à l’emplacement qui serait celui de la bibliothèque, les caisses s’empilaient jusqu’au plafond !

– Alors que fais-tu maintenant ? demanda la mère de Hira à son père.

– Il y a bien l’armoire en haut...

– L’armoire, c’est pour les vêtements.

– Écoute, c’est provisoire... (Vingt ans après, les livres y étaient toujours, dans l’armoire.)

L’odeur de la maison changea tout de suite. Une odeur qui empreignait dès l’entrée, une odeur d’encre et de papier, et d’autres senteurs que Hira ne parvenait pas à identifier, une odeur d’eau paradoxalement, une eau emplie de terre ou de coquillages, de coraux ou d’autres matières de l’océan. C’était étrange. Et des odeurs de mondes inconnus pour Hira. Des odeurs de voyage. Des odeurs de lointain. Et des odeurs d’homme. Et des odeurs de cigarette. Des odeurs d’autres maisons. D’autres épices que sa mère n’utilisait pas. Et des odeurs d’autres pays dont il ne pouvait connaître le nom. Des odeurs qui n’étaient pas d’ici. Et une autre lumière, quand le soleil venait taper

sur les couvertures, quand les reflets s'empressaient de se projeter sur le mur d'en face. Et des couleurs. Rouge beaucoup. Bleu. Autant. Noir. Le blanc des pages. Et les images et les illustrations. Des promesses d'aventures et d'autres récits. Hira était impressionné par les gros livres qu'il parvenait à peine à soulever. Des encyclopédies. Il eut du mal à prononcer le mot, du mal à le retirer de sa bouche : *an'si clopodile*. Son père lui fit répéter plusieurs fois : *encyclopédie*. Encyclopédie... *Encyclo, en... pas an... clo-pé-die* -pédie ? c'est quoi « pédie » ? Hira ne cessa plus alors de poser des questions à son père.

La bibliothèque arriva dans la semaine. Son père classa les livres. Hira ne quitta pas son père un seul instant. Il était là, à vérifier si c'était bien classé ou pas ! Il regardait seulement les formats, les mêmes formats devaient aller ensemble ! C'était tout ce qu'il avait compris, mais son père semblait ordonner les livres d'une manière bien plus bizarre, bien plus mystérieuse. À la fin, un tas de livres trônait au milieu de la maison, il n'y avait pas d'espace pour les bandes dessinées ! La bibliothèque n'avait pas été conçue pour elles.

– En attendant, on va les mettre dans la grosse barrique en métal, dehors.

C'était une barrique que sa mère remplissait d'eau pour le bain. Hira adorait se baigner dedans, sous le soleil qui tapait dur. Il s'accroupissait au fond pour y relever la tête et, à travers la surface, voir le soleil scintiller, jaune de ses rayons et cristallin par la résistance de l'eau. L'ombre de sa mère venait là, il devait se remettre debout pour qu'elle le savonne et qu'elle s'occupe de ses cheveux. Elle rajoutait alors d'autres seaux d'eau.

Son père prit une serpillière pour assécher le fond de la barrique mais c'était insuffisant.

– Trouve-moi autre chose, lui avait-il dit.

Hira rapporta un drap, le drap de son lit. Son père le regarda un instant, interloqué.

– Bon !

La tête du père avait disparu dans la barrique avec le drap. Hira se souvint de la colère inexplicable de sa mère. Le drap était foutu.

La barrique fut remplie presque à ras bord. Hira était inquiet : comment allait-on prendre les livres qui se trouvaient tout au fond ? Et, est-ce que les livres allaient rester au soleil ? Et, lorsqu'ils allaient prendre leur bain, lui ou son grand frère, comment allaient-ils faire ? Ils

n'iraient tout de même pas dans la douche, lavés par leur mère comme Tom le petit frère ?

Son père était devenu un dieu pour Hira, il avait réponse à tout, lui montrait tel ou tel livre, lui disait que ce n'était pas de son âge encore, mais le temps viendrait. Son père se levait alors au milieu de ses explications pour aller lui chercher un livre dans la barrique, *mais bon ! C'est au fond. Attends, mon fils, tu vas avoir ta propre bibliothèque...*

La barrique était restée dehors, couverte par un bout de tôle, trois briques rouges posées dessus. Hira se rappelle combien étaient brûlantes les couvertures des livres tout en dessous, brûlées par le soleil.

Au cours de ces mois-là, Hira entendit des mots étranges : malgachisation, indépendance, néocolonialisme, impérialisme. Il était surtout étonné du terme « malgachisation », il n'avait aucun doute sur le fait qu'il était malgache, pourquoi le malgachiser encore ? Ça le rendait perplexe, il ne comprenait pas ces adultes, on voyait bien qu'ils n'étaient pas des *Vazaha*, des Français, pourquoi les rendre malgaches alors qu'ils l'étaient déjà ? D'ailleurs, il ne fallait plus dire Malgache, mais Malagasy, et ne plus dire Madagascar mais Madagasikara. Hira appartenait à cette génération née après l'Indépendance, il ne pouvait pas concevoir ce qu'était la colonisation, dix, douze ans avant. Il était content qu'il ne faille plus dire « la France », mais *Lafirantsa*, c'était bien plus facile à prononcer, *Lafirantsa*. Son père lui avait dit, en français, qu'on leur retournait la monnaie de leur pièce. Hira n'avait pas compris le lien entre la pièce et la manière de prononcer *Lafirantsa*.

Lon chantait tout le temps. Dans la rue. Dans les écoles. Des chants patriotiques. Des chants anciens des Malagasy. Et des nouvelles chansons d'un jeune groupe d'étudiants, les Mahaleo. L'un des jeunes, Dama, était un étudiant du père de Hira, en sociologie, il venait souvent à la maison, comme d'autres jeunes universitaires, d'ailleurs. Ils lisaient les livres, ils discutaient, ils n'arrêtaient pas de discuter. On sortait les instruments traditionnels. On avait le droit maintenant d'être fier de jouer de la *kabôsy*. On mettait en honneur la *valiha*, harpe tubulaire, le *sodina*, flûte de bois, d'os ou de bambou, l'accordéon, le *lokanga*... On entendait Rakotozafy et sa *Valiha Malaza*, on entendait Rakoto Frah, sa flûte magique et ses *hira-gasy*, on entendait Mama Sana et sa *valiha* en métal, le groove de son *marovany*, et sa voix surgie du fond des âges qui vous perçait directement le cerveau. La radio avait



changé aussi, on y parlait malagasy, on y racontait l'histoire du pays, selon nos vieux, selon nos universitaires, des contes, des *kabary*, des *ohabolana*, les *tononkalo* de Randza Zanamihoatra, les déclamations et improvisations insolentes de Dox, la hauteur et la sagesse de Rado, on y entendait d'autres chants que Hira n'avait jamais entendus, les chants du sud de l'île et leurs phrasés rapides, leurs magnifiques chœurs *a cappella*, leurs mots qu'il ne comprenait pas toujours. Hira se sentait très bien dans cette ambiance. Il y avait de la joie. Il y avait de la fierté d'être malagasy, d'être tous les Malagasy, du nord au sud, de l'est à l'ouest en passant par le centre. Et dans cette radio, un jour, il avait entendu la voix de son père. Son père avait créé une émission : « *Feon'ny Tanora* », la voix des jeunes...

Hira ne savait pas que cette voix, celle de son père, allait durablement marquer sa vie.

## Dooda et les Temps modernes

Les gens, pliés de rire – Hira ne les comprenait pas –, roulant presque par terre, et lui qui voulait pleurer. Cette musique. Ce grésillement de la pellicule. Ces grains de poussière comme des étoiles qui traversaient la bande de lumière du film, projection. Ce grand écran où évoluait, saccadé, Charlot, serrant des vis, des vis et des vis, sur ce tapis infernal, avalé par cette machine, serrant des vis, des vis et des vis, jusqu'à vouloir visser les boutons de sein de cette femme monstrueuse. De peur, paralysé, il était, Hira, d'horreur. La salle multipliait plus encore sa terreur. Tous ces gens qui se moquaient de cet homme pour qui il éprouvait tant d'amour !

Son père, dans la ferveur populaire de la Révolution, et par conviction personnelle, avait transformé la vieille église d'Ampahateza en salle d'œuvre où, tous les week-ends, il projetait des films, ticket symbolique, prix d'entrée dérisoire. Son père visionnait d'abord les films à la maison, le mur du salon devenait écran, toute la maisonnée bruissait d'un monde insoupçonné, extraordinaire. Premier contact avec le cinéma. À la maison. Puis dans cette salle. C'était Zorro et son cheval Tornado. Tornado, noir comme la nuit. Tornado, noir comme la cape et le masque de son maître. Tornado, noir comme l'ombre d'où le héros

surgissait brusquement, rétablissant la justice, châtiant les méchants. Tornado découpé dans le soleil couchant, là dans l'ombre des collines ! C'était là aussi, à la maison, que Hira avait découvert le personnage de Charlot, le cœur palpitant, accompagnant *The Kid*, angoissé, pleurant, faisant corps, s'identifiant avec cet enfant. Oh ! Il ne riait jamais, ne réagissait qu'à l'émotion et la tendresse. Alors, quand son père projeta le film dans la salle d'œuvre, Hira pensa naturellement que les gens allaient s'attendrir et pleurer, mais il n'y eut que rires, tapes sur les jambes et ricanements. Un sentiment glacial et terrifiant l'envahit. Il ne concevait pas qu'on pût rire des malheurs de cet homme. Il n'y avait que des monstres dans cette salle. Il fut littéralement pétrifié. Il ferma les yeux mais ça ne servit à rien, le film vivait autrement, le son, la musique, les mots, la réaction des gens, ces gens qui commentaient sans arrêt, ces rires qui fusaient. Des oh ! Des ah ! Des hi ! Des eh ! Et le sol qui vibrait, vibrait et vibrait encore des piétinements des gens – des bancs, il n'y en avait que pour les premiers rangs, le reste du public était debout. Hira ne supportait plus ce sol en terre battue, rouge de la latérite, la poussière emplissant la salle au fur et à mesure que les gens s'excitaient. Hira suffoquait. De colère et de poussière. La chaleur prenait ensuite la relève. Et la sueur. Et les haleines et les odeurs emmêlées.

Alors, il allait au fond de la salle, près des portails de bois, n'osant pas sortir malgré tout, ne vivant le film qu'à travers les mouvements de dos de la foule, dos frémissant, dos se secouant, se ramassant, se relevant, dos immobiles, comme si tout le public devenait d'un coup un seul dos, à cent têtes, à mille bras, à mille jambes, une vue de cauchemar. Il fermait les yeux, la poitrine saturée de rage.

C'est lors d'une de ces séances que survint un événement extraordinaire : portails brusquement ouverts, et dans la lumière soudaine, ses sœurs, Vola et Nannie, crièrent fort, paniquées : *Teraka i mama ! Teraka i mama ! Maman a accouché !* Hira vit, au milieu de la salle, son père sauter de la grande table où il avait installé chaise et projecteur, traverser la foule, la foule qui s'ouvrit comme un seul homme pour laisser le passage. Son père courait. Hira le suivit et se retrouva dehors, ébloui un instant, dans la lumière crue de l'après-midi. Son père était déjà loin. Il le poursuivit autant que ses petites jambes le lui permettaient. Il le voyait au loin, et plus près, ses deux sœurs qui s'arrêtaient un peu pour l'attendre, s'éloignaient, l'attendaient. Pente

raide, souffle court, et dans l'excitation de la course, il reprocha au bébé de n'avoir pas attendu deux jours de plus ! Deux jours de plus où ils auraient eu le même anniversaire !

Quand il arriva à la maison, il y avait foule devant la cour. Il n'avait pas le droit d'entrer. Le bébé pleurait. On le félicita pour sa nouvelle sœur. Il était heureux. Il déclara spontanément : « Maintenant, nous sommes sept frères et sœurs. » On le corrigea : « Non, vous êtes six frères et sœurs. » Vexé, il cita les noms de ses frères et sœurs : « Vola, Nannie, Pat, Moi, Pacia, Tom, et la nouvelle, là. » On lui dit : « Non, Vola est ta tante ! » Il s'entêta : « Non, Vola est ma sœur ! » On lui répéta : « Non, Vola est la sœur de ta mère ! » Quand il fut autorisé avec ses frères et sœurs à entrer dans la maison, il était aussi pressé de voir sa nouvelle sœur, Dooda, que de poser la question à sa mère, mais il vit bien que celle-ci était fatiguée, heureuse mais fatiguée.

Le bébé était clair de peau comme lui. Il en tira une satisfaction qui le surprit. Il regarda tous ses frères et sœurs, Vola était noire, Nannie plus encore, Pat était le plus clair de tous, comme un *Vazaha*. Lui, Hira, on le prenait pour le jumeau de sa sœur Pacia, Tom était noir, comme un *karana*. Il trouva que c'était drôle d'être de toutes les couleurs.

Hira ne se rappelle plus aujourd'hui combien de temps il avait mis pour digérer cette nouvelle : que sa sœur Vola était en réalité sa tante. C'était certainement sa mère qui le lui avait confirmé. Ce n'était pas un secret mais il n'avait jamais pensé qu'elle pouvait être sa tante ! Vola n'avait que neuf ans de plus que lui.

Ses parents, son père surtout, aimaient raconter comment Vola avait choisi de vivre avec eux : à la fin de leur cérémonie de mariage, elle, qui n'avait que cinq ans, les avait suivis en proclamant qu'elle serait leur premier enfant, ils avaient spontanément acquiescé. Et quand quelques mois plus tard ils avaient déménagé à Fénérive Est, ils l'avaient naturellement emmenée. Cela était courant dans la famille de sa mère, un enfant pouvait choisir avec qui vivre.

Hira avait éprouvé un sentiment étrange à la naissance de Dooda : il avait gagné une sœur au moment où il en perdait une, et celle perdue s'était transformée en tante !

Il se rendit compte, pour la première fois, qu'il pouvait être aussi un grand frère, qu'il en était même un. Pacia n'avait que deux ans de moins que lui, Tom, trois. Pacia et Tom, sœur et frère qui existaient à peine dans son monde... Il se mit à les observer un peu plus. Il

découvrit un Tom tumultueux, bougeant, courant sans arrêt, des cheveux lisses, très noirs, abondants, une belle peau noire, un Tom téméraire que rien n'arrêtait. Il découvrit une Pacia souvent rêveuse, silencieuse, chantonnant toujours, si douce, si fragile, des cheveux magnifiques en pétard, frisés, prenant facilement la couleur de la poussière, comme les siens, une peau claire qui rougissait tout aussi facilement que la sienne, mais rien n'y faisait, elle l'agaçait avec sa mine de poupée ! Pourtant, on les prenait souvent pour des jumeaux !

Il venait de temps en temps jeter un coup d'œil à Dooda, il lui donnait son doigt et elle le serrait, ça le faisait rire, ça le mettait dans un grand bonheur. Puis il partait, il dévalait l'escalier pour aller exciter Tom. Et Tom détalait invariablement ! Une fois, Tom était tombé de l'escalier, roulant, boulant. Son père s'était précipité pour voir, Tom était déjà dehors, Hira l'avait poursuivi pour le ramener, mais en vérité, il avait trop peur de la colère de son père, il n'était pas sûr que ce ne fût pas à cause de lui que Tom était tombé, et de toute façon, il était le grand frère, son petit frère n'avait pas à tomber, donc si Tom était tombé, c'était sa faute !

Il revenait de l'école. Vite, vite, il fallait voir Dooda. S'il jouait dehors, il avait toujours un prétexte pour rentrer. Et voir Dooda. Il avait le souvenir d'un bébé qui ne pleurait pas beaucoup. Il la regardait prendre le sein avec grande satisfaction. Puis il repartait. Entrer. Sortir. Sortir. Entrer. Entrer. Sortir. C'était cela Dooda, un appel d'air où il s'engouffrait pour repartir aussitôt par la porte entrouverte.

## L'Opium et le Bâton

De cette époque, à part la naissance de sa sœur, Hira retient surtout les séances de cinéma. Il était captivé par les couleurs qui se dégageaient de l'écran, comme si tout passait par un filtre rouge. L'air, rouge. Le ciel, menaçant, vite dominé par le soleil, rouge. Les habits, voraces de couleurs, pour au final ne magnifier que le rouge. Et jusqu'à la peau même des acteurs, celle dite des « visages pâles », des peaux qui n'avaient rien de pâle. Non, pour lui, les Indiens n'étaient pas les Peaux-Rouges, au contraire, c'était ces hommes qui se disaient blancs qui l'étaient, rouges. Hira voulait entrer dans les paysages de ces films,

toucher l'écran, et pour de vrai, voir ces pays, ces contrées, ces gens si différents.

Il sut très vite qu'il était sur une île, qu'il fallait passer la mer, mais qu'en plus de la mer, il y avait bien autre chose, on n'allait pas comme ça dans le pays des Blancs. Il ne savait pas exactement pourquoi, pourquoi on ne pouvait pas y aller comme ça. Il soupçonnait quelque chose de terrible. Ces gens dans les films ne se respectaient pas, ils n'arrivaient jamais à s'entendre, ils s'assassinaient souvent, beaucoup se comportaient comme s'ils étaient les plus importants au monde. Hira se demandait si c'était comme ça aussi dans leur réalité d'hommes blancs. C'est pour cette raison qu'il comprenait l'existence des Zorro ou des John Wayne. Mais le même rouge le fascinait, les noms des acteurs, Burt Lancaster, John Wayne – parce que tout le monde aimait John Wayne, mais quelque chose le rebutait dans cet acteur, il ne savait pas trop, John Wayne avait toujours raison, et quand ce n'était pas lui, c'était son revolver. Hira préférait nettement Django, l'homme qui traînait un cercueil, l'homme dont les mains avaient été écrasées sous les sabots des chevaux, l'homme qui parlait à peine, et qui malgré tout arrivait à vaincre les méchants, mais Django lui-même, Hira n'était pas sûr que c'était un bon... Son préféré, c'était Yul Brynner, le terrible Yul Brynner, l'homme qui ne souriait jamais. Il ne s'expliquait pas comment un homme pouvait incarner tous ces personnages : roi du pays de Siam face à Deborah Kerr, Égyptien contre le magnifique Charlton Heston, Cosaque et pratiquement sauvage dans *Tarass Boulba*, formidable père de l'indomptable Tony Curtis, bandit, héros. Parmi les sept mercenaires, Hira ne voyait que lui. Il faillit maudire Moïse d'avoir fait tomber les sept plaies sur l'Égypte et d'avoir tué le fils du pharaon. La douleur du grand Yul éclaboussait l'écran pendant qu'il tenait son fils, mort, dans ses bras, Hira hurlait dans la salle, le suppliait de ne pas prendre son char, *la mer va se refermer sur toi !* Mais le grand pharaon y était allé quand même. *Adiós Sabata*, lui murmurait-il alors, et avec son accent, *adiossa*, Moïse trempait son bâton de commandement dans la mer qui s'ouvrait, puis se refermait...

Hira, à l'époque, pressentait vaguement ce qui se jouait là, l'homme blanc incarnait toujours l'ordre, la justice et la bonté. Yul appartenait à ces civilisations qu'il fallait vaincre absolument, magnifiques mais sauvages, magnifiques mais sanguinaires, magnifiques mais

impitoyables, magnifiques mais vaincues à la fin, vaincues : Yul Brynner humilié par Charlton Heston dans *Les Dix Commandements*, mort sur le bûcher dans *Tarass Boulba*, ridicule de rigidité dans *Le Roi et moi*, cette Deborah Kerr censée dispenser la bonne et vraie éducation à son fils, et à lui, le grand roi Yul de surcroît ! C'était ce qui enrageait Hira, pourquoi devrait-on suivre les lois et les coutumes des Blancs ? Il aurait volontiers donné une claque à cette gouvernante de Deborah Kerr !

Une fois, avant de partir vers la salle d'œuvre, il avait demandé à son père : *Pourquoi Yul Brynner perd-il toujours, il n'y a pas un film où il gagne ?* – Les Sept Mercenaires, lui avait-il répondu, *il gagne dans Les Sept Mercenaires*. – *Non, quand il joue tout seul !* Son père avait eu alors ce petit sourire qui l'agaçait...

– Prends ces bobines, lui avait-il dit.

*L'Opium et le Bâton*. Écrit au feutre noir sur les couvercles.

Il avait lu, quelques jours auparavant, *Le Lotus bleu*, les aventures de Tintin en Chine, il connaissait le mot *opium*, mais pourquoi le bâton ?

– C'est quel film, ça, papa ?

Ils étaient déjà dehors, son père portait le projecteur et d'autres accessoires. Lui, il maintenait des deux mains l'une des bobines, posée sur sa tête. Son grand frère avait les deux ou trois autres car deux séances étaient toujours prévues, deux séances pour deux films, la séance de quatorze heures et celle de seize heures trente ou dix-sept heures (selon les aléas de la projection).

– Tu vas voir, c'est sur l'Algérie.

Il connaissait le maillot de l'équipe de foot de l'Algérie – ils sont terribles en Coupe d'Afrique des Nations – mais à part ça, il ignorait à peu près tout de ce pays. Ou, plutôt, les Algériens étaient forts en Indépendance ! Mais tout en comprenant la signification de ce mot, « indépendance », il n'arrivait pas vraiment à en saisir l'importance. Les Blancs étaient si loin, dans leurs pays inaccessibles...

Il eut un choc en découvrant l'affiche, une affiche saturée de couleurs, jaune, un chemin de terre entre les collines, caillouteux, comme au pays, des gens en armes, des montagnes bleues au fond, avec un hélicoptère qui survole tout, un camion militaire, un char étrange, différent des habituels panzers dans les films de guerre, et un homme en train de guetter, prêt à faire parler sa mitrailleuse. Il y avait foule déjà devant les portes de l'église. Les gens ne savaient pas faire la queue, ils s'agglutinaient toujours contre les portes. Son père riait et, de

sa voix puissante, dit :

– Mais comment voulez-vous regarder le film si on ne peut pas passer et installer le projecteur ?

La foule s'écarta, Hira suivit son père et son frère dans la brèche qui se referma aussitôt sur eux. Des malins profitaient de leur sillage pour gagner un rang de plus, cela énervait les autres qui, scandalisés, les repoussaient. Les mains se frottaient déjà. Hira ne put faire un pas de plus, il se retrouva au beau milieu de tous ces gens, avec sa bobine sur la tête. Son père et son grand frère étaient déjà entrés dans la salle et avaient refermé les portes. Il était là, paniqué, avec une sensation d'être abandonné, aucun son ne put sortir de sa bouche. Tout était comme suspendu à part cette foule qui bougeait comme une vague, il n'avait plus qu'un pied touchant le sol, il ne pouvait pas s'accrocher sous peine de laisser tomber la bobine. La porte s'était rouverte. La vague se déversa vers l'entrée entrevue. Son père hurlait :

– Non ! Non ! On n'entre pas encore ! Où est mon fils ?

– Je suis là, cria Hira.

On le laissa passer, ou plutôt, on l'exfiltra des corps serrés. Il avait souvenir d'avoir avancé sans toucher terre, à travers un mur de bras, de flancs et de poitrines, ses mains maintenant toujours fermement la bobine sur sa tête.

À peine était-il délivré de la foule qu'il s'adressa à son père :

– Papa, c'est quoi ce film qui excite les gens ?

Son père, pressé d'installer le projecteur, ne lui répondit toujours pas et lui demanda ainsi qu'à son frère de vérifier s'il n'y avait rien sur le grand écran, si les coutures tenaient encore. C'était un écran en trois pans de tissu blanc. Il y avait une échelle derrière, parfois son père y montait pour mettre un coup d'aiguille, de grosse aiguille avec un gros fil blanc.

– Tout va bien.

– Regardez si c'est propre.

– Tout va bien.

Quelquefois, cela arrivait même souvent, l'écran présentait souverainement les déjections des maîtres de ces lieux, les chauves-souris, planquées tout en haut, dans l'intervalle avec le mur. Comment tenaient-elles, à quoi s'accrochaient-elles, et pourquoi restaient-elles tranquilles tout le long du film, pourquoi n'avaient-elles pas peur de la musique et des coups de tonnerre des bruitages ?

Cette fois-ci, c'était un gecko qui avait pris ses quartiers dans un coin de l'écran. C'était le même que la dernière fois, ils ne l'avaient pas remarqué au début, les lumières du film avaient dessiné sa silhouette, et pendant toute la projection, on l'avait vu immobile, puis chassant soudain ce qu'il croyait être des proies : des points d'ombre et des éclats d'images projetées.

– Il y a le gecko, Papa.

Ils essayèrent de le chasser mais peine perdue, l'animal était positionné trop haut et savait parfaitement éviter les coups de balai dérisoires, il ne fallait pas non plus trop secouer l'écran, et dehors, les gens attendaient depuis longtemps. Les portes de l'église gondolaient régulièrement sous les poussées d'impatience.

– Bon, allez !

C'était toujours ainsi que son père lançait les séances. Bon, allez ! Le signal pour ouvrir juste un peu les portes afin de faire passer les gens un à un et qu'ils montrent leur billet (il n'y avait pas de billetterie à l'intérieur, il fallait acheter à l'avance, ce n'était le cas que lorsque son père était accompagné de deux ou trois autres de ses amis, toujours les mêmes, mais cette fois-ci, ils devaient se débrouiller sans). Hira et son grand frère avaient pour mission de tenir les portes entrouvertes, c'était son père qui vérifiait les billets. L'entrée durait une bonne dizaine de minutes. Son père se permettait de temps en temps de faire rentrer une ou deux personnes qui n'avaient pas de billet.

– Oui, toi. Non, pas toi, la dernière fois tu n'avais pas payé déjà, toi, oui, toi, non...

Jusqu'à ce qu'il décide que la salle était pleine ou que l'heure, c'est l'heure, la séance doit commencer. On fermait alors les portes de l'église en repoussant les retardataires, en calant bien les battants car pendant la projection, un certain nombre tentait toujours de s'infiltrer sans billet. La séance pouvait commencer. Les premières minutes étaient toujours suffocantes pour Hira, la poussière soulevée, les odeurs se mélangeant, chacun s'ajustant à sa place, les petits se faufilant entre les grands, les garçons qui se rapprochaient des filles...

Avec son frère, Hira devait en permanence surveiller les portes, car il était fréquent qu'un spectateur sorte pour diverses raisons, faire pipi, respirer un peu – la chaleur était épouvantable dans la salle ; fumer, et quand ce spectateur revenait, c'était à trois, quatre, des sans-billets se collant à lui, essayant de profiter de l'occasion pour se glisser



sournoisement. Ça ne ratait jamais, et Hira, lui, n'osait jamais dire que *non, celui-ci, celui-là n'était pas celui-ci ou celui-là qui était sorti pour faire pipi*, comment pouvait-il contredire un adulte ou un plus grand que lui ? Son frère avait trouvé la parade, il regardait le film.

Hira s'attendait à des scènes de guerre où les actions s'enchaîneraient.

Non...

Il n'y avait qu'un homme qui quittait la ville pour aller dans un village, il y avait des barrages partout, des soldats français. Ça traînait en longueur, Hira avait chaud, il avait mal au cou à force de lever la tête vers l'écran, son regard retombait alors sur les dos des spectateurs, il sortait un moment, il rentrait, il sortait, il rentrait, il ne se passait toujours rien d'autant plus qu'il ne comprenait pas non plus les dialogues, c'était en arabe, il était trop petit pour voir les sous-titres, et quand il les voyait, il n'avait pas assez de temps pour lire, il n'était pas encore assez fort en français. Alors, comme à son habitude, il essayait de suivre les commentaires et les réactions des spectateurs, mais ces derniers, ce jour-là, étaient comme tendus sur le silence, ne bougeant pas, pratiquement muets. Même les traducteurs habituels (un grand nombre de spectateurs ne parlaient pas le français) s'exprimaient très peu. Hira capta seulement une phrase dans le public : « Ils nous ont fait ça aussi en 47 ! » Il ne savait pas ce que cet homme voulait dire, mais le tremblement dans la voix le troublait.

D'autres enfants étaient là, comme lui, qui ne comprenaient pas non plus, ils décidèrent de sortir pour jouer. Aux cow-boys et aux Indiens bien sûr. Lui, il était toujours un Indien. Un Cheyenne. Il aimait bien ce mot : Cheyenne. C'est alors qu'ils entendirent une clameur provenant de la salle. Ils se précipitèrent tous pour rentrer (les portes n'étaient plus calées maintenant, lui, le gardien des portes, jouait dehors !). Il y avait une bagarre – dans le film, une rivière dans une forêt, un Algérien contre un Français, puis un groupe plus important de Français, armés. L'Algérien avait perdu. Hira se dit que cette fois-ci, l'action commençait, il décida de s'accrocher pour suivre l'histoire, mais il ne saisissait toujours rien, sauf lorsque les scènes montraient des soldats français parlant le français. Le reste du temps, ça retournait à l'arabe et à des conversations sans fin entre le prisonnier et un soldat qui voulait être gentil.

Ses amis l'attirèrent à nouveau dehors. Ils reprirent leurs jeux. Qui,

se cachant derrière un arbre, abattait un Indien. Qui, surgissant d'un talus, égorgeait un cow-boy. C'était la règle du jeu. Le cow-boy abat de loin, l'Indien tue au corps à corps.

Au bout d'un moment, la même clameur se fit entendre de la salle. Avec cette fois-ci des insultes. Hira rentra, suivi de ses amis. Un adulte lui dit : « Tu vois ? Lui, c'est un traître ! » Il désignait ainsi un personnage du film, son visage occupant tout l'écran. Hira ne comprenait pas la colère de l'adulte et qu'il voyait sur les autres visages. Dans les films, il y avait toujours un traître, et ça ne mettait pas les spectateurs dans cet état ! C'est alors que l'écran montra une image terrible : des prisonniers étaient descendus au fond d'une cave ressemblant à un trou à rats, à une cale envahie d'eau, à une tombe pour vivants. Une obscurité profonde. Un silence absolu. Puis soudain de longues plaintes de chiens, Hira crut que c'était dehors, des plaintes comme celles que poussent les chiens du village les nuits de deuil. Mais les cris des chiens étaient dans le film, si proches, si connus. Hira n'avait jamais entendu ça dans aucun autre film. Des sons de son propre environnement. Des sons de son propre village. D'un coup, la fiction était devenue sa réalité. Il vit des gens enchaînés le long des murs de la cave. Et des coups assenés, et des hurlements. Il se retourna. Le cri était dans le public. Le cri était dans le film. Une pierre commença à voler vers l'écran. Puis une autre. Une autre encore. Et son père qui disait stop. Mais les pierres continuaient à voler. Hira était effrayé par la fureur soudaine du public. Des insultes fusaient, des sifflements. Des *hou-hou* s'élevaient. Certains crachaient vers l'écran. D'autres, à défaut de pierres, lançaient des poignées de terre, poussières ramassées au sol, poussières ramassées sur les rancœurs.

Hira n'avait jamais vu ça.

Jamais.

Dans aucun des films projetés par son père. Jamais.

Il eut très peur. Un tabouret vola vers l'écran et ouvrit les coutures. L'écran n'était pas complètement déchiré, ni tombé, ni affaissé, il y avait juste un trou béant. Hira fut épouvanté par l'image à l'écran, une femme couverte de plaies au visage, derrière des barreaux. Il n'y avait qu'un bout de son visage sur l'écran, l'autre bout était à chercher dans le trou, sur le mur du fond, traversé par l'échelle contre le mur.

Le gecko dérangé par l'agitation avait traversé l'écran pour aller de l'autre côté. Le père de Hira était debout sur sa table de projection,

essayant de calmer l'assistance.

Peine perdue.

Ça hurlait.

Ça protestait.

Hira entendait son père s'époumoner, que la séance était interrompue, qu'il fallait évacuer la salle. Il arrêta le film. Cela fit clac ! Brutal ! Qui eut pour effet immédiat de faire cesser les jets contre l'écran. Les gens s'énervaient entre eux. Les cris et les clameurs continuaient. Des cris de protestation, de colère. Hira devina plus qu'il n'entendit l'ordre de son père d'aller ouvrir les portes. Il y alla avec son frère et les autres gamins. Ils poussèrent les portes en grand et la lumière de l'après-midi s'engouffra brusquement dans l'église.

La foule se dirigea vers la sortie. Hira avait oublié de se décaler sur les côtés, il se retrouva une fois encore dans la vague, mais cette fois-ci il était tombé, on lui marcha dessus, il essaya tant bien que mal de se relever, il se retrouva à genoux mais quelqu'un d'autre trébucha sur lui, la poussée de la foule était trop grande pour faire quoi que ce soit, il se roula en boule et se protégea la tête. Temps. Où il n'y avait que le sol de latérite et des talons lourds, d'autres qui évitaient, d'autres qui hésitaient mais qui retombaient quand même sur lui. Sur son dos. Sur sa tête. Sur ses mollets. Temps. Où il n'y avait que sa solitude. Et son cri qui ne sortait pas.

C'est dans cette position qu'il sentit qu'on le soulevait. Il garda sa position. En fœtus. L'homme le reposa dehors et lui demanda si tout allait bien. *Non ! Ça va pas !* Son cri avait jailli ! Il avait envie de pleurer ! Ses yeux étaient pleins de poussière, ça le brûlait, il ne voyait rien, il ne savait pas où il avait mal. Sur tout son corps, les empreintes de ces pieds qui l'avaient écrasé. Il était entièrement rouge de poussière. Ses vêtements. Ses cheveux. Il avait même de la terre dans la bouche. Il cracha plusieurs fois. Ses larmes coulèrent enfin, chargées aussitôt de poussière. L'homme ne sut pas quoi lui dire. Hira voulut courir auprès de son père. Mais il n'alla pas loin car il vit que les gens ne partaient pas. Ils étaient là, devant les portes. Ils négociaient pour que la séance reprenne. Hira leur en voulait. Hira voulait être consolé par son père, lui dire qu'il avait été piétiné par tous ceux qui étaient là, mais eux, tous, ils l'empêchaient d'accéder à ses bras si protecteurs !

C'est à ce moment-là qu'il se rappela brutalement l'histoire des enfants dans les Calebasses, l'histoire que Dadabe lui avait racontée

quand il s'était coincé le doigt dans les rayons du vélo : *Avant, les enfants comme toi étaient livrés au piétinement des zébus, on mettait l'enfant à la sortie de l'enclos et on lâchait les zébus : si l'enfant survivait, le sort était levé et un grand destin lui était promis ; s'il mourait, il ne ferait de mal à personne.* Il eut le cœur gros, comme si sa poitrine était trop étroite. La révolte lui soulevait les entrailles. Et toutes ces empreintes de pieds qu'il sentait encore sur son corps ! Comme si c'était imprimé dans sa chair ! Il poussa un *non* terrible. Il n'y eut que l'homme qui l'avait sauvé qui reconnut son cri. L'homme était derrière lui pour le consoler, mais c'était son père qu'il voulait, il se déroba encore pour se cacher derrière un arbre.

La foule négocia longtemps. Son père avait accepté aux seules conditions qu'on l'aide à recoudre l'écran, qu'on ne lance plus de pierres, que l'on n'insulte plus les acteurs, que l'on ne s'énervé plus entre spectateurs. Les gens acquiescèrent à chaque fois : « Oui, Monsieur Venance ! D'accord, Monsieur Venance ! »

Le jour commençait à décliner. Le ciel était rouge déjà. Les autres enfants jouaient toujours aux cow-boys et aux Indiens. Hira ne voulait plus. Il s'était retiré derrière l'église et s'était réfugié dans la petite forêt de bambous qui poussait là. Il s'était allongé par terre, avait pris une languette de feuille, avait entrepris de siffler dedans pour imiter le cri d'un oiseau. Ses larmes continuaient de couler, son imitation pleine de salive était bien piètre.

Quand il sortit de sa cache, le soleil était en train de se coucher, un rouge magnifique au-dessus des feuilles d'eucalyptus. Les arbres semblaient si grands ! La nuit enserrait le soleil. Et les arbres devenus des ombres participaient à ronger tout ce rouge vif. Les gens étaient encore dans la salle, il rentra à nouveau. Ça avait recommencé depuis une vingtaine de minutes. Hira savait que le film touchait à sa fin, il n'avait qu'à regarder l'épaisseur de pellicule dans la première bobine, il n'y avait presque plus rien, peut-être dix minutes.

C'était sur une place. Un homme a les bras attachés au dos. Un officier français lui demande de ramasser une cigarette par terre, sa dernière cigarette, l'homme refuse, l'officier menace d'exécuter d'autres gens s'il continue de refuser, des femmes pleurent, c'est la mère du prisonnier.

Les pleurs de la femme déchiraient le silence de la salle. Hira vit les spectateurs, les poings fermés, les larmes aux yeux.

L'homme va vers la cigarette, l'officier lance l'ordre de l'abattre. Un silence glacial tandis que la mitrailleuse crépite. Et doucement, en s'amplifiant, en prenant tout l'espace, les youyous des femmes.

Comme ici, au pays, comme ici les femmes savent le faire, du film à la salle, les youyous repris par les femmes présentes, un frisson parcourut tout le corps de Hira, comme si ces chants chassaient les empreintes des pieds sur son corps.

Les soldats français, saisis, ne sachant que faire devant ces femmes, reculent. Puis soudain, derrière un talus, un homme, couché, sort une arme, c'est un Algérien, c'est l'homme de l'affiche, Hira le reconnaît aussitôt, il tire.

Explosion dans la salle, d'émotion. Hira eut peur, il sortit. Peur de cette montée de violence. Pas la violence du film. Non. De la violence qui débordait sur les gens. Peur aussi parce qu'il savait que c'était la fin du film, que bientôt ce serait la sortie, il ne voulut pas se retrouver près des portes une nouvelle fois.

Il se posta juste en face, pratiquement dans la grotte de la Sainte Vierge creusée dans la roche.

Quelques minutes plus tard, les portes s'ouvrirent, les spectateurs sortirent dans le calme. Il faisait nuit déjà, le quartier n'était pas éclairé, les gens se dirigèrent vers la route. En les regardant s'éloigner, Hira savait que quelque chose s'était passé en lui, qu'il n'avait pas été piétiné pour rien. Il pressentait un je-ne-sais-quoi, un rien qui l'accompagnerait longtemps, lié à ce film, *L'Opium et le Bâton*. Le bâton, c'était pour lui, le piétinement qu'il avait subi, ça, il l'avait bien compris, mais l'opium ?

Il rejoignit son père. La lumière de la nuit était dans la salle. La salle n'avait aucun éclairage. Dans le noir, son père rangeait le projecteur, les prises et les bobines, il le vit et eut un regard étonné, il lui passa la main dans les cheveux :

– Toi ! T'as joué dans la poussière !

Hira eut un sourire immense et une si grande joie dans le cœur...

## Cahier 8

# se perdre

### Chalet

Même enfant, Hira a toujours su l'importance d'un sanctuaire, un lieu où poser ses mots sans les perdre. La parole est comme l'œuf, dit le proverbe, une fois éclos, elle use de ses ailes. Ouvrir la bouche, écarter les lèvres, c'était pour lui comme casser l'œuf et délivrer les ailes de la parole. Il lui fallait ce sanctuaire du verbe.

Il y eut un autre film dans la salle d'œuvre. Il a oublié le titre et toute l'histoire. Il se rappelle juste la fin. Un western. Des Indiens. Différents cette fois-ci. Des Indiens qui n'étaient pas présentés comme des sauvages scalpant et mangeant les cœurs. Ils fuyaient dans les montagnes après le massacre de leur peuple. À pied ou sur de maigres chevaux. Il ne resta bientôt plus que le père et le fils, un garçon de l'âge de Hira. Le père mourut. Une balle l'avait blessé. Il demanda à son fils de le laisser. L'enfant refusa et le traîna un long moment encore, traîneau de branches tressées, misérable civière accrochée au cheval. Mais le père ne vivait plus. L'enfant se résolut enfin à l'abandonner. Il lui donna sa sépulture de flammes. Sur un rocher plat, il avait disposé les branchages et allongé son père, il avait mis le feu. La fumée s'éleva dans les airs. Plus bas, dans la vallée, les soldats, les cow-boys et les traîtres – trois autres Indiens habillés grossièrement comme les visages pâles – virent, eux qui poursuivaient inlassablement les deux fuyards depuis des nuits et des jours, la fumée. Leurs visages s'illuminèrent d'une joie mauvaise, ils crièrent, ils hurlèrent, ils repartirent au galop, dans la poussière de la poursuite infernale. L'enfant, après une dernière larme, reprit les deux chevaux, s'enfonça dans les montagnes.

Magnifique dans sa détresse. Le film s'achevait ainsi. FIN. L'enfant qui disparaissait et ses poursuivants qui gagnaient la totalité de l'écran. Dans un cri furieux. FIN. Mais c'était une fin inacceptable pour Hira. C'était une fin inacceptable pour les autres enfants dans la salle. FIN. Non. L'enfant ne pouvait pas finir ainsi...

À la sortie, aveuglée par le soleil et les pleurs, toute la bande de Hira s'était regroupée autour de lui. Habituellement, ils allaient jouer dans le cimetière catholique, tout à côté de la salle, *fasam-bazaha*, cimetière des Blancs et autres assimilés. Et là, souvent, à l'ombre d'un sapin, ils refaisaient le film. Chacun racontait à sa manière. Mais finalement, c'était toujours lui, Hira, qui reprenait l'histoire, la suite que tous auraient voulue, la version que tous auraient aimée. Systématiquement.

Ce jour-là, Hira avait jeté son pistolet en bois, écœuré par la fin du film, ne voulant plus être un cow-boy. À la place, il avait ramassé une tige de bambou qui traînait là. Ses amis l'avaient imité aussitôt et dans le même mouvement s'étaient dirigés comme à leur habitude vers le cimetière.

Hira n'avait pas bougé.

Non.

Il ne pouvait pas raconter l'histoire là-bas. Pas dans le cimetière des Blancs.

Non.

Il lui fallait les sommets, un rocher perché haut. Il lui fallait cette pierre plate où le père du héros avait fini sa vie. Il avait dit non à ses amis. Pas là. Pas dans cet endroit. Ils étaient repartis, cherchant l'endroit sacré. Dans un calme silence. Ils s'étaient éloignés du cimetière pour rejoindre un grand arbre dont les racines sortaient de terre. Ils pouvaient tous s'y asseoir. Il y avait entre les racines un creux où le conteur pouvait s'installer face à tous. Mais non. Ce n'était pas là. Hira avait marmonné : « Ce n'est pas là ! C'est là-haut qu'il faut aller... »

Il avait désigné les hauteurs d'Ankatso, la colline aux Vazimba. Ses amis l'avaient regardé, stupéfaits. Mais c'est interdit ! Mais c'est loin ! Il va faire nuit le temps d'y arriver ! On ne sera jamais de retour avant la nuit noire ! Les Vazimba vont nous enlever et nos mamans vont nous gronder !

« C'est là-bas », avait répété Hira, obtus. « Sur le rocher en contrebas du chalet ! »

Ankatso est la colline la plus haute autour de leur cité. Ils avaient le droit d'y aller seulement quand il y avait rallye. Le départ se donnait en bas, à la hauteur du pont qui traversait l'affluent du fleuve Ikopa. L'arrivée se réglait en haut, après le tournant fatal qui donnait sur le col. Parfois les moteurs explosaient avant même d'y arriver. La vedette du rallye, depuis quelques mois, était une Dauphine rouge striée d'arc-en-ciel (la course avait lieu une fois par mois). Chacun apportait alors son pique-nique, les parents étaient là, toute la cité était là, les grands, les petits, les filles, les garçons. La route qui menait jusqu'au sommet était noire de monde. Un grand rocher surplombait le grand tournant final, et posé dessus un « chalet » où les gens s'abritaient contre le soleil. Un abri plus qu'un chalet en vérité, mais on l'appelait ainsi, car tout construit en bois et de belle facture.

Hors rallye, Ankatso redevenait la colline qu'elle était, la colline aux Vazimba, la colline aux roches sacrées. On ne pouvait pas y aller comme cela. Les esprits voletaient. Ils étaient dans les papillons. Ils étaient dans les geckos. Dans toute chose qui fuyait, qui passait, disparaissait, le vent, les ruisseaux, les souffles, les ombres. Ils étaient là enfin, pour se fixer, réfugiés dans les pierres. Ils étaient là depuis que les rois avaient décidé de sortir d'Ambohimanga pour marcher sur Analamanga. Et de soumettre tout le monde, quitte à exterminer leurs ennemis. Les Vazimba s'étaient alors retirés dans les roches d'Ankatso, dans les courants du fleuve d'Ikopa, dans les marais d'Ambohipo ou dans la poussière même d'Ampahateza. De peuple paisible vivant dans ces endroits, ils étaient devenus esprits qui hantaient les récits et les mémoires, qui hantaient les roches et les eaux, qui survivaient dans le vol des papillons et les apparitions soudaines des geckos.

Hira était convaincu que c'était là, à Ankatso, qu'il devait raconter la suite de l'histoire de l'enfant indien, dans le minéral du lointain et la brume de l'inconnu.

Ses amis avaient hésité. Hira les avait regardés droit dans les yeux. Sans rien leur expliquer. « C'est là-bas que je raconte ! »

Il y eut un long moment de silence. Et puis. Une voix. *Alors, on va courir !* Ils avaient couru. Ils avaient traversé les rizières. Ils avaient traversé le pont. Ils avaient pris la longue ligne droite de la route, juste avant la première pente. Ils avaient ralenti un peu, car à cet endroit, avant la montée, il y avait un tombeau de Vazimba, il ne fallait pas courir et déranger l'homme qui y était enterré. Ils avaient marché



normalement, et une fois le tombeau derrière eux, ils avaient couru à nouveau. Dans la pente. Sous la lumière du soleil encore. Un soleil faible déjà. Il était presque dix-sept heures trente. Dans une quarantaine de minutes, il ferait nuit.

Ils étaient arrivés au sommet. Essoufflés. Les poitrines en feu. Les gorges sèches. Aucun d'entre eux n'avait pensé à apporter de l'eau. Ils avaient tous pris un caillou pour le mettre sous la langue. Sans se parler. Sans se concerter. Pour étancher la soif. Soleil couchant lorsqu'ils avaient pris place sur le rocher. Le récit pouvait maintenant passer les ombres et se poser sur le paysage. Sanctuaire. Le soleil était violemment rouge. Disque rond et parfait. Si proche. Hira avait jeté un regard circulaire sur ses amis et avait alors commencé l'histoire de l'enfant que la montagne avait pris et que les soldats ne pourraient jamais retrouver. Jamais. Jamais.

Ce fut son premier récit.

## **Un récit sans fin et sans limites**

Hira racontait de plus en plus, choisissait un endroit à chacune de ses histoires. Il n'allait sur le rocher d'Ankatso que pour les grandes histoires, celles qu'il avait mûries pendant des jours, celles qu'il s'était d'abord racontées dans ses solitudes, quand après des jours sans se mêler à ses amis il revenait vers eux. Il n'avait pas besoin de les inviter ni de leur dire qu'il était prêt. D'eux-mêmes, ils abandonnaient leurs jeux, le foot, le catch, l'escrime ou les chevaux de bois pour le suivre. Et il les menait là où le récit l'exigeait. Jusqu'à ce que le soleil se couche et que les appels des mamans se fassent plus pressants.

À l'école, il avait du mal avec sa maîtresse. Il était stupéfait qu'elle ne comprenne pas qu'il pouvait et écouter et rêver en même temps. Il le lui disait mais elle n'acceptait pas. Elle ne voulait pas non plus qu'il écrive des deux mains. Il en était capable. Gauche. Droite. Il préférerait même écrire à l'envers. La feuille complètement retournée, et lui, tout le buste pratiquement couché sur la table. Cela, il le concédait, il ne pouvait pas le faire tout le temps, il gênait ses voisins de table – la classe était disposée en plusieurs tablées de huit à dix enfants, il y avait sept tables en tout. Il avait essayé de suivre les recommandations de la

maîtresse, de garder le dos droit, les mains bien posées sur la table, de tenir la feuille droite, mais alors son écriture sortait des lignes et penchait dangereusement vers le bas. Il lui fallait alors pencher la feuille, ou se pencher lui-même, ou reprendre à la main gauche. Mais la maîtresse revenait toujours vers lui et tapait sa main gauche avec sa règle en fer. Il reprenait avec la droite. Elle revenait encore et lui reprochait son écriture « griffure de coq » ! Comme les traces qu'aurait laissées le coq en fouillant le sol poussiéreux...

Un jour, n'en pouvant plus, elle lui tira violemment les cheveux. Il n'avait rien dit. Il n'avait rien répondu. Elle avait tiré tellement fort que la tête de Hira heurta son propre ventre. Hira était surpris. La maîtresse était enceinte. Dans un deuxième mouvement désordonné, Hira avait reposé sa tête sur le ventre de la maîtresse pour vérifier si elle était vraiment enceinte. Elle l'accusa alors de vouloir donner un coup de tête à son bébé, clama devant toute la classe combien il était méchant. Une révolte intense le submergea. Mais il ne dit rien. Elle lui demanda d'aller au coin. Il refusa. Il resta là. À sa place. Avec la conscience affreuse de s'être engagé dans les voies du Mal. Désobéir à un adulte. C'était la première fois que ça lui arrivait. Mais il ne parvint pas à obéir. C'était au-dessus de ses forces. La maîtresse lui ordonna de présenter ses doigts pour la règle en fer. Il les présenta. Elle frappa. Il n'émit aucune plainte. Aucune expression. Seulement de l'étonnement pour cette rage qu'elle mettait à frapper. À frapper de plus en plus fort. Tellement fort que l'ongle de l'index de Hira sauta, le même index qu'il avait blessé autrefois dans les rayons du vélo, le même index censé être coupé pour les enfants au destin trop fort. Hira se demanda jusqu'où ça irait pour mutiler son doigt et tempérer sa fortune.

La maîtresse, paniquée, ou toujours en colère – Hira ne sut pas lire ce qui se passait sur son visage –, déchira une page de son cahier d'histoire-géo et l'obligea à y envelopper son index pour arrêter le sang. Hira obéit. La page devint rouge aussitôt. Hira arracha lui-même une autre page, et encore une autre, jusqu'à ce que le sang s'arrête de couler. Il vit, troublé, l'encre mélangée au sang. Les lettres de sa propre écriture se désagrégeaient mais elles ne disparaissaient pas, elles étaient toujours lisibles.

Il n'était pas rentré tout de suite chez lui. Mamy, son meilleur ami, était avec lui. Son cœur battait trop fort. Il voulait crier mais rien ne sortait de sa bouche. Ils avaient enlevé les bouts de papier collés à la

blessure. Cela le brûlait. Mamy s'occupait de lui très délicatement. Les derniers bouts de papier, tout imprégnés de sang, son ami les porta à sa bouche. Hira fut stupéfait de ce geste. Mais il comprit aussitôt. Ainsi agissent les frères de sang ! Il regarda son index. Il n'y avait plus d'ongle. Ainsi donc, il était un enfant des calebasses ! Une grande colère monta en lui. Son ami était tout aussi en colère. Ils étaient assis sur une pile de briques rouges, et sans se concerter, frères de sang qu'ils étaient désormais, mus par la vengeance, ils en avaient pris une chacun, de brique. Ils avaient attendu la sortie de la maîtresse, la brique à la main. Debout. Dès qu'elle était apparue, Mamy avait visé le premier. Il l'avait ratée car la maîtresse l'avait vu armer. Hira, lui, n'avait pas raté sa cible, il l'avait atteinte au niveau de la jambe. Elle avait hurlé. Ils avaient détalé. Détalé.

Le lendemain, une rumeur dans la cour : la maîtresse s'était évanouie là, sur le chemin. Hira avait eu très peur. Peut-être qu'il l'avait touchée au ventre et non pas à la jambe ? Peut-être qu'elle avait perdu son bébé ? La maîtresse n'était pas là. Elle était « arrêtée ». Il ne comprenait pas le sens de ce mot, « arrêtée ». Qu'est-ce que cela voulait dire ? La directrice les avait convoqués tous les deux. Elle ne leur avait rien dit sinon que les parents allaient venir.

Il n'avait pas été puni. Il en était étonné. Puni, pour lui, c'était recevoir des coups. Son père était venu le chercher à l'école. Le père de son ami était venu aussi pour son fils. Hira était resté à la maison pendant quatre, cinq jours, peut-être plus, avant de réintégrer l'école. La maîtresse avait été remplacée. Il sut qu'elle n'avait pas perdu son bébé. La directrice les avait accueillis, lui et son camarade, avant de les ramener dans leur classe. Elle leur avait conseillé de bien prendre leçon de ces jours d'exclusion. Mais, pour Hira, exclusion ne signifiait pas punition. Comment l'absence de l'école pouvait-elle être une punition ? Pourquoi un tel bonheur serait-il un mal ? Il s'attendait à une plus juste punition car il s'était rendu compte de la gravité de son geste. Et s'il avait fait perdre son bébé à la maîtresse ? Une raclée lui semblait normale. Une engueulade monstre. Au lieu de ça, son père avait mis devant lui un tas de livres : « Voilà ! lui avait-il dit simplement, voilà... » Son père avait sorti les livres de la barrique et lui avait acheté une petite bibliothèque, pour lui tout seul, une sorte de bahut en palissandre qu'il devait polir à l'intérieur avec du papier vert et cirer à l'extérieur avec de grosses bougies.

Hira, le doigt bandé maintenant, s'était engouffré avec une telle joie à l'intérieur du bahut pour traquer les aspérités de sa bibliothèque, lustrant, lustrant, faisant tant briller ce meuble ! Dix grosses bougies de Noël y étaient passées ! Il avait ensuite classé avec soin, d'abord selon le format des livres et des albums, puis selon les couleurs, de la plus colorée vers la plus sobre. Il y avait des *Zembla*, des *Cochise*, des *Texas Rangers*, des *Atlas*, des *Tarzan*, des *Tintin*, des *Zorro* – magnifiques ! Des contes et légendes de Savoie. Des contes et légendes du Pays basque. Du Japon ou de Babylone. Et bien sûr de Madagascar, des éditions Nathan. Des Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre*, *Les Tribulations d'un Chinois en Chine* – ça l'intriguait ce terme, *tribulations* –, et surtout *Michel Strogoff*, qu'il verrait en film, *Un capitaine de quinze ans*, *L'Île mystérieuse* en trois volumes : *Les Naufragés de l'air*, dont le titre l'émerveillait, *L'Abandonné* et *Le Secret de l'île*, d'autres encore qu'il ira plus tard traquer chez les bouquinistes quand il sera plus grand, au collège, autorisé à traîner seul en centre-ville. Il y avait *Moby Dick* et *Le Dernier des Mohicans*. *Les Aventures de Tom Sawyer*, *Les Aventures de Huckleberry Finn* – *Huckleberry*, il n'arrivait pas à prononcer ce nom, il bégayait *Chuck Berry Finn* ! Des livres gros comme ses envies de lecture. Des cartes d'animaux sauvages et d'oiseaux rares. Des revues chinoises avec des dessins si épurés, les pages presque blanches, fascinantes. Il y avait les cheveux blancs de *Bernard Prince* et la bouille courageuse de son petit compagnon, *Djinn l'Indien du pays des maharadjahs*, ils défiaient *Le Général Satan*, en plein *Tonnerre sur le Coronado*, et surtout ils étaient pris au piège de *La Flamme verte du Conquistador*, son album préféré, et il y avait sa joie immense de se retrouver devant tous ces livres !

Il avait commencé à lire, tout aussi furieusement qu'il racontait. À partir de ce jour, il n'avait plus cessé. Son père lui rapportait toujours de la lecture. Hira guettait son retour à midi, ou le soir. Son père arrivait dans la Méhari. Hira repérait tout de suite ce qu'il avait sous le bras – son père ne conduisait pas, le chauffeur était tout aussi souriant. Hira courait à côté de la Méhari, lui et ses deux frères, ils couraient. Le premier qui avait vu la Méhari lisait avant les autres. Leur père les laissait choisir tout en leur enseignant que personne ne pouvait se prétendre propriétaire d'un livre. Un livre, ça se partageait. Hira n'avait jamais oublié cela. Personne n'est jamais maître d'un livre.

Peu à peu, il avait accepté de ne pas emmener son esprit de contes

et de livres à l'école. Le conte, c'était dehors, la liberté des rêves et le paysage des possibles, le livre c'était dedans, la maison et la solitude de l'être, son monde, son intimité, et les cahiers c'était l'école, la leçon, le par cœur et l'esprit obéissant. C'était clair et net. Peu à peu, il avait accepté d'être droitier pour respecter les maîtres et les maîtresses. Avec son index blessé, l'ongle repoussant lentement, il s'était créé une nouvelle manière de tenir le crayon. Oui, il allait devenir droitier. Oui, il n'écrirait plus à l'envers. Oui, il aurait une écriture plus lisible. Avec cet index. Oui, il allait devenir un enfant sage. Et il était devenu un enfant sage. Pour dire qu'il ne voulait pas que la maîtresse perde son bébé ! Mais la maîtresse n'était plus jamais revenue pour qu'il le lui montre et pour qu'elle lui pardonne.

C'est quand il était seul, dehors, qu'il se réconciliait avec sa main gauche, il prenait une longue tige fine et traçait sur le sol ses griffures de coq, en tournoyant, en se grisant de vertige et de poussières.

Il observait alors les tracés de sa danse scripturale, il y inventait des tas d'autres histoires. Pour lui seul. Des histoires qu'il ne partageait pas encore. Car sans fin ni début. Juste des récits qui s'en allaient l'entraîner loin dans l'inconnu.

Il aimait cela : se perdre dans un récit sans limites et sans fin.

## Cahier 9

# attendre

### Des pages vides

Certains matins se ramènent par les éclats des jours trop pressants, des tessons d'un sommeil trop vite brisé, les vies impatientes et les effervescences qui ne peuvent attendre davantage, les voix naissent de l'éveil, il y a peu de dires sans soleil. Les fracas s'affublent de lumière et vous touchent à l'inconscient, vous pensez soleil mais c'est seulement le sommeil que vous avez perdu, des jeunes gens se disputent en bas de l'immeuble, la langue vous est inconnue et se fracasse sur vos quiétudes, l'impasse de l'incompréhensible vous force à revenir dans vos réalités, vous abandonnez le monde sans Babel et l'univers des songes sans langue affectée, une voiture passe dans un grand bruit, les jours dans les villes s'installent dans la brutalité de l'entre-deux sans transition, les frontières se sont refaites, il y eut la nuit où tout vous était possible, vous êtes réveillé maintenant, la conscience sommée d'être vite lucide, l'éveil exigé immédiat, et les rêves et les somnolences à vite reléguer. Elle dort encore à côté de vous et vous avez les yeux grands ouverts. Vous savez que si vous bougez, vous l'entraînez dans cet éveil sans compassion.

Vous pensez à ces pays où le muezzin à l'aube appelle à la prière, chant doux et apaisant, voix ample et sans violence. Vous pensez à ces terres d'enfance où les chants d'oiseaux étirent lentement le temps des jours et les rayons du soleil. Vous pensez à ces endroits où le réel fissure le rêve par le chant du coq et vous reprend dans la douceur des bruissements enluminés, vous étiez réveillé par l'image des jours et non par leur intrusion. L'éveil ne vous était pas viol et déchirure mais écran

doux qui vous posait le soleil, une éclosion, une floraison, une ouverture vers les vies à venir, et vous vous étiriez, prêt à repartir dans la lumière.

Vous ne bougez pas, de peur de la réveiller. Mais vous savez que sans sommeil, vous ne pouvez que la réveiller. Elle ne dort jamais sans votre sommeil. Alors vous essayez de vous rendormir. Mais vous ne savez pas vous rendormir. Les mots vous exigent. L'écriture vous appelle. Le temps sans rien vous pousse à vous lever. Et vous vous levez. Le plus doucement possible. Mais Elle s'est réveillée déjà. Le contact de votre peau s'en allant a brisé l'union. Elle fait semblant de ne pas s'être réveillée. Vous faites semblant de ne pas le savoir. Vous allez à votre bureau et vous écrivez. Vous êtes dans votre bulle. Vous l'avez oubliée.

Parfois, vous avez soif, votre gorge est sèche d'avoir été empruntée par des lettres silencieuses. Vous vous levez pour vous rafraîchir. Il fait à peine jour. Vous aimez ce temps. Vous aimez cette solitude. Juste avant que la ville ne vienne verser ses rumeurs envahissantes. Des portières qui claquent. Un moteur qui démarre et qui s'éloigne. Des portes qui grincent. Des métaux qui s'entrechoquent. Un cri lointain, et soudain ce bruit de fond qui semble d'évidence à intégrer, à accepter, à oublier dans la soumission de l'entendu. C'est le bruit de la ville. Ingéré. Subi. Vous voulez revenir vers Elle mais vous avez encore à écrire, vous avez toujours à écrire, vos fantômes et vos terreurs. Vos doutes et vos quêtes. Vos rêves et vos utopies. L'imaginaire sans fin qui s'ouvre devant vous. Vos mots à forger sans attendre. Vos mots à frapper encore et encore, jusqu'à rayures qui vous tracent et vous satisfont. Vous savez que son roman, à Elle, s'appelle *Attendre*. Des pages sans rien. Sans aucune écriture. Des pages intolérables qui effacent les vies. Vous vous dites que vous y allez maintenant. Que vous allez revenir. Mais une heure n'est qu'une minute pour vous, vous n'avez pas cette conscience du temps lorsque vous écrivez. Vous avez mangé votre temps de bonheur avec Elle. Elle est déjà sous la douche. Prête à partir au travail. Vous n'avez pas vécu son corps qui s'éveille. Encore une fois. Elle s'est éveillée près du vide, votre empreinte sur le lit. Vous êtes là sans être là, bien sûr. Votre corps donné à un territoire de feuille et de ratures. Vous vous êtes abandonné à une chimère qu'il faut encrer chaque instant. Corps de votre femme, chair de votre écriture, qui des deux vous est pays ?

Elle vous embrasse. Elle sort de la maison. Vous vous remettez à écrire. Vous dites que vous pensez à Elle. Que vous écrivez aussi pour Elle. Vous êtes sincère. Mais vous avez déversé des pages blanches encore dans le roman de sa vie. Attendre est toujours une part de soi s'en allant et qu'on ne rattrape jamais. Vous ne pouvez pas promettre. Promesse d'auteur est juste vaste fiction. Vous ne savez pas quoi faire. Vous êtes si démuni. Alors, vous vous remettez au seul ouvrage que vous savez tenir, écrire, écrire. Écrire et encore écrire. Elle vous retrouvera là, à son retour du travail. Et vous avez faim.

## Vert, blanc, rouge

Son père lui avait offert un chapeau en tissu, des motifs de fleurs blanches et de feuilles vertes. Le vert dominait. Un vert très doux, de pousses tendres. Il avait aussi un pantalon rouge qu'il aimait beaucoup, « pattes d'éléphant », avec lequel il avait l'impression de dessiner au sol des vagues éphémères. Quand il mettait sa chemise blanche, il était vert, blanc, rouge. Vert du chapeau. Blanc de la chemise. Rouge du pantalon. Les gens lui disaient alors qu'il était bien *fêt'nat* et qu'il portait dignement les couleurs du pays. Mais Hira ne pensait pas s'exhiber en drapeau national, il aimait juste son chapeau et son pantalon, et la chemise était blanche, par accident. Son chapeau le protégeait tout bonnement de l'eczéma qu'il avait sur le crâne. Hira décréta alors qu'il pouvait bien être vert, blanc, rouge, si c'était ce que voulait le monde. Lui vivait, tout simplement, sans se rendre compte du symbole qu'il incarnait.

Un jour qu'il jouait seul, dehors – il était contre le mur de leur maison, son père surgit avec un appareil photo et lui dit de ne plus bouger. Il ne bougea pas. Son père lui demanda d'enlever le chapeau. Il enleva le chapeau et attendit le clic. Aujourd'hui, il ne sait pas pourquoi ce souvenir est si fort en lui, tellement fort qu'il se rappelle chaque détail : un soleil dur qui faisait tout voir en blanc, sa sœur Pacia à cloche-pied derrière son père, dans sa robe toute blanche et ses cheveux en queue-de-cheval, des cheveux tirant vers le rouge sous cette chaleur, une terre, rouge aussi, à peine dérangée par le vent, des barres fixes de gymnaste à deux mètres du mur, et au pied de la structure, un pêcher



sauvage commençant à poindre.

Il aimait tenir en main ce chapeau, de la main gauche, toujours, surtout lorsqu'il courait. Il ne le prêtait jamais, ah non, jamais, même pour le faire laver, surtout pas. Combien de mois avait-il eu ce chapeau ? Combien d'années ? Il ne le sait pas très bien. Il se rappelle simplement le moment où il voulut s'en séparer pour la première fois.

Une année, 1974, oui, très bien, 1974, la nuit, veille de la fête nationale, le 25 juin, quand dans leur cité, comme dans tout le pays, les lampions étaient de sortie, lorsqu'on fêtait encore l'Indépendance dans une ferveur communautaire, lorsqu'on chantait encore, que l'on dansait, que l'on parcourait villes et quartiers sans peur de l'insécurité, sans cette amertume présente face à la déchéance du pays, on l'avait placé en tête du cortège de son quartier et on lui avait mis dans la main le plus beau et le plus imposant des lampions. Les gens criaient alors : *« Ny anay fety naty e ! » Hé, le nôtre est né le jour de la fête nationale !*

C'était son anniversaire. C'était l'anniversaire du pays. Il avait sept ans, l'âge de raison ! La procession s'ébranlait en même temps que les chants s'élevaient. Hira voyait derrière lui toute la file de son quartier, chacun brandissant son lampion, une longue file de lumières et de couleurs. C'était magnifique. Pas parce qu'il était en tête du cortège, mais parce que de là où il était, il pouvait tout voir ! Une file jaune qui rampait dans le noir, des visages dessinés sur les ombres et les lumières des lampions, les couleurs des vêtements qui ressortaient selon la danse des lueurs.

Il avançait doucement, c'était à lui de régler le pas. Parfois, derrière, ça allait trop vite, il avait peur d'accélérer car son rythme plus rapide faisait balancer un peu plus son lampion. Il faisait attention à ce que la flamme de la bougie ne vienne pas mordre le papier et tout brûler. Ça aurait été un désastre et un déshonneur pour son quartier. Régulièrement, il entendait un enfant pleurer – celui-ci avait brûlé son lampion. On le consolait, on lui en donnait un autre, plus petit, le lampion de rechange.

Et une autre file croisée, c'étaient salutations, chants se répondant, et comme au lointain pour Hira, venant de leur rang : *« Ny anay fety naty e ! »* L'autre file qui répondait : *« Anay koy iny e ! Samy iray tanàna e, samy iray firenena e ! » Hé, il nous appartient aussi, nous sommes du même village, de la même ville, du même pays !*

Hira ne voulait pas comprendre qu'à ce moment précis, il ne

s'appartenait plus. Joie. Pour les lumières dans la nuit. Pour les chants. Pour les sourires sur les visages. Mais entre les rires et les excitations, entre les cris et les salutations, il ressentait cette impossibilité de pouvoir quitter la file comme les autres enfants. Et de courir d'un quartier à l'autre pour goûter aux bonbons, beignets ou autres biscuits offerts ici et là. De faire des coups foireux et interdits ! De faire péter les pétards ! De crier à tue-tête ! De donner des coups de pied dans les lampions des autres pour le plaisir de voir les flammes attraper la main de son propriétaire ! Et de s'enfuir ! De semer ses adversaires ! Comme font les enfants qui s'amusent la nuit, la nuit où l'univers entier est de sortie ! Tout simplement, il ne pouvait pas bouger de sa place. Il devait rester à la vue de tous ! C'était son anniversaire, le 26 juin 1974, sept ans ! C'était l'anniversaire de l'Indépendance, quatorze ans ! Il ne pouvait pas sortir de cette équation. Instinctivement, il cherchait le doux contact du tissu de son chapeau, il l'enlevait pour le tenir, à la main gauche. Il avait envie de le balancer. Alors, il l'avait tenu bien fort. Très fort.

## Le pont de la Sofia

Ce n'est qu'au cours d'un voyage vers Diégo-Suarez qu'il s'était débarrassé de son chapeau. Il ne l'avait pas prémédité. C'était venu comme ça. Ils voyageaient dans une Super Goélette Renault. Il s'était mis à un endroit, derrière le chauffeur, où il y avait une sorte de gros caisson, juste avant les premiers sièges des voyageurs. Il s'était assis là. Il sentait dessous la chaleur du moteur. Il avait sorti son bras à la fenêtre du chauffeur, son bras tenant le chapeau dans lequel il voulait attraper l'air – quelques jours avant, il avait lu un conte chinois où un génie emprisonnait tout l'air du monde dans un sac qu'il trimballait sur son dos. Hira appréciait le vent qui résistait, son chapeau qui se gonflait, devenait dur comme une boule, puis il fixa le paysage, vert, avec la brume tremblante de la chaleur, il ne regardait pas devant, il regardait comment le monde s'éloignait, il pensa que c'était bon que son chapeau fasse partie de ce monde qui semblait reculer tandis que lui avançait.

Il y eut soudain un bruit de ferraille, la Super Goélette avait

emprunté le pont de la Sofia, il comprit tout de suite, la ferveur qui s'emparait des voyageurs, l'excitation dans l'air, le bruit, autre, lisse, que faisait la route. Le pont venait d'être inauguré quelques mois plus tôt, Hira connaissait par cœur ses caractéristiques, 810 mètres de long, 650 tonnes de pieux-tubes métalliques de fondation, 9 000 m<sup>3</sup> de béton, 3 500 tonnes de ciment, et 1 100 tonnes d'acier pour béton armé et béton précontraint, inauguré par le général Gilles Andriamahazo, en présence de l'ambassadeur de la République fédérale d'Allemagne, Alfred Vestring. La Sofia s'étendait en dessous. Fleuve baignant dans la brume. Il lâcha doucement son chapeau...

Il le vit, vert, flotter comme une feuille vers la brume et le fleuve. Il ne put suivre qu'un instant la chute lente tandis qu'une bouffée de bonheur montait en lui rapidement. Comme si la chute l'élevait très haut au-dessus de cette brume et de ce fleuve. La Super Goélette franchissait déjà le pont. L'instant s'était déjà évaporé. Sa mère avait tout vu, elle avait sur les lèvres un petit sourire complice. Non, il ne sera pas grondé. Sa sœur Nannie avait tout vu aussi. Il y avait de la stupéfaction sur son visage. Mais elle n'avait rien dit non plus.

Plus tard, lors de leur retour de vacances, son père lui avait dit :  
« Tu sais ce que veut dire Sofia ? »

Non, avait-il répondu. Non.

## **Le petit prince et le Coca-Cola**

Ils étaient en transit à Mampikony ou Port-Bergé, il ne s'en souvient pas vraiment – était-ce d'ailleurs le même voyage ? C'était dans la famille d'un cousin de son père. Ils avaient tous soif. Chaleur épouvantable et poussières qui vous rentraient dans la gorge, soleil de plomb, air sec et brûlant, le bitume qui brûlait sous les sandales. Dès l'entrée, dans la cour, les petits enfants criaient : Hira ! C'est Hira. Hira fut surpris de les entendre crier son nom. Pourquoi lui ? Son oncle et sa tante accoururent comme des poussins vers leur mère. Hira en était choqué. Avait-on déjà vu des parents se précipiter comme ça vers les enfants ? N'était-il pas plus décent que ce fût le contraire ?

– Où est-il ? criait son oncle, où est-il ?

Son oncle ne l'avait jamais vu, mais ne cherchait que lui : « Hira, où

est Hira ? » Sa mère le détacha de ses frères et sœurs et le poussa devant. Ce fut la fête. On l'entoura. Les enfants lui prirent les mains et le conduisirent vers la maison en scandant son nom. Hira ne comprit pas. Ils ne semblaient s'occuper que de lui. Hira voulut leur dire qu'il y avait aussi ses frères et sœurs, qu'ils avaient tous soif, mais la soif justement l'empêchait de parler. Et l'étonnement et l'incompréhension. On le fit entrer dans la maison. Sa mère, ses frères et ses sœurs suivaient. Il y avait une place exprès pour lui, une chaise pour enfant, mais inhabituelle car en bois sculpté finement, de ces sculptures qu'il pressentait cérémoniales. La chaise était mise en évidence à côté des petits tabourets qui composaient l'essentiel du salon très modeste. On le fit asseoir là, on lui apporta un verre et une petite bouteille fraîche de Coca-Cola. Tous les regards convergeaient vers lui. Comme fascinés par sa présence. Il fallait qu'il boive pour leur faire plaisir. Il but. Avec honte. Ses frères et sœurs n'avaient pas droit au verre, ils avaient juste ces tasses en fer et devaient se contenter de petits tabourets. Le Coca était absolument parfait pour éteindre sa soif, absolument frais, absolument pétillant dans sa gorge. Mais il ne comprenait pas. Non, il ne comprenait vraiment pas pourquoi on l'élevait à cette place. Aujourd'hui encore, il ne se l'explique pas. Qu'avait-il, cet enfant, pour mériter ces honneurs ? D'être né simplement un jour de fête nationale ? Il n'avait jamais trouvé ça exceptionnel, c'était juste son anniversaire...

L'espace d'un instant, il avait regretté son chapeau, il aurait pu y cacher son visage, ou plutôt, il aurait pu s'y isoler en le couvrant, voir le monde à travers le tissu, voir le monde à travers cette couleur, vert tendre, qui le réconfortait tant. Il s'était laissé regarder. La famille commentait tous ses gestes, tous les traits de son visage, ses cheveux, ses vêtements, ses chaussettes. On lui trouva des ressemblances avec tel grand-père ou arrière-grand-père. On cita des noms qu'il ignorait. Des noms longs et interminables. Des noms étranges. Plus que des noms, des surnoms. Il ne bougea plus de son siège pour mettre un terme à toute cette plaisanterie. C'est alors qu'on s'exclama bruyamment qu'il avait une posture de vrai prince !

– Vous voyez ? Tsimiharo ! Andriatsimiharoaminarivo ! Qui ne se mélange pas aux autres...

Hira ne savait pas qui était Tsimiharo ! Qui était cet Andrian-machin-chose. Il n'avait pas envie de prononcer ce nom interminable. Il supposa que c'était un grand-père quelconque et oublia aussitôt, il était

juste révolté mais ne le montra pas. Pourquoi ses frères et sœurs n'avaient-ils pas droit à leurs verres et bouteilles de Coca-Cola ?

## Les sabots de la bête des dieux

Plus tard, à la maison, il eut un choc en découvrant le mythe d'Ibonia, Iboniamasiboniamanoro. Le mythe raconte que la naissance d'Ibonia, Iboniamasiboniamanoro, a été conquise par sa mère stérile au cours d'une lutte acharnée contre la nature rétive. Mille fois jetée à terre, elle se releva. Mille fois projetée en l'air, elle reprit pied. Elle parvint à attraper le criquet mythique et l'avalait aussitôt. Le criquet se recroquevilla dans son ventre et se fit fœtus d'être humain, Ibonia s'était posé dans le ventre de sa mère, il y resta dix ans, dix ans pendant lesquelles il désigna sa future femme, femme déjà d'un autre, d'un roi terrible et cruel, le plus terrible et le plus cruel qui soit de tous les royaumes. Et le moment venu de voir le soleil, il commanda à sa mère de parcourir le monde pour choisir un endroit où naître. Il méprisa haute montagne et profonde mer. Il méprisa forêt puissante et plaine fertile. Il demanda finalement à revenir à la maison. Devant le pilier central, près du feu du foyer. Il fit avaler un rasoir à sa mère car jamais il ne viendrait au monde la tête en bas, il ouvrit le ventre de sa mère et se jeta dans le feu. Il réclama son nom, réclama son destin.

Hira n'était certes pas ce héros mythique, il n'avait pas demandé à sa mère de parcourir plaines et montagnes, mais il reconnaissait ce petit voyage à l'hôpital, l'absence d'endroit accueillant un jour béni par tous, le retour à la maison, le feu du foyer et la vieille femme aveugle...

Il n'avait pas fait avaler un rasoir à sa mère, il était bien sûr venu la tête en bas, mais il n'avait pas pleuré de lui-même. Et il avait les yeux grands ouverts...

Il se rappelle la scène où sa mère avait ri d'une de ses phrases, scène qui l'avait mis en colère vraiment, il savait à peine parler, il disait à sa mère à peu près ceci : « Tu sais, ce n'était pas la peine de m'amener à l'hôpital, je n'avais besoin de personne, et aujourd'hui non plus, je n'ai besoin de personne, je suis grand maintenant. » Sa mère s'était moquée de lui et ça l'avait vexé. Il ne s'était jamais senti bébé ou petit enfant. Jamais.

Seulement, il y avait cette sensation, celle d'être sous le contrôle des augures et des chants venus de bouches lointaines, des chants venus de terres inconnues et d'une réalité autre. Il refusait de les entendre. Il se voulait libre. Et seul. Seul à décider.

Il savait qu'après lui, sa mère avait eu des problèmes. Juste après sa naissance, elle était à nouveau enceinte. L'enfant était resté dans le ventre. Mort dans le ventre. Décomposé dans le ventre. Démembré dans le ventre. Il s'en voulait. Il pensait que c'était à cause de lui. Parce qu'il refusait les chants. Parce qu'il refusait les mots venus d'un si lointain qu'il ne connaissait pas. Aujourd'hui encore, il ne sait pas comment il avait su qu'un enfant était mort dans le ventre de sa mère. Il le savait. C'est tout. Il n'avait pourtant qu'un an quand cela était survenu. Et sa mère ne le lui avait jamais raconté... Il eut alors du mal à se coller à sa mère. Son contact lui était trop fort. Son odeur lui était trop aimée. Et sa mère était si faible aussi. Elle était si blanche. Si pâle...

Sa mère s'était remise. Il eut une sœur. Pacia. Prématurée. Il observa cette sœur. Au moins, elle n'était pas morte. Il décida de l'aimer. De beaucoup l'aimer. Il eut un autre frère, Tom, et une autre sœur encore, Dooda.

Après Dooda, sa mère perdit un autre enfant à cause de lui. C'était un premier jour de vacances. Il jouait avec ses frères et sœurs, ses cousins, cousines, amis, voisins, voisines. C'était la nuit, ils venaient juste d'arriver dans cette ville côtière, la ville natale de sa mère, Diégo-Suarez, la nuit fraîche, des palmiers immenses qui rivalisaient avec des poteaux électriques si hauts, une route large, lisse, sans nids-de-poule, tellement large, en pleine ville, ce qu'il n'avait jamais vu dans la capitale aux rues étroites et défoncées, aux réverbères toujours éclatés. Ils jouaient au *cache-cache-kapôka*, *kapôka* comme on appelait alors la boîte de Nestlé. Placé au milieu d'un cercle, un enfant joue le « lépreux », doit débusquer et toucher les autres. Tous ceux que le lépreux touche sont prisonniers du cercle, autour du *kapôka* Nestlé. Pour les délivrer, il faut surgir soudain, hors d'atteinte du lépreux, donner un coup de pied dans le *kapôka* et briser ainsi le cercle, les prisonniers s'éparpillent alors, le lépreux recommence son dur labeur. Débusquer, courir après ceux qu'il découvre, les toucher, les ramener dans le cercle, faire attention à ce qu'aucun autre joueur ne vienne shooter dans le *kapôka*.

Hira s'était caché sous un bougainvillier de vive couleur. Il vit sa

grande sœur sortir de sa cache et s'élança aussitôt dans son sillage. Il déboula sur la route, sans voir la motocyclette qui le renversa, qui lui roula sur la gorge. Il vit sa mère arriver dans une grande panique. Il vit sa tante arriver dans une grande panique. Il vit tout le monde arriver dans une grande panique. Des cris et des cris. Il n'avait pas si mal que ça. Il vit le motocycliste paniqué. La motocyclette par terre. Il vit sa grande sœur paniquée. Il ne vit que la panique autour de lui. Tout était sur le ralenti de la panique. Il vit toutes les bouches crier, hurler, mais il n'entendit aucun son. Il sombra doucement. Il vit des pieds, il vit des jambes. Était-ce des pieds et des jambes de zébus ? Était-il à l'entrée de l'enclos des zébus ? Il eut ces pensées, qu'on l'écrasait encore une fois, comme dans la salle de cinéma de son père, sur la poitrine, sur la gorge, mais à l'inverse, il ne pouvait pas se protéger ni se mettre en boule, plus rien ne répondait en lui, tout lui faisait mal, comme un étouffement lourd.

On l'emmena à l'hôpital. On l'avait mis sur la motocyclette qui l'avait renversé, le motocycliste était à côté, à terre, poussant la machine. Sa mère et sa tante Suzanne marchaient du même pas – il lui semble bien que cela s'était passé ainsi, il avait l'impression de revivre la fuite en Égypte, une nuit dans ces rues vides et silencieuses, un enfant et ses parents allant vers un asile plus accueillant, il pensait à son père, son père qui était loin, qui n'était pas en vacances avec eux. Oui, il lui semble que cela s'était bien passé ainsi, il ne se rappelle plus très bien, mais cela n'a pas d'importance, la sensation gardée du passé nous fabrique davantage que la réalité vécue. Ils arrivèrent à l'hôpital, il remarqua immédiatement que le médecin ne s'occupait d'abord que de sa mère. Il avait la gorge enflée. Il ne pouvait pas ouvrir la bouche, sa hanche lui faisait très mal. Il ne pouvait pas avaler sa salive. Cela lui faisait mal. Mais le médecin ne s'occupait que de sa mère. Il eut une chambre à lui tout seul. Il n'avait jamais eu de chambre à lui tout seul. À côté, juste séparée par un rideau, il y avait la chambre de sa mère. C'était un rideau rouge nuit. C'était comme ça qu'il avait compris la couleur, rouge nuit. Il s'endormit. Il se rappela qu'il faisait très noir dans cette chambre. Très, très noir.

Le lendemain, tôt le matin, sa tante était revenue. Elle était allée directement dans la chambre de sa mère. Il entendit leur conversation. Sa tante disait : « Oui, je l'ai *enseveli* sur le toit. » *Enseveli* ? Sur le toit ? C'est la coutume pour les *zazarano*, enfants sortis trop tôt de l'eau du

ventre maternel, l'enfant-foetus, l'enfant perdu de sa mère, l'enfant perdu sous le choc de l'accident, emmailloté et posé sur le toit, face au ciel, hors du contact de la terre qu'il n'aura pas connu. Hira pensa : « Mon frère contemple le soleil et fond vers les nues. » Une tristesse immense le submergea. Il n'avait rien dit. Sa mère ne lui avait rien dit non plus. Mais cette pensée l'accompagna longtemps : qu'il avait enlevé deux enfants à sa mère. Il repensa encore à l'histoire de l'enfant dans la calebasse, il accepta en son for intérieur qu'il fallait faire ainsi pour les enfants nés sous un signe trop fort, les écraser, leur enlever ce destin destructeur sous les sabots de la bête des dieux, dans ces mêmes sensations des chants venus de si loin, dans ces étendues de terres d'origine si inconnues. Il pleura dans le silence. Il avait bien enlevé deux enfants à sa mère.

Il pense aujourd'hui aux larmes de sa mère quand elle lira ces lignes. Il sait bien qu'elle dira, non, non, qu'elle ne pleure pas les enfants perdus, qu'elle pleure de savoir que des pensées pareilles l'avaient traversé.

Alors, quand sa mère eut Angela, Hira considéra que ce fut réellement les Anges qui déposèrent cette dernière sœur. Ils étaient enfin sept frères et sœurs.

## Dadilahy

Le lendemain, après la visite du médecin, on lui avait bandé la poitrine et le cou. Il avait trouvé la situation très étrange, cette impression d'être une momie mal ficelée dans l'antichambre d'une tombe secrète, comme dans *Tintin et les cigares du pharaon*. Il ne pouvait pas bouger, le moindre mouvement lui faisait très mal, cette tension pour capter chaque bruit provenant de la chambre de sa mère, cette écoute pouvait être douloureuse aussi, physiquement, son cou se brisait quand il tendait l'oreille, il était obligé de laisser venir à lui les sons, en penchant la tête, comme ceci, obligé de suspendre sa respiration par moments pour ne pas couvrir ces signes désirés, les signes de la présence de sa mère, ce réconfort de savoir qu'elle allait bien. Mais il ne voulait pas non plus retenir son souffle jusqu'à la suffocation ni rester trop longtemps immobile pour ne pas alerter sa



mère ! Il était ainsi, figé sur ce lit, quand la porte s'ouvrit lentement, très lentement. Il ne pouvait pas réellement tourner la tête. Il voyait cette porte s'ouvrir et son cœur s'emballait.

C'était son grand-père, le père de sa mère, Dadilahy Paul Joseph. Hira voulut s'asseoir pour l'accueillir mais celui-ci était déjà penché vers lui, passant la main dans ses cheveux comme il aimait souvent le faire. Cette seule caresse s'était transformée pour Hira en pluie de larmes et avait tendu ses mâchoires, comme si à l'intérieur, un coup sec de pleurs était passé, glacial, comme un trait de machette. C'était un mal au cœur. Hira avait poussé un cri que Dadilahy n'avait pas compris. Dadilahy n'avait pas su quoi faire, lui qui était d'une pudeur malade déjà, lui chez qui l'on n'entendait jamais le moindre mot d'affection. Grand-père et petit-fils restèrent un moment ainsi, tous deux effarouchés. Une timidité que le grand-père brisa d'un *hé marmay, sale barbot, tu m'as fait peur !*

Hira s'était toujours senti fier d'être appelé *sale barbot*, même si c'était pour le faire déguerpier et l'envoyer jouer dehors. Ces jours-là, quand son grand-père criait après tous ses petits-enfants, Hira se plantait net et restait dans la pièce, prêt à fuir quand même, alors que ses frères et cousins s'éparpillaient comme des oiseaux effarés, il était fasciné de voir comment la colère de son grand-père allait grandir, il le regardait venir, furieux, quittant son corps de Malgache pour se métamorphoser en un être terrible hurlant dans une langue étrange et pourtant compréhensible. Dadilahy avançait alors vers lui, mais, en un pas de plus, il redevenait un être normal qui pouvait caresser, passer une main dans les cheveux. Hira comprenait alors que c'était possible d'aller se servir dans le frigo du magasin et prendre une bonne petite bouteille de Coca-Cola bien fraîche ou même un *Bonbon Anglais* bien parfumé, la légendaire limonade des îles ! Ses cousins ne comprenaient pas comment il faisait !

Hira savait que sa véritable colère, son grand-père ne l'exprimait qu'en français, et généralement quand il était *ivre-soûl*, passé minuit, avec ses amis de beuverie. Son français prenait alors de l'ampleur, remplissait toute la pièce et s'habillait de fureur et d'insultes. Tout autour, plus rien ne respirait. Le silence même se mettait au garde-à-vous ! Plus d'une fois, Hira en avait été le témoin, quand les autres, de son âge, dormaient et que lui faisait semblant. Alors quand il avait vu son grand-père entrer dans cette chambre d'hôpital, comme un enfant

ne voulant pas déranger, tout timide, il fut plongé dans une grande perplexité. Dadilahy avait passé une seconde fois sa main dans ses cheveux, Hira eut très mal encore aux mâchoires, un peu moins que la première fois, mais toujours au point de retenir ces larmes étranges et glaciales comme des lames. Son grand-père avait compris, retiré sa main et s'était levé. *Voilà*, lui avait-il dit, il lui avait mis un billet de cinq mille francs dans la main. *Mais tu vas me promettre de ne pas le dire aux autres.* – *Non, Dadilahy, je ne le dirai pas.* Son grand-père était passé à côté, dans la chambre de sa mère.

Hira fut très ému car l'année précédente, pendant les mêmes périodes de vacances, l'un de ses grands cousins, Kamisy, avait demandé à Dadilahy cinq mille francs pour s'acheter une paire de très belles boots dernier cri. Dadilahy s'était dirigé tranquillement vers la caisse de sa boutique, derrière le bar, et était revenu près de Kamisy, il avait placé l'argent par terre, un très beau billet qui sentait encore la banque, pas comme ceux qui sentaient déjà le marché du vendredi ! *Marche dessus !* avait ordonné Dadilahy à Kamisy, *tes boots coûtent cet argent par terre, marche dessus !* – *Je ne peux pas !* avait répondu Kamisy, surpris et choqué. – *Pourquoi tu ne peux pas ?* avait repris Dadilahy, *tu peux piétiner tes boots mais tu ne peux pas piétiner leur prix ?* – *Mais Dadilahy, je ne les piétine pas, je les chausse !* – *Alors, si c'est comme ça, chausse ce billet mon petit-enfant !* Kamisy était resté sans réponse, comme pendu. Dadilahy avait repris l'argent, et de son pas toujours lent et calme, était revenu vers la caisse pour ranger le billet, derrière le bar donc. Hira trouvait que son grand-père avait entièrement raison. Comment pouvait-on demander tant d'argent pour des choses qu'on allait piétiner tous les jours ? Kamisy n'eut jamais ses boots.

Hira savait combien était chose impossible de demander de l'argent à son grand-père. Grossiste du marché, il était dur en affaires et avait ses propres règles. Il avait décrété que Hira, ou l'un de ses petits-enfants qui passait par là, pesait 25 kg et pouvait servir de contrepoids. Hira rentrait alors dans le sac ouvert à moitié, et son grand-père l'accrochait à la balance avant de remplir l'autre côté de patates, ou de riz, ou de bananes, ou de maïs, ou de bien d'autres céréales, des gros pois, des haricots, des lentilles, des lentilles vertes, des lentilles noires, des lentilles marron, des lentilles de toutes sortes, petites, plus grosses – ça fascinait l'enfant qu'il y ait tant de variétés de lentilles. Hira savait qu'il

ne faisait pas 25 kg, il en pesait 23, mais il obéissait à son grand-père et entraînait toujours dans le sac lorsque celui-ci le lui demandait. Et quand le client s'évertuait à douter, son grand-père commençait à râler dans son français furieux avant de rajouter une poignée de marchandise. Le client s'exclamait fort alors, en riant, et enlevait un billet de la liasse qu'il tenait. Les deux, marchand et client, se tapaient alors dans la main et Hira pouvait sortir du sac et descendre de la balance. Le client partait avec ses patates, son riz ou ses lentilles, mais sûrement pas 25 kg.

Il arrivait souvent, pourtant, en fin de soleil qui bascule, quand lentement se ramenaient le silence et les voix perdues, dans le secret des sommeils à venir, et lorsque peu à peu la boutique se transformait en bar, que le grand-père de Hira se déride et s'anime. Il offrait alors les boissons bénies – rhum-cannelle pour commencer et *betsabetsa* pour parachever – et libérait les paroles. Dadilahy, derrière son bar, entamait un numéro étrange, une parole noyée entre le français, le créole et le malgache, parfaitement submergée sous le rhum. Hira faisait semblant de ne rien voir, de ne rien entendre, rien remarquer, rien relever, assis au seuil de la porte, il se laissait tomber en somnolence tout en travers. Les autres enfants jouaient plus loin, ou mangeaient des brochettes, ou des patates douces grillées, ou du manioc et des bananes bouillis dans le caramel, la poudre de gingembre et le lait de coco. Les amis de son grand-père se demandaient pourquoi Hira restait toujours là, au seuil de la porte comme un esprit entre deux mondes, pourquoi il jouait rarement avec les autres enfants. Attendait-il ses amis invisibles pour les inciter à hanter l'ici et à y fomenter leurs mauvais coups ? Dadilahy le prenait alors dans ses bras et insultait ses amis, les traitant de *kanay fini*, *d'isalo* *de ta maman'w*, qui en place de cervelles ont *chouchounes granmèr*, *laisse trankil ma marmay*. Il installait alors son petit-fils dans son fauteuil réservé avant de rejoindre à nouveau ses amis. De là, Hira voyait tout. Le fauteuil de son grand-père était placé à un endroit stratégique. On y voyait tout, tout ce qui pouvait se passer dans la boutique-bar. Plus le rhum avançait vers le *betsabetsa*, plus Dadilahy racontait comment ces salauds de Français l'avaient réquisitionné en 1942 lors du débarquement des Anglais. Que lui, lorsqu'il avait besoin des Français, où étaient-ils ces *zon def*, ces *makoumés qui savent rien des bonbons la plim* ? C'est là que Hira avait su l'histoire de son grand-père.

Paul Joseph est né en 1906, neuf ans après le début de la colonisation. Son père, Neck Paul, maréchal des logis de l'Armée de

terre du corps expéditionnaire de 1895, probablement né à Plouhinec, dans le Morbihan, avait en 1905 rencontré et aimé sa mère, Marie-Jeanne, une femme betsimisaraka, originaire de Tamatave, lorsque le bateau qui ramenait le général Gallieni en France avait fait escale à Diégo-Suarez et l'avait fait descendre à terre. Neck Paul serait tombé fou amoureux de Marie-Jeanne avant de repartir. Il eut le temps de lui faire un enfant : Paul Joseph donc. Il reviendra deux autres fois, pour chaque fois laisser un enfant : Alice la cadette, en 1911, surnommée Dady Mangorohoro, grand-mère tremblante, Henri le puîné, en 1917, surnommé encore Henri Betsa pour sa propension au *betsabetsa*, vin de canne aromatisé au miel, avec des décoctions d'écorces et de fruits sauvages.

Peu après la naissance d'Henri, Neck Paul disparut. Les fois précédentes, on l'avait vu prendre le bateau pour la France, on savait qu'il partait, on espérait son retour. Mais pour cette dernière, après une journée à s'occuper de ses chevaux, il n'était simplement pas réapparu à la maison. Aucun signe ne présageait de son départ. Aucune parole. Aucun bateau n'était en partance pour la France. Il n'était plus jamais revenu. Ne laissant aucune trace. Il serait mort. Mais corps introuvable. Tombe inexistante. Aucune autre présence sur aucun autre endroit de l'île. Aucun autre signalement sur aucune autre île de la région. Ni à La Réunion. Ni aux Comores. Ni à Zanzibar. Ni même sur le continent, à Djibouti, rien. Aucun document administratif attestant de sa disparition, rien.

Quelques mois plus tard, Joseph, neuf ans, Alice, six ans, et Henri, nourrisson, furent enlevés à leur mère Marie-Jeanne, car trop blancs, sans réelle trace de métissage. L'administration coloniale ne pouvait pas tolérer l'idée que des petits Blancs puissent vivre dans la maison d'une indigène. Paul Joseph, sa sœur et son frère furent ainsi déclarés pupilles de la Nation, mis à l'orphelinat, mis sous tutelle, mis en pension, exhibés bâtards en bas de l'échelle de la communauté coloniale, et une fois majeurs, rejetés dans la brousse. On leur avait donné des terres dans la forêt profonde d'Ambibaka, en face de la baie de Diégo-Suarez, qu'ils s'y débrouillent avec les moustiques, les lémuriers et les chauves-souris.

Le grand-père d'Hira n'avait jamais pardonné aux Français de l'avoir arraché à sa mère, jamais pardonné de l'avoir abandonné plus tard dans cette forêt où prenant soin de son petit frère et de sa sœur handicapée –

il ne savait pas quelle était cette maladie qui poussait sa sœur à se balancer d'avant en arrière, à rester assise toute la journée en ne formulant que des bouts de mots et de phrases – il avait dû travailler d'arrache-pied, défricher, cultiver, récolter. Il s'était construit ainsi, à la force de son labeur.

Lors d'un grand marché aux zébus, Paul Joseph, qui voulait constituer un cheptel, avait remarqué Safy, grande sœur de Volahira, toutes deux filles de Dzoely Hira, riche propriétaire terrien et grand éleveur de zébus, mais Safy était promise à un autre déjà, et s'apprêtait à partir dans le grand Sud, plus loin que Morondava, plus loin que le fleuve Tsiribihina, à l'intérieur des territoires Bara, peuple de grands éleveurs, près de Sakaraha. Volahira lui fut alors proposée, elle accepta, ils se marièrent.

Paul Joseph savait-il qu'il se liait à l'une des familles les plus importantes des Antakarana ? Dzoely Hira, fils de Tsivosoa, descendait des gardiens des traditions de l'île Mitsio, là où repose le grand roi Tsimiharo. Ils venaient de plus loin que l'archipel des Comores, ils venaient de plus loin que les côtes africaines, ils venaient de plus loin que les côtes arabes. Ils avaient vécu avec les Swahilis, ils avaient vécu avec les Bantous, ils avaient vécu avec les Comoriens, ils venaient des grandes migrations qui avaient peuplé cette terre de l'Ouest malgache, et tandis que les uns et les autres s'étaient installés, ils avaient continué à faire le lien avec les origines, sur leurs boutres, sur les langues et le verbe qu'ils conservaient dans leurs précieux manuscrits. *Sorabe* des mémoires. *Sorabe* qu'ils cachaient soigneusement des coloniaux ou des autres envahisseurs.

Paul Joseph savait-il que la femme de Dzoely Hira, Siza, descendait d'une branche non régnante d'Andriamanetriorivo, frère aîné d'Andriamandisoarivo, fondateur des Sakalava du Nord, et par conséquent clan d'origine des Antakarana ? Savait-il que le village de Siza et de Volahira, Antsoha, là où il avait acheté ses zébus, était la dernière étape avant d'ouvrir les traditions à Ambatoharanana, capitale des Antakarana ? Petit village apparemment sans importance, calme, paisible, où rien ne bougeait avant qu'il ne soit envahi par des milliers de personnes au moment du Tsangatsaina, une cérémonie où l'on renouvelle les coutumes, une cérémonie où l'on rappelle l'histoire, où l'on convoque à nouveau les ancêtres et tous leurs alliés, des alliés qui viennent de l'ouest, des alliés qui viennent du sud. Qu'ils viennent du

centre ou de l'est, qu'ils viennent d'au-delà de l'horizon, des autres terres ou des autres îles, la famille de Siza ouvrait les alliances plusieurs fois centenaires. Par leurs chants. Par leurs prières. *Rombo. Tromba*. Par le fait que les grands ancêtres ne descendaient et ne descendraient que parmi eux, les possédant, voie complexe de la transe, métamorphose du verbe, incarnation de la mémoire.

Une fois l'Indépendance advenue, Paul Joseph et son frère avaient refusé le rapatriement en France, ils étaient remontés en ville, à Diégo-Suarez, et s'étaient installés au cœur du grand marché pour en devenir les principaux grossistes.

La mère de Hira était née à Ambibaka, dans cette brousse où l'administration coloniale avait relégué ces bâtards ! Hira comprenait parfaitement pourquoi sa mère disait toujours : « Regarde comme nous sommes beaux ! Regarde ! Nous venons de l'alliance de tous ces peuples, nous venons du meilleur de tous. Nous venons des désirs, nous venons des envies de se rassembler. Ont-ils, ces gens qui nous traitent de bâtards, toutes les beautés de ces traversées des mondes ? C'est magnifique de se rencontrer. Regarde, regarde comme nous sommes beaux ! Sur ton visage les terres d'Ugunja. Sur ton visage les terres de Pemba. De Maore. D'Aden. Sur ton visage les terres du Morbihan. Sur ton visage les côtes indiennes oubliées et l'Australonésie lointaine. Sur ton visage. Sur ta peau. Sakalava. Antakarana. Tsimihety. Betsimisarakana. Tu es tout cela. »

C'est ainsi que Paul Joseph était français. Français par rapt de la France. Français par arrachement d'un enfant à une indigène. C'est ainsi que Hira est français. Français par son grand-père qu'on a voulu faire crever dans la brousse. Français par son arrière-grand-père qui a quitté le Morbihan, pris la mer pour on ne sait quelle raison – coloniale, aventureuse ? C'est ainsi que Hira est malgache ! Arrière-petit-fils de Dzoely Hira, gardien des traditions. Né un jour de fête nationale. Fête de l'indépendance ! Fête de la restauration de soi ! Fête de la liberté ! Et pour rien au monde il ne renierait cela, d'appartenir à ces deux nations. Quoi qu'en disent les lois et ceux qui dénoncent la binationalité.

Aujourd'hui, adulte, Hira ne dit rien lorsqu'on lui fait remarquer qu'il a bien de la chance d'avoir la nationalité française, n'est-ce pas ? D'avoir « bénéficié » de la « naturalisation », il a juste envie de dire : « Chaque fois que vous me demandez mes papiers, non, vous ne savez

pas, vous ne m'humiliez pas, c'est la douleur d'une mère indigène à qui on a enlevé des enfants que je répare avec mon plus beau sourire, c'est la force de ces enfants traités en bâtards, mon grand-père, son frère et sa sœur, jamais soumis, que vous me demandez de convoquer, dans ces pièces d'identité que je vous montre et que je vous exhibe même. Nationalité française. Mon histoire. Votre histoire. Chaque fois que vous me faites subir un contrôle au faciès, non, vous ne savez pas, c'est mon chant qui résonne dans ce silence que vous croyez de soumission, ce chant : *Voyez comme nous sommes beaux ! Voyez comme nous sommes beaux ! Voyez comme nous sommes de vous et de nous !* Ces papiers, ce ne sont ni de la soumission ni de la reconnaissance envers la France, ces papiers, c'est tout le courage et la science de vie de mes grands-parents, comment ils ont survécu à cette histoire coloniale et raciste. Ces papiers, ce n'est ni de la rage, ni de la revanche, c'est juste une connaissance précise de l'Histoire, c'est savoir la juste place que j'ai dans cette désormais République. Personne ne peut me contester cette place. Personne. »

Hira voyait bien que son grand-père n'avait jamais courbé l'échine face à un Blanc ou face à un quelconque dominant. Rien n'était insurmontable pour lui. Aller de l'avant. Ne jamais s'arrêter. Hira se rappelle ces moments où celui-ci l'emmenait dans cette brousse qu'on appelait perdue.

Un chemin magnifique, parsemé de galets et de sable, des avenues de *ravinala* d'une si grande vitalité qu'ils vous remplissaient de sève et de puissance, des racines sortant de terre comme autant de repères et d'escaliers horizontaux où vous posiez les pieds pour ne pas glisser, une allée d'arbres – d'*antandrona* – où les feuilles tombaient lentement sur vous, au ralenti, *ce sont des serpents qui font tomber ces feuilles*, lui disait son grand-père, *il ne faut pas rester en dessous à vouloir cueillir ses fruits, les serpents font tomber une feuille d'abord, puis une deuxième, et à trois, ce sont eux-mêmes qui s'abattent, raides comme des lances de fer, plantés sur ton crâne.* – *Et nous allons traverser, grand-père ?* – *Oui, il n'y a pas de danger, il suffit de ne pas s'arrêter, il faut juste marcher. Car en marchant, nous n'aurions jamais deux feuilles d'un même arbre sur la tête, et encore moins l'un de ces serpents, ne t'arrête pas mon petit, ne t'arrête jamais.*

Hira se rappelle la rivière à traverser, le guet où l'on réduisait les distances de multiples sauts – il ne faut jamais cesser de sauter car une

seule station, et c'est autour de votre cheville qu'une main de femme s'agrippera pour vous entraîner à jamais dans l'infini écoulement de la rivière, vous ne cesseriez jamais de rouler, jamais, *jamais de jamais du vrai jamais*, insistait son grand-père.

On aurait dit que toute pause était interdite dans cette forêt.

Après le grand rocher contre lequel on n'avait pas le droit de s'adosser car, dedans, habitait un grand esprit méchant – un *dziny* emprisonné à jamais dans les roches – et une fois le guet franchi et le petit mont grimpé, le champ de cannes à sucre se découvrait, Dadilahy prenait alors sa machette et découpait la canne en petits morceaux. C'était la première pause après des heures de marche. Hira croquait alors dans la chair de la canne et en extrayait le jus. Quel réconfort après la peur qu'il avait eue des serpents plongeurs et de la rivière à la femme d'eau !

Ils avaient ensuite la bananeraie à traverser, puis les rizières encore, et là Papa André, le demi-frère de son grand-père, les attendait sur sa charrette. Dadilahy le présentait d'abord aux deux zébus qui tiraient l'engin, avant de le faire à Papa André qui ne le reconnaissait jamais – *c'est qu'il a grandi, le petit* –, et cahotant dans la charrette, ils remontaient enfin vers la maison des deux frères. Dady Mangorohoro était là, grand-mère tremblante qui se balançait d'avant en arrière, si gentille, elle ne demandait que câlins et sourires.

## Volahira et Dady Maïnty

Hira était sorti de l'hôpital tandis que sa mère était gardée encore en observation deux ou trois jours de plus. Il avait la gorge toujours enflée et les mâchoires extrêmement sensibles. Il ne pouvait esquisser aucun sourire, aucune expression. Même clore ou ouvrir les paupières lui demandait des efforts. Il était étonné que le fait de cligner des yeux fasse foisonner tant de piqûres sur son visage. Il s'astreignit alors à garder les yeux fermés. Sans sommeiller. Sans bouger. On l'avait installé dans la chambre spéciale de sa grand-mère, Volahira, une chambre sans rien, sans fenêtre, sans ouverture, sans meuble ni décor, des murs à peine crépis, juste un matelas sommaire et une plongée dans un noir profond dès la porte fermée. C'est là qu'elle conviait ses petits-enfants



aux contes, certaines nuits qu'elle était seule à décider. C'est là qu'elle se retirait, souvent, et qu'elle s'enfermait. L'on entendait alors des chants, des bruits de pas, des percussions sur des corps, de chair, de bois, de métal, les murs tremblaient, battements étranges d'une danse qui sourd du sol, l'on entendait des voix, des langues étrangères, et toujours ces chants, était-ce bien sa grand-mère qui chantait ? Hira en était bouleversé, magnifiques emportements exfiltrés du silence, qui s'en viennent des murmures avant d'habiter tout le champ de l'écoute et échouer en échos sur les murailles de l'esprit – la raison repousse, la peur en renfort, la chair est en haleine, l'excitation des âges en tremplin de l'intime inconnu.

C'était une autre femme qu'il connaissait à peine qui l'avait transporté dans cette chambre, Dady Maïnty qu'une fois il avait vue avec sa grand-mère, sortant de cette pièce, à peine habillée de son *salovagna*, la sueur perlant sur toute sa poitrine noire, les cheveux détressés, comme une possédée. Dady Maïnty l'avait déposé sur le matelas sommaire, avait allumé la lampe à pétrole avant de le déshabiller entièrement et de fermer la porte. Elle l'avait alors massé longtemps au niveau des hanches. Hira avait mal là aussi, très mal. Il comprit d'un coup pourquoi il ne pouvait pas marcher et pourquoi Dady Maïnty l'avait porté comme un bébé. Il remarqua qu'elle n'utilisait pas l'huile de coco dont il haïssait tant l'odeur. Elle avait apporté une boîte de conserve Nestlé remplie d'une autre huile à l'odeur chaude. Au fond se trouvait une pièce d'argent que Hira ne reconnaissait pas, une piastre, l'argent des rois d'avant nos jours, une piastre que Dady Maïnty appliqua sur différents points de sa peau avant d'y étaler le liquide et d'y passer ses mains.

Puis, tout en le massant, elle avait chanté l'histoire de l'enfant piétiné par les zébus qui, indemne, avait traversé les mers sur le dos d'un long serpent qu'il avait apprivoisé. Hira avait eu très peur. Dans la pénombre de cette salle. Sous les mains de cette femme. Dans les étranges paroles qu'elle délivrait. Il ne pouvait pas vraiment bouger à cause de ses mâchoires sensibles, il ne pouvait pas vraiment parler, il ne pouvait pas vraiment protester du fait qu'il était entièrement nu, mais il avait compris, dès le premier mot sortant de la bouche de Dady Maïnty, que cet enfant, c'était lui, il avait compris que les zébus, c'était la moto. Mais quel serait ce serpent ? Quel serait cet au-delà des mers ? Au pays des Blancs ? Quel était ce destin qu'on lui promettait ? Dady Maïnty

avait alors placé la piastre entre ses deux yeux, appuyé dessus très fort, avant de masser ses sourcils, puis ses tempes et enfin tout son visage. Chantant toujours, le berçant, l'apaisant. Hira prit la barque du chant et vogua. Était-ce véritable voyage ou rêve d'enfant malade ? Hira n'a jamais su à quoi attribuer ces moments plusieurs fois répétés tout le long de sa convalescence. Dady Maïnty le massait, plaçait la piastre sur son front, et lui, il partait. Volahira, sa grand-mère, était soudain là, au milieu de la pièce, le regardant s'éloigner. Elle lui disait de saluer Adan'i Soazara : *Adan'i Soazara sera suivi de Bora Andriana. Bora Andriana sera accompagné de Tondro. Tondro te présentera à Dzoely Hira, ton arrière-grand-père, mon père. Il ne faut oublier personne. Ils sont tes parents. Dzoely Hira t'emmènera peut-être là-bas, saluer le prince des princes Tsimiharo, sur l'île Mitsio.* Hira s'endormait en partant mais son sommeil n'était pas dans le noir, non, son sommeil n'avait jamais été dans le noir, des voix l'y attendaient, lumières et troubles, étrangetés au frôlement des intimités.

Hira était resté dans la pièce jusqu'à sa guérison. Dady Maïnty lui avait donné à manger à la petite cuiller, comme à un bébé, il ne pouvait avaler que du riz bouilli ou des purées de patates douces. Des gens se succédaient dans la pièce noire. Hira ne les voyait jamais entrer. Ils étaient là. Simplement là. Brutalement debout, raides et toussotant. Ils étaient habillés étrangement. Ils portaient toujours avec eux, hommes ou femmes, brodée sur leurs costumes, ou mêlée à leurs tresses qu'ils avaient longues, l'une de ces piastres, ou ils apparaissaient avec des cannes d'argent, des bijoux tout autour des bras, de la poussière blanche sur le front. Volahira ne leur faisait jamais face, elle était cachée sous la même étoffe blanche d'où sortait sa voix qui n'était pas la sienne, une voix enrouée et profonde, une voix qui s'adoucissait ou se durcissait selon les visites, selon les paroles et danses offertes par ces gens. Hira avait vu tout cela, lui qui pouvait maintenant s'asseoir sur son matelas, lui qui dormait contre Dady Maïnty, qui, elle, inlassablement le massait, le caressait, le faisait boire encore à l'assiette d'argent. Sa gorge n'était plus enflée. Ses mâchoires ne lui faisaient plus mal, mais il avait de moins en moins envie de les mouvoir, de parler, de crier. Il dormait. Du domaine des rêves, il ne sut rien en déduire.

Sa grand-mère lui avait dit ceci quand il lui avait demandé de lui apprendre à conter : « Apprends d'abord à te taire et tu sauras conter, c'est du silence qu'on extrait la parole. »

Il sut qu'il avait à faire avec les mots.

## Cahier 10

# traverser

### Près d'Elle

Se réveille près d'Elle. Il n'y a rien de plus simple. Si le sommeil est légère absence, avec le rêve en possible cheminement d'Elle, le réveil est totale présence, Elle, en premier soleil, la nuit qui passe au jour de ses yeux, Hira veut seulement que tout se reconduise. Tel quel. Elle près de lui. Injuste désir qui le voit souvent partir et Elle attendre. Il a beau dire que c'est pour Eux. Que c'est pour préparer l'avenir. Mais la réalité est là. Elle est présente. Il est absent. Quand il part, Elle lui donne tout d'Elle, il l'emmène. Elle reste à la maison, vidée, corps d'attente, la vie en suspension. Quand il part, il ne sait pas quand il pourra revenir.

Se réveille près d'Elle. Il veut promettre qu'il sera près d'Elle. Toujours. Il se tait. Ce serait mensonge. Dès la première fois qu'il l'avait vue, c'était comme si Elle était toujours là. Elle était là quand il n'avait pas osé l'aborder. Elle était là quand il l'avait suivie discrètement. Il se mettra sur sa route. Il se mettra dans son regard. Ils ne se salueront pas. Mais Elle était là. Elle était là quand trop la magnifiant il avait fait semblant de l'ignorer. Deux années où il l'avait rendue inaccessible. Deux années où il l'avait rendue inabordable. Il ne savait pas qu'il partait déjà. Mais Elle était là quand il courait à d'autres amours. Elle était là quand il dérivait sur d'autres rives. Elle ne pouvait plus être ailleurs quand un sourire les avait connectés une première fois. Un sourire. Sur un malentendu. Elle pensait à autre chose. Ils s'étaient croisés. Par hasard. Et Elle lui avait souri. Il s'était engouffré dans la brèche. Comme s'ils s'étaient toujours connus. Ils étaient là. Ils étaient

ensemble. Leurs âmes ne seront plus jamais séparées. Elle était là sur cette colline où ils s'étaient embrassés, dans le chalet où, enfant, il s'était promis de l'amener. Elle était là. Et ils s'aimaient. Ils étaient paysage familier de l'amour. Ils étaient évidence de deux corps réunis. La terre était sans ciel quand l'un n'était pas là. Le ciel était vide quand l'autre venait à manquer. Elle était là quand il avait su qu'il allait partir. Quitter l'île. Entrer en exil. Écrire ne s'accommode pas de la dictature et de l'étouffement. Elle était là quand, de plus en plus, son monde se rétrécissait et que ses possibilités de dire se cognaient davantage sur les peurs, les colères, les lâchetés, les hypocrisies et les aveuglements. Il avait juste ramassé ses mots sous le regard. Il avait vu. Les enfants des rues. Les trottoirs défoncés. Les viols et assassinats sur les routes obscures. Les rires gras des ventripotents. Le cynisme des classes dirigeantes. Il avait écrit et su très vite que jamais il n'aurait le choix de ses livres. Sa lucidité le pliait. Et il s'agenouillait à terre, recueillant les mots torturés. Il refusait la laideur. Mais qu'entendre par laideur ? Il refusait la violence. Mais qu'entendre par violence ? Il ne pouvait pas détourner les yeux. Il lui fallait tout écrire. Et partir. Pour que les mots déchus puissent s'envoler à nouveau. Elle était là quand il n'avait pas voulu la relâcher. Elle était là avec son ventre fécondé. Il était parti. Vers cet au-delà des mers que sa famille lui avait toujours prédit. Il était parti sans choisir son moment. Poussé dehors par la censure et la dangerosité des mots qu'il pensait écrire pour lui seul. Il ne saura pas sur le moment que ce n'était pas un pays qu'il quittait une première fois mais Elle. Il ne saura pas que *Revenir* n'était pas vers une terre mais vers un amour. Elle était là quand il l'avait fait venir près de lui, sur cette terre de France et d'exil. Il avait pensé avoir résolu la question, qu'ils étaient à nouveau réunis, il avait alors plongé corps et âme dans les affres de la page, partant une nouvelle fois, sans le réaliser, jour après jour. Elle était là quand il s'était noyé dans les mémoires étouffées. Esclavage. Colonialisme. Et ce présent de corruption où les dictatures embrassent à pleine bouche les démocraties. Mémoires corrosives. Mémoires déniées. Elle était là quand il partait alléger d'autres douleurs, les morts sans nom de 1947, tous ces témoins des indignités qu'il consolait, dont il recueillait les mots, dont il couchait les récits, de Beparasy à Moramanga, de Manakara à Butaré, de Mbandaka à Bujumbura. Elle était là, intérieurement effrayée, colmatant les faiblesses, le reconstruisant, le faisant revenir, lui tendant toujours la

dernière corde et le remontant à la force de son amour. Elle était là. Il lui prenait tout.

Il fait souvent ce même rêve, Elle l’emmène dans une forêt profonde. Il la suit comme un enfant. Puis Elle le laisse en plein milieu de la forêt, Elle s’en va. Il la regarde s’éloigner. Il est perdu. Il panique. Il attend qu’Elle revienne pour le chercher. Mais Elle ne revient pas. Il se réveille alors en sursaut. Il la réveille. Il lui reproche de l’avoir abandonné dans la forêt. Elle rit. *Mais ce n’est qu’un rêve, mon amour. – Non, ce n’était pas un rêve.*

Se réveille près d’Elle. Oublie parfois cette chance. La présence se banalise. Rien n’est pourtant plus précieux. L’inconnu aspire, illusionne. Le soleil est le même mais le jour nouveau fait croire le contraire, bonjour se dit si facilement, bonjour, que ce soit ainsi, un *bon jour*, réellement. Elle lui dit bonjour. Il répond dans un grand sourire d’enfant. Muet devant un trésor inestimable. Pourtant il sortira de ce lit, il partira.

Il était revenu, un jour, de Kigali. En 2000. Elle lui avait ouvert la porte. Allait se jeter dans ses bras. Il l’avait repoussée brutalement. *Ne me touche pas.* Il n’arrive pas toujours à exprimer son ressenti. Il aurait voulu jeter au feu tous les vêtements qu’il avait portés au Rwanda. Se débarrasser de la poussière de morts le recouvrait. Il se sentait, non pas sale, ce n’est pas cela, mais la peau marquée par la poussière tombée des chairs sans sépulture. Il aurait dû laisser ses vêtements à Nyamata. Sortir nu de cette fosse commune transformée en mémorial sommaire où les corps étaient entassés sans rien, sur ces étagères rudimentaires, sans vitrines protectrices. Où entre les amas, vous passiez effleurant les chevelures des morts, où votre souffle déplaçait des fémurs et d’autres os empilés, où vous vous rendiez compte brutalement que vous marchiez sur la poussière des morts. Il aurait dû offrir ses habits en linceul. Il aurait dû tisser lui-même les voiles qui portent vers les apaisements. Il n’avait pas pu supporter cette réalité du génocide. Les corps ne disparaissent pas. Ils sont là. Sans soins. Inidentifiables. Innommables. Ou alors, se disait-il, n’aurait-il pas fallu rester dans cette fosse ? S’allonger près d’eux ? Pourquoi était-il vivant, lui ? Par quelle lâcheté, par quelle trahison, avait-il évité la mort ? Même s’il n’était pas sur le sol rwandais, les jours de génocide ? Qu’est-ce que les vivants avaient fait pour que cet événement impensable ait eu lieu ? Pourquoi le monde n’en avait-il rien eu à foutre pendant que ça se passait là, au

même moment où l'on prenait le thé, où l'on chait, où l'on mangeait, où l'on faisait l'amour, où l'on prenait le bus, où l'on sirotait son apéro, où l'on tirait sa première cigarette du jour ? Les images, pourtant. Explicites. Implacables. Ou peut-être que l'on avait fait semblant seulement, salement, de n'en avoir rien eu à foutre ? Voir et ne pas pouvoir ? Et trouver toutes les justifications possibles ? Voir et laisser dire *que ce n'est qu'une affaire de Nègres* ? Et Hira allait revenir dans ce monde capable de telles pensées ? L'idée lui était intolérable.

Mais il était revenu. Il était sorti de la fosse-mémorial. Il n'était pas resté, comme d'autres artistes, au Rwanda. Il n'y était même jamais retourné. Il était là. Devant Elle. Lui interdisant de toucher même à sa valise. Elle le regardait se dévêtir, devant la porte à peine fermée. Et, nu, il avait vidé toute sa valise dans la machine à laver, jeté tous les livres, papiers et autres objets qui avaient fait le voyage, il s'était aperçu avec horreur qu'il avait rapporté une poupée noire avec de vrais cheveux. Il n'avait pas osé s'en débarrasser, comme s'il craignait de tuer cette âme une seconde fois. À qui appartenaient ces cheveux dans un pays où tant de femmes avaient été abandonnées dans les caniveaux, souillées à jamais ? Il avait pris la poupée et l'avait posée bien en vue, lui consacrant des larmes sèches.

Il n'avait jamais remis ces vêtements qu'Elle avait fini par jeter. Dès lors, il avait refusé d'en choisir d'autres, de vêtements. Elle l'avait alors habillé. Il n'acceptait plus d'autres vêtements que d'Elle. Des vêtements qu'Elle cousait. Des vêtements qu'Elle choisissait. Des vêtements qu'Elle achetait. Il refusait que qui que ce soit d'autre lui coupe les cheveux. Il avait renoué avec son afro d'enfance. Il ne pouvait être mieux qu'entre ses mains. À Elle. Il s'était abandonné totalement. À Elle.

Il avait hanté ses écrits de tout ce qu'il n'avait pas pu écrire lors de son séjour. Il avait remis en question ses réticences à entrer dans cet univers qu'il pressentait depuis toujours. Les voix, apaisées maintenant puisqu'ils les acceptaient, revenaient en lui, toujours plus nombreuses, toujours avides d'un corps parlant. Il avait décidé de vivre et de recevoir sereinement l'héritage des voix errantes. Il était né une seconde fois en écriture.

Il lui fallait prendre soin de ses morts pour apaiser les vivants. Des morts sans sépulture. Des morts qui demandaient grâce pour ne pas mourir encore dans l'oubli. Il n'y avait pas d'autre issue que la mémoire et le pardon. Mémoire pour reconnaître, et pardon pour ne plus

méconnaître.

Et vivre ensemble.

Malgré tout.

## Génocide

Butaré. Université. Lamphi plein à craquer. Et des hommes et des femmes qui se succèdent pour raconter ce que tout le monde a vécu. Tout le monde dans ce pays. Tout le monde sur cette terre rwandaise. Tout le monde a vu. Les corps jetés à terre, découpés. Les armes qui ont parlé. Des fusils. Des kalachnikovs. Des lance-roquettes. De l'artillerie lourde, des mines antipersonnel, des grenades. Lances, arcs, mais aussi tout outil domestique, couteaux, machettes achetées en masse avant le génocide, pilons agrémentés de clous, haches, marteaux, pelles acérées, toute folie tueuse, toute fureur inventive de mort, non, pas de mort, de destruction, de viols, d'ivresse du mal.

Une femme raconte.

Son mari, hutu, avait refusé de tuer ses enfants, filles de Tutsie. Ils avaient coupé les jambes des filles, au niveau du genou, ils avaient coupé les bras des filles, au niveau du coude, et les corps ainsi mutilés ont été violés, devant le père. Ils avaient passé ensuite la machette au père pour que celui-ci achève ses filles. Il les avait achevées. Avait-il autre chose à faire ? Que d'abrégier les souffrances de ses enfants ? La femme était allongée déjà parmi d'autres femmes, grièvement coupée. Elle avait vu. Ils avaient été convoqués devant la mairie pour être massacrés. Et ils y étaient allés tout en sachant ce qui allait se passer. Les Tutsis étaient passés en premier. Les femmes de préférence. Les maris hutus étaient incités à tuer leurs femmes et enfants tutsis pour avoir la vie sauve. Les femmes hutues étaient violées avant d'être découpées en morceaux pour avoir épousé des Tutsis. Cette femme était restée près de quatre jours parmi ces corps éparpillés là. Elle ne comprend pas pourquoi elle est restée en vie. Les chiens, la nuit, la reniflaient, voyaient qu'elle était vivante, ils allaient à côté, manger les corps décomposés. Puis elle se tait. Tout l'amphi se tait. Un silence intolérable. Un silence qui vous écrase la poitrine. Une autre femme pousse un cri interminable. Une seule femme. Parmi tous ces gens se



rappelant leurs propres yeux qui ont vu. Qui ont vu d'autres scènes tout aussi atroces. Hira aurait voulu être là. Près de cette femme. Celle qui crie. Celle qu'il ne voit pas. Celle au milieu de tous qui ont vécu des scènes similaires. Au moment où elle avait vu ses enfants se faire découper et violer. Hira aurait voulu avoir une machette à la main, et l'achever, cette femme, avant qu'elle ne découvre que c'était le tour de ses filles.

Près de l'université, il y avait un petit bois, de sapins, de fougères, Hira le traversait pour aller au restaurant. Son regard avait été attiré par quelque chose, un tissu, il avait voulu écarter la fougère pour voir de plus près. Il avait eu le temps de comprendre, c'était la manche d'un vêtement, et dans le vêtement, un long os.

C'était six ans après le génocide.

Des restes traînaient encore. Et une main l'avait tiré en arrière. C'était la main d'un jeune homme. Celui-ci l'avait emmené chez lui. Dans sa chambre d'étudiant. Et quand ils étaient passés dans les couloirs, un chant s'était élevé : *Hé, Atome ! Ne leur raconte pas ! Toi, Atome, qui aimes tant raconter, ne leur raconte pas !* Mais Atome lui avait tout raconté. Son enfance au Burundi. Son enfance en exil où il avait été nourri de rêves de retour au pays : « *Nd'aha nd'ahandi*, je suis à la fois ici et ailleurs, ici au Burundi, et ailleurs, *ahandi*, là-bas, au Rwanda, terre des ancêtres, paradis des pasteurs, sol béni des vaches grasses et douces, terre des femmes belles et magnifiques, terre des danses lentes et délicates, le talon qui tape le sol et les bras qui fendent l'air, la tête dodeline, les épaules et la poitrine frémissent, *ahandi*, où les collines sont vertes et les plaines paisibles. » Ses parents s'étaient enfuis en 1959. Après le premier génocide. Ils ne rêvaient que de retour. Et c'était sa génération à lui qui allait le permettre, ce retour. L'avion du président s'était écrasé. Et tout avait commencé. Comme tout le monde l'avait prévu. Comme tout le monde le savait. C'est pour ça que le génocide avait eu lieu. Les victimes savaient qu'elles seraient les victimes. Les bourreaux savaient qu'ils seraient les bourreaux. Et les voix des Mille Collines étaient sorties des studios de la radio pour descendre dans les champs et dans les gorges des *Interahamwe*. Et ces chants magnifiques des longues traditions de terriens étaient passés dans la bouche des fossoyeurs sans fosse, dans la bouche des travailleurs sans autre salaire que le sang et l'ivresse de démembrer des corps.

Ce fut un génocide bercé par le chant. Atome avait rejoint alors le

FPR. Il avait suivi Kagamé. Ils avaient vu les cadavres s'amonceler au fur et à mesure qu'ils avançaient dans le pays. Dans ce pays dit de paradis. Dans ce pays dit de troupeaux paisibles de vaches belles et douces. Ils avaient vu les forces internationales créer des couloirs pour évacuer les génocidaires. Ils avaient vu, à Gikongoro, le drapeau français planté sur un charnier. Ils étaient entrés dans des églises où les morts s'entassaient. Leurs yeux étaient saturés de regards. Les mourants souriaient d'espoir en sachant qu'ils étaient enfin là. Ils devaient, parfois, trop souvent, les achever, ces mourants. Pour qu'ils partent enfin. Qu'iraient-ils faire d'une vie dépecée, bras et jambes sectionnés, ventre ouvert et les entrailles presque dehors ? Ils étaient arrivés à Kigali. Ils avaient arrêté le génocide. Arrêter un génocide quand il y avait déjà eu un million de morts ? *Ho, Atome ! Atome ! Ne leur raconte pas !* Mais Atome avait tout raconté. Atome était enfant quand il était parti du Burundi. *Dis-moi, Hira, comment pourrai-je maintenant aimer un corps depuis que j'en ai vu tant, des corps découpés, démembrés ? Comment pourrai-je aimer maintenant une femme quand j'en ai vu tant, des femmes violées, des pils enfoncés dans le vagin et qui sortent par la gorge ? Comment pourrai-je encore aimer être vivant, aimer être humain ?* Hira n'avait rien répondu. Il ne pouvait qu'écouter.

Simplement écouter.

De tout son cœur.

Atome l'avait conduit sur une colline encore. *Imagine-toi le même paysage, c'est comme ici, quand j'étais dans mon village, j'étais avec l'assassin de mes parents. Je lui avais demandé où il avait tué mes parents. L'assassin avait dit ici. Ce n'était pas là, j'avais creusé pour rien. C'est ici encore, avait-il dit, ce n'était pas là. Il pleuvotait alors. L'assassin avait eu peur de se mouiller. Il avait soudain dit, en simulant qu'il recouvrait la mémoire, c'est là. Et c'était là. Il m'avait baladé pendant tout un après-midi pour tout m'avouer dès la première petite goutte de pluie. C'est ça, la valeur de mes parents ? La peur d'être mouillé par une seule goutte de pluie ? C'est ça la valeur de l'aveu ? La valeur d'une vérité reconnue ? Moi, Atome, je te raconte. Je te raconte. Je ne veux pas ne pas raconter. Je raconte. Et je veux que tu racontes aussi. Que tu dises ce que tu as vu. Que nous ne sommes pas des menteurs. Que nous n'avons rien inventé. Qu'un génocide a eu lieu ici. Avec la complicité de l'humanité entière. De la France. De la Belgique. De la Chine. De l'Afrique du Sud. De la MINUAR. Retiens bien cette année, Hira, 1994.*

Hira était rentré à l'hôtel. Sa peau avait pris la poussière. Il s'était mis sous une première douche. Puis sous une seconde. Puis sous une troisième. Puis. Puis. Hira avait hâte de quitter ce pays. La poussière ne partait pas. Hira avait aimé toutes ces personnes qui lui avaient pris la main et qui lui avaient demandé de raconter. Atome. Karole. Cyprien. Gatete. Aimable. Ishimwe. Immaculée. Diogène. Shyaka. Rugira. André. Nazou. La poussière ne partait toujours pas.

Revenu près d'Elle, ne sachant que lui dire de son voyage, il avait voulu se terrer entre ses seins. Elle l'avait pris contre Elle et, nu, il s'était endormi. Il n'avait pas arrêté de lui raconter. Dans son demi-sommeil. Dans l'abîme de ses mots. Il lui avait tout relaté.

Aujourd'hui encore, il lui reste une poudrée de poussière sur la peau. Une poussière de mort. Une poussière de mémoire.

## Benandro

Des mois après avoir été renversé par la moto, de retour à Antananarivo, assis sur le rebord de la fenêtre, le regard tourné vers le sol, Hira avait demandé soudain à sa mère : « Mama, si je sautais, ce serait comment ? » La mort ou la blessure bien sûr, c'est évident, mais le vertige de la chute ? Ce serait comment ?

Il ne se rappelle pas la réponse de sa mère. Avait-il seulement besoin de sa réponse ? Il s'était replongé aussitôt dans le silence et le lointain. Sûrement, il avait quitté le rebord de la fenêtre, sûrement.

Il allait avec les autres enfants, le clan des cadets, jouer dans les *lavaka*, vastes ravines modelées par l'érosion. Il était le plus âgé du groupe. Il en était le chef, le responsable. Il faisait prêter serment à tous de ne pas rapporter aux parents qu'ils y allaient, dans les *lavaka*. Ils s'y rendaient en ordre dispersé, pour ne pas éveiller l'attention. Ils se donnaient rendez-vous en bas de la combe, à l'endroit où la colline s'ouvrait, ils s'y enfonçaient alors avant de parvenir à la pente raide. Ils grimpaient sur les parois friables, pieds et mains nus, le sol s'effritant sous le moindre de leurs pas, il fallait être léger, reconnaître les endroits les plus solides, les plus rouges, là où la latérite dominait le plus, et quand le mur devenait falaise, blanche poussière presque poudre, scintillant argentée sous le soleil, ils se regardaient, la plupart d'entre

eux se retournaient alors et, bloquant leurs chevilles, revenaient sur leurs pas, se laissant glisser lentement dans la pente, et riaient, et criaient dans un nuage de particules colorées, ils finiraient en bas, slalomant entre les excavations et échancrures, roulant contre les cheminées naturelles qui se dressaient à mi-pente, prenant la coulée de poudre qui rejoignait ce qu'ils appelaient *la mer blanche*, petite étendue où la terre n'était plus que chaude poudreuse qu'ils pouvaient pulvériser entre leurs doigts, ils y enfouiraient joyeusement leurs flancs, et y plongeraient, encore et encore.

Ce jour-là, Hira avait voulu continuer plus haut, à l'endroit où la paroi était presque à la verticale sur quelque trente mètres. Personne n'avait voulu le suivre. C'était normal. Hira était l'aîné. Il était donc l'exemple du courage. Là, il fallait creuser avec les doigts pour avoir des appuis, creuser doucement pour que la terre ne se dérobe pas, creuser assez pour qu'elle puisse supporter son poids, son poids d'enfant. Il avait avancé ainsi, lentement, encouragé par ses cadets, restés en bas. Sa jambe gauche, hésitante depuis la montée, avait tremblé soudain, comme si elle n'était plus sienne, il l'avait regardée avec étonnement, surpris de constater cette peur sans réellement la ressentir. Non, il n'avait pas peur et pourtant sa jambe tremblait. Il s'était concentré et le tremblement s'était calmé. Hira s'était engagé à nouveau. Cette fois, c'était sa respiration qu'il lui fallait contrôler. Mais rien. Ça partait dans tous les sens. Il cherchait l'air. Le mur était trop fragile, ça s'effondrait sous ses mains, ça s'effondrait sous ses pieds, il avait lâché le mur, et en tombant, dans un cri rageur, avait hurlé leur devise : « *Maty dia maty, ny fasana ve no tsy ho hisy !* » Mourir pour mourir, bien le diable si manquent les tombes !

Il avait été dans le vide, trop vite, et au cœur de son cri, il avait entendu celui des autres, eux qui étaient comme figés dans la peur et l'excitation. Hira avait heurté plusieurs autres cheminées avant de chuter dans *la mer blanche*, sur le dos, le choc l'avait enfoncé dedans, entièrement enseveli, il était ressorti en hurlant, la bouche pleine de terre, les yeux en feu, quelques brûlures aux bras et sur les hanches, le cri des autres l'accompagnant, ils avaient braillé de longues minutes, ils avaient braillé comme des malades avant de se lancer des poignées de poudre blanche et de s'empoigner comme de magnifiques lutteurs.

Il leur était ensuite impossible de rentrer dans cet état, les vêtements, les cheveux et la peau couverts de couleurs, de sable et de

poussières, la salive gonflée de terre et la sueur figée sur le corps, les parents allaient les punir, inévitablement. Ils avaient alors couru vers le lac Mandroseza, traversant le petit village au pied du *lavaka*, provoquant la panique des poules et des canards, suscitant l'aboïement des chiens, ils craignaient les redoutables lanciers de pierres des enfants de ce village, ou plus encore d'être attrapés au col par l'un des adultes qui y demeuraient et d'être ramenés ainsi à leurs parents, ils avaient traversé les rizières, évitant les zébus qui y paissaient, traversé les premiers joncs et terres inondées, ils avaient plongé dans l'eau – très peu d'entre eux, pourtant, savaient nager, ils coulaient tout simplement pour s'agripper ensuite aux joncs qui poussaient dans l'eau, ils remontaient ainsi à travers les multiples plantes qui coupaient l'eau, forêt qui ployait et les repoussait vers le haut, ils étaient revenus sur la rive, se livrant au soleil pour sécher. Et là, le visage vers l'astre, ils avaient ri doucement, ils avaient parlé, imité le cri des canards sauvages, imité le cri des crapauds qu'on n'entendait jamais le jour, imité le cri des animaux qui n'existaient pas mais qui habitaient le fond de leurs gorges, Hira avait pensé à la légende de Benandro, parfois il racontait aux autres, souvent, il y pensait, sans vouloir partager.

Conte, conte, ceci est un conte, les mères chantaient :

*Ne pars pas, ô Benandro, ne pars pas.  
Il est des malheurs,  
Il est des ennemis,  
Il est des intempéries,  
Il est des malédictions,  
Ne pars pas, ô Benandro, ne pars pas.*

Mais Benandro partit malgré tout, malgré les suppliques des mères, malgré les suppliques des pères.

*Qu'as-tu à partir, ô Benandro ?  
N'est-il pas ici, Le-beau-roux-bossu ?  
N'est-il pas ici, Le-beau-noir-luisant ?  
N'est-il pas ici, Les-cornes-de-lune-sans-pareilles ?  
N'est-il pas ici, le troupeau qui garde ton âme ?  
Ne pars pas, ô Benandro, ne pars pas.*

Mais Benandro partit, n'écoutant nul conseil, nulle prière, Konantitra le suivit, son esclave, son vieux serviteur. Il marcha jusqu'à disparaître aux yeux de tous, il marcha jusqu'à semer son ombre. Il s'installa sur la plus haute des montagnes, contemplant les vallées et les plaines, il s'installa sur l'inaccessible sommet, et d'un coup dévala tout. Benandro roula, roula, roula...

Et les pierres roulèrent avec lui, et les roches roulèrent avec lui, et les branchages qu'il brisa, et les feuilles et brindilles qu'il leva, les pierres et les roches roulèrent jusqu'à devenir os et crânes, les branches et brindilles roulèrent jusqu'à devenir bras et jambes, les feuilles et les écorces roulèrent jusqu'à devenir peaux, la poussière et le sable roulèrent jusqu'à devenir chair, et la pluie et les ruisseaux roulèrent jusqu'à devenir sang. Et Benandro roula, se blessa. Et Benandro roula, se tua.

Et quand la poussière se reposa. On vit des êtres, enfants, écorchés, la peau en lambeaux, crânes découverts, chairs transpercées d'éclats de bois, jambes et bras tordus. Les enfants se levèrent et ramassèrent les membres démantelés de Benandro. Konantitra, l'esclave, vint et constata la mort de son jeune maître. Benandro lui dit à travers les ombres :

*Dis-leur, ô Konantitra, de ne pas sacrifier Le-beau-roux-bossu,*

*Dis-leur, ô Konantitra, de ne pas immoler Le-beau-noir-luisant,*

*Dis-leur, ô Konantitra, d'épargner Les-cornes-de-lune-sans-pareilles,*

*Je n'ai pas besoin que mes zébus parent mon tombeau,*

*Dis-leur, ô Konantitra, que vide restera mon tombeau.*

*Nul ne me pleurera, nul ne me regrettera.*

*Dis-leur que Benandro est parti dans le scintillement des jours et la levée des poussières,*

*Dis-leur que Benandro est parti de sa propre mort, dis-leur...*

Konantitra revint vers les pères, revint vers les mères. Les mères pleurèrent. Les pères regrettèrent. Et on vit d'autres enfants remontant vers les hauteurs, d'autres enfants prenant les falaises. Sont-ils de

pierres, sont-ils de branchages ? De feuilles et de brindilles ? De sang des ruisseaux et d'écume des montagnes ?

*Ne pars pas, ô Benandro, ne pars pas...*

Parfois les enfants sautaient, souvent ils disparaissaient...

L'histoire suspendue un moment dans la stupéfaction.

« Où disparaissent-ils ? » lui demandaient ses amis, *je ne sais pas*, répondait-il, *je ne sais pas*, et il se taisait.

*Là où j'irai...*

Parfois quand ils jouaient, la poussière ainsi soulevée, ils regardaient au sol, ils voyaient nettement rouler et disparaître un crâne, ils prenaient alors la fuite, criant : *Benandro, Benandro...*

## Kelimalaza

Une colline après l'autre, très peu d'arbres, le vent et la lumière qui jouent à caresser les herbes hautes, une maison solitaire, on ne sait pas, abandonnée ou laissée au temps, visitée de temps en temps, on ne sait pas, par un marcheur errant, un enfant aventureux, comme lui, Hira, quelque couple en mal d'ombre et de secret, on ne sait pas, refuge des lézards et autres geckos, des roches noires comme raclées de la terre, terre rouge, latérite ; parfois une piste rayant le tout, presque une estafilade sur un sein découvert, le calme, traversé par le tumulte du chemin de fer.

Bref tumulte, une flèche lente sur les rails, wagons et locomotive, presque à l'ancienne. C'est ainsi que, par le paysage, Hira était entré dans la mémoire de 1947. Il était juste de ces enfants heureux qui jouaient sur les coteaux, de gros cartons en main, ils se glissaient dedans et prenaient la pente, herbes glissantes des monts, rires, leurs rires. Et quand ils voyaient le train surgir du tunnel, ils se précipitaient vers le chemin de fer pour l'attendre et courir à côté des wagons, y grimper pour les plus téméraires, y rester quelque temps, et sauter avant le pont, car de l'autre côté, c'est le loin, au-delà du permis, sur les terres d'Ambohimanambola, domaine de Kelimalaza.

Hira courait à côté plus souvent qu'il n'y montait. La peur le tenaillait, une peur étrange qu'il ne s'expliquait pas, peur de se faire écraser par le train ? De rater l'accrochage ? De rater le saut ? Il

n'arrivait pas à se l'expliquer vraiment. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il n'était pas un couard, et quand il n'y pensait pas, il réussissait toujours. Autre chose le bloquait.

C'était à partir de ces trains que les coloniaux mitraillaient ceux qu'ils appelaient des *fahavalo*, terme traduit étrangement par « rebelles », alors qu'il désigne les ennemis. Est-on *fahavalo* lorsqu'on résiste à l'envahisseur, est-on *fahavalo* lorsqu'on veut l'ordre des choses : rester libre chez soi ? De ces trains était venue la mort. Comment l'avait-il su ? Qui le lui avait raconté ? Personne, réellement, ne s'était assis face à lui pour lui transmettre le récit, il le savait, ses amis le savaient, ils y pensaient ou pas, il commençait à se poser tant de questions, tout simplement, par sa curiosité insatiable.

Hira s'arrêtait de courir, essoufflé, il voyait son frère et ses amis, accrochés au train, et tour à tour, sauter, rouler sur le côté, riant, le train prenait le pont, tournait, disparaissait.

Vers Kelimalaza.

La mort était de l'autre côté, de l'autre temps, de l'autre époque, de cette colonisation dont on leur parlait souvent, de cet autre pays qui était le leur il y avait à peine un peu plus de quinze ans, ce pays qu'ils n'avaient pas connu, celui qui était meurtri, révolté.

Hira y pensait sans arriver à imaginer, à visualiser ce pays dominé. Il ne pouvait pas interpréter encore toutes ces traces évidentes. Le chemin de fer, les bâtiments coloniaux, la langue française, il était né dans ce monde-là, cela faisait partie de sa vie. Comment pouvait-il imaginer que ces trains étaient l'un des symboles les plus puissants de l'hégémonie étrangère ? Dans ces wagons sont des marchands et des marchandes, avec leurs cageots de fruits, de légumes, avec leurs poules et dindons, leurs moutons parfois, et des voyageurs et des paysans. Et des rires. Et des odeurs. Comment imaginer ce passé ? Tous ces gens, tous ces adultes avaient donc connu la colonisation, tous ces adultes avaient vécu comme des sous-hommes ? Cette pensée le troublait profondément. Ils n'étaient pas libres avant ! Ils étaient des indigènes. Des autochtones ! Des ZO-TOK-TONE, le mot le faisait rire, ça faisait zoo, toc et tonne !

Hira jouait à un autre jeu, avec ses amis, ils posaient des aiguilles sur le rail, le train devait dérailler...

Ainsi faisaient les rebelles, en 1947, on le leur disait, les rebelles mettaient une simple aiguille sur le rail et le train déraillait. Ils avaient



essayé, eux, ils attendaient que le train surgisse, ils posaient leurs aiguilles, chacun avait la sienne, espacée de sept pas, sept, chiffre sacré, ils se planquaient sur le bas-côté. Le train passait, il ne restait rien de leurs aiguilles. Alors, ils posaient n'importe quoi sur les rails, des tiges d'eucalyptus sur lesquelles ils avaient craché des formules magiques, des chiffons rouges, des ailes d'oiseau mort ou des crêtes de coq rouge.

Mais rien...

Peut-être fallait-il aller un peu plus loin, braver l'interdit et s'approcher de la colline de Kelimalaza.

Mais ils n'avaient jamais osé, ou plutôt jamais osé reconnaître que parfois, ils y étaient, sur la colline de Kelimalaza, un mont parmi d'autres, ordinaire, calme et silencieux. En période de paix, Kelimalaza n'est-il pas l'un de ces bouts de bois quelconques qui traînent au sol ? Mais en temps trouble, il vous frôlait, et c'était la mort, n'est-ce pas ? Et même s'il ne touche pas, n'est-ce pas le vertige quand même, ne le dit-on pas ? Sacré dans l'immémorial, Kelimalaza sort pour protéger la terre mère, quand la guerre est inéluctable. De bout de bois, il devient lance et sagaie. De bout de bois, il devient masse et massue. De bout de bois, il est arme crainte de tous. La puissance même du colonisateur n'y pourra rien. Ainsi les rebelles avaient défié l'armée française, Kelimalaza suspendu à leur cou, Kelimalaza accompagnant leurs coups. Kelimalaza était là avant les colonisateurs, talisman du roi Andrianampoinimerina qui unifia tout l'Imerina et presque toute l'île. Kelimalaza était là contre l'occupation française, aux côtés des Menalamba, aux côtés des VVS, aux côtés des MDRM. Kelimalaza avait toujours été là. Sans visible sanctuaire. Dans ce silence, Hira marchait en évitant d'écraser les brindilles.

De fer et de bois, ainsi lui apparaissaient les événements de 1947. La puissance du fer et de la technologie contre celle du bois et du talisman. Il se représentait l'armée coloniale comme dans les films de guerre. Il se représentait l'armée rebelle comme dans les récits de contes. Il n'arrivait pas réellement à les mettre sur le même champ de bataille. Les bombes contre les mythes. La réalité contre la fiction. Deux mondes qui ne pouvaient pas se rencontrer. Il ne comprenait pas très bien. On lui disait que les rebelles avaient perdu, les colons étaient pourtant partis malgré leur victoire et les massacres commis ! Comment les colons pouvaient-ils partir alors qu'ils avaient gagné cette guerre ? De quelle nature est-il, ce pouvoir de Kelimalaza ? Bout de bois, force

de la terre ? Les rebelles avaient-ils raison ? Les fusils ne gagnent jamais contre les bouts de bois ? Kelimalaza gardait toute sa force mystique dans l'imaginaire de Hira, et pour cela, pour avoir accepté cette irrationalité de l'histoire, Hira se considérait comme enfant des collines, son appartenance à ces terres allait au-delà de l'explicable, il ne savait pas très bien comment l'exprimer : ces collines où rien ne semble se passer sont bien indomptables, et lui, il venait de là, de ce monde qui résistait aux grandes déchirures.

## Rano, rano

Hira regardait le train souvent, il imaginait des histoires de cow-boys et d'Indiens, des histoires tout à la fois vraies et fausses. Il ne savait pas où se situait la frontière du mensonge et de la vérité. Que ces mêmes trains aient transporté des prisonniers dans l'est du pays, cela ne pouvait pas appartenir à la réalité ! Que ces mêmes trains aient été blindés pour mitrailler les villages aux alentours des chemins de fer, non, il ne pouvait pas l'intégrer dans le possible. Ses paysages à lui étaient si doux qu'il ne pouvait pas concevoir qu'ils aient été le théâtre de tant de cruauté et de barbarie. Il ne pouvait pas accueillir en lui cette sorte de mémoire, cela ne pouvait être que de la fiction, même si dans un coin de sa tête, il la posait comme une probabilité, un on-dit, une parole dangereuse remettant en cause son bonheur d'investir ce terrain de jeu que constituaient les collines. Se pouvait-il que ces endroits aient été des terres de mort, d'affrontement et de violence ? En vrai ? Comme dans les films où les cow-boys massacrent les Indiens sur une musique absolument sublime ?

Hira eut bientôt la réponse à ses questions un jour où un vieil homme écarta les rideaux de porte de la maison – la maison n'était jamais fermée, des visiteurs venaient souvent leur rendre visite, des voisins ou des parents lointains, des amis, des connaissances, des inconnus connaissant l'influence ou la générosité de ses parents.

Ce jour-là donc, le vieil homme, après les salutations, s'installa sans un mot dans le salon et accepta comme dû son verre d'eau. Puis, tout aussi brusquement, en reposant son verre, se mit à parler – ou alors, la mémoire de Hira n'avait retenu que cela, l'entrée de ce vieillard, grand,

dans ses habits traditionnels du Sud, puis le geste de poser le verre suivi de ce flot de paroles qui l'avait glacé...

Le vieil homme raconta qu'en 1947, il était à M. – l'homme avait cité le nom de l'endroit, mais Hira avait juste retenu que c'était dans les environs de Manakara qu'il situait très bien car beaucoup d'amis de son père disaient venir de là, l'homme disait qu'il avait attaqué une concession française avec ses amis, des paysans comme lui, des pauvres comme lui, des gens simples comme lui, qu'ils n'avaient pas attendu les ordres venus d'en haut, qu'ils s'étaient soulevés parce que le pays le réclamait. Ils avaient brûlé la maison du colon, celui-ci était sorti avec les autres occupants, ils les avaient massacrés, il s'était retrouvé face à une femme enceinte, il n'avait pas réfléchi, il avait pris sa lance courte et la lui avait enfoncée dans le ventre, il était reparti à la recherche d'autres personnes à tuer. Puis, revenu sur ses pas, il avait vu le bébé hors du ventre de la femme, comme cherchant de l'air, il s'était enfui, choqué, réalisant que c'était lui qui avait fait cela, il ne pouvait plus suivre ses amis dans la rébellion. Il refusait de participer encore à ça. En représailles, ses amis l'avaient accusé d'être du PADESM, le parti des traîtres, et avaient assassiné son neveu.

Le vieil homme pleurait comme un enfant en disant cela. Hira était stupéfait. Ce n'était pas l'histoire de l'homme ou la cruauté de ses actes qui l'avait saisi, c'était la douleur sur sa figure, le fait qu'un vieil homme puisse être aussi triste, ce brutal changement des traits, de la sérénité qu'il affichait en entrant dans la maison à la souffrance qui lui tordait les muscles après avoir posé le verre et commencé son récit. Le silence s'était installé dans la maison. Brisé par une toux très sèche de l'homme. Hira ne se souvient de rien d'autre. 1947 était sorti du mythe et avait pris le visage de cet homme.

Le mythe, c'était ce guerrier ceint d'un pagne, tenant une sagaie à la main, le front barré de terre rouge, ses tresses se déversant jusqu'à ses épaules, son talisman se balançant à son cou – Kelimalaza ou Matahola, les balles se transforment en eau au contact de sa peau.

Le mythe, c'était lorsque vous étiez dans la peau de l'Indien et que si le cow-boy vous visait, il fallait crier *rano, rano* avant qu'il ne dégaine ! Les balles se transformaient alors en eau, vous ne mouriez pas, vous pouviez continuer la partie, au corps à corps, et vous l'Indien, vous gagniez toujours au corps à corps. C'était la règle, le cow-boy succombait en combat rapproché. L'Indien tombait dans la fusillade s'il

n'avait pas invoqué sa magie.

*Rano, rano* ou les éléments contre l'envahisseur. *Rano, rano* ou la magie de la terre contre la puissance de feu du colonisateur.

Le visage du vieil homme, peu à peu, avait remplacé la figure invincible du rebelle. Moramanga, le 5 mai 1947 : cent soixante-six hommes entassés dans trois wagons à bestiaux, mitraillés à travers les parois. Les blessés achevés le 8 mai. Fusillés. Hira se posait mille questions. Pourquoi la formule *rano, rano* n'avait-elle pas marché à ce moment-là ? Simple ! répondait son âme d'enfant. Les prisonniers étaient dans les trois wagons, ils n'avaient pas vu les militaires pointer leurs armes ! Ils n'avaient pas eu le temps de prononcer la formule magique ! Mais alors, pourquoi les militaires avaient-ils mitraillé à travers les wagons alors que ces gens étaient déjà prisonniers ? Simple ! répondait-il encore. Les militaires avaient peur que les rebelles ne se transforment en courants d'air, en serpents, en geckos ou autres lézards, et ne s'enfuient à la première occasion, il fallait agir tout de suite ! Car les rebelles avaient aussi ce pouvoir, celui de la métamorphose. Sinon, comment expliquer que les militaires ne parvenaient pas à les attraper dans la forêt malgré leurs trains, leurs tirailleurs, leurs jeeps, leurs avions et leurs chevaux ?

Hira ne s'était rendu compte du symbole du massacre que bien plus tard – des wagons, le 8 mai, des tueries de masse –, lorsqu'il avait fallu grandir et comprendre, sortir des films et des mythes, et lier cet événement à d'autres faits de l'Histoire du monde.

Hira avait conçu mille scénarios face à l'incompréhensible. Il n'osait pas poser trop de questions car il avait bien remarqué que les adultes n'avaient plus aucune contenance en évoquant 1947. Une sensation d'indécence l'envahissait lorsqu'il les voyait perdre leurs visages d'adultes pour laisser apparaître la peine et la faiblesse. Il avait comme honte quand leurs mots s'égarèrent dans la colère ou le bégaiement. Beaucoup de ses amis préféraient partir à ce moment-là, refusant de subir encore le « délire » des vieux : des hommes jetés des avions, des trains tirant en rafales tout le long du chemin de fer, des *Senegaly* découpant femmes et enfants, des cadavres donnés à manger aux chiens, des villages incendiés, des troupeaux de zébus abattus, des hommes dans la forêt, transformés en singes, pour y avoir trop longtemps vécu...

# Senegaly

Pendant longtemps, Hira, comme les autres enfants, n'avait osé approcher un Africain. Tout Africain était pour eux un *Senegaly* mangeur de cœur ! D'ailleurs, les professeurs ne les menaçaient-ils pas de faire venir un *Senegaly* s'ils ne travaillaient pas bien à l'école ? Les adultes n'invoquaient-ils pas le *Senegaly* lorsqu'ils faisaient une bêtise ? *Senegaly*, comme celui qui vivait dans la cité, celui que nulle femme ne voulait épouser, celui à qui nul ne connaissait de parent proche ou lointain, celui qui vivait seul depuis qu'il était là, lui, l'unique personne qui visitait le cimetière des tirailleurs, près de leur école.

Il fascinait Hira et sa bande. Ils en avaient peur et en étaient curieux, venaient rôder près de son habitation. L'homme avait l'habitude de s'asseoir dehors, sur une vieille chaise pliante. Les enfants criaient alors « *Senegaly ! Senegaly !* » et dès que l'homme levait la tête, ils s'enfuyaient comme des dératés. L'homme répondait invariablement : « Malien, Malien. » Ils croyaient qu'il disait *malin, malin*, pour invoquer son ami le diable et se transformer en une créature plus redoutable encore.

Hira, à l'insu de ses amis, allait parfois guetter le *Senegaly*. Il s'allongeait dans l'herbe et, à l'image du guetteur sioux, rampait doucement vers l'endroit où l'on pouvait voir sans être vu, une petite motte où poussaient des fleurs sauvages. Il regardait l'homme. L'homme ne faisait rien d'autre que rester assis sur sa chaise, et cracher sa chique, et fermer les yeux. Il ne quittait cette pose qu'au moment où arrivait la marchande de *mofogasy*. Il en prenait cinq, toujours. Hira s'efforçait de ne pas bouger, de ne faire aucun bruit, d'ignorer les fourmis qui aimaient bien cet endroit, de ne pas paniquer quand les abeilles venaient sur les fleurs. Par Wakan Tanka ! Un guetteur sioux savait tout subir et brûler au soleil sans gémir une seule fois ! Lui, il était sous l'ombre de la plante sauvage, comment pouvait-il se plaindre ?

C'était dans cette position que Hira s'était endormi un jour. Il était venu tôt, avant même que l'homme ne soit sorti de chez lui et ne se soit assis sur sa chaise, avant même que la marchande de *mofogasy* n'ait commencé sa tournée. La rosée n'avait pas rejoint le soleil, les araignées quant à elles reprisaient leurs toiles dans cette forêt de plantes insoumises. Hira était resté immobile un long moment, tombant

peu à peu dans le sommeil sans s'en rendre compte. Un bruit le réveilla. Un caillou qui roulait près de son visage. Il aperçut l'homme à sa place habituelle. Avec un air différent. Presque heureux. Hira eut envie de s'étirer mais il résista. Il tenta de respirer régulièrement pour lutter contre ce désir. Mais il ne put se retenir très longtemps. C'est alors qu'il vit à côté de lui une sous-tasse où il y avait un *mofogasy*. Son cœur battait très fort. L'homme l'avait découvert ! Il fit encore comme le guetteur sioux : ramper lentement vers l'arrière et ne se relever que lorsque vous êtes complètement hors de vue de l'ennemi, c'est là que vous pouvez ensuite courir et enfourcher votre cheval. Il allait commencer sa retraite quand il réalisa brusquement que cette sous-tasse avec le *mofogasy* était un signe de paix ! Il s'arrêta, abasourdi. Son cœur battait plus fort encore ! Et si c'était un piège ? Et si le *mofogasy* était empoisonné ? Et s'il le mangeait, n'allait-il pas tomber pour être ramassé comme un animal mort par cet ogre de *Senegaly* ? Mais il se dit que cet ogre aurait pu déjà lui régler son compte quand il l'avait surpris dans son sommeil ! Pourquoi offrir un *mofogasy* à un enfant qu'on avait l'occasion de manger tout de suite ? Hira tremblait en tendant la main vers le beignet. Il avait conscience de braver l'interdit en commettant ce geste. L'interdit de ne jamais frayer avec un *Senegaly*. Il voulait savoir. L'envie était trop forte. De savoir. Il murmura doucement la formule magique de leur bande : « *Maty dia maty, ny fasana ve no tsy ho hisy ?* » Mourir pour mourir, bien le diable si manquent les tombes !

Il attendit quelque temps l'effet du poison. Rien. Il respira plus calmement pour s'apaiser. Il lança son regard en direction de l'homme qui semblait toujours aussi amusé. Toujours rien. Le *mofogasy* avait un goût habituel. Hira sortit de sa cache pour rendre la sous-tasse. Il fit une fois encore comme le Sioux qu'il était : pour l'assaut des caravanes ou de la diligence, veiller à adopter une trajectoire permettant à la fois l'attaque et la fuite ! Il courut le plus vite qu'il put et arrivé à quelques mètres du *Senegaly*, sans s'arrêter, posa la petite assiette à terre, il filait déjà en se rendant compte qu'il n'avait pas dit merci. Mais non, il ne pouvait pas revenir en arrière pour dire merci ! La trajectoire était parfaite et il devait rejoindre son camp ! Et puis, comment peut-on remercier son ennemi ?

Il rentra à la maison, voulut en parler à sa mère, mais finalement y renonça. Il se planta devant elle, la bouche entrouverte déjà. Sa mère lui dit : « Oui ? » Il répondit non. Sa mère lui dit : « Il ne t'a pas

mangé ? » Il en fut plus stupéfait encore, et intérieurement se dit : « Comment a-t-elle su ? » Il répondit non. Sa mère lui dit : « Va voir le cimetière des tirailleurs. » Il n'avait pas répondu. L'étonnement le remplissait encore. Il sortit machinalement. Car il obéissait toujours à sa mère. Instinctivement. Ce n'était même pas de l'obéissance. C'était de l'évidence. De l'ordre du naturel. Il dévala la pente vers le cimetière qui se trouvait au fond de la mission catholique d'Ampahateza, un peu plus loin, en face de la salle d'œuvre où son père projetait les films.

Quand il y fut presque, le *Senegaly* était déjà là, cheminant tranquillement sur la même route. Hira s'arrêta brutalement. Cette fois-ci, il ne pouvait plus se cacher. L'homme venait vers lui. Hira resta là, figé, debout. L'homme était maintenant à sa hauteur. Il avait un sourire tellement triste et gentil... Il effleura le visage de Hira. Hira fut surpris de la douceur qui se dégageait de cette si grande main.

– Malien, Malien, pas *Senegaly*...

L'homme était parti. Hira connaissait ce cimetière. C'est le cimetière catholique en vérité, un cimetière colonial, le cimetière des pères missionnaires, le cimetière des paroissiens fervents et méritants. Hira et ses amis avaient l'habitude d'y jouer. Les tombes formaient un dédale parfait pour leurs courses-poursuites ou leurs cache-cache. Ils connaissaient par cœur chaque tombeau. Les tombeaux fleuris. Les tombeaux en ruine. Tombeaux fleuris pour les missionnaires et les paroissiens. Tombeaux en ruine pour la plupart des colons. Tombeaux relégués au fond pour les tirailleurs, juste derrière le monument aux morts pour la patrie, pour la patrie de France.

Là, ils n'y allaient jamais. Ce ne sont pas des tombes d'ailleurs, c'est une succession de petites dalles envahies par l'herbe, avec de simples croix plantées dans le sol. Hira s'en approcha. Elles étaient si nombreuses, ces plaques au sol ! Serrées les unes contre les autres. Certaines fissurées. Ça l'avait choqué. Que des sépultures puissent être disposées ainsi. Que des sépultures puissent être seulement des morceaux de pierre alignés par terre. Des noms étranges, avec le grade du soldat, l'indication de sa compagnie, *né vers, mort le...* La date de naissance était systématiquement *né vers*, celle de la mort bien précise. Hira eut peur. Soudain, il douta du sol où il avait posé ses pas. Et s'il avait marché sur une tombe ? Puisque les tombes étaient par terre ! Il trembla brutalement. Il remarqua le nom d'Ibrahim avant de détalier. Et en courant, une question absurde le taraudait : « Pourquoi Ibrahim et

non pas Abraham, hein, pourquoi Ibrahim ? »

Il dut ralentir bientôt car il avait en vue l'ogre sénégalais qui avançait lentement pour rejoindre son domicile. Hira bifurqua vers les rizières pour contourner le monstre et ne pas affronter une nouvelle fois sa gentillesse. Il arriva chez lui par ce grand détour. Sa mère fut étonnée :

– Déjà de retour ?

– Oui.

Il gagna sa chambre pour prendre un livre. Il se rappelle qu'il n'avait rien compris à l'histoire ce jour-là.



## Cahier 11

# basculer

### Björn Borg

Hira était souvent en short. Son père lui en avait rapporté un tout blanc, avec une poche de chaque côté, un short de tennisman ! Comme Borg en portait à Wimbledon ! Il n'avait jamais assisté à un match de tennis mais il avait vu les photos du champion. Ce qui l'avait frappé, c'était le bandeau autour du front. Les tennismen arboraient des bandeaux comme les Apaches ? Borg, Geronimo, même combat ? Hira ne poussa pas l'admiration jusqu'à s'enrouler un tissu autour de la tête, il aimait trop la liberté de ses cheveux en pétard, mais il garda le short !

Un jour, il avait couru, il était en sueur. Le père d'un ami l'aperçut et l'appela. Hira entra sans hésiter dans la maison.

– Assieds-toi.

Il s'assit.

– Tu as soif ?

– Oui.

Le papa de son ami partit chercher un verre de jus d'orange, revint et le posa près de lui, sur une petite table basse, enfin, prit place en face de lui. Hira but avec un plaisir immense. Il sentit d'un coup la main du papa sur sa cuisse. Il eut brusquement du mal à avaler son jus d'orange. La main remontait. Hira ne portait rien sous son short. Les doigts touchèrent le bout de son pénis. Hira se leva d'un bond. Le verre tomba à terre et se brisa. Hira resta là un moment avant de s'enfuir.

Il s'accusa d'avoir cassé le verre. Il s'accusa d'avoir été malpoli. Il s'accusa d'avoir déguerpi. Le papa n'avait pas fait exprès. La main avait

juste glissé.

Mais les jours suivants, chaque fois qu'il croisait le papa, Hira changeait de trottoir, il changeait de route, il se cachait, il ne voulait pas croire qu'un adulte puisse être méchant.

À compter de ce jour, il ne voulut plus entendre parler de short ni de tennisman et ne cessa de répéter que Björn Borg était un Apache ! Oui, Björn Borg était un Apache et Geronimo ne s'habillait pas en short ! Tant et si bien que sa mère lui cousit une petite veste d'Indien avec des franges de cuir et des petites poches partout. C'est ainsi que Hira oublia le père de son ami.

## Les amants

Dans la chambre, il lisait. À la maison, il n'y avait que lui et sa mère. Cela arrivait souvent. Ses frères jouaient dehors. Ses sœurs pareillement. Il aimait cette situation, cette idée d'être seul avec sa mère. De la sentir là sans qu'elle vienne le voir. Il avait fermé la porte de la chambre. Il avait fermé aussi les battants de la fenêtre. Il avait étendu un épais tissu noir tout autour des lits superposés – il dormait en bas, son frère aîné en haut, parfois ils échangeaient – afin d'obtenir une véritable chambre noire et close. À l'intérieur, il avait disposé sa couverture entre les lattes du lit du dessus pour qu'elle tombe comme un tipi le recouvrant entièrement, il avait assez d'espace pour bouger un minimum, il était libre d'y respirer et d'y tenir son livre. Il avait suspendu sa lampe de poche au-dessus de sa tête. Le voyage pouvait commencer. Il avait pris l'un des livres interdits par son père : *Le Satyricon* de Pétrone. Il s'efforçait de tout lire en latin, en lançant quelques regards sur la page de droite – en français –, lorsqu'il n'arrivait pas à saisir. Il devinait plus qu'il ne comprenait. Ça le fascinait. Ce glissement de la langue. De voir surgir des images entre les mots qu'il ne connaissait pas. Et, par quelques rapines du sens, comment le récit pouvait quand même se mettre en route. Il voyait les amants dériver sur l'océan, enlacés, s'embrassant, lèvres contre lèvres, enveloppés dans la même tunique et ceinturés corps contre corps, homme contre homme, coulant à pic d'un amour profond. Hira eut le cœur serré, sa main ne pouvait plus tenir le livre ouvert. Il le posa sur

sa poitrine et laissa ses larmes couler en silence. Il savait qu'il ne serait plus le même garçon en quittant son tipi et sa chambre noire. Alors, il resta encore un petit peu. Pour que ses larmes sèchent toutes seules, et pour que sa mère ne se rende compte de rien quand il sortirait de là.

## Tantine Tsontso

Il eut un véritable coup de foudre quand il l'aperçut en bas de l'escalier. Sa mère avait annoncé depuis quelques jours que Tantine Tsontso allait venir pour l'aider un peu, *qu'elle resterait quelque temps avec nous*. Hira était dans sa chambre quand on l'avait appelé, il fallait sortir pour accueillir Tantine Tsontso qu'un taxi-brousse avait déposée devant la maison. Tantine Tsontso était une cousine de sa mère qu'il n'avait jamais vue. Il l'avait imaginée comme les autres sœurs et cousines de sa mère, c'est-à-dire métisse, claire de peau ou un peu bronzée, reconnaissable à ce même air de fierté de femme puissante. Elle était déjà dans le salon quand il sortit de sa chambre, à l'étage. Il la vit. Il ne comprit pas ce qui lui arrivait. Un grand coup au cœur qui le fit tousser et chanceler. C'était une femme noire. Très noire. Des cheveux noirs. Très noirs. Une femme qui ne ressemblait pas du tout à sa mère. Une très grosse femme. Et un sourire magnifique. Et un regard où il coula instantanément. Sans contrôle. Il descendit les marches en flageolant. Tantine Tsontso le prit dans ses bras et il s'abandonna entre ses seins. Il voulut la mordre et se perdre dans son odeur. Il comprit immédiatement qu'il était d'elle, de sa lignée. Que ses racines étaient là. Noires. Malgré la couleur de sa propre peau, claire. Qu'il était de la « côte », comme on dit, et non pas des hauts plateaux, comme on le croyait souvent dehors.

Les jours et les semaines qui suivirent, il mena une vie infernale à Tantine Tsontso. Il refusa qu'elle s'occupe de lui. Il ne mit pas les vêtements qu'elle repassait. Il ne mangea pas les plats qu'elle concoctait. Il lui disait qu'elle était noire comme charbon, et qu'elle lissait ses cheveux trop crépus. Elle répliquait que « le crépu », c'était plutôt lui avec son afro où les peignes cassaient. Il était de très mauvaise foi, les cheveux de Tantine Tsontso étaient naturellement lisses. Il ne comprenait pas qu'on pût être aussi noire et avoir de si

beaux cheveux. Il l'observait souvent en cachette. Elle avait l'habitude de s'asseoir dans la cour sur un petit tabouret, pour couper le manioc ou confectionner un curry, laver les assiettes dans une grande bassine ou tout simplement pour rester à rêvasser là, jetant un regard régulier aux enfants qui jouaient à côté. Elle ne portait souvent à même la peau qu'un simple *kisaly*, tissu d'un seul tenant qui recouvre tout le corps, sorte de sari dont se vêtent habituellement les femmes du Nord. Il la détaillait ainsi, et un grand élan d'amour venait le submerger, le poussant à courir vers elle, mais au dernier moment, chaque fois, sans l'avoir prévu, obéissant à un instinct irrépressible, il lui assenait un grand coup dans le dos. Elle ne s'y attendait jamais, ne s'y habituais pas. Il s'enfuyait, elle criait. Elle lui demandait pourquoi il faisait ça. Il lui hurlait qu'il ne l'aimait pas. Elle lui tonnait que lorsqu'elle disparaîtrait, ce serait lui qui la pleurerait en premier. Elle lui disait qu'il ne pourrait pas longtemps s'enfuir comme ça. Qu'elle serait toujours là. Avec son amour. Quoi qu'il fasse.

D'autres jours, il venait vers elle. Il disait : « Tantine. » Et Tantine lui ouvrait ses bras. Il s'y réfugiait. Avant de la mordre. Mais Tantine Tsontso ne le lâchait pas. Elle l'emprisonnait dans ses bras puissants. Hira ne pouvait pas se dégager. Il criait de le lâcher. Mais elle ne lâchait pas. Elle lui disait qu'il était son enfant. Alors il s'abandonnait à elle encore, et sentant les bras se desserrer, pour une caresse, un geste tendre, il s'extirpait en hurlant que non, non, il ne l'aimait pas.

Hira n'allait jamais dans les bras de sa mère. Se retrouver dans ceux de sa tante lui apportait une sensation qu'il n'avait jamais connue jusque-là, de se nourrir d'odeur et d'enivrante chaleur. Il ne savait pas le faire avec sa propre mère. Il ne pouvait pas le faire. C'était une émotion trop forte qui le noyait. Il s'en arrachait, sans le vouloir, pour se retrouver seul, debout, respirant.

Tantine Tsontso venait le voir lorsqu'il lisait. Elle lui demandait de lui lire ce qui était écrit. Elle lui demandait si c'était bien en français. Il répondait oui. Elle le regardait admiratif. *Un petit enfant comme toi ? Tu parles le français ?* Il répondait oui. *Alors, lis-le.* Il lisait. *Et tu comprends.* – *Oui, tantine, je comprends.* Analphabète, elle regrettait beaucoup de n'avoir pas été à l'école. Elle lui disait en riant qu'elle descendait de la Montagne d'Ambre et qu'on l'avait prise pour un lémurien lorsqu'elle avait voulu s'inscrire à l'école. Mais aujourd'hui, elle avait son enfant qui lui apprendrait à lire et à écrire.

Elle lui raconta son village. Sa région. Elle lui raconta comment elle allait chercher de l'eau dans le fleuve quand elle était petite, et comment les hommes les lorgnaient, elle et ses sœurs, elle et ses cousines, elle et ses amies. *Ils sont pires que les crocodiles.*

Elle lui raconta comment ils étaient obligés de dormir dès la nuit tombée, alors qu'ici, il y avait la télé, il y avait la radio, *ici, il n'y a pas la nuit quand c'est la nuit.* Elle détestait les nuits dans la campagne, et plus que cela, elle détestait la vie côtière, *cette vie de broussards et de sauvages.*

Hira protesta qu'il n'était pas un sauvage. *Je ne parlais pas de toi,* lui répondit-elle. – Tu as dit que les côtiers sont des sauvages, je suis un côtier, comme toi, comme papa, comme maman. *On est sauvage lorsqu'on n'a pas l'école. On est sauvage lorsqu'on ne sait ni lire ni écrire dans ce monde qui demande tout par écrit, tu habites dans les livres et tu connais beaucoup de choses que même les plus grands de mon village ne connaissent pas. Avec le livre, tu as l'ampoule, nous, on n'a que la lampe à pétrole qui pue. Avec le livre, tu as le robinet, l'eau qui sort du mur, tu dois te laver les mains avant de tourner la page, tu deviens propre comme ça, rien qu'en t'installant pour lire ton histoire, nous, on doit chercher l'eau à la source, on doit se laver dans le fleuve, on doit pisser dehors, attendre la nuit pour que les gens ne nous voient pas, on n'a pas de toilettes dans les maisons, et tu dis qu'on n'est pas des sauvages ? Il n'y a pas d'enfants comme toi là où j'étais, les enfants là-bas, ils sont comme les barbots, là –* elle désigna les enfants qui jouaient à côté –, *les enfants n'espèrent que ça, devenir des sauvages et ne pas aller à l'école, il faut leur passer le fil de fer sur les fesses pour qu'ils y courent, alors que toi, tu y vas tout seul, tu prends le livre tout seul, tu écris tout seul.* – Non, je n'écris pas. Si ! tu écris. – Non, je n'écris pas. Si ! *Je te vois écrire.*

Elle sortit une boule de feuille qu'elle avait cachée entre ses seins et la déplia : *Et ce n'est pas ton écriture ?* Il lui arracha la feuille des mains et la déchira aussitôt. – *Ce n'est pas grave, puisque tu vas écrire encore, tu écris tout le temps, tu n'es pas un sauvage, tu n'es pas un côtier.* – Si ! Je suis un côtier. – *Je n'ai jamais vu un enfant côtier prendre un cahier comme toi et écrire tout seul.* – Dzoely Hira écrivait ! Sa tante se figea : – *Comment tu sais ça ? Dzoely Hira n'écrivait pas, ce sont les ancêtres en lui qui lui dictaient ses mots, et pas en français !* – Je le sais, c'est tout, je l'ai vu écrire. – *Tu ne peux pas l'avoir vu, il est mort avant ta naissance.* Ce fut au tour de Hira d'être tétanisé. Il ne comprenait plus rien. Il fit

comme il avait coutume de faire quand il voulait qu'on le laisse tranquille, il se plongea dans son livre. Saisi, à court d'arguments, mais convaincu, au fond de lui, qu'il avait raison.

Il n'était jamais d'accord avec elle sur aucun sujet. Jamais. Il se répéta, *je suis un côtier, je suis un côtier*. Elle partit alors mais ne tarda pas à revenir à la charge. *Lis-moi encore, mon petit côtier tout clair de peau, le côtier est sauvage parce qu'on le rend sauvage, et toi, tu n'as jamais été sauvage*. Il lut.

Elle lui raconta comment on l'avait mariée à un homme qu'elle n'aimait pas. Alors elle s'était enfuie en ville. Alors elle s'était prostituée pour survivre. Il la fixa : Tu t'es prostituée ? – *Oui, les hommes aiment beaucoup les femmes comme moi, noire, avec mes si gros seins et mes longs cheveux, tu raconteras mon histoire, n'est-ce pas ?* Une grande colère s'empara de lui. Il voulait tuer tous les hommes. – *J'ai une fille, ajouta-t-elle, cela fait si longtemps que je ne l'ai pas vue. Elle ne veut plus me voir, elle dit que je suis une pute. Voilà pourquoi je suis ici. Ta maman dit que c'est pour l'aider à vous élever, mais je suis ici parce que ta maman m'aime beaucoup et qu'elle veut m'aider à m'arracher à tout ça*. Il se taisait. *J'étais une fois à Diégo-Suarez quand j'étais petite, j'étais éblouie par la ville, c'était la première fois que j'allais dans une ville. Tout était beau. Tout était propre. Il y avait des routes. Il y avait des voitures. Il y avait de la musique. Il y avait du cinéma. On dansait le soir. On allait à l'église le dimanche. Puis j'ai vu ta maman. On m'a présentée à elle. On nous a dit que nous étions cousines. Elle était belle. Si belle. Avec sa peau claire et ses cheveux ondulés. Avec ses robes ourlées et ses belles chaussures. Elle buvait du thé dans une tasse en porcelaine. Je ne savais pas ce que c'était, du thé, et encore moins une tasse en porcelaine, je n'avais jamais vu ça, une tasse en porcelaine, une pierre si légère. Puis j'ai vu son père, un Vazaha, un grand méchant Vazaha. – Dadilahy n'est pas méchant, protesta Hira. Mais je ne le savais pas quand j'étais petite, les Vazaha étaient toujours méchants dans mon village, il fallait changer de chemin lorsqu'on les croisait, il fallait baisser la tête sinon ils vous frappaient, ils prenaient les filles qu'ils voulaient et, quand les parents protestaient, ils faisaient venir les Senegaly. Quand ils se mouchaient, ils gardaient leurs morves et leurs crottes de nez dans leurs poches. Beurk. Ils passaient le fouet dans les champs de canne à sucre. Tu sais, j'ai travaillé la canne à sucre, et j'ai vu les Vazaha sur leurs chevaux et leurs fouets à la main. J'ai envie ta maman quand je l'ai vue avec sa tasse en porcelaine, on aurait dit une*

princesse, c'est sûr qu'elle n'a jamais été dans la canne à sucre, ta mère, je n'ai jamais oublié cette scène, et même si ta maman est fille de Vazaha, elle m'a toujours aimée. Toujours. Quand je suis revenue dans la brousse, je n'avais qu'une seule envie, la rejoindre et vivre avec elle. – Maintenant tu es avec nous, dit Hira, ému. – Oui, maintenant je suis à ma place. Elle avait des larmes plein les yeux. Hira planta son regard dans le sien, et comme il allait craquer aussi, elle l'embrassa sur les paupières en lui disant de ne pas pleurer. Elle lui avait dit qu'elle préférait son petit mari qui la battait et qui la mordait. Elle avait ri. Vexé, Hira se remit dans tous ses états en lui balançant son livre à la figure. Elle avait ri en partant. En renouant son *kisaly* autour de ses seins. En riant d'un beau rire lumineux. Hira n'a jamais oublié ce rire. Jamais.

## Radala

Comme une île dans les rizières se trouve le village qui avait donné son nom à leur cité : Ambohipo. En effet, Ambohipo signifie *le village-du-cœur*, ou le *village-aimé*, aimé du roi, cher à son cœur. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle venait s'y reposer le roi Andrianampoinimerina.

Ambohipo fait face à la colline royale d'Andohalo où fut bâtie l'autre case du roi et près de laquelle se dresse maintenant, imposant, le palais de la reine. La première case, l'originelle, la plus sacrée, quant à elle, se trouve à Ambohimanga, à vingt-cinq kilomètres de là. Si Andohalo et Ambohimanga sont considérés comme des collines royales, ce n'est pas le cas d'Ambohipo, le roi s'y prélassait seulement au milieu de ses esclaves et serviteurs.

Une fosse à zébu marque le souvenir de ce temps. On raconte que le grand roi y élevait son taureau de combat et qu'il avait pour habitude de s'asseoir à l'ombre d'une pierre levée visible encore au village. Des pans de *tamboho* continuent de cerner le lieu, *tamboho* ou murailles rouges, faites de cette matière étonnamment dure et imperméable que plus personne n'est capable de recomposer aujourd'hui.

Le village, pour le distinguer de la cité nouvellement créée, fut rebaptisé Ambohipo-Tanàna. Juste après l'Indépendance.

Pour accéder à la cité, les bus contournaient la face nord trop raide de la colline et entraient par l'autre flanc, au sud. Il fallait

nécessairement passer à proximité d'Ambohipo-Tanàna. Le village, non raccordé à l'électricité, était habité par une population extrêmement pauvre, les murs des maisons étaient restés de glaise et les toits de chaume. Les villageois gagnaient à peine leur vie en vendant du riz et des légumes au marché. On reconnaissait leurs enfants par leurs regards fuyants et la terre noire qui collait à leurs vêtements.

Hira s'étonnait du silence soudain qui gagnait les passagers lorsque le bus passait près du village. Le chauffeur, souvent, faisait semblant de ne pas entendre la demande d'arrêt : *misy miala e!* Et quand il marquait la station, certains voyageurs se permettaient de râler et de l'insulter. Le prétexte pour justifier l'injustifiable était que le bus perdait son élan avant d'aborder la pente vers la cité, le bus calerait en pleine montée, moteur surchauffé ! Hira trouvait cette excuse bizarre car avant la pente, le bus roulait au pas pour éviter les nids-de-poule, et de toute façon, il y avait l'arrêt d'Ampahateza où beaucoup de monde descendait, où systématiquement le bus s'arrêtait ! Hira ne disait rien, il essayait seulement de deviner le goudron sous l'épaisse terre rouge. En temps de pluie, cette portion était quasi impraticable. Les bus s'enlisaient, les petites voitures ne pouvaient pas passer. Les villageois, de guerre lasse, ne demandaient alors plus l'arrêt. Ils descendaient à Ampahateza, au pied, donc, de la pente où commençait l'asphalte. Hira les regardait repartir dans le sens inverse, ils devaient repasser près des installations qui traitaient les eaux usées de la cité. C'est là que finissaient les égouts de la ville. Les eaux traitées reprenaient ensuite le chemin des rizières, là où, justement, travaillaient les villageois. L'endroit dégageait une odeur pestilentielle, notamment à la saison des pluies. Dans la cité, Hira en avait entendu quelques-uns se gargariser en disant que ceux du village vivaient maintenant de leurs merdes, que le temps des rois était bien révolu ! Et ils riaient, méprisants. Choqué, Hira allait confier ses colères à Tantine Tsontso. Elle l'écoutait sans rien dire. Elle soupirait fort. Très fort. Il lui disait : « Tu vois, dans les villes, ce n'est pas mieux que dans les campagnes ! Il n'y a pas ça dans ta brousse. Personne ne déverse sa merde dans la rizière de son voisin ! »

Hira était convaincu à présent que les adultes n'étaient pas tous gentils mais comme il ne savait pas comment l'exprimer, il se taisait. Il ne disait rien quand le bus ne marquait pas l'arrêt du village. Il ne disait rien quand, bravant les autres voyageurs et soulignant l'injustice, les gens du village ne cessaient de lancer doucement, lentement,



régulièrement, à chaque fois que le bus tanguait dans un trou, *misy miala e !* Un trou. *Misy miala e !* Un autre trou. *Misy miala e !* Les enfants et les jeunes du village ne se posaient plus de questions, ils ouvraient la porte et ils sautaient en marche. Sans plus rien demander.

Le village inspirait pourtant quelque crainte : tous dans la cité savaient qu'il avait autrefois accueilli, pendant les passages du roi, le talisman Kelimalaza. Or, Kelimalaza ne pouvait supporter les rires et les sarcasmes. Les gens du village étaient donc aussi redoutés, haïs, enviés, rejetés. Hira allait à l'école avec cette impression d'un esprit qui rôdait dans les environs, un esprit dangereux, un esprit qui pouvait se manifester à tout moment, mais il ne fallait pas y croire, la cité se considérait supérieure, les coutumes de la ville étaient devenues plus fortes, et chose suprême, l'école abolissait toutes les croyances ancestrales – elle enseignait même que ce n'était que superstitions ! –, rien n'était plus véridique que l'école, plus rien d'autre ne devait compter. Kelimalaza était de ces pensées qui ne faisaient qu'effleurer Hira, comme des failles qu'il évitait avec soin. Rien ne devait menacer la grandeur de l'école.

Gérée conjointement par les parents et une congrégation de sœurs, l'école Saint-Pierre-Canisius (rédacteur du grand catéchisme au xvi<sup>e</sup> siècle) était rattachée à la paroisse d'Ambohipo. L'Église avait remarqué très tôt, bien avant l'Indépendance, la qualité de l'endroit et s'était arrangée pour s'approprier une grande partie des terrains, de sorte que les villageois n'avaient presque plus rien. Mais Hira, bien trop jeune, ne pouvait saisir ces réalités. Les bords des rizières étaient pour lui et ses compagnons des espaces de jeux incroyables. Ils y construisaient des radeaux et pénétraient la forêt de joncs. Ils y découvraient des nids d'oiseaux et une variété phénoménale de libellules, ils pêchaient souvent sans rien attraper, ils étaient bien trop impatients ! Les poissons abondaient pourtant, sautaient même sur leurs radeaux ! C'était seulement comme ça qu'ils pouvaient en prendre !

Ils ne poussaient jamais plus loin qu'Ambohipo-Tanàna, intimidés par le silence régnant, frappés par cette impression de vide qui y flottait. Leurs radeaux rebroussaient chemin sans même qu'ils usent de leurs rames ! Ils voyaient ainsi s'éloigner le village, ses rues où jamais personne ne circulait. Les fenêtres closes. Les maisons qui ne fumaient pas. Les enfants introuvables. Une absence seulement peuplée par

quelques poules et cochons errants. Hira ignorait à l'époque que la journée, les enfants de ce village travaillaient. Dans les champs, pour les mieux traités. Dans les maisons de la cité, pour les mieux payés. Et dans les mines de pierre, plus loin dans les autres collines, pour le reste, pour la majorité, dans des conditions proches de l'esclavage.

Des histoires de malédiction hantaient l'endroit. Souvent, dans ses marais, on retrouvait des corps affleurant, sans vie, ou au fond des courants, lourds et rigides. Avant de s'y aventurer avec leurs radeaux, Hira et ses amis crachaient par terre, chiquaient des feuilles amères, car les ancêtres aimaient ça, chiquer, ils insultaient la catéchèse, insultaient le prêtre, insultaient les sœurs, car paraît-il, c'était la meilleure prière qu'on pouvait leur faire. Cette peur, Hira l'aimait ; il aurait voulu tout savoir de ces disparitions, rencontrer ces esprits qui emmenaient les corps, il traquait les légendes. Ses amis ne se souciaient pas de ces histoires, ils ramaient, ils nageaient, se gavaient de goyaves ou de fruits d'acajou, ils jouaient tout simplement ! Autre chose animait Hira : ses jeux, c'était face à l'interdit qu'il les préférait.

À la fin de la journée, avant que le soleil ne perde son intensité, ils faisaient sécher leurs vêtements sur la berge. Rentrer mouillés à la maison aurait été la preuve flagrante qu'ils avaient été dans les marais, et bonjour à la chicotte ! La directrice d'école ainsi que les sœurs étaient encore plus sévères : « Dieu n'aime pas ces marécages. Dieu voit tout ce que vous faites. Tout comme Dieu a vu les péchés d'Adam et Ève, il verra les vôtres ! »

Un jour, Hira fut puni pour avoir posé la question suivante : « Si Dieu n'aime pas ces marais, pourquoi le petit séminaire, le couvent, le cimetière des chrétiens et la concession de la paroisse sont-ils tous ici ? Pourquoi l'évêque effectue-t-il toujours ses retraites spirituelles ici ? »

Sa punition consistait à suivre l'école trois jours de suite au couvent : prières, conjugaison, prières et interrogations interminables de la mère supérieure sur la vie de Jésus. En guise de récréation, Hira devait arroser les plantes du couvent, il y en avait partout ! Ramasser ensuite les pêches tombées par terre et résister à la tentation. Ne pas en croquer une seule et réciter le passage du jardin d'Éden. Maudit serpent ! Maudit serpent ! Ouvrir la bouche en arrivant à la cuisine. Bien montrer qu'on n'en avait pas mangé une seule. Ne pas répliquer à la mère supérieure que c'était elle-même qui leur avait enseigné que dans la Bible c'était une pomme et non pas une pêche, et surtout pas

cette variété de pêche malgache, une pomme bien ronde et bien luisante comme dans le tableau derrière l'autel de la chapelle.

Tout cela ne lui était pas difficile en réalité, car il aimait bien le silence du couvent. À la maison comme en classe, il ne parlait plus beaucoup déjà, et la solitude ne lui avait jamais pesé. Ces trois jours furent tout sauf un châtiment. C'est ainsi que le quatrième jour, il se présenta comme d'habitude au couvent, il avait oublié que la sanction était levée.

La sœur stagiaire l'accueillit, elle ne savait pas où était passée la mère supérieure. Hira était là, au milieu de la cour, quand il vit arriver Radala. Radala était un fou que lui et ses amis rencontraient souvent dans les marais. Il était pour eux le cauchemar absolu qui surgissait des eaux en renversant leurs radeaux. Radala gardait également le jardin des sœurs. C'était impossible de voler les pêches quand il était là, à moitié nu, effroyable.

Et voilà que Radala se trouvait devant lui, Hira n'osait pas bouger. Radala non plus. Ils restèrent ainsi, immobiles, Hira ne sut combien de temps. La sœur stagiaire ne revenait pas. La mère supérieure restait introuvable. Puis, sans raison, subitement, Radala partit. Hira se mit à le suivre. Instinctivement. Radala se dirigea vers le jardin derrière le bâtiment des nonnes, ces sœurs cloîtrées qu'on ne voyait jamais, il prit une sortie que Hira n'avait jamais remarquée, qui donnait sur les marais. Radala s'y engagea sans hésiter, Hira devait courir un peu pour ne pas le perdre. Radala disparut dans les joncs et Hira l'y suivit encore. Hira savait que, dans les environs, la vase était dangereuse, elle pouvait vous avaler en un rien de temps. Son cœur battait fort mais sa curiosité était telle qu'il ne réfléchit pas plus. À sa grande surprise, la piste menait vers une petite dune formant une île. À peine y avait-il mis le pied qu'il s'y enfonça brutalement, il était pris au piège, la vase l'avait pris jusqu'aux aisselles, il paniqua, il cria, rien n'y fit, il resta là, avec la peur de sombrer davantage, mais apparemment, il avait atteint le fond. Seulement, il commençait à étouffer. Plus il s'époumonait, plus il étouffait. Radala revint alors. Hira lui tendit les bras, Radala saisit ses mains avec un tel naturel que Hira en fut bouleversé. Radala le tira facilement de là et repartit aussitôt.

Hira resta là, assis, pendant longtemps, il avait enlevé son pantalon et son t-shirt couverts de boue et les avait lavés dans l'eau. Il était nu, au milieu de ces marais interdits, attendant que le soleil sèche ses

vêtements. Au bout d'un quart d'heure, ils étaient déjà secs (c'est du moins ce qu'il avait décrété). Son seul souci était dorénavant de cacher tout ça à sa mère, il s'inventa toute une histoire pour lui expliquer pourquoi il n'avait plus ses sandales, car bien sûr, elles étaient restées au fond de la glaise...

À partir de ce jour, Hira n'hésita plus à poser des questions autour de lui à propos des marais et d'Ambohipo-Tanàna. Il tendait l'oreille aux contes et légendes qu'on racontait à leur sujet, aux croyances, aux superstitions, aux coutumes. Il demandait confirmation auprès de son père, auprès de la mère supérieure. Si son père ne se lassait pas de lui parler de l'histoire du village et de ses *fady*, la mère supérieure par contre recevait très mal ses interrogations. Invariablement, elle soutenait que tout cela n'était que *légendes imaginaires* tandis que seule la Bible était *véridique*.

Hira traquait maintenant dans les livres de son père toute trace des marais d'Ambohipo. Son père lui passait des livres d'histoire, lui passait les tomes de *Tantaran'ny Andriana*, Histoire des rois, où des passages évoquaient Ambohipo et le talisman Kelimalaza. Hira se mit à hanter la salle de lecture du couvent. Il n'y avait que des manuels de catéchèse et des livres sur les saints ! Il ne comprenait pas pourquoi il n'y avait que ce genre de textes ! Pourquoi n'y en avait-il pas un seul qui traitât de l'endroit où était, après tout, implanté le couvent ?

Un jour, il trouva enfin un recueil de contes d'un père missionnaire. Un manuscrit rédigé de cette belle écriture des anciens, dont les pages étaient cousues avec une fine cordelette de sisal. Il courut vers la mère supérieure et lui dit : « Si ces légendes ne sont pas vraies, pourquoi, alors, ce prêtre les a-t-il recueillies ? » La mère supérieure lui arracha l'ouvrage des mains et lui interdit d'accéder désormais à la salle de lecture. Hira triomphait néanmoins.

## Le vol de la tempête

Les mois avaient passé ainsi. Hira visitait de moins en moins les marais, jouait de moins en moins avec ses amis. Il consacrait tout son temps à lire. Sitôt l'école finie, il courait à la maison. Il n'avait qu'une hâte : lire ! Dévorer toute la bibliothèque du père ! Tantine Tsontso

veillait sur lui : dès qu'un enfant passait, sifflait ou tentait d'appeler Hira, elle le chassait comme un vulgaire oiseau noir.

Pour sa première communion, Hira devait suivre la catéchèse. Il y allait de bon cœur car il aimait bien la sœur qui leur lisait la Bible – il avait commencé à l'aimer le jour où il l'avait vue au marché en compagnie de Tantine Tsontso, elle ne portait pas son voile, et ses cheveux si noirs, si longs, se répandaient sur ses épaules ; elle s'était éclipsée, honteuse, belle comme le péché, et lorsqu'il avait demandé à sa tante pourquoi elle n'était pas en habit, celle-ci avait répondu évasivement qu'elle n'en demeurait pas moins une des épouses du Christ.

La catéchèse avait lieu dans l'une des salles de la paroisse : une grande table en bois, des bancs grinçants empruntés de l'église, des agenouilloirs agonisants, un confessionnal au rideau miteux avec une grosse toile d'araignée à l'intérieur, et surtout, contre le mur, une bibliothèque mangée par la poussière. Il fit en sorte de tout retenir de l'enseignement, de répondre avant les autres, de répondre sans faute, de deviner même les questions de la sœur ou du curé.

Ce qu'il espérait arriva. Chaque fois qu'il levait la main pour répondre, le curé, surtout, faisait semblant de ne pas le voir pour interroger un autre enfant : *il faut que tout le monde participe !* Il pouvait alors écarquiller les yeux et lire les titres alignés sur les étagères : *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, il l'avait, ou plutôt, son père l'avait. Hira l'avait lu. Il avait vu le film. Il avait lu la bande dessinée. *La Reine Margot*. Il ne connaissait pas. *Le Vicomte de Bragelonne*, un autre livre de Dumas. Il n'avait pas ! Son père lui avait permis de lire *Les Trois Mousquetaires*. Pas les autres Dumas. *Pas encore*, lui disait-il, *tu n'as pas dix ans*. *Vie et mort de Satan le Feu*, il tremblait d'excitation, l'auteur : Antonin Artaud, au fond de l'armoire, derrière les Sartre et les Beauvoir, à côté de Cendrars. Son père lui avait dit que c'était un fou. Comme Lautréamont. Mort trucidé par la folie. Comme Rabearivelo. Mais son père savait-il qu'à présent il aimait les fous, depuis que Radala l'avait sorti de ces marais ? Il ouvrait encore grand les yeux : un autre titre que son père n'avait pas – il connaissait tous les titres de la bibliothèque de son père, savait où chaque livre devait se ranger... Il regardait toujours : d'autres titres sans importance. Son père avait ! Il se promit de commencer par Artaud. Piller cette bibliothèque. Se venger ainsi de la mère supérieure qui lui avait interdit

de lire.

À la fin de la catéchèse, ils devaient *répéter leur première confession* : ils entraient dans le vieux confessionnal affronter la vieille araignée qui y régnait, fermaient les yeux et joignaient les mains en prière. Hira récitait : j'ai volé un bonbon, bu du vin rouge – je l'ai même sucré –, je me suis allongé dans le canal avec les autres copains, j'ai regardé sous les jupes des dames qui passaient, mais je vous jure, mon père, on ne fait pas ça avec les mamans, on ferme les yeux quand elles passent, et de toute façon, elles ne portent pas de minijupe. Hira ne confessait pas qu'il avait envie, trop envie de piller cette bibliothèque. Après une semaine, il pouvait réciter tous les titres qui la composaient. Il y avait quatre rangées d'une trentaine de livres, des revues posées un peu partout. Deux ouvrages le tentaient spécialement : *La Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch, et les œuvres complètes de William Shakespeare. Il ne connaissait pas Sacher-Masoch, n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait représenter, le nom le fascinait, une étrangeté totale. Et *Vénus à la fourrure* simplement car il avait – son père avait – un beau livre qu'il adorait : un livre sur le peintre Goya où il admirait particulièrement la *Maja desnuda*, la *Vénus nue*. Son père s'en était rendu compte et avait arraché la page, il ne restait que la *Maja vestida*, la *Vénus habillée*. Hira était furieux ! Son père avait osé déchirer une page de ses livres – de ses livres ! Shakespeare car son père, toujours, disait qu'il n'avait pas encore dix ans. Il fallait attendre un peu. Il avait lu Rimbaud déjà : *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans !* Et lui qui n'en avait pas dix ! Il lui fallait Shakespeare. Absolument.

Il décida de passer à l'action après une autre répétition de première communion : comment bien communier, ouvrir les mains, recueillir l'hostie et la mettre à la bouche, ne pas la croquer. Il se proposa de balayer la salle de catéchisme. On la lui accorda. Il demanda la permission de rapporter chez lui l'un des agenouilloirs pour le réparer. On la lui accorda. Le curé eut à peine le temps de se retourner, la main de Hira sut exactement où se trouvait *La Vénus à la fourrure*. Il cacha le livre dans le casier de l'agenouilloir. Il partit. La lecture fut un choc monumental. Il ne saisissait pas tout mais il savait que ce n'était pas une lecture pour lui. Il savait qu'il entrait dans un monde d'adultes où le sexe prenait une place fondamentale. Il ne comprenait pas pourquoi ça avait autant d'importance. Il n'osa plus regarder les adultes pendant un temps. Il se disait que toutes ces grandes personnes agissaient ainsi !

Chez son père, il rangea le livre parmi les *Mémoires de Jules César*, à côté du *Satyricon* de Pétrone. Des livres assez vieux qui portaient en poussière déjà et qu'on n'avait pas le droit de toucher – *les doigts abîment les livres, les pages préfèrent les yeux*, disait son père. Hira fit en sorte de clouter maladroitement l'agenouilloir pour pouvoir être grondé par le curé, qu'il lui dise qu'il avait mal fait son travail et qu'il devait remporter l'agenouilloir.

Il dut attendre quelques jours avant que le curé ne lui donne d'autres chaises à consolider. Il prit *Vie et mort de Satan le Feu*. Il prit *La Reine Margot*. Il rapporta aussi des bancs – en dessous, il cachait des livres, *L'Astragale*, *J'irai cracher sur vos tombes*. Il rapporta les planches des cierges et des bougies pour les gratter et les cirer, *La Vie de Jésus*, de Renan, *Trois ans de vacances* de Jules Verne, un George Sand (il ne comprit que des années plus tard que ce n'était pas un homme). En passant sa première communion, il croqua l'hostie. Il n'y eut pas de sang.

Après que lui et ses compagnons de communion eurent réussi l'examen de religion pour être enfants de chœur, le curé les réunit tous dans la salle de catéchisme et leur montra la bibliothèque : « Des livres disparaissent ici, j'aimerais que dans le futur, vous vous montriez meilleurs chrétiens. » Tous savaient que Hira était le coupable. Aucun doute n'était possible. Tous savaient que, s'il montait dans les arbres ou s'enfonçait dans les marais, ce n'était ni pour faire le Tarzan, ni le Zembla, ni le Robinson Crusoé, c'était pour lire. Il s'était aménagé un coin de solitude au sommet d'un arbre touffu. C'était là qu'il lisait ses butins. Il ne se dénonça pas au curé. Il savait qu'il était allé trop loin mais un livre, en deux tomes, lui manquait encore : *Les Œuvres complètes de Shakespeare*, collection de la Pléiade, traduction de Henri Fluchère. Des feuilles si fines que les lettres semblaient se détacher de la page, se poser sur les doigts qui feuilletaient...

Il attendit près d'un semestre pour commettre son coup, la nuit de la mort du Christ, messe de minuit où il devait servir, au moment du chemin de croix. La paroisse chantait. Les femmes avaient mis leurs plus beaux *lambda*, étoffes de soie qu'elles étendaient sur leurs épaules, les hommes avaient mis leurs plus belles vestes, leurs plus belles cravates – ils étouffaient sous la chaleur. Une mise en scène fut prévue – imaginée par son père qui n'était pas au courant des plans de son fils : une immense croix cachée sous un rideau noir trônait derrière l'autel et

un homme y fut attaché. Aucun paroissien ne se douta de rien. Le curé lut la crucifixion du Christ selon Marc et les vieilles femmes de la Chorale des Filles de la Vierge Marie commencèrent à pleurer. Déjà. Il était prévu de simuler le bruit d'un court-circuit et d'éteindre brutalement les lumières au moment où le curé parviendrait au passage du déchirement des rideaux du temple, au moment où le Christ rendrait son dernier souffle. Les enfants de chœur, dont il faisait partie, devaient faire tomber plusieurs bancs et hurler comme des malades. C'était parfait pour mener à bien son affaire. À minuit pile, son père enclencha le dispositif. Les lumières furent coupées tandis qu'un trait d'éclair puissant traversa l'autel et tomba sur le rideau qu'ils tirèrent d'un coup sec, découvrant ainsi la croix et l'homme crucifié ! D'autres éclairs déchirèrent encore l'église, s'abattirent sur la croix. Un hurlement s'éleva parmi les fidèles. Les enfants de chœur criaient comme convenu – comme des malades. Hira en profita pour quitter sa place près de l'autel et courir vers la salle de catéchisme. Tout était plongé dans le noir mais il n'eut aucune hésitation. Il entendit le comédien brailler : *Eli, eli, lema sabaqthani, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Un autre coup de foudre et la foule de fidèles mugit encore. Hira mit la main sur les deux tomes, les cacha sous sa robe d'enfant de chœur, en les serrant bien fort contre les cordelettes qu'il noua plusieurs fois. Il revint à sa place à l'instant où la lumière fut rétablie. Les vieilles femmes de la chorale pleuraient toujours comme des madeleines. Le curé fit signe aux enfants de chœur. Ils s'ébranlèrent pour entamer le chemin de croix. Ici, un soldat perça le cœur sacré. Là, la descente de la croix, là encore...

Hira se promit de lire *La Tempête* en premier. Le lendemain, il regagna les marais : allongé sur son radeau, il découvrit *Caliban*...



## Toute saison

Sur la route, il n'y a personne. Les feuilles tombent, jaunes et tourbillonnantes. Comme des oiseaux qui ne sont que des ailes en décrépitude. Dans des paysages où l'absence semble être le peintre, tout est là mais il n'y a personne, terre de vide, tableau posé sans réel défaut, il ne manque que les personnages. Il lutte contre l'ennui et l'envie de sommeil, il éteint la musique pour que la conduite devienne une sorte de méditation, une sorte de prise de conscience de toute chose qui passe devant ses yeux, la route bien sûr, les côtés, les voitures qui viennent en face, les visages des personnes à l'intérieur, le bruit du moteur, le bruit des moteurs, la signalétique, les villes traversées et les couleurs qui trouent le gris, des détails présents dans l'œil et qui s'effacent vite, car l'espace est emporté par la vitesse, à peine emporté et déjà remplacé par d'autres. En méandres d'Elle, il se rend, en perte de repères, qu'importe, c'est son repaire de s'enfouir en Elle jusqu'à ne plus rien savoir, ni du chemin, ni du temps, pourvu qu'Elle ne le laisse pas quelque part, dans le bois, sans Elle. Et se fendre, Elle est cette main qui ne peut le blesser même si Elle lui ouvre le cœur. Pourquoi cette impression qu'Elle lui arrache les entrailles quand Elle retire sa main de sa peau ? Et ce refus-désir de n'absolument pas apprendre à se passer d'Elle. De ne faire aucun effort pour ne pas dépendre d'Elle. Il ne rêve pas d'être libre d'Elle. Il murmure. *Liberté sans ponctuation, où s'arrête ta phrase, mon amour ?*

En frisure des feuilles, recroquevillées sur les veines, leurs feuilles, petites pour mieux tenir la perle et passer l'ombre et le soleil, les

surfaces sont immenses et tiennent sur un seul contact de leurs peaux, se toucher, c'est ouvrir les mondes, que vastes sont les amours ! Hira a conscience de sa chance d'Elle. Saules tortueux où triomphent les vies, foule des petites choses où papillonnent les secrets, le rêve est à vivre et la vie à rêver, il est parfois des ennuis et des souffrances à verser dans les engrais. Rosée des baisers, égouttures des soupirs, parfums des étreintes, toute saison est pour s'effeuiller et les feuilles ne seront jamais mortes, lit des enlacements, reproduction des désirs. Hira sera l'hiver et Elle la neige, ils seront le printemps et les œillets, ils seront l'automne et les branches triomphantes, ils seront l'été et le soleil volé, ils seront les pétales qui rendent les couleurs, ils seront le pollen qui poudroie les envols, et les papillons éphémères les verront plante forte qui enfonce ses racines dans la terre fidèle, ils seront jeunes pousses, vieux arbres, ils seront naissance et renaissance. Ils seront feuilles tombées ou boutons de fleur, ils seront la sève. À toujours. Hira remet la musique. Le monde s'engouffre à nouveau. Fausse réalité. Il met les phares, la nuit est tombée.

## Malagasy

Hira passait ses journées dans son arbre, arbre touffu le cachant à la vue de tous, arbre scié au sommet mais dont les branches épanouies formaient une sorte de cage dans laquelle il pouvait se caler et s'allonger sans risquer de tomber. Il lisait là. Il empilait ses livres sur le tronc scié puis commençait à explorer son monde. De la première page du livre jusqu'à la dernière lueur du jour. Il avait bien conscience que ce n'était pas habituel de lire dans un arbre, mais c'était l'endroit le plus tranquille qu'il eût trouvé. À la maison, il y avait toujours du monde, ses frères, ses sœurs, les amis des parents, la radio des voisins, les bruits divers et tout ce qui faisait du monde la maison, ou de la maison le monde. Là, parmi ces ramures et ces feuilles, les gens l'oubliaient, mais lui, il n'oubliait pas les gens, comme s'il pouvait tout ralentir et observer à loisir. Il pouvait entrer dans sa lecture, en sortir, rentrer de nouveau, en sortir une fois encore. Il voyait tout. Il entendait tout. Ceux qui passaient en bas. Qui ne soupçonnaient pas sa présence. Les gens au lointain. Qui n'avaient nulle raison d'aller savoir qu'il était dans un

arbre. Tout cela sans nuire à sa lecture. Il fallait la voix de Tom pour l'en arracher.

– Hira ! Hira ! C'est la nuit.

Il persistait à croire qu'il pouvait distinguer encore les lettres, il se tournait vers les dernières lueurs du soleil : s'il ne pouvait pas lire, il pourrait peut-être écrire ? Mais son arbre même projetait des ombres et semblait le chasser, le froid descendait dans le même mouvement. Hira se disait qu'il pouvait bien tenter d'y rester une nuit. Mais la peur des parents, l'inimaginable défi...

Il descendait. Il n'avait pas besoin de voir pour descendre. Il connaissait chaque branche de son arbre. Il entreprenait toujours de sauter à l'avant-dernière. Il atterrissait près de Tom qui avait à peine cinq ans, tout petit et déjà si téméraire qu'il venait seul au crépuscule. Tom avait avec lui ses cacahuètes ou ses bonbons-coco. Sa part du goûter. Leur père rapportait toujours après son travail des friandises, autres pistaches et grignotis divers, Tom n'oubliait jamais Hira, il avait toujours la part de son grand frère dans sa petite main. Alors ils mangeaient sur le chemin du retour, Hira racontait à Tom les aventures de Tom Sawyer. Tom adorait ça.

Ils s'arrêtaient à peine pour entendre les grands jouer de la guitare et chanter les chansons des Mahaleo. Les Mahaleo chantaient la Révolution. Les Mahaleo chantaient la révolte. Les Mahaleo chantaient l'insolence. L'amour et l'ivresse. Leurs voix, étranges. Ils chantaient mal. Mal selon l'école. Faisaient exprès de parler comme des ivrognes. Comme les gars des quartiers qu'ils étaient. Ils remuaient les entrailles. Les Mahaleo étaient sept. Comme les sept mercenaires. Les mercenaires du film. Pas les mercenaires de l'autre. Denard. Le Bob. L'affreux du Katanga. Bob Denard, qui s'apprêtait, disait-on, à envahir l'île. Hira ne savait pas où se trouvait le Katanga, ni ce qui s'y passait, cette guerre, ces atrocités... Il savait que ce n'était pas ça, mais il associait ce nom avec *akanga*, pintade. Forcément, des *akanga* en Katanga, la logique parfaite, sonore. Il imaginait un pays de contes, ou de film, de roman policier, d'aventures, de bandes dessinées, où des militaires – colons – tirent sur tout ce qui bouge, abattent les pintades par pur sadisme, ou alors, à la place des colons, des ogres qui dévorent les femmes et les pintades en une seule bouchée, les plumes et les petits pieds qui gigotent entre leurs lèvres, les cris sectionnés sec de leurs proies, car gobés en même temps que les corps. Un pays, qui non, non, ne pouvait

appartenir qu'aux contes cruels. Mais les Mahaleo semblaient dire que les colons étaient bien là, près d'eux, sous d'autres peaux. Plus noires. *Et nous, Malagasy, qu'est-ce que nous faisons ?*

Hira rentrait avec son frère. Puis c'était le dîner. Ils dormaient enfin. Tom partageait encore le lit de Hira. Hira aimait le voir s'endormir. Tom avait toujours eu le sommeil rapide et profond. Le lendemain, il y aurait école. C'était à Hira de tenir la main de Tom pour qu'il n'aille pas courir partout. Mais Tom aimait courir. Ils couraient l'un et l'autre sans se tenir la main.

Les soirs, comme celui-ci, Hira constatait souvent les absences ou les retards de Vola. Quand elle rentrait ainsi, au beau milieu de la nuit, elle sentait la cigarette. Hira entendait ses pas dans l'escalier. Elle faisait tout pour ne pas faire craquer le bois mais Hira entendait. Hira vérifiait que Tom ne s'éveillait pas, et Tom ne s'éveillait jamais quel que soit le vacarme. Mais c'était instinctif, Hira regardait son petit frère. Hira était sûr que les parents entendaient aussi. Mais les parents ne disaient rien. Rien qu'une toux paternelle qui tombait comme une grosse promesse de punition. La nuit se posait dans la maison. Les coassements s'élevant des rizières se mêlaient aux hurlements des chiens poursuivant leurs femelles, là-bas, sur le lointain des collines.

Une phrase, cette nuit-là, résonnait dans la tête de Hira : « *Tsy hiamboho adidy aho, mon général !* » Le colonel Richard Ratsimandrava venait dans la matinée de recevoir les pleins pouvoirs des mains du général Ramanantsoa. Phrase reprise de bouche en bouche ce matin du 5 février 1975. Cette sensation euphorisante que le pays était en train de vivre un moment important de son histoire. Mais Hira ignorait pourquoi il était important que le colonel Richard Ratsimandrava ait les pleins pouvoirs, pourquoi il était important que les adultes agissent comme ils agissaient aujourd'hui. Il aimait juste ce nom : Ratsimandrava, *Celui-qui-ne-détruit-pas, Celui-qui-ne-vole-pas-dans-les-mains-des-autres, Celui-qui-ne-rafle-pas, Celui-qui-ne-met-pas-fin* – à une réunion, à une entreprise, à un mouvement, etc. Hira était émerveillé par les possibilités de sens de ce nom. Mais Hira se rappelait que lorsque le général Ramanantsoa hésitait encore à qui il fallait passer le pouvoir, à Ratsimandrava ou à Ratsiraka, les gens du Sud qui passaient disaient à son père : « Ne détruit-il vraiment pas, votre Ratsimandrava ? Le pays a-t-il oublié la révolte d'il y a quatre ans, en 1971 ? À Tuléar ? Avant que tous ne se soulèvent en 1972 ? Ratsimandrava a commandé

là-bas les gendarmes qui nous ont tués, trois mille morts. Et votre général Ramanantsoa, n'était-ce pas un officier de l'armée coloniale qui voulait liquider Monja Jaona ? Et c'est lui maintenant qui chasse les colons ? »

Hira essayait de comprendre, essayait de s'imaginer les trois mille morts. Compter : dans la cité, cinq cent onze logements, de deux à quatre pièces, deux mille habitants environ, rajouter les petits villages des alentours, mais ils ne sont pas mille, les gens tout autour, mais non, il n'en savait rien... donc lui, s'il avait habité dans le Sud, il serait déjà mort, lui, son petit frère, ses deux petites sœurs, son grand frère, sa grande sœur, Vola, tous, ou alors, les gens du Sud sont des menteurs, eux qui se vantent toujours d'avoir des troupeaux de zébus par centaines, voire par milliers alors qu'ici, ils tirent les pousse-pousse, ou sont gardiens de nuit, ou sont planteurs de manioc, ou de maïs, trois mille morts, c'est beaucoup. Hira décréta que ces gens étaient des menteurs. De toute façon, entre Malagasy, on ne s'entre-tue pas ! Les Blancs tuent les Noirs. Mais les Noirs ne tuent pas les Noirs. Sauf si le Noir est *Senegaly*. Mais le *Senegaly* est bête. Il n'agit pas. Il obéit. Il ne pense pas. Il obéit. Aux ordres du Blanc. Aveuglement. Si le *Senegaly* est noir, ce n'est pas parce qu'il est noir mais parce qu'il porte toute la noirceur du Blanc. En vérité, le Blanc est noir de toutes ses actions bestiales, et le Noir est blanc de toute son innocence d'opprimé et de colonisé ! Hira était perplexe face à ce raisonnement qui giclait de sa tête. Il en était encore plus perplexe quand il pensait à son grand-père, un Blanc ! Pourquoi donc lui, petit-fils de Blanc, ne se trouvait pas blanc ? Qu'avait-il à naître un jour d'anniversaire d'Indépendance dans ce pays de Noirs ? Et pourquoi, dans ce pays de Noirs, on ne cesse pas de parler des Blancs ? Les Blancs, ils sont dans leurs pays. Et ceux qui viennent ici, on les appelle *Vahiny*, les invités, ou si on veut les « étrangers », mais le mot « étranger » n'existe pas dans la langue malgache, ils sont là, les *Vahiny*, bien accueillis, le sourire aux lèvres, les bonbons dans les mains et ne s'intéressant qu'aux lémuriens ! Que cachent-ils donc de si terrible, ces invités si gentils ?

Toutes ces interrogations le plongeaient dans le silence, « *Tsy hiamboho adidy aho, mon général !* » Ainsi donc est devenu président le ministre de l'Intérieur, « M. *Ala-olana* », *celui-qui-enlève-les-problèmes*, du nom d'une émission radiophonique qu'il avait créée : *Ala-olana*. Hira écoutait régulièrement l'émission et il comprenait parfaitement

l'enthousiasme des gens quand Ratsimandrava arpentait les campagnes et les villes pour proposer ses idées : décentralisation, développement par les communautés villageoises et traditionnelles, autonomie de l'économie par la production locale, malgachisation de l'économie, distance avec l'ancien État colonial. Des mots revenaient sans cesse, *fokonolona*, *fihavanana*, *fokontany*, *vokatry ny tany*. Hira avait retenu celui-ci : *fokonolona*, *fokonolona*...

Il y avait aussi l'autre officier, Didier Ratsiraka, ministre des Affaires étrangères, qui parlait dans un français extraordinaire, qui faisait des longs discours à l'OUA, qui tenait tête aux impérialistes, qui défendait les pays non alignés, ni à la botte des capitalistes américains, ni à celle des communistes russes ! Hira était gonflé d'orgueil, Madagascar avait deux officiers extraordinaires ! Beaux et puissants ! Le premier avait son siège dans la « Patte d'éléphant » – le bâtiment du ministère de l'Intérieur appelé ainsi en raison de son architecture évasée à la base –, il tenait des *kabary* magnifiques, dans la pure tradition de la langue malagasy ; le second sillonnait le monde dans une superbe frégate et tenait tête à tous les puissants du monde ! Il était capable de défier n'importe quel orateur de langue française. Il pouvait même s'exprimer dans un anglais impeccable ! L'un tenait l'intérieur du pays, l'autre s'occupait de l'extérieur !

Hira se rendait compte également que la voix de son père s'était déplacée dans les postes de radio : *Feon'ny tanora*, la voix des jeunes, c'était le nom de son émission. La voix de son père était partout. Dans la petite boîte. Dans les maisons des gens. Cela lui faisait étrange d'entendre la voix de son père chez des inconnus. Parfois, ça le paralysait, quand il ne s'y attendait pas, comme la fois où il avait acheté des beignets chez cette marchande qui écoutait la radio posée par terre. Il avait entendu sa voix, celle de son père, lui qui n'aimait pas trop que son fils aille dans ce genre d'endroits. C'était comme si son père était tout le temps là ! Comme si lui, Hira, ne pouvait pas l'éviter. Et quand il revenait à la maison, la voix était encore là, hors du petit poste, réelle, à parler avec d'autres personnes, discutait, s'enflammait, s'exclamait, palabrait, toujours, riait, parlait politique, toujours, et encore de politique. Hira allait reposer ses oreilles près des discussions de sa mère et de Tantine Tsontso.

De son arbre, Hira voyait tout cela : le bus arriver, les gens descendre, et la haute silhouette de son père qui dépassait tout le

monde d'une très bonne tête. Hira savait que pour parcourir un mètre, il fallait un quart d'heure à son père. Les discussions n'étaient jamais finies. Son père se penchait pour écouter les gens. Son père se penchait pour parler aux gens. On revenait sur ce qu'il avait dit à la radio. Son père expliquait encore. Encore et encore. Hira avait cette image d'un père qui se penchait tout le temps. Mais dont la voix s'élevait. S'élevait. Comme si elle avait la capacité d'étendre le silence autour d'elle pour s'y poser magnifiquement. Hira voyait bien que son père ne criait pas. Ne faisait pas d'effort pour parler fort. Sa voix s'amplifiait tandis que les choses semblaient se figer. Puis son père avançait un peu. Mètre après mètre. Seulement quand c'était les autres qui parlaient. Son père n'était pas capable de parler en marchant. Il s'immobilisait. Il parlait. C'était sa voix qui avançait à sa place. Hira l'entendait de là où il était. De son arbre. Au milieu du vent qui ramenait tout vers lui. Hira savait qu'en descendant du bus où il avait déjà mis l'ambiance, son père pouvait mettre plus d'une heure à arriver à la maison. Combien de fois leur mère ne les avait-elle pas envoyés, lui ou son grand frère, pour dire à leur père que le repas était prêt ? Cette honte de le tirer par la manche, là, en plein milieu de la rue, et de lui dire : « Papa, le riz est prêt... » Et combien de fois son père a-t-il embarqué son monde : « Allez, on continue ça autour d'un bon riz ! » ? Et qu'au lieu de ramener un papa, Hira en ramenait trois, quatre ?

Hira ne comprenait pas l'intérêt de toutes ces discussions. Il ne comprenait pas l'effervescence des adultes autour de ces événements. Tous ces militaires qui parlaient. Toutes ces personnes dans la rue. Ces cris. Ces slogans. Ces chants. Que nous devons rester ce que nous sommes. Malagasy. Hira était frappé de stupeur. Il ne savait pas qu'il y avait un problème à être ce qu'ils étaient, Malagasy. S'ils n'étaient pas Malagasy, qu'étaient-ils ?

Alors Hira se retourna dans le lit et se répéta la phrase de Ratsimandrava : « *Tsy hiamboho adidy aho, mon général !* » *Je ne me déroberai pas à mes responsabilités, mon Général !*

## Ratsimandrava

Hira jouait au foot quand il eut écho de la rumeur. « *Maty*

*Ratsimandrava.* » Six jours avant, il y avait eu la fameuse phrase. Six jours avant était le serment du président de la République. Ratsimandrava était mort, six jours seulement après que le général Ramanantsoa lui eut transmis les pleins pouvoirs.

Hira était avec son cousin Tita à ce moment-là. Tita était un garçon boiteux. Nourrisson, il était tombé du lit et s'était déboîté la hanche. Comme il ne pleurait pas, ce n'est que bien plus tard qu'on s'en était rendu compte. Le bébé ne voulait pas marcher. Et quand il dut marcher, il fut de larmes et de douleur. Tita avait un an de moins que Hira. Hira admirait sa témérité et sa volonté sans faille. Il admirait sa fougue. Il aimait sa voix. Son regard direct et toujours porté vers l'avant. Ils se parlaient sans cesse. Plus que Mamy, son meilleur ami à l'école, c'était la seule personne qui semblait le comprendre réellement, quand il parlait de ses cailloux et des libellules, Tita écoutait toujours, sans jamais rire, sans jamais considérer cela comme futile. Tom aussi écoutait. Mais Tom était petit encore, pouvait-il vraiment comprendre Hira ? Quand les deux familles se réunissaient, les deux mamans s'échangeaient parfois leurs enfants. Tantine Suzanne, la mère de Tita, était la sœur presque jumelle de la mère de Hira, elles n'avaient qu'un an de différence. Cela arrivait que Tita ne veuille pas rentrer, il restait alors chez eux. Cela lui était arrivé déjà aussi, à lui, Hira, de ne pas penser à rentrer – parce qu'il avait senti une bonne odeur d'épices, ou parce qu'un jeu n'était pas fini, ou parce qu'il avait une histoire à raconter cette nuit, ou parce que la chaleur était telle que... Toutes les raisons étaient valables, il restait alors chez Tantine Suzanne qui n'avait qu'à prévenir sa sœur, ou alors, c'était l'un des frères ou sœurs, ou l'un des cousins ou cousines, qui au moment du repas disaient à sa mère, *non, il est resté chez Tantine*. Les comptes se faisaient en vérité autour des plats, les mamans savaient qui était chez l'une, qui était chez l'autre.

Hira et Tita suivaient les événements du pays comme s'ils avaient affaire à des personnages de western. Cette fois-ci, dans leurs jeux, il ne s'agissait plus d'Apaches ou de Cheyennes, mais de général, de colonel, de commandant, de capitaine, d'officiers et de Tuniques bleues. Hira, Tita et tous les autres compagnons de jeu, Tom y compris, se mettaient en rang avec leurs grades respectifs. Tita avait choisi le capitaine de frégate Ratsiraka car le grade était intrigant. Dans les cavaleries qui attaquaient les camps indiens, il n'y avait pas de capitaine de frégate !



Ils s'étaient demandé ce que c'était qu'une frégate. Quand ils surent ce que c'était, Tita était dans tous ses états, il disait qu'il en avait déjà vu, au port de Diégo-Suarez, la ville où avaient grandi leurs mamans, et où lui-même avait passé une partie de sa vie. Il serait donc capitaine de frégate ! Mais quand on lui fit remarquer qu'il était pirate à la jambe de bois plutôt, la bagarre fusa instantanément. Malgré son infirmité, Tita était d'une force redoutable. Hira eut vite fait de séparer les protagonistes. Il détestait ça, les bagarres ! Comme il était l'aîné du groupe, il eut rapidement gain de cause. Dans leurs jeux, on l'avait nommé général. Mais bientôt, il devint colonel. Car dans la vraie vie, le *général* Ramanantsoa avait transmis le pouvoir au *colonel* Ratsimandrava ! Le pouvoir s'était dégradé ! Le chef de l'État était donc un colonel et non plus un général ! Le jour même où Ratsimandrava devint chef d'État, Hira devint donc colonel car lui aussi devait rester chef de la bande ! Ainsi, Hira répéta devant ses amis : *Tsy hiamboho adidy aho, mon général !* Sur la place de leurs jeux, de poussières et de soleil : *Je ne tournerai pas le dos à mes devoirs et à mes responsabilités, mon général !* Et, longtemps, ils restaient : au *gardavou* !

Ils n'y crurent pas, d'abord, à la rumeur. Ratsimandrava ne pouvait pas mourir après seulement six jours ! Ils entendirent ensuite qu'il avait été assassiné près d'Andohalo. À Ambohitato Ambony. Au rond-point qui descendait vers Faravohitra. C'était en ville. Ils décidèrent d'y aller pour voir ça de plus près. Mais fallait-il y aller en Indiens ou en Tuniques bleues ? Ils pressentaient vaguement que les Tuniques bleues étaient en train de se déchirer, il fallait donc être prudents, de plus, les mamans ne seraient pas contentes qu'ils aillent en ville comme cela, et jamais, au grand jamais, les chauffeurs de bus ne les laisseraient monter comme ça en expédition ! Ils tinrent un conseil de guerre et résolurent de s'y rendre en Sioux. À pied. Et en louvoyant derrière les arbres, parmi les buissons et les ruelles.

Ils surent très vite qu'ils avaient bien fait de miser sur la discrétion. Ils virent trois camions de militaires s'engouffrer dans la cité. Les militaires barrèrent aussitôt la route, contrôlèrent les gens qui entraient, refusèrent qu'on en sorte. Les voitures firent demi-tour, les hommes comme les femmes. Hira analysa la situation et d'un commun accord avec Tita, ils décidèrent de passer par les *lavaka*, qu'ils appelaient les grottes.

Ruse et silence. Pas et marche qui ne laissent de traces. Souffles à ne

pas offrir à la moindre brise. Gestes qui ne supportent nulle précipitation. Ils partirent. Ils glissèrent dans les « grottes » comme jamais ils n'avaient glissé. L'un après l'autre, sans soulever d'éboulement. Ils n'eurent pas besoin de parole. Hira se sentait fort, empli de devoir et de responsabilité. Il n'avait pas le droit de se tromper, ni de mal faire. Tita marchait dans ses pas, Tom, et tous leurs amis. Mais il fallait bien sortir des « grottes » et emprunter la route pour aller en ville. Ils avaient réussi à contourner le premier barrage en haut de la colline. Ils étaient maintenant à Andohamandroseza, il fallait obligatoirement traverser la route. Car en face, il y avait les rizières et la queue du lac Mandroseza, il fallait regagner le goudron si on ne voulait pas patauger dans la glaise et nager dans le lac ! Là était un autre barrage plus imposant encore. Il y avait des chars ! C'était la première fois qu'ils voyaient un char en vrai. Que faire ? Tita ne voulait pas revenir en arrière. Hira hésitait. C'était quand même des chars, et il était l'aîné de tous ces enfants. Et parmi tous ces enfants, il y avait son petit Tom ! Il pressentait que ce n'était plus un jeu, ni un film, ni un quelconque récit légendaire. Il fallait rentrer. Les mamans cherchaient sûrement déjà les marmailles. Et c'était lui l'aîné qui allait recevoir la correction la plus mémorable de sa vie si jamais ça dégénérerait. Mais un Sioux pouvait-il revenir en arrière ? Un Sioux pouvait-il écouter sa maman ? Et lui, Hira, pouvait-il trahir le serment qu'il avait fait six jours plus tôt ? *Tsy hiamboho adidy aho, mon général !* Je ne tournerai pas le dos, mon général, je ne m'enfuirai pas, je ferai face, mon général !

Un autre chemin était possible, mais il fallait traverser, couper la route, s'engager dans les rizières, remonter dans le petit village à côté, prendre le bois et la forêt de bambous et ressortir par le Grand Séminaire d'Ambatoroka. De là, on pouvait atteindre Ambanidia, traverser ce village par le sud, puis gravir le grand escalier d'Andohalo, arriver à Andohalo même, pratiquement au pied du palais de la reine, descendre vers Ambohijatovo Ambony et arriver enfin là, dans ce virage serré où il fallait passer la première pour entamer la pente, là où fut criblée de balles la 404 noire du colonel ! Hira regarda sa bande qui, morte de trouille, acquiesça quand même. Hira chuchota leurs devises, *maty dia maty, ny fasana ve no tsy ho hisy !* À mon signal ! Ils surgirent tous ensemble sur la route. Une grande clameur éclata parmi les militaires postés à quelques mètres de là.

– Halte !

Suivi d'un coup de feu en l'air ! Les enfants se figèrent tous au milieu de leur course. Ils s'étaient regroupés instinctivement. Ils tremblaient. On avait tiré sur eux ! Ils avaient provoqué un coup de fusil ! Certains pleuraient déjà, avaient fait pipi dans leur culotte ! Le cœur de Hira battait à tout rompre, il s'aperçut qu'il avait la main de Tom dans sa main, puis il vit que Tita s'était redressé sur sa jambe boiteuse. Il lui reconnut sa posture d'avant les bagarres. Cela lui donna une force monumentale. Il se redressa à son tour. Il pensa à l'une des scènes de *La Chute de l'Empire romain, nous sommes dans l'arène, les lions arrivent...*

Un officier ainsi que quelques militaires couraient vers eux. Hira reconnut son grade, un lieutenant : pas un simple caporal tout juste bon à gueuler dans les exercices militaires, la situation était donc très grave, vraiment.

– *Ho aiza ?*

Le ton du lieutenant était tendu et grandement irrité. Hira répondit :

– On voulait juste aller là-bas.

– Où ça, là-bas ?

– Jouer dans les rizières...

– Non, vous ne pouvez pas. Vous allez rentrer chez vous tout de suite.

Le ton du lieutenant était soudainement plus doux quand il vit l'un d'entre eux trembler comme une feuille.

– Où habitez-vous ?

– Là-haut. Dans la cité.

– Là-haut ?

Le lieutenant prit encore un air fâché.

– On vous a laissés passer ?

Hira ne savait pas mentir.

– Non, on a vu que c'était encerclé, alors on est passé par les grottes.

L'officier prit son talkie-walkie. Tous, ils ouvrirent grand leurs yeux, ils n'en avaient jamais vu d'aussi près non plus, de talkie-walkie. Cela avait un peu dispersé leurs peurs, à peine, mais quand même... Le lieutenant donna des ordres pour qu'on « sécurise » aussi « les grottes » :

– Personne ne doit sortir de la cité ! *Na zaza na lehibe !*

Ils frissonnèrent en entendant le mot *zaza*, enfant.

– Vous allez rentrer chez vous, vous allez prendre la route – là, vous voyez ? La route normale, vous allez monter, on vous a à l'œil, vous savez que les balles vont jusqu'en haut de la colline, vous le savez ? Oui, vous y allez sans courir. Vous allez marcher normalement. Puis vous allez passer le barrage et vous rentrez chacun dans vos maisons, et vous n'en sortez plus jusqu'à nouvel ordre ! C'est le couvre-feu !

Il donna encore un ordre dans son talkie-walkie et dit qu'il envoyait les enfants.

– Vous dégagez maintenant !

Ils voulaient courir mais se rappelèrent les paroles du lieutenant, que les balles pouvaient atteindre le haut des collines ! Jamais marcher ne fut aussi pénible. Jamais pente ne fut si raide. Ils n'osèrent pas jeter un regard en arrière. Ils sentaient le bout du canon dans leur dos. Ils n'osèrent pas parler non plus. Comme si la moindre parole pouvait souffler dans le canon et expulser la balle. Ils respiraient à peine. L'un d'entre eux allait parler, c'était peut-être Njila ou Ndrianja, il ne s'en souvient plus – ce n'était sûrement pas Ndrianja car Ndrianja est plus jeune que Tom, et trop petit, il n'aurait pas pu être avec eux, mais il ne sait pas pourquoi, c'est Ndrianja qu'il visualise dans une sorte de plainte essoufflée. Ils entendirent soudain une rafale. Ils se figèrent sur place. Les détonations provenaient de loin, de derrière l'université – la pente où ils se trouvaient était au pied des derniers bâtiments de la cité universitaire. Hira ne sentait plus sa jambe, Tita semblait boiter de plus en plus, et Tom, toujours rebelle, avait lâché sa main, il cheminait devant. Ils continuèrent de marcher, de ne pas courir, de ne surtout pas courir. Les rafales persévéraient là-bas. Njila, Ndrianja, qu'importe lequel, disait que ça venait d'Ankatso, un autre pleurait, soutenant plutôt que ça venait de la cité, qu'on allait mourir, qu'il ne fallait pas rentrer. Hira leur martelait que si ! Si ! *On ne peut pas rester là, à vue, il faut faire confiance au lieutenant.* Hira avait l'impression d'être comme dans un film, comme dans les histoires qu'il inventait pour ses amis. Cette phrase resta longtemps dans sa tête, comme une sorte de fiction prenant la place d'une réalité stupéfiante, *non, on ne peut pas rester là, à vue, il faut faire confiance au lieutenant.* Ils continuèrent. Les coups de feu n'arrêtaient pas. Plus ils s'approchaient du sommet, plus ils localisaient les tirs.

– C’est vers Fort-Duchesne, près d’Antanimora.

Fort-Duchesne est un camp militaire situé derrière l’université. Njila dit que là-bas, il y a le colonel Brechard.

– Non, c’est un général.

– Non, c’est un colonel parce qu’il n’aime pas le général Ramanantsoa, il veut être général à la place du général.

– C’est la guerre ?

Hira dit que non :

– Quand c’est la guerre, tout le monde est mort, et nous sommes toujours vivants, et il y a encore des sauterelles là au bord de la route !

– Pourquoi tu parles de sauterelles ?

Hira ne sut pas répondre. À part les rafales, tout semblait si paisible, le soleil toujours là, le vent, léger, toujours, et les sauterelles, oui, là. La guerre, ce n’est pas ça. Ils étaient arrivés en haut. Le barrage s’était ouvert. Hira remarqua les brassards que les militaires portaient. C’était marqué FRS. Les FRS les laissèrent passer et dans un hurlement de joie, ils s’étaient dispersés, chacun courant chez soi.

Toute la journée, les armes avaient parlé. Hira regardait par la fenêtre de la chambre de ses parents. À côté de lui, collant à tour de rôle leur visage à la vitre, pour scruter ce qu’il y avait à scruter, un être humain à placer auprès de ces détonations, des images quelconques de cette « guerre », il y avait ses frères et sœurs. Mais ils ne voyaient rien. Que les ruelles désertes et les maisons fermées. *Tsisy raha. Il n’y a rien ! Tsisy n’inon’inona. Il n’y a rien de rien.* Hira remarqua quand ce fut son tour la vapeur qui perlait sur la vitre, la vapeur de leur respiration, la vapeur de leur stress, car leur papa n’était pas là. Ils guettaient son retour. Hira n’avait pas vu son départ. Les militaires avaient reçu l’ordre de chercher leur père ce matin. Ils l’avaient emmené. Hira n’arrivait pas à faire le lien entre son père et ces événements, surtout ces détonations. Son père parlait avec la bouche de son corps, et non avec la bouche de son fusil ou de son canon. Il n’avait d’ailleurs pas d’armes ! Hira sut plus tard qu’il avait été emmené sur ordre d’un officier important prônant le calme et la modération, son père devait parlementer avec des esprits échauffés, des étudiants, des groupuscules qui voulaient en découdre après la mort de Ratsimandrava, s’adresser aux jeunes à la radio, dans son émission, convaincre tout le monde que la violence n’était pas la solution. Son père raconterait plus tard à Hira qu’il s’agissait du général Gilles Andriamahazo, nommé dans la foulée à la

tête du Directoire militaire qui instaura la loi martiale. Gilles Andriamahazo avait fait la guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale, et jamais il n'aurait voulu d'une telle situation dans l'île. C'est ainsi qu'il réunit dix-huit officiers représentant toutes les armes du pays. C'est ainsi qu'il fit tout pour que l'île ne s'embrase pas. Il dirigerait de fait le pays pendant cinq mois avant de céder le pouvoir à un autre officier du Directoire militaire.

Hira voyait bien que leur maman était inquiète. Sous ses airs calmes, elle cachait mal son anxiété. Les FRS pilonnaient les GMP du colonel Brechard. Ce n'était plus de simples détonations de fusils, c'était des armes lourdes qui faisaient vibrer les murs. Hira était impressionné. Si ici les murs tremblaient, qu'en était-il des murs bombardés ? Son père avait projeté déjà des films de guerre et Hira repensait à ces images de soldats marchant dans la neige, bombardés par les avions nazis, le film s'appelait *Marcher ou mourir*, cela se passait en Russie, les morts jonchaient le sol, le sang collait au visage des soldats. Hira avait très peur des FRS. Les initiales sonnaient comme *efa resy*, « déjà vaincus », et lui évoquaient des soldats qui n'avaient plus rien à perdre et qui massacraient tout dans leur dernier combat. Le temps n'était pas loin encore où l'on parlait de la place du 13-Mai où les FRS avaient fait un carnage en tirant sur les émeutiers. Les FRS étaient partout !

Puis des avions et des hélicoptères avaient survolé la cité. Ils se dirigeaient tous vers Fort-Duchesne et Antanimora. Hira écoutait la radio, tout comme sa mère. La radio disait que des mutins avaient pris possession du camp d'Antanimora, qu'ils avaient délivré les prisonniers de la prison d'à côté. Il fallait que tout le monde reste chez soi. C'était le couvre-feu !

Hira ne comprenait pas. Pourquoi ce pays avait-il brusquement basculé dans la violence ? Tout lui semblait doux et beau avant ce jour. Il aimait le soleil couchant d'Ambohipo, quand l'astre s'assujettissait à l'ombre, disque rougeoyant se laissant ronger dans la levée des coassements des crapauds et le surgissement des stridences d'invisibles êtres, il aimait le silence de ces lieux. Les tirs, par intermittence maintenant, avaient changé ce paysage.

Il y avait le couvre-feu, un silence si inhabituel, et des chiens qui ne cessaient de hurler. Toute la nuit.

## Un pays sale

Décor : Une place de terre battue. Trois ou quatre camions militaires. Des gens qui s'éparpillent. Qui reviennent. Qui repartent. Souvent dans le silence. Parfois dans un accès de colère vite réprimée.

Un bruit de fond : apparenté au murmure, à la peur, à l'étonnement...

La scène : voici les militaires. Sur la place poussiéreuse. Sur la place de leurs jeux. Voici que les militaires embarquent un de leurs pères. Un père qui aurait pu être le sien. Les militaires l'enchaînent sur l'un des longs bancs vissés au véhicule. Le père les aperçoit. Filez ! leur crie-t-il. Le père se lève. Un des militaires lui abat un marteau sur le crâne.

Ce jour-là, Hira sut qu'il avait perdu quelque chose, la beauté de croire en l'adulte, la douceur de se laisser porter par les grands.

Ce jour-là, l'un de leurs pères, homme respectable, *lehibe*, grand, *ray aman-dreny*, père-et-mère, avait été insulté par un jeune soldat, frappé à la tête. Cela le dépassait. Qu'on puisse porter la main sur un homme sage. Cela le dépassait. Qu'un outil destiné à planter les clous puisse être utilisé pour cogner un papa.

Action : Hira était tétanisé par cette scène, il ne sut plus dans quel film il était, il ne sut plus comment raconter, comment inventer, s'il devait raconter ce film à ses copains, quelque part là-haut à Ankatso, ou plus près, à l'ombre des sapins de l'église, s'il devait les tenir en haleine, il se sentait perdu, tout semblait sale.

La mort du président Ratsimandrava,

Sale.

Les tirs qui s'étaient succédé les jours suivants, les morts, les disparus, les raflés, les enchaînés, les rires de ceux qui se croyaient vainqueurs, militaires et civils, les cris de triomphe, la radio qui vociférait soudain contre les ennemis de la nation,

Sales.

Les mots qui lui venaient pour raconter,

Sales.

Le sang qu'il voyait sur le visage du papa tabassé,

Sale.

Les mots dans la bouche des soldats,

Sales.

Ce pays qui était si beau et qui basculait brusquement dans cette violence,

Sale.

Il rentra chez lui, il prit une feuille et il écrivit. La première fois qu'il écrivit avec la boule au ventre. La première fois qu'il écrivit au-delà de sa propre personne. La première fois qu'il écrivit pour un pays qu'il ne reconnaissait plus. Il ne put pas écrire en malgache. C'était si sale. Il écrivit en français. C'était toujours aussi sale mais ça lui faisait moins mal et les mots étaient plus acceptables.

Aujourd'hui, Hira ne se rappelle pas les mots ou l'histoire qu'il avait couchés sur cette feuille. Il se rappelle seulement qu'il s'était promis de ne jamais les montrer à qui que ce soit. Il se rappelle seulement le papier sur lequel il avait écrit. C'était une page du journal *Lakroan'i Madagascar*, La croix de Madagascar. Il ne voulait pas qu'on puisse le lire sur une feuille blanche, ni sur un tableau, ni sur le mur, ni sur le sol, il voulait cacher son écriture entre les lignes du journal. Il avait repris sa main gauche, pour être le moins lisible possible.

Il fit ainsi pendant un moment, il écrivit en cachette. Il parla de moins en moins. Et quand ses amis l'appelaient pour qu'il leur raconte un film, il venait mais il sentait bien que c'était autre chose. Raconter le film était une offrande pour les autres, raconter le film était un défi où il fallait faire attention aux autres, pour que ces derniers ne perdent pas le fil, pour qu'ils restent toujours dans l'histoire. Conter, c'était dire pour les autres, ce n'était pas dire pour lui-même. Alors il retournait dans sa chambre, il écrivait, il dissimulait ses écrits sous le matelas, derrière un tableau. Un jour, il avait décollé le papier peint, il avait écrit derrière,



puis recollé le papier avec sa salive et un petit peu de riz gluant.

Son cœur avait fait un bond une fois, sa mère était entrée dans sa chambre, il ne l'avait pas entendue venir, il avait retourné précipitamment sa feuille. Sa mère avait fait semblant de ne rien voir. Il s'était calmé. Sa mère était ressortie. Elle était revenue quelques instants plus tard. Elle avait un cahier avec elle. Elle lui avait dit : « Tiens, c'est notre secret, tu écris dedans, personne ne le lira, personne. »

Il avait pris le cahier. Il avait écrit.

Un poème d'amour pour sa mère.

Il ne voulait pas écrire pour ce pays sale.

Il eut l'impression de partir dans un long, très long voyage dont il ne voyait pas la fin.

## TSIA

Hira aimait se lever à l'aube. Sentir cette humidité qui s'évaporait, ce vent frais qui vous attrapait les poumons et qui vous obligeait à bien respirer, l'esprit qui, surpris par le froid, réagit en intelligence, vogue sur le qui-vive et la lucidité. Il était sorti de la maison, très vite accueilli par sa chienne Milou, une chienne toute blanche qu'il avait volée dans le quartier des « Quatre-pièces », le quartier riche de la cité où toutes les maisons avaient quatre pièces – c'était une richesse à l'époque ! Avec sa bande des « Trois-pièces », il avait lancé une fausse expédition de guerre, et tandis que les uns et les autres s'étaient affrontés parmi les ruelles et les espaces des bâtiments, Hira avait jailli pour arracher la petite chienne à sa mère. Quand les « Quatre-pièces » avaient compris le stratagème, c'était trop tard, Hira était loin déjà et avait rejoint leur base. Plusieurs fois, les « Quatre-pièces » avaient organisé leur propre raid afin de récupérer l'animal, mais à chaque fois, ils avaient été repoussés, ou n'avaient pas trouvé où la chienne était terrée. Hira ne l'avait jamais attachée, il lui avait appris à rester tapie dans un conduit d'égout chaque fois qu'un tel événement survenait. Milou était restée et avait grandi près de Hira. Une seule fois, les « Quatre-pièces » avaient réussi à la reprendre – ils avaient agi dans la trahison, tout le monde était à l'école, et à deux, séchant les cours, ils étaient allés

tranquillement récupérer la chienne, mais dans la même journée Milou était revenue toute seule. Plus tard, elle avait, elle-même, montré les crocs à ceux qui s'étaient évertués à la ramener là-haut. Les « Quatre-pièces », de guerre lasse, avaient préféré jeter l'éponge. La chienne avait fait son choix. Hira était son maître et son ami.

Ainsi tous les matins, au lever du soleil, Hira courait avec Milou. C'était ainsi qu'il avait vu la voiture. Une voiture noire aux vitres teintées, avec un chauffeur en costume et casquette. Qui s'était garée près de leur maison. La portière arrière s'était ouverte avec autorité et un homme en était sorti. Hira l'avait immédiatement reconnu malgré la lumière pâle de l'aube. C'était le capitaine de frégate Didier Ratsiraka. Sans son costume militaire. Un autre homme était sorti en même temps que lui. Hira ne savait pas qui c'était. Tous deux s'étaient dirigés à grands pas rapides vers la maison et Hira avait vu son père les accueillir, avant même qu'ils aient à frapper à la porte ou à manifester leur arrivée. Ils étaient entrés.

Hira intima à sa chienne de ne faire aucun bruit car elle commençait à grogner contre le chauffeur resté dans la voiture. Il la fit passer par la cour de derrière, et pour une fois, l'attacha au néflier tout en lui demandant de ne pas aboyer. Hira avait confiance en elle. Milou lui obéissait toujours malgré son jeune âge. Hira poussa doucement la porte de la cuisine et entra. En face, il y avait la douche, Hira se cala derrière le rideau, et assis par terre, le dos contre le mur, écouta. Il n'entendit que la voix du capitaine de frégate. C'était une chose anormale car jusque-là jamais aucune voix n'avait dominé celle de son père. Hira était stupéfait. Jamais aucune voix n'avait occupé seule cette pièce. Elles étaient toujours plusieurs à discuter, elles se répondaient, s'élevaient, s'abaissaient, et là, son père ne disait mot. Il écoutait. Le capitaine de frégate ne cessait de parler avant de brusquement s'interrompre. Un premier silence cassé par une question posée à son père : *Eny sa tsia* ? Un second silence, très long silence où Hira entendit enfin la voix de son père : TSIA.

NON.

Un troisième silence vite levé par les bruits des chaises qu'on abandonnait, la porte qu'on ouvrait et la maison qu'on quittait. Hira s'était précipité dehors, toujours par l'arrière, pour voir la voiture partir. Il vit que Milou était en train de se libérer de sa corde. Il eut à peine le temps de lui sauter au cou pour l'empêcher d'aboyer et de poursuivre

les deux hommes. La chienne ne voulait pas lui obéir et tentait de se dégager. Hira tint bon et ne la lâcha qu'au moment où il entendit les portières claquer. Milou courut vers la voiture en grognant mais celle-ci avait déjà démarré. Elle passa les bâtiments et disparut, la petite chienne blanche à sa trousse. Il était cinq heures.

Hira revint doucement dans la maison. Ses parents ne s'étaient pas aperçus de sa présence. Il capta des bouts de phrases de son père, des éclats de colère, des tremblements qui hachaient ses mots : « Ce gars veut nous marcher sur la tête ! Je ne veux pas rejoindre son parti ! »

Quelques jours plus tard, le capitaine de frégate, le 15 juin 1975, fut nommé président du Haut Conseil de la Révolution et chef du gouvernement. Hira comprit vaguement que son père s'était fait un puissant ennemi en lui répondant TSIA car dans les mois qui suivirent cette nomination, la même voix qu'il avait entendue à la maison avait posé la même question à toute la Nation : « ENY sa TSIA ? » « Oui » ou « Non » à la nouvelle Constitution ? Le « ENY » l'emporta largement et le 30 décembre 1975, la Deuxième République fut instaurée : *Ny Repoblika demokratika Malagasy*.

Son père rejoignit ses amis du Sud, dans le parti du *Vonjy Iray tsy mivaky* (le secours est dans l'unité), Madagascar Un et Indivisible...

Hira ne savait pas à l'époque que son père s'était engagé avant tout le monde contre le futur dictateur.

TSIA.

## Révolution

Quelques mois plus tard, on érigea une bâtisse au milieu de la place poussiéreuse. *Tranompokontany*, disait-on, maison de la commune. Où l'on délivrait l'état civil. Où l'on rationnait les denrées alimentaires : riz, huile, sucre ou sel. Près de cette bâtisse, Hira revit Anja. Anja qui ne parlait plus beaucoup. Anja qu'on ne voyait plus beaucoup.

Révolution, s'entendait-on répéter à la radio. Révolution...

Sur cette place où on leur interdisait maintenant de jouer, où on traînait les traîtres à la nation. Traîtres car ils avaient vendu du riz ! De l'huile ! Du sucre ! Du sel ! Seules les coopératives de l'État y étaient autorisées. Coopératives socialistes et révolutionnaires ! Les traîtres

restaient là, debout, attachés, en attendant que le camion des militaires arrive et les embarque.

Anja, Hira se souvient aujourd'hui, il se souvient. Il se souvient particulièrement de ton père. Tu étais belle, Anja. Tu étais douce. Ta mère, comme folle, pleurait en suivant les militaires. Ton père courbait la tête. Il regardait ses mains. Enchaînées ! La foule grossissait sur votre passage, ne disait mot.

Poussières encore. Poussières rouges que soulevait la brise...

Hira se souvient de ta mère, Anja, il n'oublie pas. Elle était grande. Elle fut pliée, rompue. Comme une branche de bambou. Cassure nette et fêlure brutale. Acérée. Blessante. Les gens s'éloignèrent de vous. Toi-même, tu ne sortis plus. D'ailleurs, te cherchait-on désormais ? Pour jouer avec toi ? Pour danser avec toi ? Toi qui souvent au crépuscule dansais sous la lune. Avec toutes les autres. Et les battements de mains, et les rires qui rythmaient le tout.

Hira passait souvent près de tes quartiers – pour les prises abhorrées de quinine à la Croix-Rouge, pour rôder et dérober les épis dans les champs de maïs à côté – et ses pensées allaient vers toi, sa rancune vers ton père qui avait osé commettre pareil acte ! Vendre du riz et de l'huile ! Tu étais, Anja, sa première peine d'amour...

Comment raconter tout cela ? Avant, il pouvait te décrire l'ondine emprisonnée dans la rosée. Avant, il pouvait te décrire la libellule qui le soir transformait ses ailes en habits splendides et se relevait femme infiniment belle. Avant il pouvait te raconter tout cela par la bouche. Mais depuis, il savait que des choses moins belles existaient dans ce monde. C'était sa part de perte, puisque tout le monde dans ce pays avait perdu quelque chose. Si les autres ne savaient pas, Hira, lui, en était conscient, douloureusement conscient.

C'est à cette époque qu'il se mit à arpenter seul les collines. Se lovant dans ses sensations. Ses pas d'enfant l'emmenaient vers les sommets. Le souffle court, la poitrine en feu, les rafales des vents l'effeuillaient comme un vieil arbre. Il reverdissait. Il se grisait. La solitude y était immense et il s'y baignait sans retenue. Il s'y retrouvait. Il n'était pas de ce monde qui s'installait. Il n'était pas de ces révolutions qu'on clamait sans discontinuer. Il n'était pas de ce monde où ne vivaient que les yeux. Les yeux qui contemplaient sans comprendre. Les yeux qui ne lui renvoyaient que des reflets diaphanes ou trop brillants. Il se disait qu'il n'était pas du monde de ses parents. Il

n'était pas du monde de ses frères. Ni de ses amis. Ni de toute autre personne. Il était de ce monde où la magie était sœur jumelle de la réalité, où les récits se transformaient en vie, où les vies se transformaient en récits. Ce nouveau monde était en train de tuer le sien.

Il le comprenait trop bien. Son monde se mussait, se terrait dans le silence. Cette solitude était immense et il ne vivait plus que d'elle. Il aspirait à se fondre en elle et à ne plus se souvenir. Puisque tout était oublié, écroulement sans fin. Il était étonné du temps qui passait, pourquoi les choses ne restaient jamais ? Il lui semblait qu'il était fait d'un seul bloc et qu'il n'avait pas à changer. Mais pourquoi, autour, tout se transformait-il ? Hira voyait bien que même son corps évoluait, mais il avait une conscience aiguë de sa présence au monde. Il *était*. Il comprenait ce verbe : *être*. Verbe qui n'existait pourtant pas dans sa langue maternelle. C'était un paradoxe pour lui. De se reconnaître dans le verbe d'une langue étrangère qu'il n'osait pas mettre en bouche encore. Il était et s'enrichissait chaque jour en contemplant le monde autour de lui. Il se comparait souvent au noyau de la mangue : s'il était le noyau, alors la vie, le temps, le monde étaient la chair qui mûrissait autour de lui. Il se disait que mourir, c'était se débarrasser de la pulpe du fruit, c'était se replanter ailleurs et redevenir un arbre. Les êtres vivants ne sont que des fruits, les morts deviennent des arbres et des racines.

Il s'allongeait dans les herbes hautes, se faisant oublier dans les fouillis des fougères. Nul ne le voyait, ne soupçonnait sa présence. Parfois, des gens passaient. Il arrêtaient de respirer, de bouger. Il savait qu'il était pareil à ces sauterelles ou autres insectes accrochés à l'herbe. Là. Sans être vu.

La cité, surmontée de l'église, s'étendait sur le flanc de la colline. Il pouvait voir, Anja, vos habitations en paliers qui se dégradaient vers les rizières et les maisons traditionnelles des villages alentour ; murs de glaise et toits de chaume, rouge latérite des anciennes murailles datant des royaumes, simples vestiges du passé qui se dressent encore de-ci, de-là. Les villages se nommaient Ankatso, Andohaniato. Plus à l'est se trouvaient Ampahateza et Ambohipo-tanàna. Et au-delà, Ambohimanambola et le fleuve Ikopa qui, imité par le chemin de fer, se déroulait comme un long serpent. Parfois, il marchait jusque-là. Tu n'avais jamais voulu l'y accompagner, Anja. Jamais. C'était la limite de

ce qu'il osait explorer : Ambohimanambo. Au-delà, les collines se fermaient sur Alasora, et c'était la route vers la province de Tamatave. C'est ainsi qu'étendu sur le ventre, les mains au menton, mâchant une tige d'anis sauvage, rêvant de ces terres plus lointaines, la mer, les côtes, les plages, il avait aperçu un jour un sachet de plastique multicolore. Il avait rampé pour l'atteindre, y avait plongé la main, rencontré un vide gluant. Il avait retiré ses doigts rouges d'un sang visqueux, le sang d'un enfant-liquide, la chair d'un avortement clandestin.

Il avait couru, quitté la colline, traversé le bois, pleuré, trébuché sur le ballast du chemin de fer, failli tomber dans les rizières entourant les rails. Des heures durant, il avait lavé ses mains dans l'eau du fleuve. Il était allé au bord de l'Ikopa, s'était accroupi, avait lavé ses mains, il était remonté ensuite près du chemin de fer, s'était assis sur le rail, il avait offert ses mains à sécher au soleil, puis était redescendu vers le fleuve, provoquant les railleries des laveuses, celles-ci avaient chanté pour lui la chanson du petit garçon qui ne se trouvait jamais assez propre et qui avait décidé de rejoindre la lune blanche, près de sa mère adoptive, la femme de la lune, qui avait disparu à jamais, scintillant de temps en temps, la fesse luisante et la peau lactée. Hira ne les avait pas écoutées, il t'appelait en silence, Anja, mais tu ne venais pas. Il tentait d'oublier la tiédeur putride du fœtus se liquéfiant et n'était reparti que bien plus tard, l'une des laveuses lui disant que sa maman allait s'inquiéter. *Va-t'en maintenant, tes mains sont propres.* Cette impression, éternité, temps qui n'avancait pas, c'était la première fois qu'il la ressentait. Pour la première fois, il voulait que les choses changent, que ça évolue, mais ça n'évoluait pas : ses mains gardaient encore la chaleur mauvaise de la pourriture.

Lorsqu'il était rentré à la maison, il était plus étonné et plus choqué encore que personne ne fût au courant de ce qui lui était arrivé. Il se demandait si tu le savais aussi, Anja. Comme si c'était normal que toi et ses proches soyez au courant de tout ce qui lui arrivait. Sa mère l'avait embrassé comme d'habitude, lui avait dit d'aller se laver les mains. Il y avait couru avec une joie immense. Comme s'il n'avait attendu que ces paroles. Il avait pris le savon. Avait frotté longtemps. Longtemps. Il était revenu vers sa mère et lui avait montré ses mains : « Oui, mon fils, c'est propre ! » Son cœur avait fait un bond de bonheur. C'était propre. Propre.

Hira se mit à espacer ses visites aux collines, laissant ses frères et ses amis s'enivrer de la liqueur des baies et profiter du parfum suave des myrtilles. Ses frères rapportaient des collines des sachets entiers de ces fruits, les y écrasaient avant d'y faire un trou. Ils les suçaient alors comme des seins lourds de vin. Et l'invitaient. Et le pressaient d'en boire à satiété. Il les contemplait comme s'ils tétaient à l'enfant-liquide. Comme s'ils perpétuaient l'écoulement fétide de la chair morte. « Je ne bois pas ! » répliquait-il sèchement.

Les feuilles bruissaient dans cette partie des collines, masquaient les violences qui s'y déroulaient. Anja, toi qui as connu la violence par l'arrestation et la disparition de ton père, était-ce réellement le fruit d'un avortement que Hira avait trouvé dans ce sac plastique ?

Trafic d'organes, pensera-t-il plus tard, trafic de fœtus, trafic d'enfants.

Les *Vazaha* arrachent le cœur, les *Vazaha* enlèvent les enfants. Te rappelles-tu, Anja ? Vous vous éparpilliez dans la cité à la vue d'un seul Occidental. Ils souriaient comme des fous, le regard brillant et avide.

Malgré tout, la peur du *Vazaha* était insignifiante par rapport à celle que vous inspiraient les esprits qui peuplaient les collines d'Ankatso. Dans la cité, on vous recommandait souvent de ne pas enfreindre les coutumes et interdits qui concernaient ce village : il était *fady* de pointer le doigt sur ses tombeaux, *fady* de fouler son sol avec un pied de travers – que signifiait un pied de travers ? C'était un *fady* terrible car vous ne saviez pas réellement ce que cela voulait dire, un pied de travers, tous vos pas devenaient suspects, mais surtout il était *fady* de prononcer le mot qui pourrait fâcher ces esprits. Quel mot ? Vous l'ignoriez...

Vous gardiez le silence en traversant le village, effleuriez à peine le sol par peur des pieds de travers. Un immense soulagement vous gagnait en parvenant au sommet de la colline. Le village finissait au moment où la pente se raidissait. Au sommet, vous tourniez vos regards vers l'est. S'y étendaient encore d'autres collines. À perte de vue. Monticules bleus où rampait l'horizon. Infinité de la terre qui s'étendait jusqu'au vertige.

C'est à cette époque également que Hira avait poussé ses excursions solitaires au-delà des marécages d'Ambohimanambola pour atteindre la colline aux rochers. Ngita, l'appeliez-vous, cette colline, Ngita-la-crêpe. Pour l'atteindre, il fallait passer par les rizières et leurs digues,

joindre les terres en jachère où paissaient quelques maigres zébus avant de tomber sur les marécages où les joncs cachaient la profondeur de l'eau. La terre allait en s'adoucissant jusqu'à devenir boue glissante où nombre de plantes aquatiques s'entremêlaient. C'est là que commençait le royaume de La Ngita, là que vous deviez vous souvenir de lui faire un don. Hira avait pour habitude d'y déposer un éclat de bonbon, cristal de miel ou de canne à sucre, eau figée dans la douceur ou pierre fondante dans la bouche. Ici, disait-on, avait succombé Ngita la crépue, reine vazimba vaincue et repoussée par les nouveaux princes au teint clair et aux cheveux lisses. L'eau avait emporté son corps et l'avait déposée de l'autre côté des feuilles mortes. Son corps entier avait disparu sous l'amas végétal. Le jour s'en était allé. La nuit était tombée. La rosée du matin avait imbibé les feuilles qui avaient cristallisé : tombeau de quartz inviolable, bénédiction des pierres et des rochers. Aujourd'hui, on devine encore, à travers la pierre, la nervure des feuilles, le souffle du vent qui transforma leur entassement en motif tourmenté. D'autres feuilles tombèrent encore sur le tombeau, d'autres jours, d'autres nuits. On racontait qu'en tout, le tombeau s'élevait sur sept couches, sur autant d'immenses rochers. Ainsi, La Ngita devint cette colline. Ainsi, cette colline tout entière est la demeure de La Ngita. Hira n'y grimpait que le cœur battant, l'esprit torturé par le destin étrange de cette femme. Tu le sais trop bien, Anja, tu n'osais jamais défier le récit et y mettre ton pied de travers. La colline n'était qu'amoncellement de rochers, chute vertigineuse de minéraux où le soleil venait s'effondrer. Hira s'y allongeait, offrant son ventre en caresse, en mémoire. C'était là qu'il s'était dépouillé de sa peau d'enfant pour entrer dans la chair du poète. L'enfant était mort, et son cadavre n'était autre que le poète.

Il t'écrivait des poèmes, Anja.



## Des femmes révolutionnaires

Sa mère l'avait emmené à une grande réunion des Femmes révolutionnaires. C'était la première fois que Hira voyait une salle aussi grande, plus grande même, lui semblait-il, que le Rex, la salle de cinéma du centre-ville d'Antananarivo. D'autres enfants étaient là, fils et filles de Femmes révolutionnaires. Tout le monde portait une écharpe rouge. Et l'on chantait l'hymne des jeunes. Et l'on chantait l'hymne des opprimés. Et l'on chantait l'hymne des pays non alignés. Et Hira apprit un autre mot, *azimut*, *tous azimuts*. Que dorénavant, le pays devait tirer dans toutes les directions, attaquer par les angles. Non pour tuer mais pour créer des liens et s'affranchir de la domination coloniale et française. Tous azimuts pour imposer un rapport d'équilibre et de justice avec tous les pays du monde et toutes les tendances idéologiques de l'humanité. Hira fut installé près de la tribune avec les autres enfants, il venait de remporter un concours de culture générale – il n'avait pas compris quelques heures plus tôt, alors qu'il répondait à quelques questions qu'il croyait de sélection, qu'il s'agissait déjà de l'épreuve finale.

Il regardait la salle, comble, il n'y avait que des mamans. Tantine Tsontso était là, cachée dans le fond, tellement fière de lui qu'elle n'arrêtait pas de pleurer. Hira était étonné. Pourquoi ne versait-elle pas ces mêmes larmes quand il répondait à une bonne question à la maison ou lorsqu'il ramenait des notes excellentes ? Et là, il venait de faire la même chose et elle pleurait ?

L'assemblée se leva d'un coup et déclencha un tonnerre

d'applaudissements. Au milieu de l'allée apparut l'épouse du nouveau président de la République, Céline Ratsiraka. Suivie de plusieurs autres femmes, une quinzaine en tout. La mère de Hira était au troisième rang après la première dame. Belle. Toujours si belle. Elle avait relevé ses cheveux en chignon et portait une robe magnifique. Des fleurs pastel et son écharpe rouge. La Première Révolutionnaire salua tous les enfants. Hira eut le temps de la voir de près car il était placé en dernier, étant le plus petit et le plus jeune. Céline Ratsiraka s'arrêta un moment près de lui, lui demanda s'il était bien le fils de Marie, ça lui faisait toujours drôle d'entendre cela, oui, qu'il était bien le fils de Marie mais qu'il n'était pas Jésus. Marie était le prénom de sa mère.

– On m'a dit que tu es né le 26 juin ?

– *Eny tompoko.*

– Tu es donc bien un enfant révolutionnaire.

– *Eny tompoko.*

La Première Révolutionnaire lui caressa la tête – on lui avait coupé son afro la veille, et maintenant, avec ces cheveux plaqués qu'il haïssait, il ressemblait au type des Surfs qui chantait bêtement que s'il avait un marteau il cognerait le jour, il cognerait la nuit, s'il avait un marteau, il ne voudrait plus rien d'autre, pour l'amour de son père, de sa mère, de ses frères et de ses sœurs ! Lui, Hira, s'il avait un marteau, il le jetterait au fond des marécages pour qu'on ne tape plus la tête des papas avec. Avant de partir, à l'aube, sa mère en personne lui avait donné la douche. Elle lui avait mis du parfum – il détestait ça, de porter du parfum, le même parfum que sa mère. Vola était venue à la rescousse lui assener qu'il ne fallait pas qu'il fasse sa tête de melon et qu'à chaque fois qu'on lui poserait des questions, il n'avait qu'à répondre : « *Eny tompoko.* » Hira abhorrait cette expression. Il savait bien qu'il ne fallait pas la prendre au premier degré : « Oui, mon maître », mais la considérer comme une simple formule de politesse. Si *tompoko* signifie bien *mon maître*, et si *Tompo* désigne bien *Dieu le maître possesseur et tout-puissant* à qui on s'offre en rampant et en léchant ses plantes de pied, il ne fallait pas pour autant se considérer comme un esclave. Vola lui mit un *kôfy* sur le crâne, petit coup avec le majeur replié comme caillou : « Tu as compris ? Répète ! – *Eny tompoko.* »

Une jeune femme en costume traditionnel apparut derrière la Première Révolutionnaire.

– Pour le concours que tu as remporté, voici pour toi un prix

révolutionnaire.

C'était un gros paquet rouge avec des rubans verts. Lourd. Les femmes montèrent à la tribune, et elles prirent la parole, les unes après les autres, sa mère toujours au troisième rang. Sa mère parla de la santé des enfants, des programmes de quinine contre le paludisme, de la prévention des affections grâce à l'hygiène – bien nettoyer la cour devant la maison, exiger des petits qu'ils aient les mains propres, non seulement avant de manger mais dès leur retour de l'école, laver correctement les salades et les brèdes –, de la nécessité d'amener chaque semaine les enfants au dispensaire révolutionnaire ou à la Croix-Rouge, nul besoin pour cela d'attendre qu'ils tombent malades, il fallait se munir du carnet révolutionnaire et y noter ces contrôles hebdomadaires. « La Révolution va bientôt mettre en place ces dispensaires dans tout le pays, partout, dans les moindres recoins de l'île. Car la colonisation prétend à la face du monde qu'elle apporte la santé à la population, est-ce vraiment la vérité ? Où sont ces centres médicaux dont elle s'enorgueillit ? Où sont ces hôpitaux ? Et à qui profitent-ils quand ils sont là ? À partir de maintenant, chaque Malagasy, qu'il soit riche ou pauvre, qu'il soit du centre, du sud, du nord, de l'est et de l'ouest, profitera de la sollicitude de l'État révolutionnaire. Ainsi sont dites les choses, ainsi seront-elles faites. *Ho ela velona anie Madagasikara Malala*. Longue vie à Madagascar chérie ! »

Hira, avec les autres enfants, était resté debout pendant toute la réunion. Après le discours de sa mère, plus rien ne l'avait intéressé. Le gros paquet qu'il avait reçu l'encombrait. Il n'était pas question de l'ouvrir devant toute l'assemblée ni de le poser par terre. Hira avait reçu la recommandation ferme de ne pas s'appuyer contre le mur, de se tenir droit, fier, comme doit l'être un enfant révolutionnaire. Il s'efforçait de ne pas montrer sa fatigue mais l'écharpe rouge commençait à étouffer sérieusement, ses bras ne supportaient plus la charge du cadeau. Il avait très soif. Il était désormais interdit de boire la boisson impérialiste, le *Coca-Cola*. Hira en avait furieusement envie. Il ne détestait pas la limonade *Caprice* de la *Star* mais il préférait néanmoins le Coca. L'État était entré dans le capital du groupe de distribution la *Star*, à l'image des plus grandes entreprises du pays qu'il nationalisait. C'était de *Caprice* qu'il fallait se désaltérer maintenant, la plus fraîche de toutes les limonades révolutionnaires. Hira connaissait la leçon par

cœur : « Pour une indépendance effective du pays, il est nécessaire de malgachiser la culture et l'économie. »

Une voiture officielle les ramena à la maison. Hira était coincé entre sa mère et Tantine Tsontso. Sa mère lui expliqua que son père était désormais un personnage important du gouvernement, il était le « numéro 2 » du parti *Vonjy Iray tsy mivaky*, et le premier conseiller du ministre des Affaires étrangères.

– Dès demain, il part à l'île Maurice et aux Seychelles pour que l'océan Indien devienne une véritable zone de paix, de fraternité et de solidarité, il va demander que les Américains partent avec leurs armes, il va demander que les Français quittent la zone avec leurs bateaux de guerre, il va demander que les Russes ne rôdent plus par ici avec leurs sous-marins, c'est ça qu'il ira négocier de concert avec l'île Maurice et les Seychelles !

– Et il part aussi à La Réunion ?

– Non, La Réunion, c'est l'esclave de la France.

– Alors, on va délivrer La Réunion.

Sa mère lui expliqua que dorénavant, comme ses frères et sœurs, il n'avait plus le droit de sortir seul. Des gens voulaient attenter à la Révolution et ils pouvaient s'en prendre aux enfants des dirigeants.

– Il faut faire confiance à Ralita, c'est votre chauffeur et votre garde du corps.

Le chauffeur opina de la tête et jeta un coup d'œil en arrière. Hira en profita pour dire :

– Mais, Maman, je ne veux plus que Ralita me conduise aux Femmes révolutionnaires.

– Pourquoi tu ne veux plus ?

– J'en ai marre de dire « *Eny tompoko !* », et je déteste toutes ces lèvres sur mes joues.

Tantine Tsontso éclata de rire tandis que la mère de Hira esquissa un petit sourire. Il était vexé, il était pourtant très sérieux. Sa mère ne l'emmena plus que lorsqu'il le voulait bien. Il y était encore allé trois ou quatre fois, il ne sait plus. De toutes les façons, sa mère avait un large choix pour se faire accompagner, il y avait ses frères et sœurs. Et Nannie, l'aînée, était toujours partante. Une femme révolutionnaire en puissance, déjà !

Hira ouvrit son paquet. C'était l'œuvre complète de Kim Il-sung. En vingt-cinq tomes. Sur la pile, noué au premier volume, un *boky mena*, le

## Rasoa Marguerite

Hira avait déjà rencontré sa grand-mère paternelle, Rasoa Marguerite, mais c'était la première fois qu'il la voyait chez eux, dans leur maison. Elle était si menue. Si pauvre. Si farouche. Elle faisait semblant de ne s'étonner de rien. Du réchaud à gaz. Du fer à repasser. Du téléphone qui la terrorisait. Comment la voix pouvait-elle tenir là-dedans ? Hira lui expliqua que c'était comme la radio. « La voix est à l'intérieur. – Non, répondit-elle, ce n'est pas pareil, on ne fait pas la conversation à la radio, le téléphone, c'est comme si les gens étaient là, à côté de vous, alors qu'ils ne sont pas là. On ne peut pas être présent et absent à la fois. Comment peut-on entendre des personnes qui se trouvent à l'autre bout de l'île, à l'autre bout des mers ? Dis-moi ! » Le soir, elle hésitait à mettre la lumière. Elle disait qu'il y avait toujours moyen de voir même sans soleil, *il y a la lune qui éclaire, il y a les étoiles, et quand il n'y a ni lune ni étoiles, il y a la parole et les regards qui vous montrent les choses. Sinon, ha ha ! il faut dormir.* Elle râlait contre le robinet qui débitait de l'eau inutile. *Une poignée d'eau dans la main suffit largement pour se laver le visage, trois quatre autres poignées pour se laver tout le corps. Où va toute cette eau que le robinet perd ?* Hira lui expliquait tout mais elle n'était jamais convaincue.

Rasoa Marguerite apportait toujours des briques de sucre roux. Des flûtes en sucre roux, des sifflets en sucre roux, des cigarettes en sucre roux. Des petites voitures en sucre roux. Hira adorait ça, et tandis qu'il suçait sa cigarette, sa grand-mère lui disait qu'enfin elle avait retrouvé son fils, et ce fils lui avait donné des merveilleux petits-enfants. Puis elle parlait d'autres choses. En *tsimihety*, que Hira comprenait très mal. Dès que sa bru entrait dans la pièce, elle se taisait et s'enfermait sur elle-même. Hira sentait que quelque chose clochait entre les deux alors que sa mère manifestait plus de gentillesse que d'habitude encore. Rasoa Marguerite faisait des caprices. Aucune nouvelle robe ne lui plaisait. Aucun plat n'avait assez de piment. Aucune couverture n'était assez chaude dans ce pays froid d'Antananarivo. Elle tombait des nues lorsqu'on lui donnait une fourchette : « Une cuiller déchirée ! Le riz

« passe à travers ! » Qu'est-ce qu'on lui voulait hein ? Qu'elle mange comme un enfant qui en met partout ? « C'est comme ça qu'on a servi des brisures de verre à mon mari ! » marmonna-t-elle. Et en regardant Hira : « À ton grand-père ! »

Hira quittait toujours la pièce quand il assistait à ces scènes où Rasoa Marguerite secouait la tête devant tout ce que lui proposait sa mère. Hira ne comprenait pas. Un jour, vers midi, elle fit un scandale et menaça de partir. Elle avait pris son baluchon et avait refusé la valise – « Ce cercueil que les Blancs veulent qu'on porte de notre vivant ! » –, et entreprit de partir seule. Nannie, qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, allait la poursuivre et la supplier de revenir à la maison quand leur maman la retint : « Elle n'ira pas bien loin, Mampikony est à 700 km, et ton père rentre bientôt, il la verra sur la route, il la ramènera ! » Vingt minutes plus tard, elle était là, pratiquement portée à bout de bras par son grand fils qui la souleva pour lui faire traverser une dalle éclatée. Rasoa Marguerite rayonnait, et la mère de Hira eut un simple sourire. Hira se dit que lui aussi, il pourrait aller ainsi sur la route, que le père le retrouverait bien un jour. C'était fort de la part de la grand-mère !

Un soir, elle raconta cette histoire à Hira. *Près de Port-Bergé, il y a un village. Lemaitso. Dans ce village, il y a un boa. Dans le ventre de ce boa, il y a une pierre précieuse. Dans cette pierre précieuse, il y a une lumière verte qui illumine tous les alentours. Et dans les alentours, il y a des bêtes à chasser. Le boa, toutes les nuits, vomit cette pierre, qui, comme une lune verte, éclaire toute la forêt. Le boa part alors à la chasse. Rien ne lui échappe. Rien ne lui résiste. Les crocodiles se tapissent au fond du fleuve, au cœur même de la vase pour se cacher, mais la lumière verte perce la plus profonde des boues et le boa s'y engouffre. D'une seule gorgée, le plus puissant des crocodiles est englouti. Tu es loin, loin, près de Mampikony, mon village, tu vois la forêt battre comme un cœur. Tu es loin, loin, loin, près de Mandritsara, la ville de ton grand-père, c'est cette lumière qui clignote doucement comme une étoile par terre. Jamais personne n'a pu localiser la pierre. Jamais personne n'a pu mettre la main dessus. C'est une pierre d'une très grande valeur. Tu peux être plus riche que le plus riche de tous les rois de la Terre si tu parviens à seulement la recouvrir d'un chapeau fait du cuir de Lesambilo, le plus beau de tous les zébus au front étoilé, le plus puissant de tous les zébus à bosse croulante, le plus noir de tous les zébus à la robe noire, la lumière verte de la pierre ne*

*passera plus sous ce chapeau sans fêlure et sous ce chapeau de la nuit des nuits, le boa ne retrouvera plus le chemin de sa tanière et mourra aux premières lueurs du jour. Des Vazaha ont essayé de localiser la pierre, ils ont vu la lumière verte dans la forêt et ont tenté d'y aller en hélicoptère. L'hélicoptère est tombé. On n'a jamais retrouvé les corps de ces expéditionnaires. Puis, elle finit énigmatiquement : Mais moi, j'ai retrouvé ma pierre précieuse. Et devant l'air ahuri de Hira : Elle est entre les mains de ta maman !*

## 1976

Le vendredi après-midi, l'école finissait plus tôt et Hira filait vers l'église pour jouer du piano. Il s'était pris de passion pour Ray Charles et pour le blues. Passait à la radio une émission qui le fascinait : un certain Latimer Rangers retraçait en chansons l'itinéraire des Noirs d'Amérique. Hira reproduisait les morceaux à l'oreille. Puis, très vite, improvisait. Car jamais il n'avait suivi de cours de piano, jamais personne ne lui avait montré comment ça fonctionnait. Il n'avait pour seul public que la vieille Rafotsy qui gardait l'église. Rafotsy n'avait rien à faire de sa musique. Elle grognait quand il arrivait. Elle grognait quand il partait. Hira disposait de peu de temps entre la fin de l'école et l'arrivée du prêtre. Ce dernier le mettait toujours dehors car il lui reprochait de ne pas vouloir apprendre à jouer de la musique liturgique. Hira n'aimait pas la musique religieuse. Le curé finit par installer un cadenas sur le clapet du piano. Hira ne sut pas quoi dire. Il partit la tête basse. C'est alors qu'il rencontra son père sortant d'une des maisons des « Quatre-pièces », c'était le logement 1 de la cité qui en comportait cinq cent onze. « Il va devoir déménager maintenant, avait dit le père, nous habiterons bientôt ici. »

Ils allaient quitter les « Trois-pièces » pour les « Quatre-pièces ». Hira était modérément content. Il adorait son quartier, c'était comme s'il trahissait tous ses amis en rejoignant l'ennemi. Il ne pouvait pas supporter ces snobs des « Quatre-pièces », et voici qu'il allait en devenir un. De plus, ils prendraient possession du logement 1 – le logement offert au premier président de la République, Philibert Tsiranana. Quel plus grand signe de snobisme ? Logement 1. Président Tsiranana ? Son

père ramena Hira aux « Trois-pièces » et lui dit le plus simplement du monde qu'il ne travaillerait plus comme premier conseiller au ministère des Affaires étrangères car « il avait été démissionné », tout comme son ministre de tutelle. L'un et l'autre avaient osé s'opposer au président Ratsiraka à propos des événements de Mahajanga. Son père n'en avait pas dit davantage. Hira n'avait aucune idée de ce qu'étaient les événements de Mahajanga mais n'osa pas poser la question à son père. Rentré à la maison, il alla voir Tantine Tsontso et l'interrogea. Sa tante ferma les yeux longuement, soupira fort et lui dit de ne plus y penser. Hira s'énerva :

– Comment veux-tu que j'arrête de penser à quelque chose que je ne sais pas ? Dis-moi ce que c'est et j'arrêterai d'y penser !

– Tu es trop petit. Mais c'est un enfant qui a commencé tout ça. Ce n'est pas de sa faute, au petit, mais mon Dieu, c'est parti de ce qu'il avait fait.

Hira n'en sut pas plus. Dehors, Tom appela pour qu'on lui répare sa fronde. Hira sortit et essaya de ne plus penser à Mahajanga. Hira tentait de convaincre tous ses amis qu'avec leurs frondes, il valait mieux viser les poteaux et leurs ampoules plutôt que les oiseaux. Car il y avait là un double avantage, ça ne bougeait pas et en plus, une fois les ampoules cassées, on pouvait jouer au *cache-cache-kapôka* à la nuit tombée. Tom visait mais il n'avait pas la patience, il préférait les vélos, les lianes entre deux arbres, il préférait l'adrénaline, sauter du haut des gros rochers, grimper les parois des grottes. Hira repensa à l'enfant de Mahajanga. Qu'avait-il bien pu faire ?

Le soir, il revint vers son père et lui posa la question :

– Qu'a-t-il fait, papa ?

– Il n'a rien fait, il était juste là, nos maisons n'ont pas de latrines à Fifio. Nos quartiers sont pauvres encore à Manjarisoa. Tu connais Fifio ? Non ? C'est un petit espace nu où beaucoup d'enfants jouent. Le petit a échappé à la vigilance de ses grands frères et grandes sœurs, il a fait caca devant la porte de la maison d'un Comorien. Le Comorien s'est mis en colère et a barbouillé le visage de l'enfant avec le caca qu'il venait de faire. Le petit est un enfant de Betsirebaka. On ne fait pas ça aux enfants des Betsirebaka. C'est *fady*. Mais c'est *fady* pour tout le monde, on ne peut pas en vouloir à un petit de faire caca partout si on n'a pas de latrines dans ses propres maisons, si on n'apprend pas aux enfants où le faire, quand le faire. Cet homme n'avait pas à faire ça. Les



Betsirebaka ont exigé la réparation par la coutume, un ou deux zébus à sacrifier et des prières aux ancêtres. Les Comoriens ont accepté. Mais, on ne sait pas pourquoi, d'autres Betsirebaka ont rejeté l'accord des deux familles. D'autres gens du Sud ont décidé de s'en prendre aux Comoriens. L'homme qui avait barbouillé l'enfant avait été arrêté. Des gens sont allés le chercher au poste. Les policiers ont refusé de le livrer. Alors, la foule a forcé le commissariat. Le massacre a commencé comme cela. Les policiers ont été débordés. Des renforts sont venus le lendemain. Mais il y a eu des choses. Les forces de l'ordre ne pouvaient pas tirer sur les Malgaches. Pourtant, nous, les Malgaches, nous avons tué beaucoup de monde. Vraiment beaucoup. Pendant deux jours et une nuit, nous avons tué des Comoriens, des Anjouanais, des Grand Comoriens, des Mahorais. Des maisons ont été brûlées. Des enfants, des femmes ont été coupés en morceaux, les Betsirebaka ont encerclé la ville, par Morafeno, l'Abattoir, Manga, Tsararano, les Comoriens ne pouvaient plus s'échapper, les corps ont été jetés dans une fosse commune, à Tanimasaja, au cimetière. Ils sont pourtant nos parents. Nous avons fait des enfants avec eux. Nous avons pris des femmes chez eux, et eux chez nous. On peut dire que c'est une ethnie sœur. Mais on les a massacrés quand même. Je me suis rendu là-bas avec le ministre. J'ai survolé un endroit avec l'ambassadeur des Comores. Au-dessus d'Analalava, il a désigné du doigt : « Ho ! Là, c'est chez moi, je suis né là ! » Il parlait en malgache, il parlait comme nous, il était de nous. J'ai rédigé le rapport que le ministre a approuvé. Le ministre m'a dit : « Tu assumes ? » J'ai assumé. Le ministre a signé le rapport. Le président l'a lu devant nous deux. Il n'a rien dit. Il nous a regardés, moi et le ministre. « Il y a eu moins de morts, paraît-il. » C'est ce qu'il avait entendu. J'ai répondu qu'il y en avait probablement bien plus. Le président a signé le rapport et Madagascar a ainsi reconnu les faits devant toutes les Nations du monde. Mais j'ai compris qu'il avait aussi signé une déclaration de guerre contre moi et le ministre. Nous avons tué nos frères. Nous devons les dédommager. Mais est-ce vraiment dédommageable ? Il fallait un procès. Et juger les coupables. Comment pouvons-nous soutenir que nous condamnons les massacres coloniaux si nous n'assumons pas nos propres exactions ? Comment avons-nous pu oublier si vite ? Mon rapport a été envoyé à l'ONU, et l'île a été condamnée. Nous devons le reconnaître tout de suite. Il ne fallait pas attendre mais tout le monde s'est contenté du rapport. Après le

massacre, en accord avec le gouvernement comorien, nous avons renvoyé plus de dix mille Comoriens chez eux. On dit « chez eux », mais ils ne sont pas comoriens, ils sont malgaches, comme nous, depuis plusieurs générations. Beaucoup d'entre eux qui ont pris l'avion de la SABENA n'ont jamais vu les Comores. Beaucoup d'entre eux ne parlent pas le comorien. Qu'est-ce qu'ils vont faire là-bas ? Qu'est-ce qu'on a offert comme cadeau aux Comores qui viennent juste d'obtenir leur Indépendance ? Cela fait juste un peu plus d'un an et on leur file ça ? Il n'y a pas eu plus d'enquête comme je l'ai recommandé dans le rapport. Et quand le ministre et moi nous avons insisté, arguant que ces morts étaient aussi les nôtres, malgaches comme nous, malgré leur origine comorienne, voilà, nous avons « été démissionnés ». Je suis directeur de la SEIMAD maintenant, on me nomme aux logements alors que je n'ai aucune compétence sur ce sujet, je suis un historien, je suis un sociologue, les Affaires étrangères, c'est mon domaine, ou la population, ou la jeunesse, ou la culture, mais on me nomme ici, on me ferme la bouche. On m'a dit que j'avais mené mon travail à terme en rédigeant ce rapport. Le dossier passe en haut lieu. Mais je leur montrerai aussi que je peux bien travailler comme directeur de la SEIMAD.

Combien d'enfants Hira avait-il vu faire leurs besoins n'importe où ? Scènes banales. Scènes presque naturelles. Les adultes étaient-ils si fous qu'un rien pareil provoque un massacre ? Les Comoriens parlaient de deux mille morts. Les Malgaches évoquaient une centaine, deux, trois, les bourreaux ne comptent pas les morts, on le sait.

Le père de Hira mit en route son plan de construction de trente mille logements par an. Des logements avec sanitaires. Pour que les petits enfants ne fassent pas caca partout. Des logements avec des systèmes d'évacuation et d'hygiène. Des logements pour les plus pauvres et pouvant être acquis au bout d'une vingtaine ou d'une trentaine d'années, selon le loyer adopté. Il fit travailler des architectes. Il créa des emplois pour les jardiniers, pour les agents d'entretien, pour les gardiens. Il encouragea les administrateurs. Il réorganisa tous les services concernés. Il fit construire des logements d'étudiants aux 67 ha, étendue de rizières terrassées, devenue quartier et qui porte ce nom depuis. Les logements d'étudiants furent très vite donnés aux habitants. Il fit construire à Diégo-Suarez, à Tamatave, à Mahajanga. Il fit construire des amphithéâtres à l'université d'Ankatso. Et devant

l'explosion du nombre des étudiants fit venir de l'Union soviétique des « préfabriqués », bâtisses provisoires qui, hélas, sont restées jusqu'à aujourd'hui, quarante ans plus tard, en attendant que l'État finance les bâtiments définitifs.

Hira ne sut pas s'il était heureux ou malheureux quand les *Carterpillar* débarquèrent à Ankatso. Les engins, en quelques jours, abattirent le bois de sapins où ils avaient l'habitude de jouer. Mais qu'importe, un autre jeu fut bien vite trouvé : toutes les bandes de la cité venaient défier les *Carterpillar* en roulant en dessous, comme roulent dans les films, sous les chars nazis, les invincibles soldats soviétiques. Les machines allaient lentement. Le défi était de surgir du bord de la route et de glisser sous le camion. Hira le fit trois fois. Plus que tout le monde. Les chauffeurs, à force, ne s'arrêtaient plus, peut-être prenaient-ils juste soin de ne pas tourner brusquement le volant, ils allaient tout droit, lentement, en transportant toute la terre de nivellement.

Hira vit surgir de terre les « préfabriqués » d'Ambohitsaina, nom usuel de l'université d'Ankatso. Le soir, les ingénieurs faisaient le point chez eux, s'expliquaient avec son père. Cela fit très étrange à Hira de voir son père donner des ordres à des Blancs, ne serait-ce qu'à des Soviétiques.

Quant aux Comoriens, Hira n'y pensa plus trop, sauf lorsqu'on lui demandait s'il ne venait pas d'Anjouan, par hasard. Bizarrement, il répondait toujours : « Non, mais je viens de Mahajanga, comme mon père. » La personne s'éloignait, décontenancée. Savait-elle ce qui s'était passé les 19, 20 et 21 décembre à Mahajanga ?

Hira sut plus tard que ce fut un roi malgache, Andriantsoly, qui avait vendu aussi Mayotte à la France, le 25 avril 1841. Qui s'en soucie ici ? Sur la terre malgache ?

## DGID

Son père connut des « disparitions » régulières. Il ne réapparaissait que deux, trois jours plus tard, ramené dans une voiture noire, reconduit devant la porte même par le chauffeur et le garde du corps. Les deux sbires portaient des chaussures noires magnifiques et

luisantes, ils ne saluaient pas en repartant. C'étaient des DGID. Direction générale des investigations et de la documentation. Dirigé par le sinistre Raveloson Mahasampo. Mari de la sœur de la Première Dame révolutionnaire. Chaque fois que son père « s'absentait » ainsi, sa mère se maquillait méthodiquement, mettait sa plus belle robe, appelait Ralita, et dans leur 4L vaillante, elle partait voir « Céline », cheffe des Femmes révolutionnaires, et accessoirement amie. « Céline » parlait ensuite à « Didier ». Et Ratsiraka donnait l'ordre de relâcher le grand *mafilo*ha, tête-dure, surnom de son père au palais présidentiel. Et quand « Céline » ne pouvait pas, sa mère allait voir un certain général Trozona, la « baleine ».

Sa mère recommandait à tous ses enfants de ne jamais suivre les DGID : « Vous les reconnaissez ! Ils sont toujours dans une 404 noire aux vitres teintées. Ils portent de beaux costumes, de belles chaussures et ils sont très polis, il ne faut jamais les suivre. »

Hira en avait marre de Ralita. Toujours là, à rappeler les recommandations de sa mère. Toujours là, avec sa 4L déglinguée. Hira était en classe de sixième. Il aimait cette liberté d'avoir plusieurs professeurs et d'échapper à la tyrannie de l'unique instituteur. Il aimait ces emplois du temps où l'on ne commençait ni ne finissait jamais à la même heure, contrairement au primaire. Il aimait tout ça mais il avait une honte. Être fils de directeur et ne rentrer que dans une 4L dont la porte passager ne fermait plus. Il était obligé de tenir la porte sous le coude. La 4L calait toujours en milieu de pente lorsqu'elle parvenait sur les hauteurs d'Andohalo. C'est là que lui, son frère et sa sœur allaient au collège, près de la villa du ministre Sibon Guy, un militaire magnifique, très beau dans son costume blanc de marin. Sibon Guy était originaire de Diégo-Suarez comme sa mère, ami très proche de sa mère. De belles voitures stationnaient dans la résidence. Et Hira voyait tout ça chaque fois qu'il allait au collège. Il fallait passer devant. Obligatoirement. Hira ne comprenait pas pourquoi son père n'avait que cette 4L à la noix, et pourquoi ils n'habitaient pas dans une villa, mais toujours aux « Quatre-pièces », certes le logement *Number One* comme la bande de la cité aime le nommer, mais « Quatre-pièces » néanmoins. Ils étaient maintenant sept frères et sœurs, en rajoutant Vola et les cousins ou cousines de passage. Vola, elle-même, venait de donner naissance à une petite toute rouge, Freda, Freda que beaucoup dans la cité croyaient être la fille de Nannie, ou la dernière fille de leur maman,

Vola était bien trop jeune pour pouvoir s'occuper de sa fille. Hira se sentait de plus en plus à l'étroit. Il avait souvent besoin d'être seul pour écrire. Il s'échappait alors après les cours. Il posait un lapin à Ralita et s'asseyait près des falaises d'Ampahamarinana, là où la reine dite cruelle précipitait les chrétiens, enveloppés dans une natte d'osier. Hira attendait la tombée du soleil sur l'ange noir du lac Anosy et la confusion du violet des jacarandas avec la noirceur des feuilles de nuit, feuilles de nuit ou les ailes des derniers oiseaux du lac.

C'est en sortant des cours, à seize heures, que Hira vit une 404 stationnée devant le portail du collège. La portière s'ouvrit devant lui et il vit les chaussures noires. Les paroles de sa mère lui vinrent immédiatement à l'esprit mais l'homme lui dit que Ralita n'allait pas venir aujourd'hui, ils le ramenaient chez lui. Hira, sans plus réfléchir, s'engouffra dans la voiture. C'était la première fois qu'il rentrait dans une 404 pareille. Intérieur cuir et parfum étrange. Ça fleurait le nouveau. Hira se rendit compte brutalement que la 4L exhalait la sueur et la rouille, puait l'essence et le pot d'échappement, la 4L charriait à l'intérieur le bruit et les odeurs du dehors, un marchand de mangues qui passait, et l'odeur était dans la voiture, une dalle éclatée au bord de la route et la merde était dans la voiture. Dans la 404, rien de tout cela. C'était la même odeur tout le temps. Agréable. Et les mêmes bruits. C'est-à-dire le silence, et seulement le doux ronronnement du moteur. Le chauffeur s'aperçut de la surprise de Hira. Il mit une *cassette-radio*. Hira fut stupéfait. Il savait que c'était possible d'écouter la radio dans les voitures, mais qu'on puisse passer une cassette, ça l'éblouissait totalement. La 404 glissait sur la route comme un fer à repasser sur la planche. Sans heurt. Hira se demanda si c'était la même route. Il regarda. C'était la même route.

La voiture ralentit doucement au niveau d'Ambatoroka, près du lycée français. Le garde du corps se tourna vers lui :

– Tu vois cette maison ?

– Oui.

– C'est la maison que ton père ne veut pas t'offrir.

Hira ne trouva rien à répondre.

– Tu sais qui habite là ?

Hira savait. L'homme qui avait son bureau en face de celui de son père. Il ne répondit pas à la question.

– C'est le sous-directeur de ton père. C'est-à-dire son *inférieur*

*hiérarchique.*

Le garde du corps avait dit « inférieur hiérarchique » en français. Hira ne comprenait pas le sens de *hiérarchique*. Il se rappelle que cela avait atténué le propos. Hira détestait ne pas comprendre un mot, il se précipitait toujours vers son *Petit Robert* quand il ne savait pas. Mais là, c'était impossible. Ils continuèrent.

Avant la montée d'Ambohipo, il y avait une route qui contournait la colline, la même qui allait vers Ambohipo-Tanàna et Ampahateza. Mais avant de parvenir à Ampahateza, il fallait passer par le quartier des ambassades. Hira connaissait très bien ce secteur car, dans ces grandes propriétés, il y allait souvent en bande voler des raisins ou énerver les chiens de race des propriétaires. Ils y défiaient les barbelés sur les murailles, y cassaient à la fronde les systèmes d'alarmes et les lampadaires des jardins. Ils ne cassaient pas pour casser, ils jouaient seulement à Fantômas ou à Arsène Lupin, le gentleman cambrioleur. C'était plus intense que les cow-boys et les Indiens, car là, les alarmes sonnaient bel et bien, les chiens vous poursuivaient pour de vrai, vous mangiez sans blaguer à tous les fruits exotiques que vous ne trouviez pas dans vos cours, les raisins, les framboises et autres fruits bien plus intéressants que les mangues et les litchis ! Enfin, cerise sur le gâteau, les gardiens vous gueulaient dessus, sans mentir, tous leurs poumons d'esclaves des Blancs !

La voiture ralentit devant chaque maison. Hira connaissait chacune d'elles par cœur.

– C'est la maison que ton père ne veut pas t'offrir.

Hira ferma les yeux. Il pleurait. Il pleurait de rage contre son père. Il pleurait d'être en colère contre son père. Il pleurait de connaître cette sensation qu'il n'avait jamais voulu connaître. D'en vouloir à son père. Jamais il n'avait éprouvé de ressentiment envers son père. Cela ne lui était jamais arrivé. Jamais. C'est pour cela qu'il pleurait.

– Oui, tu peux pleurer car ton père ne te donnera jamais cette maison.

Mais Hira le savait. Il ne pleurait pas parce qu'il n'avait pas une belle maison en tant que fils de directeur. Il ne pleurait pas parce qu'il avait la haine. Il pleurait parce qu'il venait de vivre cette émotion laide et mauvaise. Le garde du corps venait de salir le fluide de la beauté qui coulait en lui. Il aimait l'amour de son père. Il aimait l'amour de sa mère. Il aimait toutes ces amours qui l'accompagnaient. Ses frères et

sœurs. Sa bande des « Trois » et même des « Quatre-pièces ». Il aimait son monde. Même, finalement, Ralita et sa 4L pourrie.

Il repensa à sa mère. Brutalement il cessa de pleurer. « Nous sommes des personnes dignes, avait coutume de dire sa mère. Nous étions importants avant que les *Vazaha* ne viennent nous coloniser. Nous étions restés dignes et importants alors qu'ils nous traitaient comme des enfants, des serviteurs et des esclaves. Nous sommes des Antakarana. Jamais vaincus par nul autre roi. Lève toujours la tête. »

Hira ne regarda plus les villas qu'on lui montrait. Le chauffeur et le garde du corps avaient d'ailleurs compris. Ils ne s'arrêtèrent plus. Ils le déposèrent plus bas, au niveau du marché.

– Tiens, ce que ton père n'a jamais voulu te donner, lui dirent-ils.

Ils lui donnèrent une liasse de billets verts. Hira n'avait jamais vu de ses yeux cette sorte de monnaie mais il sut très vite que c'était des dollars. Il avait vu assez de westerns et de films américains pour reconnaître les coupures. Il prit l'argent et sortit de la voiture. Il courut vers la maison. Ne salua pas sa mère. Il grimpa l'escalier trois à trois et cacha les billets sous son matelas. Il descendit comme si de rien n'était.

– Qu'est-ce que tu caches ? lui demanda sa mère.

Hira ne savait pas mentir à sa mère. Il lui raconta tout. Il n'avait pas fini de descendre les marches que sa mère savait déjà tout.

– On va laisser là les billets, dit sa mère, les souris aiment bien les dollars. Ne le raconte pas à ton père, cela lui ferait trop mal.

– Oui, maman.

À la même époque, Sibon Guy mourut dans un accident d'avion militaire. Tout comme le colonel Joël Rakotomalala, Premier ministre, et le colonel Rakotonirainy. Le père de Hira fut nommé ambassadeur en Italie. Ils firent faire les passeports. Tantine Tsontso ne se sentait plus. Elle avait quitté sa brousse. Maintenant elle irait à Rome. Elle ne cessait pas de demander à Hira de lui montrer et de lui lire les pages de l'encyclopédie sur la Ville éternelle. Elle avait insisté pour revoir *La Chute de l'Empire romain*. « Non. On va vraiment vivre là-bas ? »

Hira entendit une nuit sa mère dire à son père. C'est mieux d'aller là-bas car il ne peut plus t'épargner ici, il est fatigué de ne pas te tuer. Oui, avait répondu son père, je vais accepter – son père devait prendre le même avion que Sibon Guy, mais un retard l'avait empêché d'embarquer.

Les adieux furent faits à l'église. Les bagages bouclés. Des meubles

donnés à des voisins, à des parents. Des bénédictions données par des paysans reconnaissants. Hira fut étonné de voir tous ces gens se succéder à la maison pour bénir son père. Son père leur demanda de remporter leurs sacs de riz ! Il n'aurait pas besoin de ça, en Italie ! Et il partait dans un grand rire : « Ils mangent des pâtes là-bas, pas du riz ! » Les paysans ne comprenaient rien : « Ils mangent des pâtes comme les Chinois ? »

Une semaine avant le départ – Hira avait vu les billets « Alitalia » –, son père changea brusquement d'avis. *Nous ne partons plus*. Un autre politicien, nommé ambassadeur auprès de l'ONU, était mort d'une intoxication alimentaire à New York. Soi-disant, il n'aurait pas supporté la nourriture des Blancs...



# Revenir

## Mots sans envols

Ses ailes lentes sur la brume qui se déchire doucement. Toujours. Rêver de légèreté. Tombée d'ombre blanche, de quelle mesure est donc la brume ? Ainsi Hira serait cet oiseau qui s'en ira becqueter parmi les chrysalides de lumière. Tombée d'ombre blanche, la brume n'a de l'obscur que son épaisseur lourde. Toujours. Rêver d'éphémères envolées, de quel plomb pèse cette envie trop forte, qui arrache ? La perche s'appuie sur le fond de tourbe et propulse le chaland en silence. Le guide ne parle pas. Hira non plus. Ils glissent sur le miroir de la Brière. Marais où, disent les légendes, les terres se sont renversées, la forêt se trouve maintenant sous l'eau, les cités originelles, les mondes. Dessus, nous ne sommes que des usurpateurs qui avons confiné les esprits sous les flots. La ville est loin déjà. Par le silence. Hira ne parvient pas à écarter les pensées qui l'enracinent dans la douleur. Lorsque ses livres le ramènent encore et toujours à la violence de cette île, à la violence de ce monde. Il voudrait simplement vivre. Revenir, revenir ! À cet enfant qu'il était, souï de la beauté du monde, émerveillé des arabesques des abeilles ou des écritures sans trace des vols d'oiseaux. Il voudrait simplement n'avoir plus à penser la douleur qui n'est pas la sienne. Vivre avec Elle. Vivre avec ses enfants. Ne pas les condamner à attendre sans fin. Attendre qu'il revienne de son écriture. Attendre qu'il se dépouille de ce qui le hante. Attendre que son regard revienne et se pose sur eux. Attendre que sa voix s'extirpe du silence et quitte le murmure qui l'ensable.

Les chants redessinent l'espace. Cri strident du sud. Battements brusques. Des ailes vers le loin. Pépiements ininterrompus de part et d'autre des rives. Une note levée d'une chute. Une note coulée d'une

caresse. En dérive et qui disparaît. Ils étaient passés, Hira et son guide.

Quand la brume, fugitive, se détache du ciel et reprend des marais ses rêves d'eau et d'écoulement, le soleil vient comme une lame rouvrir la plaie et rendre à la terre ce qui appartient à la terre, et rendre au ciel ce qui appartient au ciel, la nuit confond les espaces et unit le bas et le haut, la brume préfère en mourir, Hira a vu le busard cendré dans l'effacement de l'aube et dans le miroir suspendu du levant, ombre inaccessible dans l'éblouissement du jour. Son œil est captif déjà d'avoir ravi le tableau qui s'offre à lui.

L'œil ravisseur n'a comme butin que la joie d'avoir vu. Que le monde est beau déjà. Que changer du soleil couchant sur l'horizon ? Que changer de la libellule frôlant l'eau des marais et suspendant le temps sur son vol immobile ? Quel jardinier viendra tailler la floraison de nos envies, de nos envies à nous accaparer ce que l'œil a vu ? L'œil ravisseur n'emporte comme butin que l'empreinte du beau. La main se tend, obéissant à sa nature de chair : basculer toute rencontre dans la chair, corps contre corps, chair contre chair, os contre os, matière contre matière.

Que changer du monde sinon l'homme ?

Entre la main et l'œil, l'envie, le désir, le rêve du toucher, la marche vers la possession, le rêve de puissance : nous avons vu, nous aurons ?

Entre la caresse du regard et du toucher, que changer du monde sinon l'envie, l'envie de posséder ?

Les mots tissés entre l'œil et la main...

Les frontières disent que là sont les propriétés des uns et des autres, que là sont ce que les mains peuvent toucher ou pas, ce que l'œil doit regarder ou pas.

Métamorphose de l'envie, les langues naissent des chrysalides de la contemplation. C'est ce que Hira changerait : pouvoir tisser du fil du regard des lambeaux de paroles pour dire le monde, et suspendre l'ouvrage sur l'élan du toucher et de l'appropriation, revenir à cet état seulement : admirer.

Revenir...

Qui regarde tarde à démêler l'homme de la nature. Qui regarde oublie qu'il est devenu tout cela à la fois, de-ci, de-là, feuille cousue sur les accrocs du ciel, bout d'une eau ourlée au cœur de la poussière, tout cela à la fois, un peu de terre et de ciel...

C'est ce que Hira changerait : l'homme. Vaine tentative ou rêve

nécessaire...

S'ensablent les soupirs sans que soufflent les désirs, océan des hommes, ils fardent le silence et masquent le sens, océan des hommes, attendre il faut que le silence entre en trombe dans l'océan des hommes, sommes-nous seulement de nous près de l'océan des hommes ? S'ensablent les murmures près des vacarmes des hommes, vagues de métal, bourdonnement de fer, rauquement des écrous, l'huilé des froideurs, est-ce qu'il crie, est-ce qu'il crie ce silence falsifié, fard des hommes, masque des hommes, est-ce qu'il crie, est-ce qu'il crie ce silence qui n'était que de nous ? Brindilles sous feuilles mortes, dire n'est qu'un accident, d'un pied qui écrase l'œuf en sol frais. Sommes-nous seulement de nous si près de l'océan des hommes ? De sable en herbe, en écran des écroulements, en faille des vacarmes qui de vague en vague se déversent et submergent, est-ce qu'il crie, est-ce qu'il crie ce si lent cheminement vers nos chants ? S'ensablent les soupirs, Hira n'a de survol que pour ceux qui s'arrêtent un instant. Est-ce qu'il crie, est-ce qu'il crie cet océan des hommes ? Qu'est-ce qu'il crie ? Qu'est-ce qu'il crie ?

Le soleil ouvre les ailes lentes de Hira, les regards sont là, à le pourchasser déjà. Sombre arrivée du jour, dans quel rêve Hira a-t-il pu tant rompre sa liberté ? Dire était-il indispensable au point de scarifier sa vie ? Depuis tant d'années qu'il écrivait. Depuis le jour où sa mère lui avait offert ce cahier. D'autres cahiers avaient suivi. Il attendait que sa mère s'aperçoive qu'il l'avait fini pour qu'elle lui en rapporte d'autres, de cahiers. Il n'attendait jamais longtemps. Sa mère savait toujours. Peut-être son regard. Peut-être son silence. Peut-être parce qu'il était là, près d'elle, et non pas dans sa chambre, sur son lit, à gratter. Les cahiers sont devenus des livres. Et livre après livre, Hira s'est enraciné dans la solitude. Car son monde n'est pas ici. Car son monde n'est pas ce monde. De laideur. De guerre. De misère. De stupidité. D'absurdité. Les hommes qui ne cessent de s'entre-tuer. Les hommes qui ne cessent de tout ramener à leurs vies passagères.

Hira repense à l'enfance de son père. Non, ce n'est pas à lui de l'écrire. Son père sait raconter. Son père sait écrire. Hira se rend compte qu'il a voulu protéger l'enfant qu'était son père. Mais cette enfance est passée. Le père n'est plus un enfant ! Hira s'étonne de n'avoir pas vu cette évidence ! À l'aune de sa propre jeunesse, Hira s'aperçoit de sa chance. Comme la première fois où il avait lu le journal de son père. Un

séisme monumental avec toujours ses répliques aujourd'hui. Un journal tenu à vingt ans, caché au fond de l'armoire où étaient rangées les thèses et les enquêtes de son père. Son père y racontait le bonheur qu'il avait à rencontrer sa mère. Bonheur qui ne s'expliquait que par son enfance battue, orpheline de père et arrachée à sa mère.

Hira s'efforce de ne regarder que le paysage qui s'ouvre devant lui : la barque noire a versé son ombre dans l'étang tacheté de solitude, rien ne bouge si ce n'est le temps qui ne s'achève, rien ne tressaille si ce n'est des airs que froissent d'indéliçats oiseaux bleus. Là, disent les gens d'ici, demeure la dame aux seins blancs et à la chevelure dorée. La barque noire ne se balance pas, l'eau est morte autour d'elle. Les feuilles s'y lancent sans vent porteur, s'y désagrègent sans histoire. Mutisme de l'attente de ce temps où la dame aux seins blancs débordera toute sa chevelure et repoussera l'ombre au fond de l'eau. Il sera dit alors que l'étang est d'or et que le soleil oscille dans sa barque obscure. Les oiseaux bleus ferreront les nuits pendant que la dame aux seins blancs chantera cet air sans souffle et sans espace... Quel est l'enfant à naître ?

*Près des nuits qui ne sont plus des nuits, près des jours qui ne sont plus des jours, quand les fentes s'entrouvrent sur les douceurs et que les tremblements ne sont plus de douleur, de nulle souffrance, de nulle terreur. La peau n'est plus de la peau. La chair n'est plus de la chair. La pierre est quelque os de terre et l'écorce quelque peau de bois. L'eau glisse sur les monts et les seins pointent sous les caresses. La bouche n'est plus pour les mots et la langue, n'est plus que pour les sens. Rien-que-nuit pour pénétrer le jour. Rien-que-jour pour reprendre nuit. Quand les monts épousent les monts et que les vallées se creusent d'autres vallées. L'eau rencontre d'autres eaux. Le doute s'endort et sur le ventre se pose la main. Les souffles sont chevelures de vent, entremêlés de soupirs sur la poudreuse des désirs. Les baisers ouvrent à d'autres baisers et la terre est de chair. Des ailes sont blanches sur la brume blanche. Les nuits ne sont plus de la nuit. Les jours ne sont plus du jour. La brume naît d'un vol lent et si doux, viens-tu près de moi ?*

Hira pense à Elle, quelle est la vie à renaître ?

*En salaire des éraflures de nos cœurs et chairs, nous prendrons de ces plaisirs imprudents qui croisent nos vies, ils ne savent pas ces plaisirs qu'ils*

*sont plaisirs, ils ne savent pas ces plaisirs qu'ils sont baumes et élixirs, nous les prendrons caresses égarées du destin, nous les prendrons, réels cadeaux des rêves. Pour symétrie des fêlures qui nous ouvrent aux douleurs, nous retracerons dans nos chairs les fentes et creusets d'où sont sortis les bonheurs. Et nous rendrons les plaisirs aux plaisirs. Nous rendrons les caresses aux caresses. Nous rendrons les rêves aux rêves. Pour que les éraflures rejoignent enfin les déchirures d'où sortiront les bourgeons. Pour que les plaisirs demeurent des plaisirs. Pour que les caresses demeurent des caresses. Pour que les rêves papillonnent encore et parsèment les libertés. Pour notre fleur d'amour. Pour que la vie continue. Encore et encore. Tu prendras, mon amour, ce que la vie pose devant toi, tu prendras ce que le désir t'offre en hymne à la joie. Tu le prendras, tu me garderas.*

Leffroi submerge Hira : son père avait perdu son enfance et gagné sa vie d'adulte avec sa mère tandis que lui, il a sacrifié une bonne partie de sa vie d'adulte pour vouloir récrire l'enfance de ce père. Il a pris des détours, a cherché à comprendre le contexte, la colonisation, l'oppression, les rêves d'indépendance. Il a interrogé l'Histoire, il a interrogé les archives, il a interrogé les témoins, il s'est confronté aux réalités des dictatures, pourquoi son père était-il autant versé dans la politique, pourquoi était-il un éternel opposant, pourquoi ne s'était-il jamais laissé corrompre ? Pourquoi Hira a-t-il toujours eu l'impression que ce père était mû par autre chose que l'amour pour sa famille ? Qu'il servait le pays plus qu'il ne servait les siens ? Malgré toute l'affection qu'il leur portait, malgré toute l'attention qu'il leur témoignait, Hira sentait que d'autres enjeux importaient davantage. Hira a pensé trouver la réponse dans cette enfance que son père n'a jamais voulu raconter entièrement. Enfant battu, le père ne pouvait souffrir de voir d'autres enfants battus, une jeunesse malmenée, torturée. Hira a buté contre le silence. Hira a écrit. Des histoires de violence. Des histoires d'injustice. Des histoires de révolte. Hira est une vie entière face à la feuille. Hira ne l'est pas face à Elle. Il y a toujours cette part de lui qui veut revenir à la feuille. Elle ne peut le retenir que l'espace d'un instant. Ces heures à se pencher sur la feuille. Ces jours à fouiller le passé. Ces nuits à se réveiller. Ces années à revenir aux détails, sur la moindre des traces. À récrire ce qui est déjà écrit. Et quand enfin son père a accepté de raconter, par sa bouche même, par ses yeux, hors de sa douleur, Hira a découvert avec stupeur qu'il connaissait l'histoire depuis le début.

Depuis qu'il avait ouvert ce journal, celui de son père, quand il était là, enfant, au milieu de ces manuscrits et de ces inédits, de ces lettres et de ces archives accumulées pendant des années. Il savait depuis ce jour, mais ce jour, il était un enfant, il ne savait pas qu'il savait. Et par sa vie même, son père avait déjà tout raconté. Hira a tant observé vivre son père...

Hira est fatigué, il comprend qu'il a reproduit la folie du père. Vouloir changer le monde et laisser un sentiment d'inachevé au sein de sa propre famille. Hira demande au guide s'il peut s'allonger un instant dans la barque, l'homme lui fait un signe de tête, oui, ici, nous sommes en dehors du monde.

Les rêves s'écoulent, parfois s'écroulent. Tourbe des désirs, élan mis en terre, ailes sous terre, il y eut autrefois un oiseau qui d'un frôlement d'aile effaçait les tracés des pays. Les vols ne sont déjà plus que voyage au-dessus d'autres terres dorénavant étrangères, les îles naissent, les mondes s'éloignent. L'oiseau s'est endormi, et, écroulement après écroulement, sous la boue s'est enfoui. Il est là. Dans la tourbe.

Mots sans envols.

## Hors

Hira, ainsi il est, à l'orée des heures vermeilles où planent ruse à côtoyer le pervers et cri en bordure des envies, quand les hommes se présentent prière et miel à la bouche, blancheur des âmes et transparence tout entière, Hira reprend de ses rancœurs le fiel originel, la non-présence au monde et ses estampes évaporées à peine tracées. Hira se pose pour bien relire les faux soleils qui emplissent les cœurs. Hira les voit, ces hommes aux mille trahisons, muets et accueillants, traquant tout frémissement de leur bon sort, faste avenir à raquer sans fioritures, Hira se réfugie dans les pierres et les silences. Hors. Hors des hommes. Hors des tumultes. Hors des paroles. Hira les voit, ces hommes dans la main de la nuit, près des portes des roches où ils finiront cœurs de pierre. Hira est l'oiseau des pâleurs qui survole les pensées coupables et les envies irrépressibles, qui survole le désir incontrôlable et le rêve de puissance. Hira est dans le sang noir de ceux qui ne voient pas. Ils ne voient pas car ils ne se regardent pas. Hira

pousse lentement son chant. Il voudrait guérir d'avoir trop vu.

Escarres des chairs, sciures de la pensée, plaie du monde, scories de la gorge qui hurlent, hurlent. Hira a trop vu de ce monde. Elle, il l'écoute, Elle lui dit : ne force pas le monde à sonner selon ton désir, les forges des voix où sens, où colère, où douceur, les forges des voix où sens, où folie, les colères sont les couleurs, sont les douleurs, sont les douceurs, sont les...

Elle le regarde, Elle se tait.

Colère et sang, les scories de la gorge oblitérée, où colère, où douceur, où sens, où folie. Sont couleurs du désir.

Elle dit encore : escarres à force de s'asseoir sur le désir. Désir. Désir. Les plaies sont les lèvres de la douleur, mes lèvres n'ont de douleur que l'absence de tes lèvres, je m'étends, tu es l'arbrisseau aux feuilles frémissantes qui m'arrose de ses pétales.

Hira pulse sur les coups qui ne lui sont pas destinés. Elle, il ne l'écoute pas, Elle. Mais quelle indifférence nous fige, pour oublier les coups, même portés sur d'autres ? Quel élan nous pousse à regarder les coups, même portés sur d'autres ? Fascination du mal ? Morbidité de l'œil pris dans les rets du spectacle de la violence ?

Hira est sur l'entaille de la voix scarifiée, contre le nu de l'âme et sur la peinture du sang, sur l'entaille, sur l'incise et la cicatrice, sur la faille, sur les figures. Il se lève. L'exhibition redessine du nu son mensonge.

Où tout coup fut doux.

Scories de la gorge, les mots en décrépitude, Hira ramasse les sciures du larynx sous la tourmente des sens. Il ramasse. Il ramasse. Écorchures des sons, il amasse, il amasse, il amasse.

Du nu, le rêve de forge, forge des corps, martelés, reins, corps martelés, seins, corps martelés sur axe des cris et des lamentations.

Monde en sons, sonde en le désir, onde, Hira exhibe sa bouche. Elle lui dit, Elle, ne force pas le monde à sonner selon ton désir, j'ai forgé pour toi des cris à river et des pleurs à cloîtrer, j'ai forgé pour toi des larmes à figer et des rages à érailler, des esclandres de fureur et des chutes de furie, des rires bâtards d'hystérie et des rires croulant l'extase, tu ris, tu ris, regarde-moi, aime-moi, tout simplement, viens, reviens.

Hira perd son souffle en agonie d'écriture. Elle est sa seule issue, Elle. Elle. En Elle.

*Lécoule rance, l'écoule, en désastre des vies rances, l'écoule, et la balle en bienvenue, l'écoule, garce à vue, il a. Balle. Il a. Lécoule, passe, la jupe importe, cuissage des droits, par balles, elle passe, la garce, en détour des vies, la garce à vue, passe, passe, de lui claquer l'haleine, il pue en l'honneur de vous, il vous pue, et près, se trace, de près, sillon de rance, en griffure et pour souvenirs des tranchées des gorges et tout l'engorgement qui lui importe, la jupe, il prendra cale à coincer la garce, pour béantes mâchoires où dégueuler; et, l'écoule, ce n'est d'importance, passe, l'effluve lui reste, enflé de sueur de la garce, toute, corps passé, sabré, l'écoule, la Gare sur grouillis de corps enflés de sueur; de rance, de faux, de ruse et d'aveux, il est fatigué sur vue des corps et des rires renfloués, il invoque les balles et les trouées dans la chair; les bras étendus et le bide en l'air, il crie, l'écoule, l'écoule.*

Au commencement était le père, vaste enfance sous l'ombre des coups, il s'enfuit. C'était le temps des colonies. Hira peine à décrire la fuite, et l'abandon aux pas qui emmènent vers l'incertitude. Marche lente souvent, se refusant à la course, il s'abandonne au hasard, il ne fuit pas, il se laisse faire, et s'écoule, rance, l'écoule, en rage et stances de ce qui fut, de ce qui est, de ce qui sera, le temps sans importance, les balles sans frontière et le sang fleuve, les mots lui sont étrangers dans ce pays qu'il visite, terre de passage, l'affaissement est du domaine du sens, et les hommes parlent avec des escarpements dans la gorge, il y trébuche, et sur le dos ramène sa falaise.

Peut-être fallait-il séparer les vies et les jours, il n'a pas la force de tout reprendre, fallait-il, peut-être, tout reprendre, la passe et le viol, l'enfant douceur sur le dos de la libellule, la sienne d'enfance, et le père d'auditoire en auditoire, la voix stentor et le verbe fou, mais il est fatigué, la tolérance fatigue, et l'insulte est si forte, il ne sait pas, il ne sait pas, il, que cette gare, autre, cette gare aux piquets sanglants, dans ce pays sien, dans cette adolescence désormais, la sienne, cette autre gare aux piquets sanglants, Soarano, une tête est plantée, il est rentré chez lui, il a dit à sa mère qu'il est là, elle lui dit, tu es là, oui je suis là, j'ai oublié le chemin a-t-il ajouté, elle ne répond pas, je ne sais pas comment je me suis retrouvé à la maison, et la balle que j'ai reçue, et le regard fou de cet homme, rouge, le sabre avait entamé sa poitrine nue, rouge, la jeep passe en trombe, l'homme fuit, il a couru vers les



escaliers, les clameurs sont dans la ville, les fumées sont dans la ville, la mort est dans la ville, la balle est pour moi, elle ne tue pas, elle écrit le temps qui est mort.

Il ne sera jamais mort.

Hira, pour avoir habité une détonation qui ne s'entendra jamais, pour avoir hanté un regard fou qui ne se posera jamais, et la fuite à l'infini pour une issue qui n'existe pas, il habite une vie qui n'a pas de passage, il habite une balle perdue, se reste en mémoire de ses désastres, ruines de ses souvenirs, Hira est debout, il a seize ans, il se revoit parfaitement, il se revoit avant l'oubli et le blanc qui s'est ensuivi, des gens brûlent des journaux tendus sur des pinces à linge, la route est légère pente, ça grouille de monde, les jambes débordent sur l'asphalte, et les voitures croulent lentement, c'était là, le Pochard, le marché des friperies, c'était là, les fumées, c'était là, les clameurs, c'était là, la marée qui avait charrié l'odeur, chair et caoutchouc, calcinés, les pneus et les flammes et la fumée noire sur la sale chair noire d'un enfant de rue, d'un autre encore, et encore un autre, et un autre qui saute d'une fenêtre du Pochard en feu, et la foule qui « olé-olé » jubile, et le briquet qui flambe sur l'essence et les pneus, les chairs, une tête d'enfant, de bras noirs de suie, suie de sa graisse, suie de sa peau, il était là, Hira, ses pieds qui l'avaient mené là, il ne comprenait pas, ses yeux qui regardaient, il ne comprenait pas, non pas la scène mais sa propre présence là, et le cri du vomit qu'il avait ravalé pour hurler avec la foule, c'était au temps des TTS qu'on égorgeait, enfants des rues tour à tour bourreaux et boucs émissaires.

Lécoule, de rage que contre lui, il n'a de garce à inventer que sa vie, il fait comme tous les hommes, tout ramener à la Femme, et l'accabler de tous les maux, il a donc la garce, la garce et la garce, et encore la garce, toute, elle passe, il avait envie de vomir, la foule hurlait, il reculait, l'écoule, rance, de rage contre lui, il se tourne vers la fille, il la fait garce, de rage, la jupe importe, il la lève, la fille ne s'en aperçoit même pas, il la piste, elle fend la foule qui hurle, s'enfonce parmi les klaxons, elle tourne du cul, ronde, et l'odeur de l'écorce fouillée, charpies du sexe effloré, effilures d'un orgasme sans chair, la douleur est vibrante, la rage sur la charpente d'un regard, l'écoule, rance, elle s'éloigne, elle l'éloigne du massacre, elle s'assoit, les jambes croisées, elle essaie une chaussure au milieu de tout ce bazar, de cris et de hurlements, de fumée et d'odeur, de panique et d'excitation, il regarde

les pierres, et les sculptures à garnir les tombes, attrape-touristes et blancs zoreilles, les marchands remballent les marchandises, la foule est de plus en plus grosse.

Il chantonne soudain des vers de Rabearivelo :

*– Que nous rapportera-t-il, notre père,  
de son voyage de demain ?*

*– Solofo je suis, donc une pousse neuve,  
une pousse neuve au pied de l'arbre :  
je désire une pousse de roseau  
avec du miel épais dedans.*

Il rapporterait pour ses enfants jeux de pierre et de ferrailles, il rapporterait pour ses enfants jeux d'osier et de raphia, toutes ces matières qu'il abhorrait quand il était petit, ferrailles blessantes de petites voitures, tranchantes, vérolés et la gale en prime, jouets d'osier pourris sous pluie et soleil, gîte des puces et autres insectes, preuves de notre pauvreté devant les jouets en plastique *made in France*, lisses et inoffensifs, solides...

Mémoire ravalée, le Pochard n'est plus, il a tout oublié après la fille à la chaussure, il s'est retrouvé à la maison, il a dit à sa mère, je suis là, je ne sais plus où est le chemin, elle ne lui a pas répondu.

Le Pochard n'existe plus, rasé, effacé. Aujourd'hui, c'est un marché aux tissus et à l'artisanat, l'import et le local, la Chine et la brousse, l'export dans le sac du touriste.

Ça-vit-ça-rit-ça-marchande-aux-coloris-de-ça-et-de-ça.

Cotonnades et soieries, jeans, strings et baskets, faux, fausses marques, piratages, rêves d'Occident et d'opulence, rances, sur les corps éborgés des enfants des rues.

Ce jour-là, un groupe de kung-fu avait décidé de nettoyer la ville. Descente contre les enfants des rues qui pullulaient dans le marché. Enfants ou jeunes adolescents. TTS. Jeunes adolescents ou jeunes adultes. TTS. Voleurs ou mendiants. Voleurs ou violés. Ramassés, lâchés ou relâchés par la ville. Drogés. Payés pour tous les mauvais coups. Au Pochard, on disait qu'ils rassemblaient leurs butins, qu'ils y tenaient en otage les femmes et enfants qu'ils auraient kidnappés. Que le gouvernement les protégeait, que la police les couvrait. Juste pour

casser les grèves et les instrumentaliser. Ils terrorisaient la population. Avec l'aide du gouvernement. Avec l'aide de la dictature. Les TTS.

Les Kung-fu sont descendus dans la rue.

Sabres et armes blanches.

Feux.

Lynchage.

Et la foule du marché qui s'en est donné à cœur joie.

Hira ne sait pas si un jour il se souviendra de tout. Il y a comme un voile blanc qui marque une absence, une absence dans sa vie, un moment où il n'a pas existé, un laps de temps où tout s'est effacé, près de cette fille et de sa chaussure. Ça s'est arrêté là. Net.

## Kung-fu

C'était deux ou trois semaines avant le carnage. Hira sortait du lycée avec trois amies, ils traversaient le marché d'Analakely, à hauteur du centre culturel Albert-Camus, quand tout à coup ils furent bousculés, dépassés par un garçon de leur âge. Au même moment, une femme cria derrière eux : « *Mpangalatra e !* » Au voleur. Au voleur. Le garçon courait, un passant lui fit un simple croche-pied, il chuta lourdement, le sac de la dame roulant à côté de lui. Une voix éclata soudain : TTS ! La foule encercla le garçon et le roua de coups de pied. Sans savoir comment, Hira se retrouva dans la cohue, à côté de ses trois amies, il vit l'une d'elles donner un coup de pied au visage du garçon. Hira recula, tira son amie par le bras, *viens, on s'en va*, elle riait.

Hira avait-il participé à la curée ? Il l'ignorait. Il était choqué de se tenir là, choqué par les coups qui déshabillaient le garçon, choqué par le sang qui se mêlait au bitume. D'autres gens arrivaient encore pour participer au lynchage. Hira avait perdu de vue les deux autres filles. Il serrait la dernière par le bras. Et dans ce chaos, il vit un homme avancer, qui demandait poliment le chemin : « *Azafady, azafady, omeo lalana !* », *s'il vous plaît, s'il vous plaît, laissez passer*. L'homme apportait un pneu, la multitude s'ouvrit, un autre homme s'y engouffra à la suite, bidon d'essence à la main. Hira comprit immédiatement. Tout le monde comprit dans une bouffée de violence euphorique. Son amie voulait voir : *Lâche-moi, tu me fais mal !* Il la lâcha, elle disparut dans la foule.

Hira s'éloigna en reculant, les yeux toujours rivés vers la scène, fasciné. Il ne voyait plus le jeune garçon à terre. Il était désespéré. Se sentait coupable de fuir comme un lâche. Il répétait, non, non. *Ils sont malades*. Il n'avait pas fait vingt mètres en arrière qu'il sentit l'odeur du pneu et de l'essence. Il vit la fumée noire et reçut comme un choc la clameur de la foule. Il reconnut, mêlée à la puanteur de la gomme brûlée, celle de la viande qui rôissait.

Hira n'a pas oublié, non. Il sait que les images sont là. Mais un écran blanc voile tout.

Le Kung-fu avait été dissous mais les émeutes avaient éclaté dans la ville. Les disciples de Pierre Be étaient des enfants du peuple. L'armée était descendue dans la rue. Avait tiré dans le tas.

Quelques jours avant le bac, il y avait eu des arrestations massives des membres du Kung-fu. Hira était dans sa classe. La porte s'était ouverte. Un lieutenant était entré. Suivi de près de dix militaires. Ils s'étaient dirigés directement vers une élève. Sahondra. Ils l'avaient emmenée. Hira ne reverrait plus cette camarade. Plus jamais.

Les émeutes s'étaient poursuivies. À la fac. À la sortie des lycées. La foule grossissait à vue d'œil. L'armée attendait déjà. Hira hurlait avec les autres lycéens. Hira tremblait. Non parce qu'il avait peur mais parce qu'il s'interrogeait. Parfois, il voyait un sabre à côté de lui. Il ne voulait pas faire partie des massacreurs. Mais en face, il y avait les kalachnikovs. Qui était le bourreau ? Le sabre ou la kalach ? Il était secoué de spasmes. Proche des pleurs. Les entrailles nouées par tant de contradictions. Il attendait avec impatience que l'armée balance les grenades lacrymogènes et que tout le monde se disperse, les yeux brûlés.

Le jour de la première épreuve du bac, au lycée Rabearivelo, centre-ville, la rumeur avait fait état d'un boycott de l'examen. Les candidats avaient hésité sur l'attitude à adopter : investir la rue ou entrer dans les salles ? C'est alors que Hira avait vu des militaires fermer le portail. Les lycéens furent pris de court. L'appel avait eu lieu pour indiquer à chacun sa salle d'examen. Aucun élève n'avait bougé. L'appel avait recommencé. D'autres soldats s'étaient soudainement positionnés tout le long des murs. Hira avait entendu les sûretés sauter. Clac. Clac. Le piège s'était refermé. Pour la troisième fois, l'appel avait été fait. Les lycéens avaient bougé. Hira avait entendu son nom. Il s'était mis en rang, comme les autres, devant sa salle d'examen. Il avait envie de

pleurer. De rage. De haine.

En guise de surveillants, il n'y avait que des kalachnikovs. Une devant le bureau du professeur qui distribuait les copies. Une derrière eux, bloquant la porte. Et une troisième qui faisait le va-et-vient d'un bout à l'autre de la salle. Philo. Sujet 1 : Qu'est-ce que la liberté ? Comme une caricature de la situation. Sujet 2 : commentaire d'un discours du président Ratsiraka. Prononcé à La Havane. Hira avait choisi le sujet 2 et entreprit de démonter les arguments du désormais amiral. Le temps où il admirait le capitaine de frégate était loin. Très loin. Il n'avait pas obtenu son bac, bien sûr. Hira s'était sabordé. Pour chaque dissertation, français, malgache, histoire, et même en anglais, il avait exprimé sa rage. Recalé. Lui, l'intellectuel...

Sa mère essaya de le raisonner pour la deuxième session. Il ne voulut rien entendre. Rien. Rien. Il fit comme la première fois. Mais il eut son bac. Pour un point. Repêché par quelques profs de philo et d'histoire qui avaient su lire sa révolte.

Quelques mois après, le dojo des Kung-fu avait été assiégé par les militaires. Cela s'était passé à l'aube. Quand toute la ville dormait encore. Le dojo avait été pris d'assaut. Pierre Be et ses disciples avaient repoussé l'attaque. Un tank était alors venu bombarder le refuge des Kung-fu. Cela ne s'était jamais vu. Que les chars pilonnent leur propre peuple. On n'avait jamais retrouvé le corps de Pierre Be. Ni ceux de ses disciples qui y avaient succombé. Combien de dizaines ? Combien de centaines ? Hira ne le sait pas.

Il avait haï obtenir le bac.

## **Ruines et merveilles**

Hira est comme cet oiseau qui ne se pose jamais. Quand la terre attrape ses serres, elle les transforme en racines, les ailes battent dans le vide, et l'oiseau bientôt n'a plus que son regard à perdre dans l'azur. L'oiseau avait épié le sommeil de Dieu.

En racines qui nous retiennent, les rêves, sous le terreau de l'envie, de vivre, si évanescents en jour, frêles poinçons rivés à l'infini, de cet espace où la vie, effilée, à jamais s'étire et se tend, loin, si loin du réel, en racines qui nous maintiennent debout, l'espérance, si infime soit-

elle, quelque feu en vœux secrets, quelque battement qui sourd du rien. Hira ignore des roseaux les lances plantées en terre ou les tiges échappées des profondeurs. Ses serres sont pour s'agripper au vent quand la terre les ancre en son sein. Hira ne se pose pas. Cet oiseau, c'est lui.

Hira n'a pas choisi son pays. Ni le jour ni les circonstances de sa naissance. Il aura été dès son apparition l'enfant de tous. Hira s'est posé un moment. L'île a aussitôt enraciné ses serres. Hira a pensé repartir et joindre les horizons, mais l'île n'a de frontières qu'avec l'océan et la noyade, Hira demeure là, l'œil incapable d'ignorer la folie des hommes. Hira ne se pose pas. Il sait qu'il peut voler des jours entiers, il ne retrouvera jamais son monde. Au contraire, plus il volera, plus il se rendra compte que son monde est ruines sur ruines. Il a commencé à le réaliser quand, pour la première fois, il a vu un couple âgé mendier devant le bus, et être écarté sans ménagement par le receveur. Hira n'avait rien dit. C'était la première fois qu'il partait seul en bus. Il allait en ville, il était alors au collège. Puis il avait vu des enfants faire la manche. Il en avait déjà vu mais il croyait qu'ils avaient quand même des parents, comme les enfants pauvres dans le village d'Ampahateza ou d'Ambohipo-Tanàna. La misère avait commencé à tout envahir. Le monde était de moins en moins beau malgré le paysage résolument magnifique. Hira jouait à ce jeu : il levait la tête, il y avait les collines, il y avait les couchers de soleil, il y avait les plantes, les arbres, à couper le souffle, il baissait la tête, il y avait la crasse et des lépreux par terre. Hira voulait rejoindre ces collines, voler au-dessus d'elles, être de leurs paysages, mais ses pieds et ses jambes étaient là, au niveau de la pauvreté. Alors, il avait dirigé souvent son regard vers le sol, loin des rêves qui fabriquaient son être.

Hira pense à l'enfant qu'il était, celui qui avait décrété qu'il ne l'était plus, enfant, l'enfant qui avait cessé de jouer et qui s'était enfermé pour lire tous les livres de son père, l'enfant qui s'était enfermé pour écrire chaque jour davantage dans les cahiers offerts par sa mère, l'enfant qui ne pensait pas avoir assez de temps pour écrire tout ce qu'il voulait écrire, car convaincu de mourir très jeune.

Son monde bascula réellement un jour où il revenait du lycée. Il n'était plus enfant, non, il était en classe de première et savait qu'il n'allait plus faire que ça, un jour, écrire. Les livres étaient par terre, les livres de son père. Les livres étaient dans le caniveau. Du bas des

escaliers menant vers leur logement jusqu'au seuil de leur porte. Les meubles étaient dehors, les vêtements par terre, tous jetés par terre, encombrant le chemin, embarrassant les voisins, en pagaille, en tas, comme si ça avait été de la merde. Ils étaient expulsés.

Quelques mois auparavant, passé les cinq premières années au pouvoir de Didier Ratsiraka, son père avait poussé le chef de leur parti, Razanabahiny Marojama, à briguer la présidence. Hira assistait aux réunions houleuses des membres du parti. Sa mère préparait le thé et le café, Hira achetait des baguettes, Nannie et son grand frère les beurrèrent et les partageaient. Ou bien Tom était missionné pour acheter des *mofogasy*, des gâteaux de riz très prisés par tout ce monde. Polygame, Razanabahiny allait souvent chez sa troisième épouse, à quelques pâtés de maisons de chez eux, les réunions pouvaient se passer chez elle aussi, Hira trouvait toujours le moyen de s'y incruster sans que personne ne le remarque.

Ce jour-là, Razanabahiny refusa de se porter candidat, arguant qu'il fallait donner une autre chance au président de la République. Les hommes du Sud le suivirent sans discuter. Hira fut impressionné par leur solidarité. Ces hommes rudes, qui n'ont pas peur de la discussion, comme un seul homme s'étaient tus et avaient respecté la volonté de leur chef. Le petit salon s'était soudainement scindé. Derrière son père, il y avait tous les hommes du Nord et de l'Ouest, les originaires de Diégo-Suarez et de Mahajanga. Le cœur de Hira battait à tout rompre. Le parti *Iray tsy Mivaky*, Un et Indivisible, allait-il voler en éclats ? Le père de Hira usa de tout son art pour fléchir le chef du parti, mais rien ne bougea, Razanabahiny ne répondit pas et se réfugia dans un mutisme éloquent. Il n'y eut pas une seule toux. Pas un signe d'une quelconque hésitation. Les positions étaient claires.

Le père de Hira quitta la pièce, suivi de tous ses hommes. Hira courait devant eux pour prévenir sa mère. Il savait que la réunion allait continuer chez eux. Quand ils arrivèrent, le thé et le café étaient déjà prêts. Ce fut un déferlement de paroles. Le père de Hira laissa dire. On ne s'entendait plus. Tous poussaient son père à acter la scission. Ils firent silence pour entendre sa réponse : « Quelle légitimité avons-nous si nous trahissons le nom de notre parti, *Vonjy Iray tsy Mivaky*, le secours est dans l'unité ? Ce pays a été divisé par les colons, on nous a ligués les uns contre les autres, les Côtiers contre les Merina, les Sakalava contre les Tsimihety, les Antemoro contre les Antandroy, les

Betsimisarakaka contre les Bezanozano, etc. Ils ont inventé ces histoires de dix-huit ethnies et, alors même que nous le savions, que c'était une manière de nous diviser, nous nous y sommes engouffrés, avides des faveurs de nos maîtres, nous nous sommes déchirés pour avoir la plus belle part, comme les colonisés que nous étions, comme les esclaves et les vaincus que nous étions, et les colons ont pu rester soixante ans, assis sur nos querelles, trônant sur nos faiblesses. Quel sens pouvons-nous donner à notre lutte si nous créons une scission aujourd'hui ? »

Un très court silence.

Un des partisans de son père se leva, c'était un officier. Même sans costume, il avait toujours ce port militaire qui le caractérisait : « Tu sais comme nous que Ratsiraka n'écoute personne. Tu sais comme nous qu'il a déjà trahi la Révolution. As-tu oublié déjà la mort de Ratsimandrava ? As-tu oublié la mort de Sibon Guy ? As-tu oublié la mort de Rakotomalala ? Oui, personne n'a la preuve qu'il les a tués, mais il suffit de l'observer et de le côtoyer pour constater qu'il rêve de régner seul. Ce pays ne s'en sortira pas avec lui à sa tête. Tu nous parles de colonisation, de crainte de division, certes, mais nous sommes indépendants maintenant. Nous ne pouvons pas en quelques années résoudre tous les problèmes créés par la colonisation, nos rancœurs, nos divisions, nos histoires d'ethnies, la mainmise des Merina et la décentralisation difficile à mettre en place, mais voyons déjà aujourd'hui ce que nous pouvons sauver pour créer un avenir à notre pays. Marojama va laisser l'État aux mains d'un seul homme, et ce seul homme est un fou. Ce seul homme nous promet le Front national de la Révolution et l'union de tous les partis pour rétablir le développement de l'île, mais ce seul homme ne travaille que pour l'AREMA, que pour son seul parti, que pour ses seuls intérêts. Nous n'avons pas le droit de permettre ça. Et moi, militaire, je sais que l'armée ne laissera pas faire ainsi. Il faut que tu te présentes à la place de Marojama, tout le Nord, tout l'Ouest, tout l'Est seront avec toi. »

Le père de Hira demanda une journée pour réfléchir.

« Demain, nous serons là pour ta réponse, conclut l'officier. »

Ils partirent tous.

Le lendemain, Hira n'avait aucun doute quant à la réponse de son père. Il n'y eut pas de discours. Seulement une phrase : « *Lôso atsika zalahy hè !* » *Nous y allons, les amis.* Il n'y eut pas d'effusions, pas de débordements. Ils élaborèrent leurs plans de communication. Comment



ils allaient mener la « propagande », notamment dans les régions favorables à leur parti.

Dans la même journée, ils reçurent l'information que Marojama s'était déclaré candidat et avait engagé tout le parti, citant abondamment la loyauté du père de Hira, des régions nord, ouest et est, et évidemment sud et sud-est – les siennes. Coupés dans leur élan, le père de Hira et ses amis crurent néanmoins avoir convaincu le chef du parti, s'étonnant juste que ce dernier ne les ait pas tenus au courant de sa décision. La scission n'eut pas lieu, le *Vonjy* demeura *Iray Tsy Mivaky*, Un et Indivisible. Du nord au sud.

Le père de Hira déchantait très vite pendant la *propagande*. La candidature de Marojama n'était qu'une façade. Il n'engagea aucun moyen, se contenta d'apparitions télévisées et d'interventions à la radio. Se posa comme opposant à l'AREMA. Réussit à faire croire qu'il était parmi les plus grands opposants au président. Mais dans les faits, il ne bougea pas.

Le père de Hira et ses partisans sillonnèrent leurs régions respectives. Hira se demandait toujours comment faisait son père pour se faire entendre de cette foule sans même un porte-voix, il refusait systématiquement le micro, et de sa voix puissante subjuguait son public. Le *Vonjy* fut majoritaire dans les grandes villes de Diégo-Suarez, de Mahajanga, de Tamatave. Mais les résultats remontèrent. La capitale, les campagnes, la brousse et les petites villes ne leur étaient pas favorables. « Triche », affirmèrent nombre d'entre eux, mais ils n'avaient aucune preuve et aucun moyen de vérifier. Leur parti n'irait pas au second tour. L'AREMA fit face au MONIMA, le parti du grand Monja Jaona. L'AREMA sortit vainqueur du second tour avec plus de 80 % des suffrages.

Après les résultats de la présidentielle, les pouvoirs de Marojama furent renforcés, l'AREMA, de son côté, assit un peu plus son contrôle sur le pays. Il fallait marcher au pas, maintenant. Le capitaine de frégate avait basculé dans la dictature. Bientôt il se nommera amiral. Dans un pays sans flotte de guerre ! Le père de Hira ne tint pas longtemps. Du jour au lendemain, il perdit son poste de directeur de la SEIMAD, sacrifié par son chef de parti pour satisfaire la vengeance du dictateur. Dans la foulée, ils furent expulsés de leur logement. Hira avait regardé sa mère. Elle semblait d'une force inébranlable malgré la stupeur qui se lisait sur son visage, la honte plutôt, la honte d'un

standing jeté par terre, dans le caniveau, devant tous les voisins, devant toute la cité. Plus que la peur de ne plus avoir de maison et de travail.

– Viens, on va mettre tout ça à l'église.

Alors, ils entreprirent, frères, sœurs, cousins, amis, de porter leurs affaires jusque dans l'église située plus haut, à une cinquantaine de mètres. Hira ne se préoccupa que des livres. On lui avait d'ailleurs laissé cette responsabilité. Il y avait autant de travail que pour porter les armoires, les lits, ou le frigo. Hira réquisitionna Tom et toute la bande.

Ils s'installèrent dans l'église pour une nuit. Ils dormirent là, au pied de l'autel, c'était étrange, exceptionnel, de dormir dans un endroit de paix et d'amour, tout en sachant que vous aviez été expulsés de chez vous. Hira ne se sentait pas misérable. Son père entama même un chant. De sa voix puissante de stentor. Ils avaient ri. Il y avait une sorte de joie étonnante. D'avoir pour soi toute une église et la sensation magnifique qui en découlait. Mais il fallait trouver une solution très vite, car le dimanche n'était pas très loin, l'assemblée accourue à la messe ne saurait voir leurs affaires au milieu du chœur, les fidèles ne sauraient voir leur déchéance.

Le lendemain, leur père avait dégagé un camion, ils partirent chez leurs cousins, chez la sœur de leur maman. À Ambohimananarina. C'était bizarre. Ils avaient l'habitude d'aller chez les uns ou chez les autres, ils avaient l'habitude d'être toujours ensemble, mais venir ainsi, et mettre les meubles dans les pièces destinées aux matériels et à la jardinerie, était fort troublant.

La maison des cousins était vaste. Au rez-de-chaussée, il y avait ces trois pièces qui ne servaient que d'entrepôt pour des futilités et des pots de fleurs. Ils installèrent là les meubles. Les livres nécessitèrent pratiquement toute la deuxième pièce. Hira les empila comme s'il empilait des briques à cuire, aidé en cela par Tom, Tita, Aristide, un cousin plus lointain, et Daro, le petit frère de leur maman – du même âge qu'eux ! Ils formaient une chaîne pour se passer les volumes un à un. Hira avait insisté là-dessus. Pas question de transporter plusieurs livres en même temps. Car il avait besoin de les classer selon les formats. Une hérésie pour lui qui les classait d'habitude selon les genres, mais là, il était obligé de tenir compte du format, pour que le tas ne s'écroule pas. Les plus gros en bas, les plus petits en haut.

Au fur et à mesure que Tita, Tom, Daro et Aristide acheminaient les ouvrages, Hira montait sur le tas. Petit à petit, il forma une sorte de

labyrinthe. On pouvait circuler entre les piles de livres qui mesuraient toutes près de deux mètres de hauteur. Tita s'exclama : « *Ha zalahy !* Mais d'où ils sortent tous ces livres, votre maison n'était pas si grande ! » Mais Hira savait d'où ils provenaient. Il y avait la double armoire pleine. Sur chaque étagère, vers la profondeur, quatre rangées de livres. En tout, douze étagères. Une grande bibliothèque dans le salon. Une autre petite étalée sur la longueur, faussement appelée la petite bibliothèque car n'arrivant qu'à la taille, mais contenant presque le double de la bibliothèque principale, et sur tous les murs de la maison des livres encore, encore et encore. Sous l'escalier, dans les meubles censés accueillir des vêtements, sous le lit des parents. Dans les chambres. Hira était de connivence avec son père pour en rapporter toujours plus. Encore et encore. Sa mère réussissait l'exploit de rendre les livres invisibles en collant des miroirs partout, en imposant de magnifiques bibelots sur tous les espaces libres ! « Au moins, disait-elle, c'est déjà ça de gagné ! » Son père ne pourrait pas dire : « Chérie, ce bibelot, je le déplace car je vais y mettre des livres ! »

Hira, Tita, Tom, Daro et Aristide ne finirent de ranger qu'à la nuit tombée. Hira resta encore pour parfaire un peu plus l'ouvrage. Il était à genoux sur l'un des tas, en train de tout caler, il ne pouvait pas se redresser davantage, sa tête heurtait le plafond ! De fatigue, il s'allongea un instant. Il rit brusquement : Oncle Picsou dormait sur son tas de pièces d'or tandis que lui, Hira, dormait sur son tas de livres ! Il riait ainsi quand son oncle entra dans la pièce :

– Hé ben !

Étonné bien sûr, mais il avait surtout dans les mains une machine à écrire.

– Tiens, mon petit, c'est pour toi. Elle était dans un coin.

L'oncle lui tendit la machine à écrire. Un bonheur intense parcourut Hira. À la hauteur du choc qu'il avait reçu quand il avait vu au retour du lycée les livres dans le caniveau.

Cette nuit-là, il dormit sur ses murailles de papier en serrant contre lui sa machine à écrire. Et d'autres nuits aussi. À lire. Encore à lire et à lire. À taper sur sa machine. Il y écrivit les prémices de son premier recueil de nouvelles. Mais ça, bien sûr, il ne le savait pas.

# Ramanana

Ils restèrent six mois chez la famille de Tita. Six mois où leur père fut refoulé partout où il allait. Il passa un entretien à l'Unicef qui avait accepté sa candidature. Le dictateur mit son veto. Il voulut retourner enseigner à l'Université. On ne retrouvait plus son dossier de disponibilité. Hira vécut cette période très difficilement. Il lisait. Il écrivait. Il ne se séparait plus de sa machine à écrire. Une forte rage le dévorait. Il mangeait peu. Il s'astreignait au silence. Il attendait la faim avant d'écrire. Et quand le vertige l'emportait, alors il écrivait. Il savait qu'une fois cette étape franchie, une euphorie monumentale allait le gagner, une lucidité froide, un détachement incroyable, comme si tout allait au ralenti, comme s'il pouvait tout retourner dans sa main et tout observer à loisir. Il ne jetait plus ses brouillons, il ne perdait plus ses cahiers. Il n'attendait plus que sa mère vienne l'approvisionner en carnets. Il avait affaire maintenant à la feuille blanche qu'il introduisait religieusement dans la machine à écrire. Il avait à présent des « manuscrits ». Il changeait d'encre toutes les semaines. Il marchait pour économiser l'argent du bus et pouvoir acheter les rubans et le papier. Il arrivait la nuit à Ambohimananana. À ses côtés, il y avait l'ombre de son grand-père paternel, Ramanana, qui souriait, qui ne disait pas grand-chose, qui cheminait. Au creux de ces nuits tombées déjà, la marche lui paraissait plus sûre. Dans ces silences des quartiers traversés. Dans ces temps d'insécurité où l'éclairage public ne fonctionnait plus. Il lui semblait même parfois qu'avec Ramanana marchait aussi Dzoely Hira, et Adan'i Soazara qu'il ne reconnaissait pas toujours bien, celui-ci se mêlant rapidement aux passants.

Ramanana ou « le richard », le fondateur de la lignée à proprement parler. Avant Ramanana, il y avait le mur du non-dit, la brume de la mémoire, trop longtemps mur fracassant, érigé par l'Histoire, l'histoire du pays, l'histoire d'une impossible filiation. Avant Ramanana, le nom s'écrivait dans une autre langue, dans un autre récit, dans une autre lignée qui l'avait renié. Hira déclina son nom comme un défi à l'oubli, dans un courant noir où il déviait soudain comme un filet d'eau désirent d'autres lits. Comme l'avait fait son père. Comme l'avait fait son grand-père. Inventer la suite pour ne pas être enseveli par son passé, créer la fuite du vent pour se sortir de la tanière de l'immobilisme.

Ramanana avait été un riche administrateur colonial, écrivain, traducteur et homme de confiance d'un chef de district, à l'ouest de l'île, riche de milliers d'hectares, fils des Sokat, famille venue des Indes. Ramanana s'était nommé ainsi. Ramanana. Avait pris un nom du pays. Car cela était possible encore de se choisir un nom. Car il était possible encore de s'identifier à un destin. Ramanana s'était senti appartenir à l'île. Né sur l'île, l'Inde comme terre lointaine. Trop lointaine. Ramanana avait épousé Rasoa Marguerite et avait acté définitivement son divorce avec les Sokat. Chez les Sokat, on n'épousait pas les Malgaches. Chez les Sokat, on n'épousait pas les basses castes. Chez les Sokat, on ne se mêlait pas aux indigènes, inférieurs et colonisés. Ramanana avait cessé d'être un Sokat. C'est ainsi qu'il s'était coupé de cet arbre pour en planter un nouveau. Dans un mouvement brutal qui l'avait emporté.

Hira ne possédait comme trace de ce grand-père qu'une photo en noir et blanc : dans la cour d'une maison coloniale, Ramanana posait, assis sur une chaise, deux hommes debout l'entouraient, deux Malgaches, habillés à l'occidentale, tout de blanc vêtus. Celui de droite tenait ses bras derrière son dos, celui de gauche posait une main délicate sur l'épaule de Ramanana. Celui-ci portait un costume noir d'une grande élégance, parfaitement repassé, un ample pantalon du même tissu, des chaussures blanches et brillantes, une chemise d'un blanc éclatant, col serré, cravate noire à motif étoilé (du moins Hira le supposait-il, il ne savait pas pourquoi, des étoiles...). Des cheveux noirs, lisses et coupés court. Les mains posées l'une au-dessus de l'autre, sur cuisse, dans une posture calme et d'une grande sérénité. La peau noire comme l'est celle des Indiens noirs, noire d'une nuit profonde, les sourcils abondants, le nez aquilin, des yeux creusés comme des puits de regards silencieux, une moustache carrée, bien taillée. Un long cou qui semblait jaillir de la chemise. Des épaules étroites qui contrastaient avec le corps long, sec, maigre. Ramanana était sûrement de très grande taille. Assis, il arrivait déjà à hauteur du cou de l'homme à sa droite.

Hira, parfois, observait discrètement son père. Étonnement toujours intact de constater la ressemblance des deux hommes. Cette paix surtout. Cette paix sur ces visages. La photo de son grand-père était imprimée dans l'esprit de Hira, une image qui l'accompagnait depuis toujours. C'était, pour lui, à la fois une porte et un mur. Porte vers son

histoire. Mur de l'oubli. Le récit de famille de son père s'arrêtait là, à cette photo, devant ce mur.

Pendant longtemps, Hira ne sut rien d'autre de cet homme. Il ne pouvait pas remonter plus loin dans sa généalogie. Comme si rien n'avait existé avant. Rien qu'une photo. Ramanana était mort jeune. À trente-deux ans. Et n'avait rien laissé du récit de sa vie. Juste cette photo et un cahier de comptes avec son écriture magnifique. Juste un silence lourd. Et ce regard profond et calme. Hira avait toujours eu l'impression que ce regard lui était adressé. Qu'il était lié à cet homme. Pas seulement comme un petit-fils à son grand-père, mais comme deux points destinés à se rejoindre et qui se répéteraient les vieux secrets. Il avait toujours eu cette certitude. C'était l'évidence même. Il savait que son écriture allait le mener là, à cet endroit précis où mourait la mémoire. Il le comprend maintenant, maintenant qu'il a arraché son père des griffes de la torture. Il peut maintenant poser les questions. Sans susciter les douleurs et les souffrances. Tous se rendent compte maintenant que l'histoire doit s'écrire. Et que s'il écrit depuis son enfance, c'est pour ce mouvement-là, pour ce souffle transmis de génération en génération, parfois coupé par les événements, l'Histoire, pour ce fil tendu entre les morts et les vivants.

Ramanana était mort dans des circonstances confuses, de pneumonie, on le dit. Suite à son incarcération, on le dit. Ramanana avait connu la prison coloniale pour avoir financé des nationalistes, il était mort, trois mois après sa sortie, on le dit. On dit aussi qu'il aurait été empoisonné. Par T., son demi-frère. Des cendres de cigarette mélangées à du verre pilé, versées dans son café, on le dit, Rasoa Marguerite le dit. Mais comment aurait-il pu boire un tel mélange ? La seule certitude, c'est que T. avait ensuite habité dans la maison de Ramanana, joui de ses biens, voulu épouser à son tour Rasoa Marguerite, mais celle-ci s'était enfuie, abandonnant son fils de trois ans, le père de Hira. Le père de Hira bientôt battu. Bientôt frappé encore et encore. Humilié à manger la nourriture des oies. T. était resté dans la maison de Ramanana. Jusqu'à sa mort. Où il demanderait le pardon de l'enfant battu devenu adulte.

Le père de Hira, fils de l'errance, n'a redécouvert ses origines qu'au sortir de l'adolescence, marqué par l'oubli et le désir de s'accomplir. S'accomplir et se réaliser. Malgré l'histoire familiale, malgré le contexte colonial.

Hira s'était tourné vers cet ailleurs, la ville de Mandritsara. Ce nom avait toujours sonné étrangement à ses oreilles, Mandritsara ou littéralement *Là-où-l'on-dort-bien...* Souvent, on lui posait cette question redoutable : « *Aiza ny tanindrazanareo ?* » Question banale dans l'île, qui arrive souvent, négligemment au milieu d'une conversation, comme une brindille morte rapportée par une petite brise agréable mais qui vient se poser dans vos cheveux, à écarter négligemment aussi, et vous énoncez le nom de la terre de vos ancêtres...

*Terres de vos ancêtres ?* Ce qui ramène à la question : *Votre tombeau de famille ?* Ce qui ramène encore à la question : *Où retournerez-vous à votre mort ?* Et le non-dit qui s'impose puissamment : la légitimité de votre présence, *vous n'êtes pas d'ici...*

*Tanindrazana ?* Question qui remuait toute l'aventure familiale. Enfant, il n'avait jamais su répondre à cette question. À force, il n'y répondait même plus. Cette question lui était souvent posée à cause de sa peau claire. Et clair de peau, il avait non pas des cheveux lisses mais bouclés, afro. Au premier abord, on le prenait pour un Merina, on se rendait compte ensuite qu'il était différent. Alors la question fusait. Il devinait toujours le moment où elle allait venir, une sorte d'air de surprise qui s'emparait de l'interlocuteur. Une des premières fois, il avait répondu spontanément *Mandritsara*, la femme avait éclaté de rire : *Tu es sûr que ce n'est pas Befandriana ?*, *Befandriana*, une autre ville près de *Mandritsara*, littéralement *Là-où-il-y-a-beaucoup-de-sommeil*, ou *Là-où-il-y-a-beaucoup-de-lits*. Vexé et en colère, il était parti en suffoquant. Il avait lutté fort pour ne pas éclater en sanglots. Il avait couru et transformé l'étouffement en cri de guerre triomphant. Plus tard, il avait trouvé une autre astuce pour répondre, il disait *Mahajanga* ! Ville capitale de la province du même nom où Mandritsara se situait aussi. Cela passait mieux. On rêvait de Mahajanga. Le dépaysement. La mer. Les côtes. Mais il savait très bien que ça ne correspondait pas à la définition exacte du mot *tanindrazana*.

*Tanindrazana*, terres des ancêtres, terres du tombeau, terres dont on est issu, terres où l'on sera enseveli. Origines et fin. La vie n'aura été qu'un passage, les autres terres visitées n'auront été que simples traversées. Sortir des terres des aïeux et y revenir. Origines et fin. Il n'avait pas de réponse à ces deux questions. Origines et fin. Que pouvait-il dire ? Que l'ancêtre, Ramanana, était karana, indien, venait

de Mandritsara. En quoi ce dernier était-il tsimihety, l'ethnie majoritaire à Mandritsara ? Son *tanindrazana* serait donc en Inde ? Mais pourquoi Ramanana n'avait-il pas choisi un nom indien ? Hira ne comprenait pas. Pourquoi cet ancêtre n'avait pas d'autres familles à leur présenter, à eux, ses descendants ? Aucune autre personne lui ressemblant ? Origines et fin. Hira ne savait pas quoi faire de son corps après sa mort. Les gens s'enterrent dans le tombeau de leurs ancêtres, lui, il avait cette impression aiguë de ne pas en avoir, d'ancêtres, de terres, de tombeau...

Il se disait toujours : *Qu'irais-je partager la sépulture d'un homme que je ne connais pas et dont on me parle si peu ? Pourquoi me ferais-je inhumer à Mandritsara, ville que je n'ai jamais visitée ?* Il se disait qu'il se ferait enterrer à Ambohipo. C'était là qu'il était né. C'était là qu'il se reconnaissait. Il se disait aussi qu'il était né un 26 juin, fête de l'Indépendance, que la terre de ses ancêtres, c'était Madagascar, qu'il irait passer sa mort n'importe où sur l'île, puisqu'il était l'île !

Il n'était jamais allé à Mandritsara. Sa sœur assurait le contraire. La famille s'y était rendue une fois. Mais Hira n'en avait gardé aucun souvenir. Rien. Rien de rien.

Hira marchait. Il ne se pressait pas de rentrer. Il achetait un cornet de manioc bien chaud. Il adorait ça. Le manioc cuit à la vapeur, à l'étouffée sous des feuilles de bananier. Puis il regagnait directement sa tanière, dans son labyrinthe de livres, sur son lit d'ouvrage et de lecture. Il s'allongeait là et lisait. Il s'asseyait là, et écrivait, tapait à sa machine.

Il voyait sa mère maigrir de jour en jour, elle avait maintenant un regard qu'il ne pouvait pas supporter, elle était comme folle.

Avec son père et ses deux frères, ils retapaient leur logement d'enfance, le logement des « Trois-pièces », là où Hira était né et qu'ils avaient quitté peu après les événements de Mahajanga. Mais les travaux n'avançaient pas. Il n'y avait pas assez d'argent pour hausser le muret. Il n'y avait même pas assez d'argent pour manger. Ils mangeaient de la farine de maïs gonflée à l'eau. Ils mangeaient des chouchous qu'ils cultivaient dans le jardin, en salade, à la vapeur, en purée, leur papa essaya même lamentablement en frites. Leur père consacrait l'essentiel de leur économie à ce foutu muret. Leur mère voulait un mur entourant le petit jardin. Cacher la misère. Rétablir le standing. Elle demandait à chaque fois où en étaient les travaux. Leur



papa leur donna des consignes, à eux trois, les trois frères, il désigna sa propre hanche et dit : « Vous direz que le mur atteint cette hauteur ! » Et tous les trois, face à leur maman, ils dirent, oui, maman, c'est à cette hauteur. Et chacun de montrer tour à tour sa propre hanche. Ils n'avaient pas, bien sûr, la même taille, ni par conséquent la même hauteur de hanche. Et le père, qui lui aussi, comme un idiot, mettait la main au niveau de son bassin, encore bien plus haut ! Alors, leur mère les fit s'aligner comme les Dalton, du plus grand au plus petit, du père jusqu'à Tom, son grand frère et lui au milieu.

– Alors, où en sont les travaux ?

Comme un seul homme, les quatre avaient à nouveau mis la main à leur hanche respective.

– Ça suffit ! On déménage demain !

Le lendemain, ils étaient de retour à Ambohipo.

## **Il ne faut pas mourir**

Hira ne cessait d'écrire et de lire. C'est à cette période qu'il avait redécouvert l'histoire de Pujol. Pujol venait de mourir. En prison. Incarcéré pour trafic illégal. Il vendait du riz. Il vendait de l'huile. C'était un ami de son père. Hira était chez le bouquiniste et avait vu un livre en deux tomes, *Le Tunnel*, d'André Lacaze, éditions Julliard. Le nom de l'auteur et le titre l'avaient fait rire : la case dans un tunnel ! Il suivait ce genre d'association d'idées imbéciles pour acheter ses livres. Il avait pensé aux enfants des rues du tunnel d'Ambanidia. Le tunnel, c'était bien leur case ! Il avait pris le livre sans même lire la quatrième de couverture.

Ce fut une déflagration. Les camps. La réalité de l'extermination. L'horreur faite humaine. En deux jours, une nuit, il avait fini les deux tomes. Il ne s'était arrêté que pour boire, manger quelque chose, en vitesse. Il se souvenait de ce que Pujol lui avait raconté, comprenait ce que celui-ci lui avait transmis, à sa manière.

Pujol était un Juif français qui avait rejoint l'île dans les années soixante. Il avait été déporté. Hira n'avait pas retenu le nom du camp. C'était un nom trop difficile à retenir pour lui. C'était sûrement Mauthausen. Pujol y travaillait. Le mot « travail » semblait prendre

alors tout son sens tragique.

Hira était trop jeune pour comprendre ce que Pujol racontait. Hira avait dix, onze ans. Il a oublié comment cet homme était entré dans leur vie. Il était arrivé un jour, fumant sa pipe, avec un tableau sous le bras. Scène de Versailles, couple d'amoureux, jeune fille assise sur un rocher et jeune homme humant sa nuque, jardin à l'infini, biches et cerfs au bord d'un étang. Des couleurs vives et marquées. Trop marquées ? Hira trouvait que le paysage était réussi, les êtres humains pas vraiment. Les biches étaient acceptables, les bois du cerf franchement exagérés. Ce n'est sûrement pas un « vrai peintre », avait-il conclu. Sa mère, en revanche, était en extase. Le tableau était pour elle, réalisé à son intention !

Pujol venait de sortir de prison. Le père de Hira avait tout fait pour le sortir de là. Car *quand même ! Vendre du riz, ce n'est pas un crime ! J'en ai trop soupé de rationnement, moi, pour accepter cela !* Pujol pouvait parler fort quand il voulait. Hira n'avait jamais saisi la lourdeur de ce mot « ration » avant d'avoir lu le livre d'André Lacaze.

Pujol avait remarqué l'intérêt de Hira pour les récits. Il voyait bien que l'enfant cessait toute activité quand il commençait à raconter son histoire. Pujol arrivait très tôt dans la matinée. Il n'habitait pas la cité. Il venait souvent en taxi. Hira était étonné. Pourquoi était-il là, cet homme ? Pourquoi venait-il parler à sa mère de fleurs, de jardin, de biches, de fleuves, d'horizon, de couleur ? Pourquoi, d'un coup, sa mère partait-elle dans un grand rire en disant « Ha ! Pujol, tu es un grand menteur ! Ce n'est pas possible tout cela ! » ?

Qu'est-ce qui n'était pas possible ?

Que Pujol ait traversé la France, l'Allemagne et l'Autriche dans un train où les gens étaient entassés les uns sur les autres ?

Que pendant toute la traversée ils n'aient eu ni eau ni vivres ?

Que lui, Pujol, il se soit mis debout sur les corps des autres pour atteindre une lézarde dans la paroi du wagon afin de lécher la rosée déposée là par l'aube, qu'il y soit resté à espérer une autre rosée, ou tout au moins à profiter du filet d'air qui s'engouffrait dans la brèche, resté là, à piétiner des gens dont il ne savait pas s'ils étaient morts ou vivants ?

Hira n'y croyait pas non plus. Les morts, on ne les piétine pas. Et d'ailleurs, pourquoi les aurait-on transportés comme ça, dans ces conditions ? Pourquoi faire ?

Et Pujol qui racontait comme si tout ça avait eu lieu pour de bon ! Des choses pareilles ne pouvaient pas être vraies !

Hira s'approchait de lui, il était intrigué par son tatouage. Pujol lui expliqua le sens des chiffres. Hira n'y comprit rien. C'était les Allemands qui auraient fait cela. Hira avait bien sûr entendu parler de Hitler. Il avait vu le film de Charlie Chaplin. Hira avait visionné des images de l'homme qui haranguait la foule sur une place gigantesque. Ça l'avait étonné. Non. Impressionné. C'était comme dans les péplums, mais en noir et blanc, et en mieux. Les carrés de soldats étaient bien carrés ! À voir ces gens si ordonnés, si rationnels, Hira ne pouvait concevoir qu'ils avaient agi ainsi que le racontait Pujol, comme des fous.

Le vieil homme avait été raflé comme tant d'autres, il n'avait pas pensé que le voyage serait si long, il était juste parti avec sa brosse à dents et son dentifrice aux trois couleurs. Ils étaient arrivés au camp. On les avait triés. Lui, il avait été mis avec des travailleurs, il avait vu la fumée des cheminées. Il avait compris sans comprendre. Hira ne saisissait pas ce que cela voulait dire, comprendre sans comprendre. Et quand il reposait la question à Pujol, ce dernier se contentait de sourire en curant sa pipe avec son clou.

Alors, il raconta qu'il avait appris à peindre, là-bas dans le camp. Hira s'exclama :

– Ha, j'étais sûr que tu n'étais pas un vrai peintre.

– Si, mon petit, j'étais un vrai peintre, j'ai même gagné ma vie avec ! J'ai peint pour les kapos, puis j'ai peint pour les nazis, les officiers, ceux qui d'un sourcil pouvaient t'envoyer dans la chambre à gaz, ou te laisser crever par terre, dans le froid et la neige, nu. J'ai économisé mon dentifrice, j'ai mélangé les trois couleurs avec d'autres matières, de la terre, du bois que je frottais contre la pierre, des feuilles que je mâchais et que je crachais pour en extraire la couleur. Et je peignais ces biches, je peignais ces paysages. Et le kapo me donnait une pomme de terre de plus.

Hira n'en revenait pas :

– Une pomme de terre ?

– Que je mangeais en cachette.

– Tu ne partageais pas ?

– Des fois si, quand la faim ne me faisait pas tout oublier. Mais j'avais faim tout le temps, j'étais réduit à mon estomac. Je n'étais plus que ça. J'étais la faim. Et la faim ne partage pas.

Pujol avait peint des dizaines et des dizaines de tableaux pour les gardiens. Pour une pomme de terre. Pour un morceau de pain supplémentaire. Puis il partait travailler avec les autres. En dehors du camp. Hira avait oublié quelles corvées Pujol devait accomplir en dehors du camp. Ses lectures avaient altéré les propos de Pujol. Hira lisait *Astérix en Corse* à cette époque-là. Et les Corses, condamnés aux travaux forcés, étaient allongés négligemment par terre, entre sieste et farniente, pour construire la voie romaine, ils tapaient un coup sur le pavé, puis se rendormaient, gueulant sur les Romains qui voulaient les remettre au boulot. Hira avait imaginé Pujol dans cette situation. Ça le faisait beaucoup rire.

Un jour, Pujol lui avait montré son clou.

– Tu vois ce clou ?

– Oui.

– C’était avec ça que je mélangeais les couleurs. C’était avec ça que parfois je peignais aussi. Je ne pouvais pas le perdre. Je n’avais pas le droit de le perdre. Or, les Allemands nous interdisaient d’avoir des outils avec nous. Alors je faisais tout pour le cacher. Quand on rentrait du travail, les Allemands nous mettaient tout nus et nous fouillaient. Tu sais où je cachais mon clou ?

– Dans ta main ?

– Non.

– Dans ta bouche ?

– Non.

Hira comprit d’un coup !

– Non !

– Si !

– Dans ton ?

– Oui ! Dans mon trou du...

Mais Hira était parti déjà dans un fou rire trop sonore pour pouvoir entendre la suite.

– Ha ! Pujol ! T’es un menteur !

Et Pujol souriait, raclait sa pipe avec son clou. Il était devenu un familier de la maison. Hira partait jouer en se disant que cet homme était vraiment très très fort en histoires. Pour un peu, il l’aurait cru !

Un jour, en s’attardant trop, Pujol avait été surpris par la nuit. Il n’y avait plus de bus, guère de taxis. Il avait salué tout le monde et était parti. Hira n’avait pas fait attention à son départ, allait monter dans sa

chambre quand il avait remarqué le clou. Son cœur s'était brusquement soulevé.

– Pujol a oublié son clou !

Il avait pris aussitôt le morceau de métal, était sorti pour rattraper son ami. La nuit était sans lune. L'éclairage public, comme d'habitude, ne fonctionnait pas – Hira y était pour quelque chose ! Avec ses copains, ne jouaient-ils pas à viser les ampoules avec leurs frondes ? Hira vit au loin le point rouge et lumineux de la pipe de Pujol. Il ne voyait que cela. Et une partie du visage de Pujol. Le chemin lui parut long ! Très long ! Pourvu qu'il ne lâche pas le clou ! Il ne le retrouverait pas dans ce noir... Il le serra bien fort dans sa main. Jusqu'à le sentir s'enfoncer dans la peau. Jusqu'à avoir l'impression qu'il ne quitterait jamais sa main. Il arriva près de Pujol.

– Tu as oublié ton clou.

– Non... Je ne l'ai pas oublié puisque tu l'as dans ta main maintenant.

Et il avait accepté de reprendre le clou. Il avait caressé la tête de Hira. Ce fut la dernière fois que Hira le vit. Hira sut seulement qu'il était retourné en prison, s'entêtant à ne pas accepter le rationnement des denrées dans les coopératives de l'État.

Hira ne pouvait pas croire sur le moment que Pujol avait laissé le clou, là, exprès, pour lui. Il n'avait pas cherché à comprendre mais l'interrogation était restée dans un coin de sa tête. Ce n'est qu'après la lecture du *Tunnel* d'André Lacaze que Hira sut pourquoi il n'avait jamais oublié l'empreinte du clou dans sa main, pourquoi cette présence était si forte. Il avait compris ce que Pujol voulait dire. Non, le vieil homme n'avait pas oublié son clou, il le lui avait laissé pour qu'il garde à jamais sa marque dans la paume, les plumes et autres stylos s'y calant tout naturellement...

Souvent, pendant qu'il écrit, Hira caresse un clou imaginaire. La place est là, dans sa main. Quand le manque devient trop fort, il part en quête d'un objet dur, fin, n'importe quoi qui comble l'absence du petit morceau de métal. Souvent, Hira se rend compte qu'il peint avec ses mots, que le stylo qu'il tient est le garant de toute mémoire, le garant de toute survie, car une seule vie sauvée, c'est toute l'humanité préservée. Hira, non, n'a pas peur de penser ainsi. De mettre tant de gravité dans une activité somme toute impuissante, écrire. C'est cela qu'il a appris de Pujol. Il ne faut pas mourir. C'est simple. Il ne faut pas

mourir.

# Mahajanga

1 h 10

Hira vient solder la mémoire et la douleur. Il se trouve dans la chambre où il est né. À Ambohipo. Antananarivo. Dans quelques heures, il entamera le voyage pour revenir vers son père. Là-bas, à Mahajanga. Il a loué une voiture avec deux chauffeurs pour rejoindre la ville de ses parents. Deux chauffeurs pour que ceux-ci se relaient et qu'ils ne perdent pas de temps. Car Hira n'a que deux jours et deux nuits à consacrer à cette visite. Faire tant de chemin, dix heures de vol, dix heures de route, pour ne rester que si peu ! Mais c'est tout aussi bien. L'heure consacrée. Un si précieux rendez-vous. Hira prépare ce voyage depuis plusieurs mois. L'opportunité et le temps de le faire. Une invitation à l'île Maurice et le crochet possible. Ses parents l'attendent. Hira sent la tension dans ses veines.

La nuit semble tellement profonde. C'est la première fois depuis des semaines qu'il tente de se coucher en relâchant la pression, de se dire que ça y est, il peut se donner au sommeil, entièrement. Mais il ne s'en sent pas capable encore. Pas encore. Son père l'attend. Peut-être est-il faible encore, son père ? Peut-être que son cœur peut cesser de battre comme cela, sans prévenir ? Que ses blessures peuvent se rouvrir, s'aggraver ? Hira essaie de se calmer. Il est heureux quand même. Heureux de se retrouver dans la maison natale, de s'allonger sous le même toit qui a vu vivre ses parents, qui l'a vu vivre aussi bien sûr, mais peut-on considérer la maison de l'enfance comme nôtre quand, devenus adultes, nous avons vécu tant d'autres choses, quand nous avons construit un autre foyer, avec nos compagnes ou compagnons, avec nos enfants ? Hira retrouve pourtant cette sensation de quiétude. De protection. Mais il sait aussi que ce n'est que l'inclination naturelle d'un fils pour ses parents, qui ne reflète aucunement sa réalité présente.

C'est lui aujourd'hui qui veille sur son père, pas le contraire. Il pense à la vie de cet homme, à l'histoire de cet homme. Une grande fierté mêlée de tristesse l'envahit. Ils avaient vécu dans cette maison. C'était ici que son père avait commencé réellement son histoire d'adulte. Son père venait de plus loin que la province, son père venait de plus loin que la côte, son père venait d'une enfance maltraitée. Hira ne veut pas y penser davantage. Il faut changer de sujet, se dit-il. Changer de vie...

Il sent autour de lui la présence des livres de son père, presque les mêmes odeurs, presque, mais beaucoup plus altérées, l'odeur des livres renfermés, humides, l'odeur des livres malades, l'odeur des livres qui sont restés orphelins des yeux. Cela fait longtemps que Hira a quitté le pays, abandonné ces ouvrages, cela fait longtemps que le père est parti dans une autre ville, cette autre ville, Mahajanga, longtemps qu'il a abandonné sa bibliothèque.

Peu après ses déboires avec le dictateur, le père avait décidé de déménager dans sa région natale, à Mahajanga. Hira venait d'avoir son bac, il devait donc rester pour poursuivre ses études, tout comme son grand frère, tout comme sa grande sœur, déjà à la fac, mais le père est parti. Il n'avait pas encore les moyens d'embarquer tous les livres. Pour cela, il aurait fallu louer un autre camion. Beaucoup sont donc restés là, enfermés. Hira lui-même avait trié ceux qui devaient partir et ceux qui devaient rester. Il avait ensuite refermé soigneusement l'armoire. Personne n'y avait touché depuis. Depuis bientôt vingt ans... Le système que Hira avait installé pour fermer l'armoire est encore là : des morceaux de carton qui coinçaient les portes. Car les serrures avaient sauté depuis belle lurette. C'était Hira lui-même qui les avait fracturées pour accéder aux livres interdits, du temps où le paternel voulait encore contrôler ses lectures. Hira se le rappelait très bien, il venait de réussir son examen de passage en sixième, il venait d'obtenir son premier diplôme, le CEPE, il avait estimé que *basta*, il était grand maintenant, *c'est quoi ce père qui vous interdit de lire ?*

Hira repense aux autres livres qui ne sont plus, qui sont morts là-bas, à Mahajanga. On lui a raconté que juste après l'arrestation du père sur la route d'Amborovy, les militaires étaient entrés dans la concession familiale. Deux camions militaires. Ils avaient embarqué les meubles, les bibelots et les vêtements. Tout. Sauf les livres qu'ils avaient mis en tas au milieu de la cour, ils y avaient versé de l'essence et craqué une allumette. Les livres avaient flambé et les flammes avaient léché les



feuilles des manguiers. Puis ils avaient mis le feu à la maison. Ils étaient partis.

Hira imagine très bien la scène. Ça revient souvent dans sa tête. Un feu de feuilles noircies où les lettres semblent flotter dans l'air avant de s'effondrer en cendres. Elles ne s'impriment pas, les lettres, pas dans les cendres, elles y demeurent abrasives, illisibles, incandescentes et chargées de colère.

Régulièrement, il fait ce cauchemar : il marche à l'endroit précis du feu, les lettres lui brûlent la plante des pieds, il ne veut pas tomber car, dans la poussière où repose la cendre, des phrases commencent à s'écrire. Il doit repousser la cendre tout en préservant la poussière. C'est à ce moment que son père apparaît. Alors, d'un mouvement de tête, Hira fait disparaître le feu pour que son père ne s'aperçoive de rien. Ses pieds le brûlent toujours mais il fait comme si de rien n'était. Il marche à côté de son père, s'efforce de se tenir bien droit, les lettres redeviennent cendres. Il fait un effort considérable pour ne pas se retourner. Pour ne pas voir la cendre manger la poussière et anéantir les phrases à peine recomposées. Il prie pour que certaines lettres aient eu le temps d'entrer dans la chair de ses pieds. Il se réveille ainsi. Un tel sentiment de regret dans la poitrine...

Le feu, réel, celui de l'incendie de la maison, Hira l'avait longtemps caché à son père quand, dans sa cellule, celui-ci luttait encore contre la mort. Hira savait que pour son père, les murs importaient moins que les livres, moins que les documents, moins que les manuscrits accumulés pendant plus de trente ans de recherches. Mais il n'ignorait pas qu'à tout moment, n'importe quel feu pouvait se déclarer, on n'entrait pas ainsi dans l'Histoire de l'île sans affronter les brasiers et les colères.

Hira avait eu le récit de l'arrestation par son cousin Alphonse. Le père venait de sortir de la radio après avoir lancé son appel. Il était monté dans la voiture, Alphonse était au volant. Ils étaient partis pour rentrer à la maison. Sur la route d'Amorovy, un barrage. Alphonse avait dit au père : « Baba, il y a là des barrages ! – On continue, avait dit le père. – C'est un vrai barrage, Baba, il y a la milice ! – On continue, avait insisté le père, on n'a rien à craindre. » Ils avaient poursuivi, avaient ralenti devant le barrage. Les miliciens avaient surgi du bas-côté, ils avaient crié que c'était Zokibe ! Que c'était lui ! Zokibe était le surnom de son père. Ils l'avaient extirpé du véhicule, ils l'avaient mis à terre. Alphonse en avait profité pour s'enfuir. Une balle

avait sifflé à son oreille. Il avait couru de toutes ses forces. Il n'avait plus rien vu après. Il s'était caché dans les manguiers, n'avait pas même osé jeter un œil alentour, n'était revenu à la maison que dans l'après-midi. Là, il avait aperçu des militaires dans la cour, il avait filé comme si de rien n'était, comme s'il était un simple riverain qui passait par là...

Hira connut la suite de l'histoire par des témoins présents dans un bus arrêté au même barrage. Zokibe était par terre, on l'aurait saucissonné avec une corde en nylon. Bleue. Verte. Qu'importe la couleur ? Le moindre détail prenait une proportion considérable et déraisonnable dans ce genre situations folles et instables, rien n'est innocent sur une scène violente. D'autres disaient que les miliciens avaient traîné Zokibe derrière une voiture jusqu'à l'aéroport. Mais cette version ne tenait pas debout car Zokibe ne présentait pas de blessures allant dans ce sens. Certains affirmaient encore qu'ils se trouvaient dans le même avion qui avait transféré le père à Antananarivo, les militaires l'auraient suspendu par les pieds dans le couloir de l'appareil. Comment cela pouvait-il être ? Accrocher un homme au plafond d'un avion ? Ces gens n'avaient jamais pris d'avion assurément ! Comme si c'était un film dont chacun racontait à sa manière l'histoire qu'il n'avait pas comprise.

Une chose est sûre : Zokibe avait été directement conduit du barrage à l'aéroport. Là, il s'était fait insulter par le général des armées de Ravalomanana. Zokibe avait vu qu'autour, on était prêt à le délivrer. C'était des petits pêcheurs installés sur les plages d'Amborovy. Ils avaient accouru à l'aéroport quand, par les passagers du bus, ils avaient eu vent de l'arrestation. Ils tenaient à Zokibe car celui-ci les avait poussés à s'organiser en syndicat pour lutter contre les privilèges accordés aux bateaux des Japonais et autres pavillons venus d'on ne sait où. D'un signe de tête, Zokibe avait dit non. C'était des lance-pierres contre des kalachnikovs...

Zokibe s'était laissé embarquer dans l'avion, toujours entravé solidement par la corde en nylon. Bleue. Verte. Qu'importe la couleur ? Qu'importe ? Bleue ou verte. Nylon ou sisal. La nuance vous guide sur le chemin de la vérité.

C'est à l'aéroport d'Antananarivo que les coups avaient commencé à pleuvoir. Dans une camionnette qui le réceptionnait à Ivato pour l'emmener à Fiadanana, camp de gendarmes. Coups de crosse sur les tempes, sur la poitrine, sur les genoux, sur les mollets, sur les pieds. Le viseur dans la bouche. Qui tourne. Qui tourne. Ravageant le palais et

les dents. *Parle maintenant ! Parle !* Et les insultes. Encore plus intolérables que les coups. *Parle maintenant ! Parle !*

Hira arrête d'y penser. Il faut dormir maintenant. Quelques petits bruits viennent du toit, un oiseau, un lézard, le vent qui roule des graines prises à l'arbre, ou la tôle qui craque, de vieillesse, de chaleur, comme ça, pour montrer qu'elle vit. Étrangement, une image ne cesse de hanter Hira : lui, portant sur le dos un gros sac de livres, marchant sur une route de terre, le sac est lourd, le soleil frappe violemment, il voit des étoiles devant lui, il ne veut pas poser le sac, même pour se reposer, pas la force de le charger à nouveau s'il s'arrête, le sac contient des livres qu'il va rendre à son père. Ce n'est pas un rêve. Il a réellement vécu cette scène. Quand, quelques mois après le déménagement à Mahajanga, il allait passer ses vacances auprès de sa famille. Il en avait profité pour rapporter quelques livres dans un gros sac de riz rempli à ras bord. Il y avait mis juste en plus deux, trois chemises, un jean. De la station de taxi-brousse à la maison, il fallait marcher un peu...

## 2 h 27

Ce noir de la nuit mourante. Solitude de l'être, insomnie. Le monde éparpillé autour de soi. Pas d'autre espace plus important que ce corps allongé. Les bruissements s'organisant autour pour redessiner les distances. Des coassements. Les rizières – plus bas, aujourd'hui pratiquement terrassées, remplacées par des habitations. Un chien aboyant, un autre lui répondant. Est/Ouest. Un enfant qui pleure soudain et se tait tout aussi vite. Tout près. Le rêve d'un voisin nourrisson. Le chant d'un coq. À cette heure de la nuit ! Hira s'attend à des répliques plus proches. Non. Rien. La surenchère volatile n'a pas lieu. Pas d'autres furies contre la nuit. Cette sensation de replonger en enfance par le simple fait de se retrouver dans la maison parentale ! Pourtant, que de changements ! La cité pratiquement muée en bidonville. L'insécurité telle qu'on n'ose même plus élever des poules. Par leur chant, les coqs se dénoncent aux voleurs. Ces derniers n'ont qu'à tendre les oreilles pour savoir quelle basse-cour piller – et la demeure attenante, tant qu'à faire.

Hira éprouve comme un regret, celui de n'être plus un enfant. Ce

silence et ce noir devenus ordinaires. Faux silence. Faux noir. La perception de l'enfant rend à chaque détail le caractère extraordinaire de sa simple présence. De quel soleil absent vient la lumière qui filtre à travers le toit ? Le noir et le silence lui semblaient toujours des ogres dévorant le monde. Le silence capturait le gibier. Le noir le déchiquetait, l'avalait. Sans bruit. Le réveil était toujours pour lui un moment spécial où il échappait à ces ogres. Il commençait par tousoter un peu. Puis bougeait. Provoquant les bruits de literie. Il respirait plus fort. Puis écarquillait brusquement les yeux pour étendre sa vue sur toutes les lumières du petit matin. Et il souriait. Le sourire faisait fuir les ogres. Et il bâillait. Et s'étirait enfin. Il avait gagné !

## 4 h 45

Hira soupire longuement. Il s'est assis sur le lit. Ses brouillons autour de lui. Il aurait voulu confondre le temps et les souvenirs. Mais aujourd'hui, c'est aujourd'hui, c'est l'affaire des vivants ! Lui, vivant aussi. Vivant cette vie qui est la sienne. Vivant sur des ruines qu'il n'arrive pas à quitter. Quelle est donc la nature de cette douleur ? Pourquoi les cicatrices restent-elles si longtemps sensibles alors que la vie est là, belle toujours, qui attend simplement qu'on jouisse d'elle ? D'autres aussi souffrent. Ils n'écrivent pas leurs maux. Ils n'y reviennent pas. Ne les ressassent pas. Hira a la possibilité de vivre normalement. Juste ça. Vivre normalement. Mais non, il se tue à écrire. Écrire n'est pas normal.

Il ne peut s'empêcher de penser aux lendemains du procès de son père. Il y a huit ans donc. Au verdict prononcé par le juge, Hira s'était laissé envahir par une immense colère, *deux ans avec sursis*. Les charges étaient les suivantes : *tentative d'assassinat sur la personne du chef de l'État, incitation à la haine ethnique, atteinte à la sûreté de l'État, diffusion de fausses nouvelles, sabotage et destructions d'infrastructures de l'État, torture...*

Il ne manquait que le meurtre et le génocide. Hira n'avait pas pris conscience sur le moment de l'absurdité de la condamnation : deux ans avec sursis pour tout cela...

Le procès avait duré à peine vingt minutes. La preuve de l'accusation consistait en un extrait vidéo de sept secondes, une phrase

lue par son père lors d'une émission télévisée, une phrase lue en tant que commentateur, une phrase prononcée par quelqu'un d'autre, une phrase disant que Mahajanga était indépendante, c'était la phrase du gouverneur de la région déclarant la sécession de la province. Le père de Hira, lors de cette émission, avait dénoncé l'inconstitutionnalité d'une telle déclaration. Et c'était cette lecture qui était devenue preuve de sa culpabilité. Le greffier avait failli tomber quand il avait arrêté l'extrait avec sa télécommande, tant il était soucieux de ne passer aucune autre phrase, toute la salle avait vu que son père tenait une lettre, qu'il enlevait ses lunettes après avoir lu...

Hira était debout comme tout le monde au moment du verdict.

Debout.

Il avait bondi en entendant la sentence. Il n'avait retenu que le mot « coupable ». On était venu immédiatement lui dire que c'était bien ainsi. Un ami, avocat à la cour, lui avait mis la main sur l'épaule : *« Il n'a que deux ans, et c'est du sursis, il va sortir de prison, c'est l'essentiel, calme-toi, c'était dix ans ferme qui étaient prévus, tu as gagné. »* On avait emmené son père, et on avait dit à Hira qu'il fallait régler les formalités à quatorze heures.

Il voulait respirer, sortir de là, il avait traversé la salle des pas perdus, il y avait un monde fou, il y avait tant d'injustice dans cette salle, dans ce tribunal.

On était venu le voir encore, quelqu'un qui s'était dirigé droit vers lui dans cette foule oppressante, quelqu'un qu'il ne connaissait pas : *on a coupé la poire en deux, c'est mieux pour tout le monde que vous ne fassiez pas appel...* Hira n'avait pas répondu, c'était comme s'il ne comprenait pas ce qu'on lui avait dit, il était sorti du tribunal en repoussant la sollicitude d'une autre amie qui l'attendait là, sur le perron. Il avait marché le long de l'avenue, il avait traversé la rue sans regarder les voitures, ça klaxonnait mais il s'en foutait, il s'était dirigé vers le lac Anosy, il avait marché, marché : *oui, on ne fera pas appel, tu viens de sortir ton père de l'enfer, si tu fais appel, il retourne en prison en attendant le nouveau procès...* Il ne pouvait pas se permettre cela.

Il était revenu sur ses pas. Il avait passé des coups de fil. À sa mère, à ses frères et sœurs, à ses amis relais qui le soutenaient depuis le début. Sa mère prendrait le taxi-brousse dès le soir pour les rejoindre. À la colère succédèrent un grand soulagement, puis une grande fierté. Il avait pu le faire ! Son choix n'avait pas tué son père ! Le choix de ne

plus payer, le choix de ne plus plier, le choix de déplacer les débats sur la question des droits de l'homme, le choix de ne pas trop médiatiser l'affaire pour donner une possibilité à l'État de sauver la face ! C'est ce qui s'était passé. Il n'y avait pas eu de non-lieu ni d'acquittement comme il le souhaitait mais son père était libre ! Deux ans avec sursis...

Qu'est-ce que la justice dans un État de non-droit ? Hira n'avait pas de réponse à donner. Au fond, il comprenait. Les propos de son père étaient, au premier sens du mot, inacceptables dans un pays qui avait peur d'entendre sa propre histoire.

Les vérités sont inaudibles en temps de tâtonnements. Dire que chaque région a besoin d'autonomie et ne doit pas dépendre de l'État central semble si évident. Mais quand l'État central est confondu avec l'ethnie dominante, quand la peur de la division fait craindre l'autonomie et la décentralisation, alors de tels propos, de telles paroles sont inacceptables pour beaucoup de personnes qui n'ont pas oublié que l'État colonial a tout fait pour dresser les uns contre les autres, *diviser pour régner*.

Parler d'autonomie semble aller contre l'unité tant espérée depuis des années. Parler de décentralisation semble fustiger la capitale. Parler de fédéralisme semble prôner la division et le tribalisme. C'est en cela que ce pays est encore traumatisé par la colonisation, la peur d'éclater à tout moment...

Oui, les propos de son père étaient inaudibles pour un pays profondément marqué par le colonialisme, où la formulation simple du mot « ethnie » mettait tout le monde en émoi et pouvait provoquer des tensions et des violences.

Les propos de son père venaient-ils trop tôt ? Non, c'est le lot des propos qui doivent se dire et qui brûlent ceux qui les profèrent. Son père savait que tôt ou tard, ces questions reviendraient. Ce pays ne peut pas vivre ainsi. Tout ce pouvoir dans les mains de quelques-uns, là dans la capitale. Hira savait qu'en parlant ainsi, son père devait encore et toujours préciser sa pensée. Capitale ne signifie pas l'ethnie de la capitale. La capitale n'est qu'un lieu où se sont concentrés tous les pouvoirs. Ces pouvoirs ne sont pas d'une ethnie particulière, ces pouvoirs sont d'une poignée d'hommes et de familles ne représentant au final que leurs propres intérêts...

Le lendemain du procès, sa mère arriva. Son père était au petit déjeuner et avait fait l'effort de se lever. Malgré sa faiblesse. Il revenait

à sa femme.

Hira revoit dans la pénombre du salon l'étreinte de ses parents. Un moment d'intense silence et d'émotion. Il s'était éclipsé en retenant ses larmes. Il avait entendu leurs chuchotements d'amour, perçu la douceur de leurs voix. Vague expansive dans sa poitrine. Il avait pu les réunir à nouveau ! Il savait l'importance que sa mère avait pour son père. Oh oui ! Il le savait tellement.

Mais lui, Hira, a-t-il conscience de l'importance de sa propre femme ? Lui qui s'absente tant. En écriture. En voyage. Et même s'il s'en rend compte, que fait-il ? Hira qui reste longtemps dans cette histoire passée déjà, résolue. Le père n'est plus en prison, et lui, il semble toujours traumatisé. N'écoutant finalement que ses propres malheurs. Hira se sent pris au piège. Mais le piège est encore plus terrible pour celle qui partage sa vie. Qui n'avait pas demandé cela. Un mari absent.

## 6 h 1

Dans une demi-heure, la voiture sera là. Revenir. Longtemps, il a cru que c'était vers l'enfance de son père. Non. Revenir. C'est vers sa propre vie. Vers sa propre famille. Solder cette enfance du père, bien sûr. Mais revenir à lui. Revenir à Elle. Être l'adulte heureux qu'il doit être puisqu'il a eu une enfance heureuse ! Malgré la dictature. Malgré les aléas politiques de son père ! Malgré les polémiques de ses livres. Revenir.

Il retourne discrètement dans cette chambre qui n'est plus la sienne. Il s'entête à la considérer comme sienne, mais elle ne l'est plus. Un mur a été abattu pour l'agrandir. À la place de la fenêtre où s'engouffraient le soleil et les bruits, il y a maintenant une entrée vers une autre pièce, une longue salle fermée, toujours plongée dans l'obscurité. Il pense à Elle. Il pense à ses enfants. Il est temps qu'il revienne vers eux. Toutes ces années à ne penser qu'au père, toutes ces années où il n'a vécu que pour l'écriture de l'enfance du père. Ce père dont l'histoire s'est confondue avec l'histoire du pays. Dure. Violente.

Après les retrouvailles avec son mari, la mère de Hira n'arrêtait pas de palper son homme. À la tête, aux bras, à la poitrine. Elle lui demandait si ça allait là ? Ici ? Là ? Le père avait de nombreuses

marques sur la peau. Des taches noires que Hira lui-même avait remarquées. Hira s'était senti de trop. De trop comprendre la main de sa mère qui revenait sur le corps de son père et qui ne reconnaissait pas tout, qui devinait les plaies, les blessures, les silences. Lui-même aurait voulu le faire car le père n'avait pas raconté les coups – son père était-il lui-même conscient de tous ces coups qu'on lui avait portés ?

En regardant ses parents, Hira avait su qu'il n'y avait que sa mère pour le mener vers la guérison. Ce n'était pas à lui de le faire, comme ce n'est pas à lui, aujourd'hui de raconter cette enfance blessée. Il ne peut pas remonter le passé et consoler l'enfant qu'était son père ! C'était à sa mère de le faire, et sa mère, de plus, l'avait déjà fait, l'avait toujours fait, comme dès le début de leur histoire, à eux deux, où la femme avait été la renaissance de l'homme. Comment Hira, pendant toutes ces années, avait-il pu ne pas comprendre cela ? Comment ? Quelle était cette obstination qui le portait si fort qu'il n'écoutait personne ? Pourquoi s'était-il tant braqué lorsqu'Elle lui avait dit la même chose : « Revenir tue si ce n'est pas vers soi-même » ?

Dans cette maison d'enfance, Hira sait pourtant qu'il a perdu sa cité natale, sa terre d'origine. Il venait de là bien sûr, mais de bien plus loin encore. D'où ? Il ne le sait pas exactement. Ce n'est pas un lieu. Ce n'est pas un pays. Ce n'est pas une terre, il vient de l'enfance de son père, comme tous les enfants qu'on enracine quelque part mais dont la souche se révèle soudainement d'ailleurs, il vient du récit de cette enfance, celui qui renferme les déplacements et les fractures, un récit qui serait bientôt fermé, le père prêt enfin à complètement le délivrer.

Dans cette culture qui idolâtre les terres des ancêtres et le tombeau d'origine, tombeau du premier du clan, tombeau du premier de la grande famille, Hira sait qu'il n'a pas vraiment sa place. Il n'est lié finalement à aucune terre, à aucun tombeau, même si le tombeau existe, même si les terres de l'ancêtre sont là-bas, à cet endroit précis du pays tsimihety, Mandritsara.

Hira a ce regret de n'avoir jamais vu la maison de Ramanana. Oui, il a ce grand regret. Mais ce n'est pas fini encore. Ce n'est pas fini encore, maintenant que le récit se délivre et apaise tout.



La voiture est venue le prendre à l'heure prévue. À sept heures du matin. Ils sont en route depuis deux heures, depuis peu ont quitté Antananarivo-Ville. Hira éprouve une sensation étrange, il ne parle pas beaucoup, les deux chauffeurs non plus. Ce ne sont pas exactement des chauffeurs. Ce sont deux associés qui louent leurs voitures. Hira n'a pas demandé combien ils en ont réellement, de voitures. Il est dans une sorte d'état second. La nuit d'insomnie sûrement. Les courbes et les virages qui le bercent. Les lieux se succèdent. Familiers. Hira a besoin de repasser par tous ces endroits, besoin de les revisiter, comme une dernière fois, un adieu, à l'enfance, à un récit entamé, et qu'il n'a pas su – ou pu – prolonger.

Hira déploie son chant de silence à l'abri des amertumes. Serait-il le seul à répandre son chant dans ces collines autrefois monotones et bruissant maintenant de nouvelles constructions ? Des bâtiments à n'en plus finir. De magnifiques villas et propriétés. Des mines de pierres à ciel ouvert. Des maisons de fortune. Des projets abandonnés, façades édentées, toujours entourées de barbelés. Quelques ruines modernes. Des sacs plastique dans les arbres. Et des  $4 \times 4$  qui passent en trombe, les dépassent sur ces routes bien étroites.

Un rien de mémoire, comme une brume dont la déchirure est le soleil. Il entend comme une détonation. Ce n'est rien. L'habitude des hantises et des souvenirs refoulés. Il arrête de penser. Tout est calme. La route et encore la route. Sinueuse. Qui commence à monter maintenant. Des rochers, des collines qui ne cessent de faire émerger des pierres, des hommes et des effervescences.

Il ferme les yeux.

Elle, Elle.

Il rouvre les yeux.

Il va achever cette histoire avec la douleur et rejoindre enfin son amour. Revenir. Si ce pays n'est pas en guerre, il a ses frontières avec les requins : le sec, sable ou roche, rive ou récifs. Hira a les siennes avec ses concitoyens : frontières du vide car il ne se considère plus d'aucun pays. Le soleil le perce. Ça lui fait mal là où pointe et jaillit l'impulsion. Logique du temps qui passe, qui dénoue les affections. Part des choses et corps entier encore. Zone de fissures et mornes pensées. Inavouable désir de partir. Un trait de colère. L'air de rien. Terre risible. Marcher sur les contradictions. Tous ces endroits étaient d'une belle enfance...

Jamais eu cette sensation de perdre un pays.

Il n'y a plus de pays, il n'y a plus de pays...

*Rien ne sera plus comme avant.* Il cherche d'autres mots, d'autres formulations. *Rien ne sera plus comme avant.* Il n'en trouve pas d'autres. *Rien ne sera plus comme avant.* L'enfance liée à Antananarivo. Lui qui s'est construit dans ces collines. Cette communion avec le paysage. L'air. Le son. La langue. Il était de cette ville. Il n'en sera plus. Il se sent comme un apatride. Arraché de son creuset. Son père avait essayé de lui donner une enfance merveilleuse, à lui comme à ses frères et sœurs, il avait eu cette enfance, merveilleuse, associée à cette ville, merveilleuse, mais l'enracinement ne donne pas toujours un arbre en phase avec le paysage. Oui, il se sent ainsi, enraciné mais hors du paysage. Son désespoir en est plus grand encore. Ses racines ont pris dans cet environnement qui ne le reconnaît pas. L'enfance heureuse n'a pas offert une terre à l'adulte. On dit toujours que l'enfance enrachine, mais la sienne est un rêve figé dans ses souvenirs. Maintenant qu'il est adulte, rien ou presque ne correspond aux images qu'il a gardées. Tout a profondément changé et il n'a pas sa place ici.

Hira regarde longuement une photo d'Elle. L'amour est terre nomade où le regard enrachine. C'est là son pays. En étendue d'amour. Dans ses yeux.

*Je t'ai ramené ma mélancolie d'horizon,  
Les paysages traversés un jour sans toi, les pluies qui  
tombent sur les épaules figées,  
Je t'ai ramené les pierres glanées sous mes semelles, les  
poussières collées sur mes lèvres asséchées,  
Des roulements de galets quand mon cœur s'en était allé  
battre l'émoi du retour,  
Je prendrai en passant fruits rafraîchissants,  
Et grenade  
Et figue de barbarie,  
Je t'ai ramené quelques chants du lointain pour te susurrer  
l'exil des amours,  
Je t'ai ramené et mon cœur et mon être.*

Mais Elle, n'a-t-elle pas déjà trop souffert ? Ne l'a-t-il pas déjà tuée ? Hira est réticent à parler d'Elle. À faire d'Elle une proie de l'écriture. Il ferme le chapitre. Il regarde le paysage. Non. Il ne regarde pas. Rideau.

Il s'évade. Le paysage est un rideau qui tombe sur les pensées. Il s'endort. Il veut se peupler de rêves d'Elle.

## 11 heures

Songe de l'ombre sans couleur, Hira a le vertige devant tant de sombres refuges. Déplier sa mémoire sur le grincement des portes qui peinent à se fermer, il reste sur le pli, il reste sur le seuil. Comment raconter ? Et dévaler la honte sur le haut tressautement des poumons, caler la colère sur le corps émietté... Hurler, le silence ? Râle de l'ombre couchée, un pli sur le grincement, il ne rétablit pas l'ombre torsadée, au contraire, il appuie sur son immobilité, et son âme par-dessus. Lâche est le ton tenu sur ses toussotements. Et ses riens. Et ses déroutes familières. Mais rien n'est arrivé. Aucune mort ne l'emporte tandis qu'ont disparu les uns après les autres ceux qui ont tenu leurs ombres en laisse et qui se sont figés sur place.

Murs et coulées d'ocre, torchis de part et d'autre des épaules, Hira ne rétablit pas le pli, il se penche vers le silence. Que l'on vous crève ou que l'on vous rince, vous l'acceptez, musique de vos os qui craquent, vous le savez, ça vient de là, de la rotule qui tourne ou de l'astragale qui... vous le savez.

Les chants de mémoire pour les jours qui ressemblent à la nuit, les chants de mémoire pour les nuits qui s'assemblent aux jours, les chants de mémoire pour les jours à forger du passé, pour les nuits qui passent à l'oubli du plus tard, au lendemain où hier n'a plus de sens qu'aujourd'hui, Hira n'est plus qu'un mouvement qui va vers le plus léger, une sensation de refus qui vient du vide, il caresse les visages et attise quelques nerfs qui font tressaillir, mémoire quand l'indifférence et l'imposture posent leurs masques. Hira est de la horde des voleurs de songes, Hira est de la horde des ripailleurs de voix, Hira est de la horde des orpailleurs d'histoire, Hira est, Hira n'est plus, Hira ne vit plus, Hira vit, Hira n'existe plus, Hira existe. Hira est la harde sur le dos de l'ombre, Hira est l'ombre sur le pli des obscurs, il est de la horde des voleurs de songes, il est de la horde des ripailleurs de voix, il n'est plus, il vous suit, il ne vit plus, il vous vise, il n'existe plus, il vous exige, Hira est de la horde des rocailleurs de chœur et des grands tambours de chair, Hira fait mémoire en s'enracinant dans le vide, il est, il ne suit

pas, il vit, il ne vêt pas, il existe, il n'existe pas. Il est. Il rend nu. Et quand sera semé ce qui sera pour s'aimer, il prendra le pas du vent et s'en ira sans trace, il ne sait de quelle plante il a ravi l'écorce de sa mémoire, peau morte de son histoire, il ne sait de quelle racine il a étiré les vertèbres de son dos, mais quand sera semé ce qui sera pour s'aimer, il s'en ira, il s'en ira, il s'en ira, il s'en ira. L'œil fatigue d'avoir trop vu, trop su, trop lu, il s'en ira, lettres du vent et alphabet de l'oubli, sur la danse du temps et des infimes transes.

Hira ne rêve que de belles écritures mais la vie a pris son corps pour ratures. Il brouillonne. L'histoire immédiate l'a versé dans sa violence. Il ne cesse de remettre l'encre sur la feuille dans l'espoir de retrouver l'émerveillement de l'enfance. Brindille de souvenirs qui le traverse, tout vent emporte. Il avait quitté son pays à vingt-trois ans. Une pièce censurée à peine écrite. La nécessité de partir de soi-même pour ne pas implorer.

Il n'avait pas imaginé à quel point il allait perdre le contrôle de sa vie. Il l'avait déjà laissée seule, Elle qui allait devenir sa femme.

Sur ce même trajet, dans le sens inverse, il était avec ses parents, la nuit, pour rejoindre Antananarivo, ses parents avaient alors refusé qu'il se marie déjà, *plus tard, oui, plus tard, pas dans cette précipitation, plus beau, plus grandiose, tu es bien trop jeune, trop jeune, et tu vas partir en plus, tu ne sais pas si tu feras encore ta vie avec Elle, la vie est longue.* Il leur avait pourtant dit que c'était bien Elle. Il le savait. *Vous ne la connaissez pas et vous dites que ce n'est pas Elle ?* C'était Elle. Mais il ne s'attendait pas une seule seconde au refus de ses parents. Il pensait annoncer une bonne nouvelle. C'était le choc qu'il avait peint sur les visages de ses parents. Eux, qui eurent l'impression de perdre deux fois leur fils, le départ annoncé après la pression de la censure, et ce mariage qu'ils n'avaient pas vu venir. Hira eut le sang glacé. *On ne refuse pas, on va juste repousser, on va le faire bien, dans un an.*

Mais dans un an, il sera en France, il ne sait pas ce qui va se passer là-bas. Dans un an, comment pourront-ils organiser un mariage plus grandiose ? Eux qui ont à peine relevé la tête depuis le déménagement à Mahajanga ? Hira était incapable de se disputer avec ses parents. Il était juste désespéré. Il disait non intérieurement, non, *vous vous trompez. Vous aussi, vous étiez très jeunes lors de votre mariage. Maman, tu n'avais pas dix-huit ans !* Mais c'était différent, argumentaient-ils, c'était une époque plus facile, et on s'aimait. *Mais je l'aime aussi, Elle.*

Oui, mais on va bien le faire, ton mariage, on va bien le préparer, on va l'annoncer à ses parents à Elle. On viendra avec toi le leur expliquer. On va demander la main de cette fille.

Hira avait capitulé, les larmes figées dans son corps. Il savait qu'ils avaient tort mais il y avait cette impossibilité d'aller contre eux, une sorte de paralysie qu'il n'avait jamais ressentie. De toute sa vie, jamais il ne s'était disputé avec ses parents. De toute sa vie, jamais il n'avait été grondé par ses parents, pas une seule fois, ou peut-être si, quand à trois ans il avait grimpé sur la bibliothèque pour sentir l'odeur des livres et que son père avait surgi comme un typhon. La paralysie l'empêchait de se lever contre eux. Il ne savait pas comment se lever contre eux. Non, il ne savait pas.

Ils étaient partis le soir même pour faire la « demande en mariage », mais surtout pour décaler le moment de l'union. Là-bas, à Antananarivo, Hira avait déjà lancé les procédures administratives, il fallait donc tout annuler à la mairie. Hira pensait à Elle. Elle n'avait rien demandé. C'est lui par désespoir de partir qui lui avait fait un enfant. Il savait que s'il ne se retirait pas, il y aurait un enfant. Il ne s'était pas retiré. Il ne voulait pas partir. Il ne voulait pas la perdre. Comment pouvait-il partir et la laisser, Elle ? La laisser ainsi ? Il s'était accroché à la promesse de ses parents. Oui, on le fera plus tard. En plus grandiose...

C'était sur ce même trajet, dans le sens inverse, cette nuit-là, il avait posé sa tête sur l'épaule de sa mère, il n'avait rien dit, une larme avait coulé sur sa joue, une larme d'au revoir, presque d'adieu, dans le plus profond silence de sa douleur, il pressentait l'éloignement inéluctable qui allait survenir, il serait à Elle, il ne serait plus à sa mère.

La voix de son père, celle qui lui avait toujours paru fascinante, croyait annoncer une belle alliance à venir mais ravageait en fait une belle histoire. Ses parents à Elle ont pris acte. Bouleversés pour leur fille. Profondément blessés. Hira le voyait. Ça sautait aux yeux. Elle était là. Il la voyait détruite. Il n'avait plus osé la regarder. Il s'était juré dans son cœur. *Je t'emmènerai là-bas. Je te ferai venir près de moi. Je ne t'abandonnerai pas. La distance n'est rien. Je reviendrai.* Il ne voyait pas comment, en un an, ses parents trouveraient le moyen de faire leur mariage grandiose. Non. Il ne voyait pas tandis que son père continuait à parler.

Hira était parti. Il avait quitté l'île. Ses absences ont commencé là. Il

ne le savait pas. Ses attentes, à Elle, ont commencé là. Elle le savait. La grandiose célébration n'a pas eu lieu. L'enfant était née, une fille. Hira était revenu. Il avait décidé de ne pas attendre ses parents pour se marier. Ses parents n'avaient rien organisé. Manque d'argent. Peut-être pas la volonté. Son père pataugeait encore dans ses problèmes politiques. Sa mère ne savait pas encore comment se séparer de son fils, ni comment accueillir cette nouvelle fille. Ils n'étaient pas venus à la cérémonie. De douleur, ont-ils dit, pas de refus. Le père était quelque part, en tournée. Hira n'avait pas élevé la voix. Elle serait Lui. Lui serait Elle. C'est tout ce qui comptait. Elle était dans une douleur si profonde. Il se sentait si impuissant à la sortir de là. Il n'avait que des promesses, les promesses de l'absent. Il était reparti encore. La laissant, mariée, avec l'enfant. Il n'a pu les faire venir auprès de lui qu'un an et demi plus tard.

Partir...

Dire l'île et se retrouver au milieu d'un océan d'encre et de mots à sauver de la houle. Comme l'enfant qui vide l'océan avec une petite cuillère. Il était ainsi. Comme l'enfant qui ne sait pas que le ressac aime offrir et reprendre. Hira était perdu dès l'enfance. Oui, il était cet enfant perdu pour avoir voulu dire une île à la dérive. Sans Elle, il ne serait déjà plus là. Ni sa personne. Ni son écriture. Si sa mère était la source de ses cahiers, Elle, Elle était le courant qui traversait ses livres.

Je reviens, murmure-t-il, je reviens. Permits-moi juste d'achever ce récit.

Paysage.

Absolument gigantesque.

## 13 h 45

Autour de midi, ils se sont arrêtés à Maevatanàna, ville où l'on prétend que la température est la plus élevée sur l'île – on le dit, mais Hira a traversé d'autres endroits du pays tout aussi chauds. Faire le plein d'essence. Boire. Se dégourdir les jambes. Grignoter. Hira s'est dirigé vers « son citronnier » et en a cueilli une feuille à mettre sous la langue.

À Maevatanàna, il agit toujours ainsi, un rituel, depuis qu'au cours d'un voyage en famille il avait été saisi de nausée et de maux de tête à

cause de la grosse chaleur. Son grand frère et lui devaient rapporter à la voiture des bouteilles fraîches de Fanta et de Coca-Cola.

Hira n'avait pas pu suivre son frère, il avait repéré les marches d'un grand hôtel où un citronnier donnait de l'ombre. Il avait titubé jusque-là en résistant à l'envie de vomir, et en dessous de l'arbre avait ressenti comme une grosse claque de fraîcheur chamboulant plus encore son ventre et sa tête. Senteur. Violente. violemment bonne comme était violemment mauvaise la nausée qui s'était emparée de lui. À peine était-il assis sur les escaliers qu'il avait vu un panier d'osier plein de feuilles. Il allait en prendre une, croyant que c'était des feuilles du citronnier. Il avait reçu de suite une claque sur la main. Un vieux musulman à la barbe blanche mâchait son khat. Hira avait compris son erreur.

*Non. Pas sac de feuilles de citronnier. Non. Sac de khat.*

Le vieux lui avait désigné simplement une branche qui pendait au-dessus de lui. Hira avait relevé la tête et cueilli une feuille, il l'avait mise sous sa langue. Il avait respiré par la bouche pour mieux avaler l'arôme et ainsi repousser la nausée. Il avait attendu là que son frère revînt, les mains pleines, trop pleines, tenant quatre bouteilles, les deux de Fanta sous les aisselles, et les deux de Coca dans les mains. Hira n'avait pas eu la force de lui proposer d'en porter une ou deux. D'ailleurs, son frère voyait bien qu'il était mal. Pas fou, le frangin tenait à ses bouteilles !

Ils étaient arrivés à la voiture. Leur mère avait sorti les gobelets de fer (trois ou quatre), le grand frère avait servi et chacun avait bu à son tour. Hira, en principe, préférait le Fanta mais il était incapable d'avalier quoi que ce soit. De plus, il était occupé à respirer sa feuille par la bouche ! Quand ils eurent repris la route, Hira était devenu de plus en plus bavard dans la voiture alors que les autres se liquéfiaient. Ses frères et sœurs s'en étaient étonnés. Hira avait montré sa langue et la feuille dessous. *C'est parce que j'ai pris de la drogue !* « C'est le khat du vieux ! » s'était exclamé son grand frère. Nannie, sa grande sœur, avait tourné son regard vers leur mère : « Mama ? » Mais *mama* avait juste eu son petit sourire espiègle...

Hira adore se souvenir de ce sourire. La feuille de citronnier avait ouvert une éclaircie dans son corps et dans son esprit. Il y pense souvent dans les moments durs de sa vie. La senteur revient alors comme par miracle. Et le sourire de sa mère. Et leur complicité. Et

l'étonnement de sa grande sœur devant l'inaction de leur mère ! Hira pouvait reprendre sa route, le cœur rempli de courage.

Hira revient à aujourd'hui. Maevatanàna. Escalé. Pause. Il voit les deux chauffeurs qui conversent avec joie, ils se tapent dans les mains, *On y va, patron !* Ils repartent. Hira sait que la route devient plus facile après la fournaise de Maevatanàna. Ils font deux heures encore et ont en point de mire la ville de Mahajanga. Les deux chauffeurs s'exclament de joie, croyant être arrivés déjà. L'odeur de la mer renforce leur impression. Ils ne sont jamais venus ici. Hira ne leur dit pas qu'ils en ont encore pour une heure et demie de trajet. Au moins. La ville est là, visible, mais la route est maîtresse du temps, il faut se laisser avaler d'abord par ses courbes et ses sinuosités. La chaleur est revenue. Les surprises sont courantes. La panne est fréquente. Les gendarmes sont entreprenants et les bakchichs à prévoir. Ça ralentit forcément tout voyage qui se respecte, dans ce pays du *moramora*, du *piano, piano*...

Hira est entré dans la concession familiale avec une paix dans le cœur rarement ressentie. Ses parents sont là, debout, au pied du manguier, à l'endroit où les livres ont brûlé il n'y a pas si longtemps. Il sort de la voiture. Une petite fille vient à sa rencontre avec un *sijavo* prêt à boire déjà. C'est la dernière fille de Tom. Hira boit longuement, redonne le *sijavo* à moitié vide à l'enfant et embrasse enfin ses parents.

## 21 heures

Ils s'installent dans le patio. Le père raconte ce que le fils sait déjà. Mais le père raconte sans douleur. Il y a là aussi Tom, Nannie, Pacia. Manque le grand frère et les deux plus jeunes sœurs. Le père raconte son enfance avec une sérénité que le fils ne lui a jamais connue. Il retrace l'histoire de Ramanana, karana, originaire de l'Inde, riche, possédant des terres à perte de vue, administrateur colonial, le désir de celui-ci de se sentir pleinement malgache, son mariage avec Rasoa, sans qu'on ait demandé son avis à cette dernière.

Dans la maison de Ramanana vit déjà une autre femme, originaire des hauts plateaux, vit déjà un autre enfant, Bertin. Ramanana voulait se faire accepter complètement dans sa région. Pour cela, il fallait épouser une native du coin. Ça avait été Rasoa. Provoquant la colère de la première femme, réduite de fait à l'état de maîtresse. C'était les



années trente. L'enfant était né sans que la mère ait eu son mot à dire.

Ramanana avait été banni de sa famille indienne. Pour avoir épousé une Malgache considérée comme de caste inférieure. Ramanana a suscité l'indignation des autres richissimes coloniaux. Pour avoir épousé une indigène. Ramanana voulut aller plus loin encore dans sa quête d'identité malgache. En finançant clandestinement des nationalistes travaillant pour l'Indépendance du pays. Grand personnage de l'autorité coloniale le jour. Nationaliste la nuit. Sous couvert de négoce de tissus, il allait en Indochine. Le mythe dit qu'il y aurait rencontré Nguyen Sinh Cung, devenu plus tard Hô Chi Minh.

Ramanana mourut brutalement alors que le père de Hira n'avait que trois ans. Celui-ci se rappelle le cercueil resté seul dans une petite maison abandonnée. Il n'y a pas réellement eu de famille pour l'accompagner. De quoi est-il mort ? On l'a sûrement su à l'époque. Mais le père de Hira, non, jamais. Hira, un jour, il se souvient très bien, avait demandé à sa grand-mère Rasoa pourquoi son grand-père était mort. Hira devait avoir dix ans, il en a un souvenir précis parce que sa mère venait de se disputer avec sa grand-mère, et que sa question brutale avait déstabilisé celle-ci, elle qui était encore chamboulée après la dispute. Rasoa ne s'était pas démontée pour autant, *ton grand-père, après son dernier voyage en Indochine, a été emprisonné. Il a été puni pour avoir rencontré les communistes. Les Vazaha l'ont frappé en prison. Les Vazaha ne lui ont pas donné de nourriture, ni d'eau. Puis quand il a eu très faim, ils lui ont donné de la nourriture pour les chiens et les cochons afin qu'il tombe malade. Et ils l'ont frappé à nouveau. Ils l'ont laissé par terre, dans la boue de la cellule. Ils l'ont ensuite sorti de prison. Ton grand-père était très faible. Il avait attrapé la pneumonie. Les Vazaha ont demandé à son demi-frère qui n'était pas riche de lui donner du riz mélangé avec du verre pilé. Comme cela, à sa mort, le frère de ton grand-père pourrait avoir sa richesse et sa femme.*

– Toi ?

– Oui, moi ! T, le frère de ton grand-père, ainsi a fait et ton grand-père est mort quelques mois après sa sortie de prison. Il a eu les biens, mais moi, je suis partie, je me suis enfuie. C'est pour ça que j'ai eu un autre mari, d'autres enfants.

Le père de Hira est surpris par cette version. Non, non. Ramanana n'a pas fait de prison. Il a eu une maladie. Quelle maladie, si jeune ? Une trentaine d'années ? Mais Hira n'obtient pas de réponse. Un

silence. Pour accepter que l'on ignore la vérité. Le père continue. Le fils calme sa soif de détails. Le plus important n'est pas le récit en lui-même mais que son père puisse le délivrer, ou s'en délivrer. L'orphelin est laissé à la mère par décision du tribunal, mais à ses six ans, l'enfant doit être rendu au demi-frère du défunt. Les biens sont gérés par le demi-frère jusqu'à la majorité de l'enfant, car en temps de colonisation, qu'est-ce qu'une femme indigène ? Même mariée à un citoyen français ? Pourrait-elle hériter de la richesse de son mari défunt ? Elle est analphabète. On l'a prise dans son village pour la marier à cet homme. Elle a maintenant cet enfant. Or cet homme qu'elle n'aimait pas est mort. Elle ne veut pas de cette richesse, et encore moins épouser l'oncle de l'enfant. Ni continuer à subir l'autre femme et son fils. Non. Elle est partie, emmenant son enfant dans son village natal. Elle y a trouvé un autre homme. Bien vite. Bien trop vite. Car l'enfant a bientôt été encombrant. L'enfant non désiré. On l'appelle le fils du mort. On l'a confié à ses grands-parents, Dadaha et Dady, le père et la mère de Rasoa. *L'enfant fut nourri avec les bœufs et le lait très frais des vaches.* À six ans, conformément à la décision du tribunal, son oncle est venu le prendre, l'a envoyé à l'école avec son frère Bertin. Les premiers coups datent de cette époque. Pour une leçon mal apprise. Pour une note qui ne correspond pas au désir de l'oncle. L'oncle l'aligne contre le mur et le fouette, l'envoie au lit sans rien dans le ventre. Les lendemains des coups, en sortant de l'école, l'enfant voit les mamans des autres, il se demande où est passée la sienne. Pour ce qui est de son père, il sait qu'il est mort. Ne l'appelle-t-on pas le fils du mort ? Il sait car Dadaha, son grand-père, lui a toujours expliqué que T. n'était pas son père. À ses questions, il a toujours eu les mêmes réponses. T. n'était pas son père. Mais il ne comprend pas. Pourquoi doit-on toujours le battre ? L'oncle. La maman de son demi-frère ainsi que la mère de celle-ci, vieille femme méchante avec lui, tendre avec son demi-frère. Où est sa mère ? Pourquoi l'a-t-on arraché à ses grands-parents ? Pourquoi habite-t-il dans cette grande maison avec ces gens qui ne pensent qu'à le maltraiter ?

Le père de Hira n'arrête pas. La nuit est belle aujourd'hui. Les manguiers posent sur la concession une force qui a toujours marqué Hira. Tout cela correspond à l'énergie qui se dégage de son père. Tout dire à son fils. Transmettre, maintenant. Là, à quelques mètres de l'endroit où les livres ont brûlé. Depuis longtemps, Hira rêve de ce

moment. Depuis si longtemps. Depuis ses dix ans, quand il s'était mis à fouiller dans les archives de son père. Il n'aurait pas pu savoir que la parole ne viendrait qu'avec la mort des livres.

*Un beau jour, ma mère s'est présentée avec une petite fille toute noire. Elle s'appelait Marianne. Et ce jour-là, je pouvais venir avec eux voir mes grands-parents. Je suis donc resté quelques jours avec elles. J'avais enfin une mère. J'avais enfin une famille, une petite sœur. Mais Marianne est tombée malade. On l'a menée à l'hôpital. Elle y est morte. Ma mère m'a redonné à nouveau à Dadaha et Dady dans leur village. J'étais l'enfant qui portait la mort. Elle avait perdu un mari, mon père. Elle avait perdu une enfant, ma sœur, ma demi-sœur. Mais moi, je ne comprenais pas tout cela, je voyais juste que je revenais dans le village de Dadaha et Dady, parmi les bœufs et les vaches, à l'endroit d'avant les coups, le paradis. Pas pour longtemps. T. arrivait pour me reprendre. En le voyant venir, je me suis caché dans la plantation de maïs. Tout le monde criait pour m'appeler. Je ne bougeais pas. Furieux, T. est reparti en proférant des menaces. Le lendemain, mon grand-père m'a ramené à Mandritsara, et m'a reconduit chez T. Tout de suite, j'ai reçu ma ration de gifles. J'ai vu mon grand-père se retourner, s'arrêter et repartir la tête basse. Je me sentais perdu. Mon grand-père m'abandonnait. En plus, j'avais perdu de vue ma mère. Et l'enfer a recommencé. D'autant plus que je commençais à prendre conscience que les flagellations étaient surtout pour moi. Car Bertin ne portait pas comme moi des traces de coups. Il vivait à l'aise, il était bien nourri. Alors que je souffrais de la faim.*

Nannie soupire profondément. Hira reconnaît cet air de grande empathie qu'elle a toujours eu pour son père. Nannie a été la première à dire à Hira de laisser tomber cette histoire du père. *Tu ne feras que remuer le couteau dans la plaie. Tu ne vois pas que Papa souffre quand tu poses toutes ces questions ?* Mais c'était il y a longtemps. Mais c'était plus fort que Hira. Il fallait que cette histoire, il l'entende de la bouche de son père. Il savait tout cela. Oui. Mais cela ne pouvait s'enrober de vérité que dans cette bouche-là, celle de son père. Pourquoi ? Il était convaincu qu'il manquait des éléments. Que ce n'était pas assez clair. Il y avait trop de versions, celles des autres.

*Un jour, on m'avait chargé d'apporter le repas des « gisa », les oies, du riz bien propre. Pris par la faim, j'en ai enfourné une poignée dans ma bouche. Malheur à moi, T. était à l'affût. J'ai donc payé très cher ce petit geste. Des coups de pied, des gifles, des coups de poing. Je suis tombé dans*

la boue et les coups pleuvaient toujours. Il ne s'est pas arrêté, je ne me rappelle pas le moment où il s'est arrêté, c'est comme s'il n'avait jamais arrêté.

À mes neuf ans, il s'est passé un événement grave à Mandritsara. Un officier de l'armée française s'est donné la mort, car il avait surpris sa femme avec un deuxième classe. Pour se tuer, il est entré dans l'entrepôt des munitions et s'est fait sauter avec. La caserne entière a pris feu. Et tout Mandritsara s'est bousculé pour prendre (et je dis bien prendre et non pas piller, car prendre aux colons, ce n'est pas voler), pour ramasser des meubles, des draps, des lits. Moi, je n'ai pas bougé de la maison. T. m'engueulait et me poussait pour y aller aussi. Je suis donc parti avec tout le monde.

En rentrant à la maison, j'avais une soubique de sardines et d'autres boîtes de conserve. Car j'avais faim. Oui, j'avais faim. Alors T., mécontent, a sorti sa cravache et m'a frappé en criant : « Tu ne penses qu'à manger. C'est tout ce que tu rapportes. En plus, tu es un voleur ! » Non content de la cravache, il a tiré sa ceinture et m'a frappé à la tête. J'ai reçu donc la boucle dans l'œil droit. J'en porte toujours la trace jusqu'aujourd'hui. Alors, pris de panique, je me suis relevé et ai pris la fuite.

Dehors il pleuvait. J'ai contourné une maison et je me suis pris le pied dans un fil télégraphique. Je suis tombé lourdement dans un canal et suis resté inanimé. Plus tard, en reprenant connaissance, j'ai tâtonné et suis arrivé devant la porte de ma grand-mère (elle avait aussi une maison à Mandritsara). Elle m'a pris dans ses bras et a appelé au secours. Le chef du quartier est arrivé et a appelé la police. Ma grand-mère a porté plainte contre T. Un médecin était présent pendant le procès. Il a témoigné que j'avais bien reçu des coups et que j'étais sous-alimenté. Depuis ce jour, le tribunal a confié ma garde à mes grands-parents. C'est ainsi que j'ai vécu à côté de ces deux anges.

Hira n'avait pas connu ces deux anges.

Le grand-père habitant à Antobato avec sa deuxième femme (Maman'i Zafamo), et la grand-mère avec nous à Mandritsara, nous, les vendredis soir, nous nous rendions à Antobato pour nous approvisionner en riz et en « kitay », bois de chauffe. Le dimanche au soir, on revenait avec notre charrette à Mandritsara. Et c'est ainsi qu'en conduisant la carriole, la nuit, je me suis assoupi. En dévalant une pente à Madio Tsy fafana, je suis tombé la tête la première et la roue arrière m'a écrasé le pied gauche sur toute sa longueur. Depuis, je boite un peu.

À quatorze ans, je passais allègrement mon CEPE. À quinze ans, j'étais admis à l'École régionale d'Analalava. Avant le départ, on m'avait annoncé que ma mère allait venir. Et de fait, une belle dame s'est présentée. La prenant pour ma mère, je me suis lancé dans ses bras. Farouchement, elle m'a repoussé en criant : « Iza ity maloto be ity. Zaho tsy mamanao. » Effectivement, c'était la sœur aînée de ma mère. Mais j'ai été profondément touché. Et quand, quelque temps plus tard, ma mère est arrivée, je n'ai pas bougé d'un cil. Malheureusement pour moi, comme les enfants qui ne croyaient plus au père Noël, je ne croyais plus ni au papa ni à la maman.

Mon grand-père a vendu quinze zébus pour acheter ce dont j'avais besoin pour l'École régionale. Trousseaux, compte et frais de voyage. Ma mère m'y accompagna. Elle était très fière que son fils entre à l'École régionale. Mais moi, je ne voyais en elle qu'une femme lointaine. Je n'avais pas de sentiment pour elle. Avant de partir, nous avons passé la visite médicale, et on nous a fait la piqûre TAB.

Arrivés à Analalava, nous avons été reçus par Mamakely Manandrazana qui y habitait avec son mari infirmier. Ils étaient très sympathiques. Nous sommes arrivés un samedi. Et la rentrée avait lieu le lundi suivant. Le dimanche soir, nous sommes allés nous promener avec des amis sur la plage. C'était la première fois que je voyais la mer. Et pour faire « grands », nous avons acheté des cigarettes. Et pour faire comme tout le monde, j'ai aspiré très fort la fumée, et c'était tout. J'ai tourné la tête, je ne sentais plus rien. J'étais mort.

Ce n'est que plus tard que j'ai compris le désarroi de ma mère. Chaque fois qu'elle était avec moi, il y avait la mort. C'était son mari. C'était sa fille. Et maintenant qu'elle faisait l'effort de m'amener à l'École régionale, c'était moi.

Car oui, j'étais mort et ils avaient organisé la veillée mortuaire à l'hôpital. Comme Mamakely était très pieuse, les sœurs et les prêtres et tous les « Zanaky Masina Marie » se sont relayés pour veiller. Mon zama, c'est-à-dire le mari de Mamakely, l'infirmier, était en tournée à Nosy Lava, il s'occupait aussi des bagnards de cette île. On l'attendait donc pour mon enterrement, pour qu'il m'administre le formol, il n'y avait pas d'autre infirmier dans l'établissement pour le faire. Il faut savoir que c'était la colonisation. Il n'y avait pas beaucoup de choses à l'époque. La taille des hôpitaux n'avait rien à voir avec celle d'aujourd'hui. Troisième nuit, mon zama est arrivé. On a préparé la seringue. Et c'était lui qui devait se

charger de l'injection.

Moi, j'entendais des chansons, des pleurs, des prières. Je pensais que j'étais à l'église. Et puis quelqu'un m'a pris le bras, certainement pour la piqûre, mais a retiré brusquement sa main en criant : « Tsy maty, velogno. » Et les chants se sont arrêtés, et j'ai ouvert les yeux. Les gens s'écartaient. J'avais l'impression qu'ils avaient peur. Je regardais autour de moi. Je voyais des bougies allumées. Des couronnes de fleurs. Le curé et les enfants de chœur. J'ai refermé mes yeux. Et quelqu'un a dit : « Aza mitabataba, que tout le monde sorte ! » Et puis le curé s'est approché de moi, et m'a dit :

– Venance, tu m'entends ?

J'ai eu toutes les peines du monde à articuler :

– Oui, mon père, je vous entends.

– Tu peux bouger ?

– Oui !

Et je lève le bras droit. J'étais étonné. J'avais entre les doigts un chapelet (vous connaissez tous ce chapelet). Alors, Zama s'est approché de moi à son tour et m'a enlevé la bande qui me retenait d'ouvrir la bouche. J'ai compris pourquoi j'avais tant de mal à parler. Il m'a demandé :

– Tu peux te lever ?

– Oui, pourquoi pas ?

Et je me suis mis sur les pieds, mais je suis retombé sur le lit. On m'a donné à boire. Le médecin est arrivé. Il n'y comprenait rien car il avait déjà signé mon acte de décès et l'autorisation d'inhumation. J'ai vu Zama qui lui a tendu les deux feuillets. Tout l'hôpital était devant la porte. Et je me suis rendormi. Mais on m'a fait mon « Lazare, lève-toi et marche », et je me suis relevé et j'ai marché. On m'a ôté la robe blanche, mais ils avaient déjà brûlé mon pantalon et ma chemise. J'ai porté ce jour-là des habits très étroits, des habits de fortune, trop petits pour moi.

Je suis resté donc en convalescence pendant trois mois. La cigarette, c'est parce que j'étais allergique. C'est pour cela, Hira, que ton crâne suintait quand tu étais petit. Les plaques qui suppuraient sur ta tête. C'est pour cela que mes enfants et mes descendants doivent faire attention à l'allergie.

Ma mère était repartie. Je n'avais rien dit. Mais mon cœur s'était serré très fort aussi lors de son départ. Bien sûr, il n'était plus question de rejoindre l'École régionale. Il fallait repasser le concours l'année suivante. J'ai donc fréquenté l'école des sœurs. Et c'est durant cette année scolaire

que j'ai pensé à entrer au petit séminaire. Les sœurs avaient fait les démarches et j'étais admis au petit séminaire d'Ambanja : élève n° 17, lit n° 13.

Mais mon curé me disait toujours :

– Venance, tu peux pas être prêtre. Tu as une autre vocation. Présente-toi à nouveau au concours pour entrer à l'École régionale. Et on verra.

Et on a fait comme il avait dit. De toute façon, sans sa signature, je ne pouvais pas aller à Ambanja. J'ai été donc admis une nouvelle fois à l'École régionale. Le directeur s'appelait Mari. Ça m'avait beaucoup fait rire. Mais c'était dangereux à l'époque de se moquer d'un directeur d'École régionale.

Avant la rentrée, je me suis présenté encore à la visite médicale. Le médecin m'a posé beaucoup de questions sur ma mort. Je ne pouvais rien répondre. Que pouvais-je lui dire ? Que j'étais en train de me diriger vers une grande lumière avant de me rendre compte que j'avais oublié mon cartable ? Que c'était seulement à ce moment-là que j'avais entendu les chants et les prières ? Que j'avais senti la main de mon zama sur moi, prêt à faire la piqûre de formol ? Alors que j'allais sortir, le docteur s'est aperçu que je boitais. Il a examiné mon pied et m'a demandé si j'avais eu un accident. Je lui ai raconté mon histoire de charrette. Et il a déclaré :

– Si tu veux conserver ton pied, la seule solution, c'est le sport.

Ainsi je suis devenu un des grands sportifs du pays. J'ai été vice-champion de Madagascar de 1 500 mètres, j'ai été champion de Madagascar du saut à la perche, j'ai fait du basket, j'étais dans l'équipe nationale.

Pendant toutes ces années, je n'arrêtais pas de me poser des questions sur mon père. Je ne connaissais que son nom. Je n'avais jamais vu une photo de lui. On me disait que c'était un karana. Qu'il était riche. Qu'il était puissant. Je passais souvent devant la maison paternelle. Mandritsara n'est pas grand, je ne pouvais pas faire autrement que de passer devant. Et parfois, je voyais T. et ses enfants. Je ne disais rien. Ils vivaient là. Dans ma richesse.

Je ne supportais pas non plus la colonisation. Des fois, je voyais des gens enchaînés parce qu'ils n'avaient pas pu payer leurs impôts. J'étais sensible à toute forme d'oppression. Chaque injustice me ramenait aux coups de mon oncle. Chaque injustice me ramenait au fait qu'il occupait la maison de mon père. Et le tribunal colonial avait donné raison à mon oncle. C'était lui qui gérait la fortune de mon père. Il ne gérait pas. Il en

profitait et s'il avait pu me tuer, il l'aurait déjà fait.

1958. Je passe les autres faits, ce serait trop long et trop difficile à raconter pour moi. Madagascar est devenue autonome. « Si vous voulez l'Indépendance, prenez-la le 28 septembre ! » Et nous l'avions prise, cette autonomie, c'était pratiquement l'Indépendance, ce jour du 14 octobre 1958.

À la suite de l'autonomie, l'École régionale, étant une école coloniale, a été fermée, je quitte donc Analalava et je débarque à Diégo le 28 octobre 1958. C'était mon premier avion.

Chez mon zama, je n'ai pas été très bien reçu. C'est vrai car, chez eux, ils avaient déjà quatre enfants, j'étais le cinquième.

Mon zama m'a quand même inscrit à l'école des frères. Il fallait payer l'écolage. Six mois plus tard, il a refusé de continuer à sortir l'argent. J'ai été renvoyé. Mais entre-temps, j'ai pu montrer mes dispositions sportives. En plus, on savait déjà que j'étais champion de Madagascar cadet à la perche. Les frères ne pouvaient donc pas m'exclure, car on préparait déjà la compétition nationale. Que faire ? On ne pouvait pas non plus me garder.

Un autre jour, dans la cour de l'école des frères, j'étais en train de couper les cheveux d'un ami quand le frère directeur est arrivé. Il s'est arrêté pour me regarder. Et au bout de quelques instants, il m'a dit :

– Quand tu as fini, viens dans mon bureau.

Bon ! Je me suis dit, je suis renvoyé. Qu'est-ce que je vais devenir ?

Dans son bureau, il tenait entre les mains mon carnet d'écolage et m'a dit :

– Tu es un bon coiffeur. Est-ce que tu acceptes de devenir un meilleur coiffeur encore en t'occupant des cheveux des frères, et ainsi tu ne paies pas ton écolage ?

Et c'est ainsi que j'ai terminé mes études chez eux, en leur faisant souvent la boule à zéro.

L'année d'après, c'est celle de 1959, c'est une année importante pour moi. En me promenant au bord de la mer, j'aperçois une jeune fille très jolie. Je me suis approché pour lui demander ce qu'elle faisait là. Elle me répond mais je n'ai pas compris ce qu'elle me disait.

– Comment tu t'appelles ?

– Marie.

Et elle se tait.

– Tu me demandes pas comment je m'appelle ?



– Ça, je connais. Tout le monde connaît, me lance-t-elle dans son accent créole, tu es Venance.

*Car c'était l'année où j'étais devenu champion de Madagascar du saut à la perche. J'étais une petite célébrité dans la ville.*

*Et voilà, c'était le début d'une vie à deux d'abord et à dix plus tard. Une vie pleine d'amour. Une vie totale. J'avais découvert un AMOUR. Une Maman pour mes enfants, une mère pour moi. J'ai rencontré LA FEMME.*

*Les enfants, le reste de ma vie, vous en savez déjà tout, vous l'avez vécu avec Maman et Papa.*

Hira sourit. Un grand sourire intérieur qu'il ne sait pas contenir. Il veut refaire le film. Comme lorsqu'il était enfant. Raconter encore. Encore et encore. De mille manières reprendre la voix du père :

*Ma vie,*

*31 août 1939, ma vie a commencé. Tout d'abord, mon père, Ramanana Albert, aurait voulu me donner le nom de Valentin Roger. Mais ma grand-mère maternelle s'y opposait. Non ! Mon petit-fils ne s'appellera pas « Mivalantay ». Le médecin fut obligé de refaire toute sa déclaration. Quand le lendemain le curé arriva, il annonça à tous que l'Allemagne venait d'envahir la Pologne. L'armée polonaise, dirigée par le général Venance (Winicjusz), organisait la défense. Du coup, on m'a donné le nom de Venance : donc Venance Roger...*

Hira comprend que ce n'est pas anodin. Le père qui reçoit son nom de résistance le jour du début de la Seconde Guerre. Et lui, le fils, né un jour de fête nationale, jour d'indépendance...

**22 h 52**

...

# Elle

*C'est un vent insatisfait, qui repasse toujours sur le même pan de ciel, comme s'il voulait refaire le pli du temps, c'est un vent qui arrive, qui reflue, on dirait la mer, mais ce n'est pas la mer, on dirait, poussé de loin par une force mystérieuse. Il arrive prêt à tout ravager, mais au dernier moment repart, on ne sent pas le danger, le vent est juste là, régulier, comme suspendu en un endroit précis, hors des corps des hommes et des femmes. On a envie de parler d'Elle, près du vent insatisfait, les mots qui viennent et qui, non, ne disent pas assez d'Elle, qui, non, préfèrent repartir chercher d'autres sensations, les mots reviennent, et ce n'est toujours pas ça. C'est de sa caresse qu'on doit prendre au vent, une vague qui n'oublie aucun pan de la peau d'Elle, il faudrait près d'Elle souffler le soupir qui a poussé de si loin, lui dire et redire les mots aspirés, inspirés par l'amour et qui ne se redonnent qu'en baisers, on voudrait l'embrasser, mais Elle est loin encore, on l'embrasse.*

*Elle dit, tu ne m'aimes jamais tant que lorsque tu es absent...*

*On lui dit encore : « Vers l'encore, tu verras et l'encore, en l'insatiété de te posséder, sur rives des folies où m'ancrer à ta chair ne suffit plus, il me faut l'androgynie, et porter ton corps en mon corps et porter tes frémissements en mes frémissements, qu'infime serait le geste qui te bouge et pleinement me trébucherait, en tombée magnifique où l'issue ne pourrait être que le retour en ton humus, en l'encore et l'encore de ton corps. À toi, l'un de ces jours*

autres, sur l'un de ces pleurs à valoir sur le destin, en certitude des soleils qui s'ouvriront à nouveau, car autre rive te concerne près de ma langueur, j'y ai tracé mes rêves de pâles heurts, d'étranges vacillations et de douces frayeurs. »

On la regarde, elle est plus fragile encore en vous écoutant, suspendue à vos promesses, il faudrait que la vie prenne la place de l'écrit, il faudrait que les baisers prennent la place de la bouche.

« C'est une rive sans nom. C'est une rive sans fond. C'est une rive sans tronc. Et des sables qui ne parlent que de toi. Et des vents qui n'effacent que mes danses. D'étranges vacillations et de pâles émois. De douces frayeurs et des bouts de transe. Je t'y invite. Je t'en conjure. Je t'y invite. Je t'en murmure. Ma langueur et mes pâles heurts. Toute l'eau de mon âme pétrifiée à tes désirs. C'est une autre rive à tes heures. Un temps perdu à te contempler à plaisir. Un temps perdu à ne plus rien se dire que revenir. Et je reviens au rêve de toi qui m'a fait ton avenir. Je reviens. Et à jamais, je reste. À toi. »

Elle est là.

*Ce livre a bénéficié du dispositif de soutien aux résidences d'écriture du  
CICLIC (2017).*

*Remerciements pour la Ligue de l'enseignement de l'Indre (FOL 36).*

## De Jean-Luc Raharimanana chez d'autres éditeurs

- Lucarne*, nouvelles, Le Serpent à Plumes, 1996 ; rééd. « Motifs », 1999
- Rêves sous le linceul*, nouvelles, Le Serpent à Plumes, 1998 ; rééd. « Motif », 2004
- Nour*, 1947, roman, Le Serpent à Plumes, 2001 ; rééd. « Motif », 2003, Vents d'ailleurs, 2017
- Landisoa et les trois cailloux*, album jeunesse, illustrations de Jean Andrianaivo Ravelona, Édicef/Hachette, 2001
- Le Bateau ivre : Histoires en terre malgache*, beau-livre, photos de Pascal Grimaud, Images en Manœuvres, 2004
- L'Arbre anthropophage*, récit, Joëlle Losfeld/Gallimard, 2004
- Za*, roman, éditions Philippe Rey, 2008
- Tsiaron'ny nofo, tononkalo*, poésie (en malgache), éditions K'A, 2008
- Madagascar 1947*, essai, Vents d'ailleurs, 2007 ; rééd. bilingues 2008, 2014
- Le Prophète et le Président*, théâtre, Ndze, 2008
- Maiden Africa*, beau-livre, photos de Pascal Grimaud, Trans Photographic Press, 2009
- Les Cauchemars du gecko*, poésie, Vents d'ailleurs, 2011
- Portraits d'insurgés, Madagascar 1947*, beau-livre, photos de Pierrot Men, Vents d'ailleurs, 2011
- Enlacement(s)*, poésie (coffret de trois livres), Vents d'ailleurs, 2012 ; rééd. séparée de chaque titre (*Des ruines*, *Obscena* et *Il n'y a plus de pays*), 2013
- Empreintes*, poésie, Vents d'ailleurs, 2015

## À propos de cette édition

Cette édition électronique du livre *Revenir* de Jean-Luc Raharimanana a été réalisée le 14 février 2018 par les Éditions Payot & Rivages.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-7436-4337-9).

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.